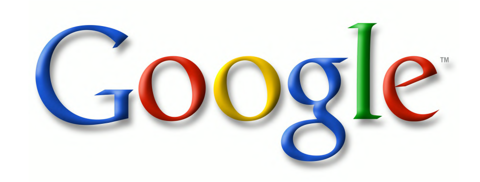

Google


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LETTRES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ADRESSÉES A DES GENS DU MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LETTRES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ADRESSÉES A DES GENS DU MONDE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. SILVESTRE DE SACY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

RUE DE L'ARBRE-SEC, 52

PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE

M DCCC LXV



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 OCT 1929
OF OXFORD



PRÉFACE.

Voici encore un de ces livres qui joignent à tous les agréments du style la solidité du fond. La piété s'y montre dans ce qu'elle a de plus touchant et de plus aimable. C'est un choix des lettres adressées par saint François de Sales à des gens du monde. Les leçons que le saint a réunies sous une forme didactique dans son excellent livre de l'*Introduction à la vie dévote*, il les applique ici à des personnes de toutes les conditions, de tous les rangs, de tous les

âges, selon le besoin de chacune d'elles. Tout change, excepté le cœur humain. Au style près, on dirait souvent ces lettres écrites d'hier. Parcourez-les, qui que vous soyez! Vous y trouverez, à coup sûr, celle qui vous regarde.

Ce choix, d'ailleurs, n'est pas mon ouvrage. Je l'ai pris tout fait. Ma peine, en le réimprimant, s'est bornée à en reviser sévèrement le texte sur celui des éditions originales, et à le purger de beaucoup de fautes. Saint François de Sales a quelquefois été bien maltraité par les éditeurs. Il est pourtant du petit nombre de ces écrivains qui imposent le respect par leur talent non moins que par leur caractère, et qu'il n'est pas permis de corriger.

Il y a un an, lisant moi-même ce recueil avec un plaisir extrême, je m'étais promis d'en publier une édition nouvelle pour servir, en quelque sorte, de complément à l'édition que j'ai donnée de l'*Introduction à la vie dévote*. Me voilà quitte de mon engagement. Il ne me reste qu'un scrupule sur lequel il faut absolument que je

m'explique une fois pour toutes. Qui suis-je pour me faire l'éditeur de tant de livres de piété? Est-ce bien à moi, chrétien de cœur plutôt que de pratique, homme de lettres avant tout, et homme du monde, poussé trop souvent encore, hélas! sur la vaste mer des opinions humaines, tantôt vers un rivage, tantôt vers l'autre; est-ce bien à moi de placer insolemment mon nom à côté de ceux d'un Nicole, d'un Bossuet, d'un Fénelon, d'un saint François de Sales? Ne m'exposai-je pas au risque de tromper, sans le vouloir, bien des honnêtes gens sur mon compte? Les uns, dans leur simplicité, ne me croiront-ils pas meilleur que je ne suis, et les autres ne pourront-ils pas me soupçonner, avec quelque apparence de raison, de jouer un rôle? Dieu sait, cependant, si l'ombre même de l'hypocrisie ne me fait pas horreur, et si je n'aimerais pas cent fois mieux être placé au-dessous qu'au-dessus du peu qui m'appartient!

Mais quoi! est-il donc nécessaire d'être un saint ou même un fervent et rigide

chrétien pour goûter les livres de religion et de piété, et sentir tout ce que la lecture de ces livres apporte à l'âme de bonnes et de salutaires pensées? Pour moi, soit penchant naturel, soit effet de l'éducation profondément chrétienne qu'il m'a été donné de recevoir, il n'y a pas de livres que je préfère à ceux-là. Quand je suis fatigué de tout, c'est à eux que je reviens avec bonheur; je les lis avec délice; ils charment mon âme, et la remplissent de cette joie secrète qu'inspire un jour sans nuage, une lumière pure, une bonne action accomplie, la révélation subite du beau et du vrai. Négligés quelquefois, oubliés jamais, ce sont de ces vieux amis sur lesquels on compte pour les jours d'angoisse, et qui accourent au premier signe. Que de précieux souvenirs, que de douces images ne réveillent-ils pas dans mon cœur? Mes premières années si calmes et si heureuses! cette éducation de famille, cette maison paternelle, tout embaumée d'un parfum de religion et de vertu, de vertu sans petitesse, de religion sans contrainte!

Aussi loin que je remonte dans ma vie, je les retrouve à côté de moi, ces bons vieux livres, comme la source de mes meilleures inspirations. Ils ont élevé mon enfance, préservé ma jeunesse et mon âge mûr de bien des écueils; ils me consolent dans le déclin de l'âge et me fortifieront, je l'espère, au jour prochain de la suprême et redoutable épreuve. Eux seuls, en me faisant beaucoup de bien, ils ne m'ont jamais fait de mal. Ce goût, qui m'a été si utile, pourquoi n'essayerais-je pas de le faire partager à d'autres? N'est-il pas doux de se recueillir quelquefois en soi-même, de se reconnaître, et de chercher au delà de ce monde un espoir qui ne trompe pas, une sagesse et une justice sans tache, le type de cette raison et de cette vérité absolues après lesquelles notre âme soupire et que quelque nuage obscurcit toujours ici-bas? Est-ce un temps mal employé que celui qu'on donne à des lectures qui enlèvent l'âme, ne fût-ce que pour un moment, aux soucis, aux intérêts, aux passions de cette vie ter-

restre, et lui font entrevoir un avenir au prix duquel tout ce qu'on appelle honneurs, plaisirs, puissance, pâlit et s'efface?

Modèles de bon sens et de sagesse, ces livres ne sont-ils pas, d'ailleurs, à les prendre du côté purement littéraire, des modèles de bon goût? Comme ils règlent le cœur, ne règlent-ils pas aussi l'imagination? N'y sent-on pas je ne sais quoi de solide et de sincère qui passe du fond des choses jusque dans le style? le sérieux de l'esprit chrétien n'exclut-il pas, pour ainsi dire sans qu'on y pense, tout ce qui est faux, frivole, exagéré: un orgueil insensé de parole, fruit naturel de l'orgueil des sentiments; un luxe de sensibilité destiné à déguiser la sécheresse réelle du cœur; une abondance de couleurs derrière lesquelles il n'y a ni corps ni âme? Nous aurons beau faire, vainement hors du christianisme chercherons-nous des pensées nouvelles et un style nouveau: nous ne trouverons que des monstres. C'est par le côté chrétien seulement que nos littératures modernes ont été origi-

nales et qu'elles peuvent l'être encore. En tout le reste, quand nous n'imitons pas les anciens, nous redevenons les fils des Goths et des Vandales : nous sommes barbares. Quand nous les imitons, ils nous écrasent. Nous n'avons pas, nous n'aurons jamais un Homère, un Sophocle, un Platon, un Virgile à leur opposer victorieusement. Dans le champ des lettres profanes, histoire, éloquence, poésie, philosophie, tout ce que pouvait faire la pure raison humaine, les anciens l'ont fait. Le monde se parait à leurs yeux de couleurs que le christianisme a flétries en nous ouvrant la magnifique perspective des promesses divines. Leur idéal terrestre avait un brillant, un éclat que l'idéal chrétien, placé bien plus haut, a terni pour toujours. Seule la religion peut nous rendre au centuple l'avantage que nous avons perdu. Avec Bossuet et Pascal, qui craindrons-nous? Platon lui-même s'inclinerait devant eux, et de maître il redeviendrait disciple !

Cela est vrai en tout. Aux Anciens les héros, les conquérants, le sage se renfer-

mant dans sa vertu stoïque et défiant la mort, les Léonidas, les César, les Alexandre, les Caton, les Brutus : à nous, les saints ! un saint Louis, un saint Bernard, un saint Vincent de Paul, voilà les héros modernes ! voilà nos sages ! bien plus grands que les héros et que les sages de l'antiquité, parce qu'ils se sont vaincus eux-mêmes et qu'ils ont dominé leur cœur ; parce qu'ils n'ont pas eu, pour se soutenir, le faste et l'ostentation des vertus philosophiques ; parce qu'ils ont connu le faible de la nature humaine et qu'ils ne se sont pas fait illusion sur leurs misères ! L'humilité dans la vertu, voilà le miracle, miracle qu'il n'appartenait qu'au christianisme de réaliser ici-bas ! Figurez-vous ce que serait notre histoire moderne, si l'on en retranchait l'histoire ecclésiastique, l'histoire des conciles et des grands ordres religieux, celle surtout de ces papes qui, pendant près de mille ans, ont fait éclater une si grande puissance dans une si grande faiblesse et gouverné avec des bulles ce monde que les vieux Romains

ne retenaient qu'à peine sous le joug avec leurs empereurs et leurs légions!

En un mot, les anciens, livrés à eux-mêmes et sans autre lumière que celle de leur raison, se sont élevés par une sagesse toute humaine aussi haut que peut aller la nature : par cette même sagesse, nous, les enfants et les héritiers des saints, nous nous abaisserions de toute la distance qu'il y a des dialogues de Platon à l'Évangile, de Socrate à Jésus-Christ !

Fais-je encore ici l'apôtre et le prêcheur? A Dieu ne plaise! Ce que je dis pour les autres, je le dis, avant tout, pour moi-même. Je suis de mon pays et de mon temps. Je n'ai pas la sottise de mépriser ce qu'il y a de grand et de beau dans les progrès de la civilisation moderne. J'admire nos chemins de fer, la foudroyante rapidité de nos communications télégraphiques, nos villes aux rues larges et aérées, nos écoles d'instruction primaire, nos hôpitaux, nos asiles. Nous en sommes au siècle de l'utile; je ne demande pas qu'on remonte aux siècles des spéculations

désintéressées. Nous ne ferons plus, c'est probable, des *Imitation de Jésus-Christ*, des *Introduction à la vie dévote*, des *Lettres spirituelles*. Nous aurons même raison de ne pas essayer d'en faire : nous les ferions gauchement. Où les auteurs de ces inimitables livres sont vrais et naïfs, nous serions faux et déclamateurs. Il n'y a guère de milieu pour les livres de dévotion et de piété ; s'ils ne sont pas parfaits, ils courent grand risque d'être ridicules, et bien peu de lecteurs aujourd'hui ont le cœur assez simple, l'intention assez pure, pour prêter à des paroles sans vie l'éloquence de leurs propres sentiments et s'édifier de ce qui n'est qu'insipide. Réimprimons donc les livres de nos pères, si nous ne voulons pas perdre tout à fait le goût de la grande contemplation. En coûterait-il trop à notre vanité de convenir que sous ce rapport au moins, nous ne sommes pas en progrès? Cet aveu, s'il était fait sincèrement, ne serait-il pas déjà à lui tout seul un grand progrès qui épurerait tous les autres? Bons en eux-mêmes, les progrès qui facilitent la

vie matérielle ne deviennent mauvais et funestes que lorsqu'ils prétendent être tout. Un peu de modestie leur siérait si bien! Cela leur donnerait ce je ne sais quoi de chrétien qui leur manque. En s'humiliant devant la suprématie de l'âme, notre fière civilisation, si brillante dans ses dehors, et souvent si défectueuse dans son principe, mériterait que l'âme elle-même avouât et couronnât ses efforts.

De tous les maîtres de la vie spirituelle, saint François de Sales, s'il n'est pas le plus grand, est au moins celui qui convient le mieux à notre temps. Sa piété a quelque chose de doux et d'aimable qui attire la confiance et gagne le cœur. Gentilhomme par sa naissance, destiné à la magistrature par son père, lettré par goût et par éducation, il ne craignait pas le monde et n'en était pas craint. Les rigides trouvent dans ses œuvres quelque chose de trop tendre et d'un peu énervant. Il est sûr que le bon saint abuse quelquefois de sa riante et gracieuse imagination. Le miel et les roses, les petits poussins et

les alcyons, reviennent trop souvent sous sa plume. Mais aussi quelle délicatesse de sentiment et de pensée! Comme il sait donner à la piété un air de politesse et de bon goût! Un moment, j'avais été tenté de reproduire sa correspondance tout entière; car pourquoi choisir entre des lettres qui sont toutes marquées au coin de tant de sagesse et de bon sens? pourquoi ne prendre que celles qui sont adressées à des gens du monde? Le cœur d'un moine et d'une religieuse est-il fait autrement que le nôtre? Sous d'autres noms ne retrouve-t-on pas dans un cloître toutes les agitations, toutes les peines, j'allais dire toutes les passions du siècle? Le tour, plus ou moins mystique, d'un grand nombre de ces lettres ne m'aurait pas effrayé. C'est un des caractères de notre époque d'entrer avec facilité dans tous les rôles, de se prêter pour un moment à toutes les idées, et de saisir par l'intelligence ce qui répugne le plus à nos habitudes et à nos mœurs. Nous nous revêtons volontiers en imagination de la robe

de bure du cénobite ou de l'armure de fer du croisé. Tel qui ne croit guère en Dieu, le disputerait à Fénelon sur le pur amour et tiendrait tête au grand Arnault sur la grâce efficace. La philosophie affecte des airs de théologie. Tout est un peu mêlé et confondu. C'est le grand nombre de volumes qu'aurait formés la réimpression entière de la correspondance du saint évêque qui m'a fait peur, je l'avoue. Encore ne faut-il pas abuser de la disposition débonnaire du public. Il aime les ouvrages courts, en matière de dévotion surtout, je le sais par expérience, et les livres qui ne coûtent beaucoup ni à sa patience, ni à sa bourse. La seule vue des in-folio de nos pères épouvante notre lâcheté; une longue file de volumes nous décourage ; moi-même qui vous parle, malgré mon goût pour les livres en général, et pour les ouvrages de dévotion en particulier quant ils réunissent le mérite de la forme à celui du fond, c'est par respect pour des traditions de famille, et à titre de curiosité littéraire, que je conserve encore, sans y

toucher, un redoutable volume de six cents pages au moins, imprimé en caractères très-fins qui ne contient autre chose qu'une explication du *pater*, le plus long des commentaires sur la plus courte des prières.

Un modeste extrait des lettres de saint François de Sales m'a paru avoir plus de chance de devenir populaire, et je m'en suis tenu à ce recueil. Il suffira, d'ailleurs, pour donner une juste idée de la méthode de saint François de Sales dans la direction des âmes. Ce que j'admire, avant tout, dans cette méthode, c'est sa simplicité, je dirais presque son terre-à-terre. Le bon sens en est l'âme. La perfection que saint François prêche et recommande à tous n'est pas une perfection chimérique. Chacun peut la trouver dans la position où Dieu l'a mis et ne doit même la chercher que là. Elle est, pour ainsi dire, à nos pieds. Il faut plutôt se baisser pour la ramasser que s'élever pour y atteindre. Un soldat la trouvera sous sa tente, un grand seigneur à la cour, une femme du monde

dans les assemblées et dans les fêtes auxquelles sa condition l'oblige de prendre part. Quelquefois même elle consistera, cette perfection chrétienne, à s'abstenir de certains exercices religieux pour lesquels on se sent un attrait naturel, à abréger ses prières pour donner plus de temps à ses devoirs domestiques, à rester dans sa maison quand on voudrait fréquenter les églises, à ne pas fatiguer de sa dévotion un mari, des enfants, des domestiques. Ce n'est rien en apparence que cette vertu de détails, et c'est tout. L'âme s'y exerce plus laborieusement que dans des joutes rares et solennelles. On se roidit, en quelque sorte, pour les grandes épreuves, on s'y prépare. Si le combat est pénible, le plaisir de la victoire en est plus sensible. Dans les petites choses rien ne flatte et ne dédommage l'amour-propre. Réprimer un naturel trop vif, conserver une humeur toujours égale, se prêter à tous les caractères et s'accommoder de toutes les circonstances, parler avec tout le monde sans parler comme tout le

monde, garder Dieu toujours présent dans son cœur au milieu des dissipations et des tracas de la vie journalière, lui offrir secrètement mille petits sacrifices douloureux et obscurs qu'il faut faire à chaque instant pour maintenir la paix dans une famille, cela n'est pas bien glorieux sans doute, mais cela n'en est que plus méritoire, et voilà selon saint François de Sales la seule voie du salut et de la perfection dans les vocations ordinaires. Soyez tranquille, les mortifications ne vous manqueront pas. Vous n'aurez pas besoin de haire et de discipline. Supportez seulement les défauts de ceux qui vous entourent, et surtout supportez les vôtres. Soyez patient avec vous-même. Saint François revient souvent à ce dernier conseil, qui paraît d'abord assez inutile. Supporter ses propres défauts, qui n'y réussit pas? C'est beaucoup, si l'on ne s'en fait pas un mérite! Mais saint François parlait à des gens qui, s'étudiant eux-mêmes à la double lumière de l'Évangile et d'une conscience délicate, avaient plus à craindre la ré-

volte de l'amour-propre contre des faiblesses qui les humiliaient que le sot orgueil qui transforme ces faiblesses en vertus!

Je ne puis donner ici, on le comprend sans peine, qu'une idée très-superficielle de ces lettres. Les analyser serait impossible, tant est grande la variété des circonstances, des caractères et des cas qu'elles embrassent. La vie humaine tout entière, avec ses difficultés et ses peines, y passe comme en revue. On croirait quelquefois que du haut du ciel un ange consolateur abaisse un triste et compatissant regard sur cette terre, et nous tend une main secourable! Quelques-unes de ces lettres cependant se distinguent, au milieu des autres, par l'éloquence ou par le sujet; celle, par exemple, que le saint écrivit au moment même où il apprenait la mort funeste de Henri IV. Cette lettre est un cri de douleur admirable. Jamais mort de roi ne fut honorée d'une oraison funèbre plus pathétique et plus vraie. Les voûtes mêmes de nos temples n'en ont

pas entendu de plus belles, lorsque, montant dans la chaire, Bossuet venait y déplorer la mort d'une Henriette d'Angleterre ou d'un prince de Condé. Malgré la différence des caractères et des mœurs, le cœur de Henri IV et celui de saint François de Sales étaient faits pour s'entendre. Une sympathie naturelle avait attiré l'un vers l'autre le grand roi et le grand évêque. Henri IV révérait saint François; il lui témoignait une confiance sans borne, et n'avait rien négligé pour l'appeler et le retenir en France. L'évêque de Genève, fidèle à sa patrie et à son prince, le duc de Savoie, mais Français d'esprit, de goût et d'inclination, aimait et admirait Henri IV. Il lui savait gré surtout, je pense, du coup que le roi avait porté à l'hérésie en se convertissant à la foi catholique, et ne craint pas d'exprimer, chose remarquable! un bon espoir de son salut. Saint François était charitable; il n'était pas tolérant dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. Le jour ne viendra-t-il donc jamais où ces deux mots, tolérance et cha-

rité, signifieront la même chose? Ce jour-là seulement la charité des hommes sera universelle comme celle du Dieu qu'ils adorent, et la tolérance n'aura plus cet air d'indifférence et de mépris, plus blessant que la persécution même!

Parmi les lettres qu'on trouvera dans ce recueil, j'en citerai encore une, adressée au président Favre, le vieil ami du saint, et qui n'est que ce que nous appellerions une lettre de bonne année. Le christianisme y a mis son sceau; c'est une des plus belles de cette collection. Sous la plume de saint François, les compliments les plus ordinaires prennent un sens sérieux et profond qui fait voir ce qu'ils devraient être si la banalité ne les avait pas transformés en vaines formules. Ayons dans le cœur ce que nous avons dans la bouche; le monde sera un paradis.

L'ironie elle-même peut avoir sa charité. Celle de saint François est toujours douce et aimable. Elle effleure, elle ne déchire pas, et avertit sans blesser. Voyez plutôt la lettre où le bon évêque, re-

connaissant dans une demoiselle qui le consultait une vocation irrésistible pour le mariage, l'engage du moins à faire choix d'un mari qui prise plus les qualités de l'âme que celles de l'extérieur, et à racheter par la complaisance et la facilité de son humeur ce qui lui manquait d'ailleurs pour se faire aimer. Saint François seul pouvait se tirer avec bonheur d'un pas si difficile. Sa lettre est un modèle de finesse et de bonté. Une autre fois, c'est sa propre dignité que le saint est obligé de défendre contre une personne, bien susceptible sans doute, qui lui avait reproché en termes peu convenables la liberté de ses remontrances et de ses avis. Le style s'élève jusqu'à la sévérité, sans rien perdre de son tour poli. Quelque chose de l'évêque et du gentilhomme offensé perce sous l'humilité du saint.

Qui croirait, si ses lettres ne nous en fournissaient la preuve, que saint François ait été accusé de trahison auprès de son prince? On le soupçonnait d'aimer trop la France. Ce soupçon aurait pu donner lieu à une

simple médisance. Le transformer en une accusation formelle de trahison, c'était une absurde calomnie !

Restent les lettres de consolation dont je ne dirai qu'un mot. Ce sont celles, hélas ! qui se présentent le plus souvent dans ce recueil. Le cœur de saint François y déploie toutes les ressources de sa charité. Sensible lui-même à la mort de ses amis et de ses proches, saint François ne prétend pas imposer à la nature un dur et cruel silence; bien loin de là, il veut que l'on pleure, et mêle ses larmes à celles de la mère qu'un coup inattendu a privée de son fils unique, mais qui, plus heureuse que la Rachel de Rama, n'est pas incapable de consolation parce qu'elle sait que son fils n'a perdu que cette vie d'un moment et qu'elle le reverra dans le sein de Dieu! une douleur calme, résignée, pleine d'espoir, voilà ce que saint François demande. C'est la douleur chrétienne. On s'irrite contre une loi fatale et aveugle; on se soumet à une volonté souverainement sage, dont les arrêts les plus

sévères sont empreints de miséricorde ! Les anciens avaient aussi leurs lettres de consolation. Je ne connais rien de plus puéril et de plus vain. A peine toute la beauté du style de Cicéron peut-elle déguiser la sécheresse de ces arguments consolateurs. Ce sont des thèmes usés de philosophie qu'ils se renvoyaient les uns aux autres et qui n'ont jamais consolé que ceux dont le cœur n'avait pas grand besoin de consolation. Ici, au contraire, est le grand triomphe du christianisme. « Ayez confiance, « nous dit-il. Votre Dieu n'est pas un « dieu idéal, une abstraction philosophi- « que ; c'est votre ami, votre frère. Il « s'est fait homme comme vous et pour « vous ; il est mort comme vous et pour « vous ; il est sorti du tombeau pour que « vous en sortiez ; il est monté au ciel « pour que vous y montiez ! Toutes vos « douleurs, il les a ressenties : il y com- « patit encore du sein de sa gloire. Ne « vous souvient-il pas de ces paroles de « son Évangile : *Venez à moi, vous tous* « *qui êtes dans la peine et qui succombez*

« *sous le poids de votre fardeau, et je vous* « *soulagerai!* Dans la peine, qui n'y est « pas? Qui ne souffre pas ou dans son « corps, ou dans son esprit, ou dans son « cœur? Qui ne porte pas sa plaie se- « crète, sa blessure profonde qu'en vain « on essaye de cacher sous un front se- « rein? Venez donc au pied de la croix, « pauvre mère qui pleurez votre enfant; « vous qui avez perdu dans la compagne « de votre vie tout ce qui faisait votre joie « et votre bonheur; venez-y vous qui « n'avez en partage que la misère; vous « que les infirmités accablent, que la dou- « leur physique dévore; vous auxquels « aucun espoir ne rit plus ici-bas; vous « aussi que les passions déchirent, que le « doute agite et qui n'entrevoyez après « les souffrances de ce monde que le « triste repos du néant! Venez riches, « venez puissants et princes de la terre, « plus misérables souvent que ceux dont « la misère officielle vous dégoûte et vous « révolte! A travers un sourire de céré- « monie, le feu sombre de vos yeux dé-

« cèle assez tout ce que vous portez dans
« l'âme de cuisantes douleurs, d'inquié-
« tudes secrètes, de remords peut-être!
« Venez au pied de la croix, là est celui
« qui vous délivrera! Au pied de la croix
« vous ne craindrez ni la souffrance, ni
« la mort; vous supporterez l'une avec
« calme et résignation, unissant votre sa-
« crifice au sacrifice de votre Dieu; vous
« attendrez l'autre comme une heureuse
« transformation de cette vie passagère
« en une vie qui ne passera pas! Votre
« Dieu, il a vaincu la mort! Renoncer à
« la foi en sa divinité, ce serait renoncer
« à l'espoir même de votre immortalité!
« Les deux idées aujourd'hui n'en font
« plus qu'une. Elles périraient ensemble, si
« elles pouvaient périr! Hors de la foi chré-
« tienne, plus de vie future; la fatalité et
« la mort, voilà la loi de fer de ce monde! »

Pour moi, je l'avoue sincèrement : quand je lis les lettres d'un saint François de Sales, toutes les objections de la critique et de l'incrédulité contre la divinité du christianisme me paraissent

bien frivoles. L'émotion de mon cœur ne laisse pas de place aux doutes de mon esprit. Il n'y a qu'une chose qui me touche encore davantage : la simple vue d'une humble sœur de saint Vincent de Paul !

S. DE SACY.





LETTRES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ADRESSÉES A DES GENS DU MONDE.





LETTRES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ADRESSÉES A DES GENS DU MONDE.



1. — A MADAME LA COMTESSE DE SALES, SA MÈRE.

Il la console sur son absence par l'espérance de la revoir bientôt.

Mai 1599.

Je vous écris ceci, ma très-chère et bonne mère, en montant à cheval pour Chambéry. Ce billet n'est point cacheté, et je n'en ai nulle inquiétude; car, par la grâce de Dieu, nous ne sommes plus en ce fâcheux temps[1] où il

1. Ce *fâcheux temps* étoit celui où son père, pour le forcer d'abandonner la mission du Chablais, avoit dé-

falloit nécessairement nous cacher pour nous écrire, et pour nous dire quelques paroles d'amitié et de consolation. Vive Dieu, ma bonne mère; il est vrai que le souvenir de ce temps-là produit toujours en mon âme quelque sainte et douce pensée. Conservez toujours la joie en notre Seigneur, ma bonne mère, et soyez assurée que votre pauvre fils se porte bien par la divine miséricorde, et se prépare à vous aller voir au plus tôt, et à demeurer avec vous le plus longtemps qu'il lui sera possible, car je suis tout à vous, et vous le savez, que je suis votre fils.



2. — A UNE DE SES TANTES,

Sur la mort de son mari. La perfection des vraies amitiés ne se trouve qu'au ciel.

Annecy, 13 mars 1603.

MADAME ma tante, si je ne savois que votre vertu vous peut donner les consolations et résolutions nécessaires à supporter avec un courage chrétien la perte que vous avez faite, je m'es-

fendu de lui donner aucun secours, et même de lui écrire; de sorte que sa mère étoit obligée de se cacher pour lui faire parvenir ce dont il avoit besoin, lui donner de ses nouvelles, et recevoir de ses lettres.

sayerois à vous en présenter quelques raisons par cette lettre, et, s'il étoit requis, je vous les porterois moi-même. Mais j'estime que vous avez tant de charité et de crainte de Dieu, que voyant son bon plaisir et sainte volonté, vous vous y accommoderez, et adoucirez votre déplaisir par la considération du mal de ce monde, qui est si misérable, que si ce n'étoit notre fragilité, nous devrions plutôt louer Dieu, quand il en ôte nos amis, que non pas nous en fâcher : aussi bien faut-il que tous, les uns après les autres, nous en sortions, selon l'ordre qui est établi; et les premiers ne s'en trouvent que mieux, quand ils ont vécu avec soin de leur salut et de leur âme, comme a fait monsieur mon oncle et mon aîné, duquel la conversation a été si douce et si utile à tous ses amis, que nous qui avons été de ses plus familiers et intimes, ne saurions nous empêcher d'avoir beaucoup de regret de la séparation qui s'en est faite : et ce déplaisir ne nous est pas défendu, pourvu que nous le modérions par l'espérance que nous avons de ne demeurer guère séparés; mais que dans peu de temps nous le suivrons au ciel, lieu de notre repos, Dieu nous en faisant la grâce. Ce sera là où nous accomplirons et parferons sans fin les bonnes et chrétiennes amitiés que nous n'avons fait que commencer en ce monde.

C'est la principale pensée que nos amis décédés requièrent de nous, en laquelle je vous supplie de vous entretenir, laissant des démesurées tristesses pour les esprits qui n'ont point de telles espérances; cependant, madame ma tante, j'ai tant d'affection à la mémoire de notre défunt et à votre service, que vous accroîtrez infiniment l'obligation que j'ai, si vous me faites l'honneur de me commander avec toute liberté et de m'employer en grande assurance. Faites-le, je vous supplie, de tout mon cœur, et je prie Notre-Seigneur qu'il accroisse en vous ses saintes consolations, et vous comble des grâces que vous souhaite, madame ma tante, votre, etc.



3. — A MADAME LA PRÉSIDENTE BRULART,

Qui s'étoit mise sous la direction du Saint, pendant qu'il prêchoit le carême à Dijon en 1604.

Après le 9 octobre 1604.

MADAME, ce m'a été un extrême contentement d'avoir eu et vu votre lettre : je voudrois bien que les miennes vous en pussent donner un réciproque, et particulièrement pour le remède des inquiétudes qui se sont élevées en votre

esprit depuis notre séparation. Dieu me veuille inspirer.

Je vous ai dit une fois, et m'en ressouviens fort bien, que j'avois trouvé en votre confession générale toutes les marques d'une vraie, bonne et solide confession, et que jamais je n'en avois reçu qui m'eût plus entièrement contenté. C'est la vraie vérité, madame ma chère sœur, et croyez qu'en telles occasions je parle fort purement.

Que si vous avez omis quelque chose à dire, considérez que ç'a été à votre escient et volontairement; car en ce cas-là, vous devriez sans doute refaire la confession, si ce que vous auriez omis étoit péché mortel, ou que vous pensassiez à cette heure-là que ce le fût : mais si ce n'est que péché véniel, ou que vous l'ayez omis par oubliance ou défaut de mémoire, ne doutez point, ma chère sœur; car, au péril de mon âme, vous n'êtes nullement obligée de refaire votre confession, ains suffira de dire à votre confesseur ordinaire le point que vous avez omis. De cela j'en réponds.

N'ayez pas crainte non plus de n'avoir pas apporté tant de diligence qu'il falloit à votre confession générale; car je vous redis fort clairement et assurément, que si vous n'avez point fait d'omission volontaire, vous ne devez nullement refaire la confession, laquelle pour

vrai a été très-suffisamment faite ; et demeurez en paix de ce côté-là. Que si vous en conférez avec le père recteur, il vous en dira de même ; car c'est le sentiment de l'Église notre mère.

Toutes les règles du rosaire et du cordon n'obligent nullement ni à péché mortel, ni à véniel, ni directement, ni indirectement ; et ne les observant pas, vous ne pécherez non plus, que de laisser une autre sorte de bien à faire. Ne vous en mettez donc nullement en peine ; mais servez Dieu gaiement et en liberté d'esprit.

Vous me demandez le moyen que vous devez tenir pour acquérir la dévotion et paix de l'esprit. Ma chère sœur, vous ne me demandez pas peu ; mais je m'essayerai de vous en dire quelque chose, car je vous le dois. Mais remarquez bien ce que je vous dirai.

La vertu de dévotion n'est autre chose qu'une générale inclination et promptitude d'esprit à faire ce qu'il connoît être agréable à Dieu. C'est cette dilatation de cœur de laquelle David disoit : *J'ai couru en la voie de vos commandements, quand vous avez étendu mon cœur*[1]. Ceux qui sont simplement gens de bien, cheminent en la voie de Dieu ; mais les

1. Ps. 118, v. 32.

dévots courent, et quand ils sont bien dévots, ils volent. Maintenant je vous dirai quelques règles qu'il faut observer pour être vraiment dévote.

Il faut avant toutes choses observer les commandements généraux de Dieu et de l'Église, qui sont établis pour tout fidèle chrétien; et sans cela il n'y peut avoir aucune dévotion au monde. Cela, chacun le sait.

Outre les commandements généraux, il faut soigneusement observer les commandements particuliers qu'un chacun a pour le regard de sa vocation ; et quiconque ne le fait, quand il feroit ressusciter les morts, il ne laisse pas d'être en péché, et damné s'il y meurt. Comme, par exemple, il est commandé aux évêques de visiter leurs brebis, les enseigner, redresser, consoler : que je demeure toute la semaine en oraison, que je jeûne toute ma vie, si je ne fais cela je me perds. Qu'une personne fasse miracle étant en état de mariage, et qu'elle ne rende pas le devoir de mariage[1] à sa partie, ou qu'elle ne se soucie point de ses enfants, *elle est pire qu'infidèle*[2], dit saint Paul, et ainsi des autres.

Voilà donc deux sortes de commandements

1. I. Cor. VII, 3, 4 et 5.
2. I. Tim. V, 8.

qu'il faut soigneusement observer pour fondement de toute dévotion ; et néanmoins la vertu de dévotion ne consiste pas à les observer, mais à les observer avec promptitude et volontiers. Or, pour acquérir cette promptitude, il faut employer plusieurs considérations.

La première, c'est que Dieu le veut ainsi ; et est bien la raison que nous fassions sa volonté, car nous ne sommes en ce monde que pour cela. Hélas ! tous les jours nous lui demandons que sa volonté soit faite ; et quand ce vient à la faire, nous avons tant de peine ! Nous nous offrons à Dieu si souvent, nous lui disons à tous coups : Seigneur, je suis vôtre, voilà mon cœur ; et quand il nous veut employer, nous sommes si lâches ! Comme pouvons-nous dire, que nous sommes siens, si nous ne voulons accommoder notre volonté à la sienne !

La seconde considération, c'est de penser à la nature des commandements de Dieu, qui sont doux, gracieux et souëfs, non seulement les généraux, mais encore les particuliers de la vocation. Et qu'est-ce donc qui vous les rend fâcheux ? Rien à la vérité sinon votre propre volonté, qui veut régner en vous à quelque prix que ce soit ; et les choses, que peut-être elle désireroit, si on ne les lui commandoit, lui étant commandées, elle les rejette.

De cent mille fruits délicieux, Ève choisit celui qu'on lui avoit défendu; et sans doute, que si on le lui eût permis elle n'en eût pas mangé. C'est en un mot, que nous voulons servir Dieu, mais à notre volonté et non pas à la sienne.

Saül avoit commandement de gâter et ruiner tout ce qu'il rencontreroit en Amalech : il ruina tout, hormis ce qui étoit de précieux qu'il réserva, et en fit sacrifice; mais Dieu déclara qu'il ne veut nul sacrifice contre l'obéissance. Dieu me commande de servir aux âmes, et je veux demeurer à la contemplation : la vie contemplative est bonne, mais non pas au préjudice de l'obéissance. Ce n'est pas à nous de choisir à notre volonté. Il faut vouloir ce que Dieu veut; et si Dieu veut que je le serve en une chose, je ne dois pas vouloir le servir en une autre. Dieu veut que Saül le serve en qualité de roi et de capitaine, et Saül le veut servir en qualité de prêtre : il n'y a nulle difficulté que celle-ci est plus excellente que celle-là; mais néanmoins Dieu ne se paye pas de cela, il veut être obéi.

C'est grand cas! Dieu avoit donné de la manne aux enfants d'Israël, une viande très-délicieuse ; et les voilà qu'ils n'en veulent pas, mais recherchent en leurs désirs les aulx et les oignons d'Égypte. C'est notre chétive nature

qui veut toujours que sa volonté soit faite, non pas celle de Dieu. Or, à mesure que nous aurons moins de propre volonté, celle de Dieu sera plus aisément observée.

Il faut considérer qu'il n'y a nulle vocation qui n'ait ses ennuis, ses amertumes et dégoûtements; et qui plus est, si ce n'est ceux qui sont pleinement résignés en la volonté de Dieu, chacun voudroit volontiers changer sa condition à celle des autres; ceux qui sont évêques, voudroient ne l'être pas; ceux qui sont mariés, voudroient ne l'être pas; et ceux qui ne le sont pas, le voudroient être. D'où vient cette générale inquiétude des esprits, sinon d'un certain déplaisir que nous avons à la contrainte, et d'une malignité d'esprit, qui nous fait penser que chacun est mieux que nous?

Mais c'est tout un; quiconque n'est pleinement résigné, qu'il tourne deçà et delà, il n'aura jamais de repos. Ceux qui ont la fièvre, ne trouvent nulle place bonne; ils n'ont pas demeuré un quart d'heure en un lit, qu'ils voudroient être en un autre; ce n'est pas le lit qui en peut mais, c'est la fièvre qui les tourmente partout. Une personne qui n'a point la fièvre de la propre volonté, se contente de tout, pourvu que Dieu soit servi. Elle ne se soucie pas en quelle qualité Dieu l'emploie,

pourvu qu'elle fasse sa volonté divine; ce lui est tout un.

Mais ce n'est pas tout : il faut non-seulement vouloir faire la volonté de Dieu; mais pour être dévot, il la faut faire gaiement. Si je n'étois pas évêque, peut-être, sachant ce que je sais, je ne le voudrois pas être; mais l'étant, non-seulement je suis obligé de faire ce que cette pénible vocation requiert, mais je dois le faire joyeusement, et dois me plaire en cela, et m'y agréer. C'est le dire de saint Paul : *Chacun demeure en sa vocation devant Dieu*[1].

Il ne faut pas porter la croix des autres, mais la sienne; et pour porter chacun la sienne, Notre-Seigneur veut qu'un chacun renonce à soi-même, c'est-à-dire à sa propre volonté. Je voudrois bien ceci et cela, je serois mieux ici et là : ce sont tentations. Notre-Seigneur sait bien ce qu'il fait, faisons ce qu'il veut, demeurons où il nous a mis.

Mais, ma bonne fille, permettez-moi que je vous parle selon mon cœur; car je vous aime comme cela. Vous voudriez avoir quelque petite pratique pour vous conduire.

Outre ce que j'ai dit qu'il falloit considérer, 1° faites la méditation tous les jours, ou le

1. I. Cor. VII, 24.

matin avant dîner, ou bien une heure ou deux avant le souper ; et ce, sur la vie et mort de Notre-Seigneur ; et à cet effet, servez-vous de Bellintany, capucin, ou de Bruno, jésuite. Votre méditation ne doit être que d'une grosse demi-heure, et non plus ; au bout de laquelle ajoutez toujours une considération de l'obéissance que Notre-Seigneur a exercée à l'endroit de Dieu son père ; car vous trouverez que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour complaire à la volonté de son père ; et là-dessus évertuez-vous de vous acquérir un grand amour de la volonté de Dieu.

2° Avant que de faire ou vous préparer à faire aucune des choses de votre vocation qui vous fâchent, pensez que les saints ont bien fait gaiement d'autres choses plus grandes et fâcheuses : les uns ont souffert le martyre, les autres ont souffert le déshonneur du monde. Saint François, et tant de religieux de notre âge, ont baisé et rebaisé mille fois des ladres et des ulcérés ; les autres se sont confinés ès déserts, les autres sur les galères avec les soldats ; et tout cela, pour faire chose agréable à Dieu. Et qu'est-ce que nous faisons qui approche en difficulté à cela ?

3° Pensez souventefois que tout ce que nous faisons a sa vraie valeur de la conformité que nous avons avec la volonté de Dieu : si qu'en

mangeant et buvant, si je le fais, parce que c'est la volonté de Dieu que je le fasse, je suis plus agréable à Dieu, que si je souffrois la mort sans cette intention-là.

4° Je voudrois que souvent, parmi la journée, vous invocassiez Dieu, afin qu'il vous donnât l'amour de votre vocation, et que vous dissiez comme saint Paul, quand il fut converti : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[1] ? Voulez-vous que je vous serve au plus vil ministère de votre maison ? Ah ! je me réputerai encore trop heureuse ; pourvu que je vous serve, je ne me soucie pas en quoi ce sera. Et venant au particulier de ce qui vous fâchera, dites : Voulez-vous que je fasse telle et telle chose ? Hélas ! Seigneur, encore n'en suis-je pas digne, je le ferai très-volontiers ; et c'est ainsi que vous vous humiliez fort. O mon Dieu ! quel trésor vous acquerrez ! plus grand sans doute que vous ne sauriez estimer.

5° Je voudrois que vous considérassiez combien de saints et de saintes ont été en votre vocation et état, et qu'ils s'y sont tous accommodés avec une grande douceur et résignation, tant au nouveau qu'en l'ancien Testament ; Sara, Rebecca, sainte Anne, sainte Élisabeth, sainte Monique, sainte Paule, et

1. Act. IX, 6.

cent mille ; et que cela vous anime, vous recommandant à leurs prières.

Il faut aimer ce que Dieu aime : or, il aime notre vocation : aimons-la bien aussi, et ne nous amusons pas à penser sur celle des autres. Faisons notre besogne ; à chacun sa croix n'est pas trop : mêlez doucement l'office de Marthe à celui de Madeleine : faites diligemment le service de votre vocation, et souvent revenez à vous-même, et vous mettez en esprit aux pieds de Notre-Seigneur, et dites : Mon Seigneur, soit que je coure, soit que je m'arrête, je suis toute vôtre, et vous à moi : vous êtes mon premier époux ; et tout ce que je ferai, c'est pour l'amour de vous, et ceci et cela.

Vous verrez l'exercice de l'oraison que j'envoie à madame du Puy-d'Orbe : tirez-en une copie, et vous en prévalez ; car je le désire.

Il me semble que faisant le matin une demiheure d'oraison mentale, vous devez vous contenter d'ouïr tous les jours une messe ; et parmi la journée lire une demi-heure de quelque livre spirituel, comme de Grenade, ou de quelque autre bon auteur.

Le soir faire l'examen de conscience, et le long de la journée faire des oraisons jaculatoires. Lisez fort le *Combat spirituel :* je vous le recommande. Les dimanches et les fêtes

vous pourrez, outre la messe, ouïr vêpres (mais cela sans astriction) et le sermon.

N'oubliez pas de vous confesser tous les huit jours, et quand vous aurez quelque grand ennui de conscience. Pour la communion, si ce n'est au gré de monsieur votre mari, n'excédez point pour le présent les limites de ce que nous en dîmes à Saint-Claude : demeurez ferme, et communiez spirituellement; Dieu recevra en compte la préparation de votre cœur.

Souvenez-vous de ce que je vous ai si souvent dit. Faites honneur à votre dévotion : rendez-la fort aimable à tous ceux qui vous connoîtront, mais surtout à votre famille : faites qu'un chacun en dise du bien. Mon Dieu ! que vous êtes heureuse d'avoir un mari si raisonnable et souple! Vous en devez bien louer Dieu.

Quand il vous surviendra quelque contradiction, résignez-vous fort en Notre-Seigneur, et vous consolez, sachant que ses faveurs ne sont que pour les bons, ou pour ceux qui se mettent en chemin de le devenir.

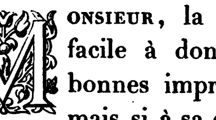
Au demeurant, sachez que mon esprit est tout vôtre. Dieu sait si jamais je vous oublie, ni toute votre famille en mes foibles prières : je vous ai très-intimement gravée en mon âme. Dieu soit votre cœur et votre vie.



4. — A M. LE PRÉSIDENT FRÉMIOT,

Qui étoit avancé en âge. Le Saint l'engage à se préparer à la mort.

A Sales, le 7 octobre 1604.



ONSIEUR, la charité est également facile à donner et à recevoir les bonnes impressions du prochain : mais si à sa générale inclination on ajoute celle de quelque particulière amitié, elle se rend excessive en cette facilité. M. de Bourges et madame de Chantal, vos chers et dignes enfants, m'ont sans doute été trop favorables en la persuasion qu'ils vous ont faite de me vouloir du bien : car je vois bien, monsieur, par la lettre qu'il vous a plu de m'écrire, qu'ils y ont employé des couleurs, desquelles ma chétive âme ne fut jamais teinte. Et vous, monsieur, n'avez pas été moins aisé, ni comme je connois, moins aise de leur donner une ample et libérale créance. *La charité*, dit l'apôtre, *croit tout et se réjouit du bien*[1].

En cela seul ils n'auront pas su passer la mesure à dire, ni vous, monsieur, à croire,

1. I. Cor. XIII, 6 et 7.

que je leur ai voué toutes mes affections, qui vous sont par ce moyen acquises, puisqu'ils sont vôtres, avec tout ce qu'ils ont.

Permettez-moi, monsieur, que je laisse courir ma plume à la suite de mes pensées pour répondre à votre lettre. C'est bien la vérité, que j'ai reconnu en M. de Bourges une si naïve bonté et d'esprit et de cœur, que je me suis relâché à conférer avec lui des offices de notre commune vocation, avec tant de liberté, que revenant à moi, je n'ai su qui avoit usé de plus de simplicité, ou lui à m'écouter, ou moi à lui parler.

Or, monsieur, les amitiés fondées sur Jésus-Christ ne laissent pas d'être respectueuses, pour être un peu fort simples et à la bonne foi. Nous nous sommes bien coupé de la besogne l'un à l'autre; nos désirs de servir Dieu en son Église (car je confesse que j'en ai, et lui ne sauroit dissimuler qu'il n'en soit plein) se sont, ce me semble, aiguisés et animés par la rencontre.

Mais, monsieur, vous voulez que je continue de mon côté cette conversation, et sur ce sujet, par lettres. Je vous assure que, si je voulois, je ne m'en saurois empêcher; et de fait je lui envoie une lettre de quatre feuilles, et toute de cette même étoffe. Non, monsieur, je n'apporte plus nulle considération à ce que je

suis moins que lui, ni à ce qu'il est plus que moi, et en tant de façons, *amor æquat amantes*[1]. Je lui parle fidèlement, et avec toute la confiance que mon âme peut avoir en celle que j'estime des plus franches, rondes et vigoureuses en amitié.

Et quant à madame de Chantal, j'aime mieux ne rien dire du désir que j'ai de son bien éternel, que d'en dire trop peu.

Mais monsieur le président des comptes, votre bon frère, ne vous a-t-il pas dit qu'il m'aimoit aussi bien fort? je vous dirai bien au moins que je m'en tiens pour tout assuré.

Il n'est pas jusques au petit Celse-Benigne, et à votre Aimée[2], qui ne me connoissent, et qui ne m'aient caressé en votre maison.

Voyez, monsieur, si je suis vôtre, et par combien de liens! J'abuse de votre bonté à vous déployer si grossièrement mes affections. Mais, monsieur, quiconque me provoque en la contention d'amitié, il faut qu'il soit bien ferme, car je ne l'épargne point.

Si faut-il que je vous obéisse encore en ce que vous me commandez de vous écrire les principaux points de votre devoir. J'aime

1. L'amour égale ceux qui s'aiment.
2. C'étoient des enfants de Mme de Chantal.

mieux obéir au péril de la discrétion, que d'être discret au péril de l'obéissance. Ce m'est, à la vérité, une obéissance un petit âpre, mais vous jugerez bien qu'elle en vaut mieux. Vous excédez bien en humilité à me faire cette demande; pourquoi ne me serat-il loisible d'excéder en simplicité à vous obéir?

Monsieur, je sais que vous avez fait une longue et très-honorable vie, et toujours très-constante en la sainte Église catholique; mais au bout de là, ç'a été au monde et au maniement de ses affaires. Chose étrange, mais que l'expérience et les auteurs témoignent! un cheval, pour brave et fort qu'il soit, cheminant sur les passées et allures du loup, s'engourdit et perd le pas. *Il n'est pas possible,* que vivant au monde, quoique nous ne le touchions que des pieds, *nous ne soyons embrouillés de sa poussière*[1].

Nos anciens pères, Abraham et les autres, présentoient ordinairement à leurs hôtes le lavement des pieds: je pense, monsieur, que la première chose qu'il faut faire, c'est de laver les affections de votre âme pour recevoir l'hospitalité de notre bon Dieu en son paradis.

1. Saint Léon.

Il me semble que c'est toujours beaucoup de reproches aux mortels, de mourir sans y avoir pensé : mais il est double à ceux que notre Seigneur a favorisés du bien de la vieillesse.

Ceux qui s'arment avant que l'alarme se donne, le font toujours mieux que les autres, qui sur l'effroi courent çà et là au plastron, aux cuissards, au casque.

Il faut tout à l'aise dire ses adieux au monde, et retirer petit à petit ses affections des créatures.

Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres pour être transplantés, parce qu'ils laissent leurs racines en terre; mais qui les veut porter en une autre terre, il faut que dextrement il désengage petit à petit toutes les racines l'une après l'autre; et puisque de cette terre misérable nous devons être transplantés en celle des vivants, il faut retirer et désengager nos affections l'une après l'autre de ce monde : je ne dis pas qu'il faille rudement rompre toutes les alliances que nous y avons contractées (il faudroit à l'aventure des efforts pour cela); mais il les faut découdre et dénouer.

Ceux qui partent à l'imprévu sont excusables de n'avoir pas pris congé de leurs amis, et de partir en mauvais équipage; mais non pas

ceux qui ont su l'environ du temps de leur voyage ; il se faut tenir prêt ; ce n'est pas pour partir devant l'heure, mais pour l'attendre avec plus de tranquillité.

A cet effet, je crois, monsieur, que vous aurez une incroyable consolation de choisir de chaque jour une heure, pour penser devant Dieu et votre bon ange, à ce qui vous est nécessaire pour faire une bienheureuse retraite. Quel ordre à vos affaires, s'il falloit que ce fût bientôt ? Je sais que ces pensées ne vous seront pas nouvelles : mais il faut que la façon de les faire soit nouvelle en la présence de Dieu, avec une tranquille attention, et plus pour émouvoir l'affective que pour éclairer l'intellective.

Saint Jérôme a plus d'une fois rapporté à la sapience des vieilles gens l'histoire d'Abisag, Sunamite[1], dormant sur l'estomac de David, non pour aucune volupté, mais seulement pour l'échauffer. La sagesse et considération de la philosophie accompagne souvent les jeunes gens : c'est plus pour récréer leur esprit, que pour créer en leurs affections aucun bon mouvement ; mais entre les bras des anciens, elle n'y doit être que pour leur donner la vraie chaleur de dévotion.

1. 3. Reg. II, II.

J'ai vu et joui de votre belle bibliothèque, je vous présente pour votre leçon spirituelle sur ce propos, saint Ambroise, *De bono mortis*[1], saint Bernard, *De interiori domo*[2], et plusieurs Homélies éparses de saint Chrysostome.

Votre saint Bernard dit, que l'âme qui veut aller à Dieu, doit premièrement baiser les pieds du crucifix, purger ses affections, et se résoudre à bon escient de se retirer petit à petit du monde et de ses vanités; puis baiser les mains, par la nouveauté des actions, qui suit le changement des affections; et enfin le baiser en la bouche, s'unissant par un amour ardent à cette suprême bonté. C'est le vrai progrès d'une honnête retraite.

On dit qu'Alexandre le Grand cinglant en haute mer, découvrit lui seul, et premièrement, l'Arabie heureuse à l'odeur des bois aromatiques qui y sont; aussi lui seul y avoit sa prétention. Ceux qui prétendent au pays éternel, quoique cinglant en la haute mer des affaires de ce monde, ont un certain pressentiment du ciel, qui les anime et encourage merveilleusement; mais il faut se tenir en proue, et le nez tourné de ce côté-là.

Nous nous devons à Dieu, à la patrie, aux

1. Du bonheur de la mort.
2. De la maison intérieure.

parents, aux amis : à Dieu premièrement, puis à la patrie; mais premièrement à la céleste, secondement à la terrestre, après cela à nos proches : mais *nul ne vous est si proche que vous-même*, dit notre Sénèque chrétien : enfin aux amis; mais n'êtes-vous pas le premier des vôtres? Il remarque que saint Paul dit à son Timothée : *Attende tibi, et gregi; primo tibi, deindè gregi*[1], dit-il.

C'est bien assez, monsieur, si ce n'est trop pour cette année, laquelle s'enfuit et s'écoule de devant nous, et dans ces deux mois prochains nous fera voir la vanité de sa durée, comme ont fait toutes les précédentes qui ne durent plus. Vous m'avez commandé que toutes les années je vous écrive quelque chose de cette sorte : me voilà quitte pour celle-ci, en laquelle je vous supplie d'ôter le plus de vos affections de ce monde que vous pourrez; et à mesure que vous les arracherez, de les transporter au ciel.

Et pardonnez-moi, je vous en conjure par votre propre humilité, si ma simplicité a été si extravagante en son obéissance, que de vous écrire avec tant de longueur et de liberté sur un simple commandement, et avec une entière

1. Ayez soin de vous, et de votre troupeau; premièrement de vous, ensuite de votre troupeau.

connoissance que j'ai de votre extrême suffisance, qui me devoit ou retenir au silence, ou en une exacte modération. Voilà des eaux, monsieur; si elles sortent d'une mâchoire d'âne, Samson ne laissera pas d'en boire. Je prie Dieu qu'il comble vos années de ses bénédictions, et suis d'une affection totalement filiale, monsieur, etc.



5. — A MADAME DE CHANTAL,

Sur les tentations contre la foi. (Fragment de lettre.)

14 octobre 1604.

Vous me demandez les remèdes au travail que vous donnent les tentations, que le malin vous fait contre la foi et l'Église; car c'est cela que j'entends. Je vous en dirai ce que Dieu me donnera.

Il faut en cette tentation tenir la posture que l'on tient en celle de la chair : ne disputer ni peu ni prou; mais faire comme faisoient les enfants d'Israël, des os de l'agneau pascal, qu'ils ne s'essayoient nullement de rompre, mais les jetoient au feu. Il ne faut nullement répondre, ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit. Qu'il clabaude tant qu'il voudra

à la porte, il ne faut pas seulement dire : Qui va là?

Il est vrai, ce me direz-vous; mais il m'importune, et son bruit fait que ceux de dedans ne s'entendent pas les uns les autres deviser. C'est tout un; patience, il se faut parler par signes; il se faut prosterner devant Dieu, et demeurer là devant ses pieds : il entendra bien par cette humble contenance que vous êtes sienne, et que vous voulez son secours, encore que vous ne puissiez pas parler. Mais surtout, tenez-vous bien fermée dedans, et n'ouvrez nullement la porte, ni pour voir qui c'est, ni pour chasser cet importun : enfin il se lassera de crier, et vous laissera en paix.

Il en sera tantôt temps, me direz-vous. Je vous prie, ayez un livre intitulé, *De la tribulation*, composé par le père Ribadénéira en espagnol, et traduit en français : le père recteur[1] vous dira où il est imprimé, et le lisez soigneusement. Courage donc le temps en sera tantôt : pourvu qu'il n'entre point, il n'importe. C'est cependant un très-bon signe que l'ennemi batte et tempête à la porte, car c'est signe qu'il n'a pas ce qu'il veut. S'il l'avoit eu, il ne crieroit plus, il entreroit et s'arrêteroit. Notez cela, pour ne point entrer en scrupule.

1. Le R. P. de Villars.

Après ce remède, je vous en donne un autre. Les tentations de la foi vont droit à l'entendement pour l'attirer à disputer, à rêver et songer là-dessus. Savez-vous ce que vous ferez pendant que l'ennemi s'amuse à vouloir escacalader l'intellect ? Sortez par la porte de la volonté, et lui faites une bonne charge, c'est-à-dire, comme la tentation de la foi se présente pour vous entretenir ; mais comment se peut faire ceci ? mais si ceci ? mais si cela ? Faites qu'au lieu de disputer avec l'ennemi par le discours, votre partie affective s'élance de vive force sur lui et même joignant à la voix intérieure, l'extérieure, criant : Ah, traître ! ah, malheureux ! tu as laissé l'Église des anges, et tu veux que je laisse celle des saints ? Déloyal, infidèle, perfide ! tu présentas à la première femme la pomme de perdition, et tu veux que j'y morde ? *Arrière, ô Satan !.... Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu*[1]. Non, je ne disputerai point ni ne contesterai. Ève voulant disputer, se perdit. Ève le fit, et fut séduite. Vive Jésus en qui je crois. Vive l'Église, à laquelle j'adhère ; et semblables paroles enflammées.

Il en faut dire aussi à Jésus-Christ et au Saint-Esprit, telles qu'il vous suggérera, et

1. Matth., IV, 10 et 7.

même à l'Eglise : O mère des enfants de Dieu! jamais je ne me séparerai de vous; je veux vivre et mourir en votre giron.

Je ne sais si je me fais bien entendre. Je veux dire qu'il faut se revancher avec des affections, et non pas avec des raisons; avec des passions, et non pas avec des considérations. Il est vrai qu'en ces temps de tentation la pauvre volonté est toute sèche ; mais tant mieux : ses coups seront tant plus terribles à l'ennemi, lequel voyant qu'en lieu de retarder votre avancement, il vous donne sujet d'exercer mille affections vertueuses, et particulièrement de la protestation de la foi, vous laissera en fin finale.

Au bout de tout cela, ces tentations ne sont que des afflictions comme les autres; et faut s'accoiser [1] sur le dire de la sainte Écriture : *Bienheureux est qui souffre la tentation; car ayant été éprouvé, il recevra la couronne de vie* [2]. Sachez que j'ai vu peu de personnes avoir été avancées sans cette épreuve et faut avoir patience.

1. Se reposer.
2. Jacq., I, 12.





6. — A UNE DAME.

La volonté de Dieu donne un grand prix aux moindres actions. Il ne faut rien aimer trop ardemment, même les vertus.

10 juin 1605.

Madame ma très-chère sœur, me voici dans la disposition de vous écrire; mais je ne sais que dire, sinon que vous marchiez toujours gaiement dans ce chemin tout céleste où Dieu vous a mise. Je le bénirai toute ma vie des grâces qu'il vous a préparées : préparez-lui aussi de votre côté, en reconnoissance, de grandes résignations, et portez courageusement votre cœur à l'exécution des choses que vous savez qu'il veut de vous, malgré tout ce qui pourroit s'y opposer.

Ne regardez nullement à la substance des choses que vous ferez, mais à l'honneur qu'elles ont, toutes chétives qu'elles peuvent être, d'être voulues de Dieu, d'être dans l'ordre de sa providence et disposées par sa sagesse. En un mot, étant agréables à Dieu, et reconnues pour telles, à qui doivent-elles être désagréables?

Soyez attentive, ma très-chère fille, à vous rendre tous les jours plus pure de cœur. Or,

cette pureté consiste à estimer toutes choses, et à les peser au poids du sanctuaire, qui n'est autre que la volonté de Dieu.

N'aimez rien trop ardemment, je vous supplie, pas même les vertus, que l'on perd quelquefois en passant les bornes de la modération. Je ne sais si vous m'entendez, mais je le crois : mon discours regarde vos désirs et vos ardeurs.

Ce n'est pas le propre des roses d'être blanches, ce me semble, car les vermeilles sont plus belles, et de meilleure odeur ; c'est au contraire le propre des lis.

Soyons ce que nous sommes, et soyons-le bien pour faire honneur au maître dont nous sommes l'ouvrage. On se moqua du peintre qui, voulant représenter un cheval, fit un taureau accompli en toutes ses parties : l'ouvrage étoit beau en lui-même, mais peu honorable à l'ouvrier qui avoit un autre dessein, et n'avoit bien fait que par hasard.

Soyons ce que Dieu veut, pourvu que nous lui soyons tout dévoués, et ne soyons pas ce que nous voulons contre son intention ; car quand nous serions les plus excellentes créatures du ciel, de quoi cela nous serviroit-il, si nous ne sommes au gré de la volonté de Dieu ?

Peut-être que je dis cela trop souvent : mais

je n'en parlerai pas tant par la suite, parce que notre Seigneur vous a déjà beaucoup fortifiée sur cet article.

Donnez-moi la satisfaction de m'avertir du sujet de vos méditations pour l'année présente. Je serai charmé de le savoir, aussi bien que le fruit qu'elles produisent en vous. Réjouissez-vous en notre Seigneur, ma chère sœur, et tenez votre cœur en paix. Je salue monsieur votre mari, et je suis éternellement, madame, etc.



7. — A MADAME LA PRÉSIDENTE BRULART.

Comment on doit haïr ses imperfections sans se décourager ni se troubler.

Janvier 1606.

Madame ma très-chère mère, votre lettre pleine de termes d'honneur, d'amour et de confiance, me rendroit du tout à vous, si dès long-temps je n'y étois tout dédié : mais, ma chère mère, vous m'épargnez un peu trop le nom de fils, qui est le nom du cœur, pour me donner un nom respectueux qui est bien aussi nom du cœur, mais non pas du maternel qui est celui de mes délices.

C'est la vérité, ma très-chère mère, que nous eûmes ici une grande assemblée à notre jubilé, et, ce qui importe, qu'il s'y fit quelque fruit. J'eus dix mille consolations et point de peine, ce me semble. Seulement eussé-je bien désiré avoir l'honneur et le contentement de vous y voir, ma très-chère mère, et vous eussiez reçu l'hommage que sept ou huit de mes frères et sœurs ne vous ont encore point fait en qualité de vos très-humbles enfants et serviteurs ; mais puisqu'il ne se peut d'autre façon, je vous approcherai souvent en esprit, pour, avec vous conjointement, demander à notre Seigneur qu'il lui plaise consoler votre âme de ses bénédictions, la faisant abonder en son saint amour, et en la sacrée humilité et douceur de cœur, qui ne soit jamais sans ce saint amour.

Pour vous parler selon votre conscience, ma très-chère mère, ne vous fâchez point, ni ne vous étonnez point de voir encore vivre en votre âme toutes les imperfections que vous m'avez contées : non, je vous en supplie, ma très-chère mère ; car bien qu'il les faille rejeter et détester pour s'en amender, il ne faut pas s'en affliger d'une affliction fâcheuse, mais d'une affliction courageuse et tranquille ; ce qui engendre un propos bien rassis et solide de correction. Ce propos ainsi pris en repos et avec maturité de considérations, nous fera

prendre les vrais moyens pour l'exécuter, entre lesquels je confesse que la modération des affections ménagères est grandement utile : je ne dis pas le total abandonnement, mais je dis la modération ; car par cette modération nous savons trouver les heures franches pour l'oraison, pour un peu de lecture dévote, pour élever par diverses considérations notre cœur à Dieu, pour reprendre de temps en temps le maintien intérieur et la posture cordiale de la paix, de la douceur et humilité. Mais le grand secret en ceci, c'est d'employer toutes choses. Laissez sept ou huit jours pour bien rasseoir votre âme, et lui faire prendre profondément ses résolutions. Surtout, ma très-chère mère, il faut combattre la haine et le mécontentement envers le prochain, et s'abstenir d'une imperfection insensible, mais grandement nuisible, de laquelle peu de gens s'abstiennent, qui est, que s'il nous arrive de censurer le prochain, ou de nous plaindre de lui, ce qui nous devroit rarement arriver, nous ne finissons jamais, mais recommençons toujours, et répétant nos plaintes et doléances sans fin, qui est signe d'un cœur piqué, et qui n'a point encore de vraie charité. Les cœurs forts et puissants ne deuillent que pour grands sujets, et encore pour ces grands sujets ne gardent guère le sentiment, au moins

avec trouble et empressement. Courage, ma très-chère mère, ces petites années que nous avons encore ici-bas nous seront, Dieu aidant, les meilleures et les plus avantageuses pour l'éternité. Cependant je vous donne tous les meilleurs souhaits que mon âme peut fournir, et les présente à la majesté divine de notre Seigneur, afin qu'il lui plaise vous donner, avec la patience qu'il vous a départie il y a longtemps, le doux et très-humble agrément de vos travaux, que les plus grands saints ont eu à leur fin; et que moissonnant beaucoup de mérites célestes en l'arrière-saison de votre âge, vous vous trouviez riche devant la divine face, quand vous la verrez. Croyez, je vous supplie, ma très-chère mère, que mon âme vous aime et honore spécialement, et que les faibles prières que je pourrai contribuer à votre consolation, ne vous seront point épargnées. Aimez-moi bien aussi, ma chère mère; et pendant votre maladie tenez-vous à l'ombre de la croix, et voyez-y souvent le pauvre Sauveur languissant. Là, les maladies et langueurs sont salutaires et aimables, où Dieu même nous a sauvés par les langueurs.

Madame ma chère mère, je suis, etc.





8. — A LA MÊME.

Les aumônes, la confession et la communion.
(Fragment de lettre.)

8 juin 1606.

Pour l'aumône, vous devez savoir si c'est l'intention de monsieur votre mari, que vous en fassiez à proportion de vos facultés et des moyens de votre maison. Et parce qu'il me semble que vous m'avez dit qu'oui, il n'y a nulle difficulté, non-seulement que vous la pouvez, mais que vous la devez faire. Quant à la quantité, cela ne se peut mieux juger que par vous-même : il faut considérer vos moyens et vos charges, et sur cela proportionner vos aumônes selon les nécessités des pauvres : car en temps de famine, la maison demeurant sobrement pourvue, il faut être plus libéral à donner : en temps d'abondance, il est moins requis, et plus loisible de beaucoup épargner.

Pour écrire la confession, cela est indifférent : mais pour vous, je vous assure que vous n'en avez nul besoin ; car je me ressouviens que vous fîtes exactement et bien la générale, même sans l'avoir écrite : ains plusieurs n'approuvent

pas qu'on écrive, c'est-à-dire, aiment mieux qu'on s'accuse par cœur.

Les confessions annuelles sont bien bonnes, car elles nous rappellent à la considération de notre misère, nous font reconnoître si nous avançons ou reculons, et nous font rafraîchir plus vivement nos bons propos ; mais il les faut faire sans inquiétude et scrupule, non tant pour être absoute, que pour être encouragée, et n'est pas requis de faire si exactement l'examen, mais seulement de gros en gros. Si vous les pouvez faire de la sorte, je vous les conseille : si moins je ne désire pas que vous les fassiez.

Vous me demandez encore, ma chère sœur, un petit mémorial des vertus plus propres à une femme mariée ; mais de cela je n'en ai pas le loisir : un jour je vous en mettrai quelque chose par écrit ; car je désire de tout mon cœur de vous servir : et bien que je sache que vous ne manquez pas de bons conseils, ayant la communication que vous avez avec tant de saintes et savantes âmes ; si est-ce que puisque vous voulez encore le mien, je vous le dirai.

Quant à ramener ma sœur[1], ce ne sera pas sitôt, puisque ma mère l'a laissée à notre ma-

1. Jeune sœur du saint, qu'il avoit confiée à Mme de Chantal, et à l'abbesse du Puy-d'Orbe, pour son éducation. (Voy. la lettre du 2 novembre 1607.)

dame l'abbesse encore pour cette année. Vous faites trop de faveur à cette petite et vile créature, de la désirer auprès de vous : mais ma mère juge que la vie des champs est plus propre pour les filles de ce pays que celle des villes ; c'est cela qui lui fit prendre résolution d'en importuner plutôt madame de Chantal que vous : et pour moi, je vous tiens pour si amies vous deux, qu'avec laquelle qu'elle soit, je croirai qu'elle sera encore avec l'autre.

Quelle consolation de savoir que de plus en plus monsieur votre mari reçoit de la douceur et suavité de votre société ! C'est là une des vertus des femmes mariées, et celle seule que saint Paul inculque[1].

Je vous supplie, ma chère fille, ne me traitez point avec cérémonie ; car je suis vôtre tout sincèrement. Notre Seigneur soit à jamais le cœur, l'âme, et la vie de nos cœurs. *Amen.* Votre, etc.

1. Cor., VII, 44. Ephes., V, 23 et 24.





9. — A UNE DEMOISELLE.

Difficultés qu'elle éprouve pour être religieuse.

14 décembre 1606.

MADEMOISELLE, ce m'est toujours bien de la consolation de savoir que votre cœur s'avance en l'amour de notre Seigneur, comme M. de N. m'en a assuré, bien qu'il ne m'en ait parlé qu'en bloc, ne m'ayant particularisé qu'un désir que vous avez d'être religieuse. Le désir est bon, sans doute; mais il faut que vous ne lui permettiez pas de vous inquiéter, puisque pour le présent vous ne le pouvez pas réduire en effet : si notre Sauveur veut qu'il réussisse, il le procurera par des moyens convenables, qu'il sait, et que nous ne savons pas encore.

Mais cependant, faites bien la besogne qui est devant vos yeux maintenant ; c'est-à-dire continuez à faire tout doucement vos exercices spirituels : rendez votre esprit et votre cœur cent fois le jour entre les mains de Dieu, lui recommandant votre travail en toute sincérité: voyez quelles occasions vous rencontrez tous les jours pour servir sa divine Majesté,

soit pour votre avancement, soit pour celui du prochain, et les employez fidèlement; car, voyez-vous, ma fille, vous pouvez beaucoup profiter, si vous aimez bien Dieu et sa gloire.

Je sais que l'abandonnement de votre père vous afflige; mais répétez souvent, et de cœur et de bouche, la parole du prophète : *Mon père et ma mère m'ont délaissé, et le Seigneur m'a élevé à soi*[1]. C'est une croix, sans doute, à une fille, que d'être ainsi abandonnée du secours des hommes; mais c'est une croix très-sainte, et qui est la plus propre pour gagner plus entièrement l'amour de Dieu. Il faut avoir un grand courage en cet heureux amour divin, et une grande confiance sur l'assurance que nous avons que jamais ce céleste Époux ne manque aux âmes qui espèrent en lui.

Je vous envoie à ce propos une petite croix, au milieu de laquelle il y a une sainte Thècle martyre, à la vue de laquelle image vous vous animerez à souffrir beaucoup pour notre Seigneur. Ce n'est pas pour échange de votre beau présent, mais seulement pour souvenance de l'amour affectionné que je porte à votre âme en notre Seigneur auquel je vous prie de me recommander souvent,

1. Ps. 26, v. 10.

comme votre très-assuré et bien humble en notre sainte croix.



10. — A MADAME LA PRÉSIDENTE BRULART.

Il lui recommande l'éducation de sa jeune sœur (Jeanne de Sales).

Annecy, 30 janvier 1607.



MADAME ma très-chère sœur et fille bien aimée, je m'en vais vous dire tout ce que je pourrai le plus vitement et brièvement que je saurai; car je n'ai nul loisir, l'homme de M. de Sainte-Claire m'étant arrivé en un temps que je n'ai que ce soir pour écrire, je pense, vingt lettres. Il vous tarde que vous ne sachiez de mes nouvelles : mais je ne puis penser à quoi il tient que vous n'en ayez plus souvent; car j'écris à toutes occasions, et mon affection n'en laisse pas écouler une seule, qu'elle ne me violente pour l'employer.

La pauvre madame de Sainte-Claire et son mari m'écrivent combien d'assurances charitables ils reçoivent de vous : je m'en réjouis en Dieu, pour l'amour duquel je vous les ai recommandés, et vous le servez.

Monsieur votre bon père m'écrit, qu'afin

que ma petite sœur n'oublie les exercices de dévotion, vous et madame de Villers lui en faites des répétitions et la conduisez : là-dessus, je lui dis deux ou trois mots de joie, afin qu'il lui plaise de le permettre ; que s'il vous la remet pour l'avoir près de vous, je n'en serai que plus aise, puisqu'elle ne sera pas moins auprès de lui, et sera plus près de vous et de mademoiselle votre fille, que je pense ne devoir être guère plus âgée qu'elle. Vous voyez de quelle cérémonie j'use avec vous ; car je ne fais rien qu'accepter.

Mais quant à votre fille, l'ai-je jamais vue ? Je crois que non, et qu'elle étoit avec la sœur de monsieur votre mari en un monastère, pendant que j'étois à Dijon. Mais si je ne l'ai pas vue en corps, je la vois en esprit, et l'honore et chéris comme toute mienne, en celui qui m'a rendu tout vôtre et tout sien. Sa lettre ressent à votre cœur, et m'a beaucoup consolé : si c'est celle-là de laquelle vous me demandiez de la communier, je puis bien dire qu'oui, qu'elle est bien capable.

Vous me demandez si vous communierez deux jours l'un après l'autre, quand il arrive de grosses fêtes joignantes au jour ordinaire de votre communion. Je vous avais dit que vous en fissiez selon l'avis de vos confesseurs ; mais puisqu'ils ne sont pas d'accord, e vous

dirai, comme j'ai dit à notre madame de Chantal, quand les fêtes seront grandes, nonobstant la communion ordinaire, il ne faut pas laisser de les célébrer par une communion extraordinaire. Car comment pourrons-nous bien célébrer une grande fête sans ce festin? Ce que je vous renvoyois à vos confesseurs, c'est que je ne sais pas clairement les particularités de votre nécessité. Je sais bien que vous en avez de fort capables là, et celui des carmélites, et aux jésuites, et celui de votre paroisse.

Cette multitude de pensées qui tracassent votre esprit ne doivent nullement être attaquées ; car, quand auriez-vous achevé de les défaire l'une après l'autre ? il faut seulement de temps en temps, je veux dire, plusieurs et plusieurs fois le jour, les démentir toutes ensemble, et les rejeter en gros, et puis laisser l'ennemi faire tant de fracas qu'il voudra à la porte de votre cœur ; car, pourvu qu'il n'entre point, il n'importe. Demeurez donc en paix parmi la guerre, et ne vous troublez point ; car Dieu est pour vous. Je le supplie qu'il vous rende toute à lui et pour lui. *Amen*. Je suis sans fin et à jamais, Votre frère et serviteur plus humble.

Vous avez raison de vous accuser de la superfluité et excès dont vous usez à toutes les

compagnies ; mais apportez-y donc de la modération, et voyez de garder cette règle : c'est que vous traitiez en sorte, qu'eu égard à votre qualité et de ceux que vous traitez, vous ne fassiez pas comme les moins libéraux et magnifiques de votre condition ni aussi comme les plus magnifiques et libéraux. Je suis enclin à ce vice-là, mais je m'en garde fort exactement ; il est vrai que les règles ecclésiastiques m'y servent de loi et de garant.



11. — A UNE DE SES SOEURS.

Pratiquer les mortifications qui se présentent.

20 juillet 1607.



MADAME ma très-chère sœur, il ne m'est pas possible de me contenir de vous écrire à toutes sortes d'occasions qui s'en présentent. Ne vous empressez point ; non, croyez-moi, exercez-vous à servir notre Seigneur avec une forte et soigneuse douceur : c'est la vraie méthode de ce service. Ne voulez pas tout faire, mais seulement quelque chose, et sans doute vous ferez beaucoup. Pratiquez les mortifications desquelles le sujet se présente plus souvent à vous : car c'est une besogne qu'il faut faire la première ; après

celle-là nous en ferons d'autres. Baisez souvent de cœur les croix que notre Seigneur vous a lui-même mises sur les bras. Ne regardez point si elles sont d'un bois précieux ou odorant : elles sont plus croix, quand elles sont d'un bois vil, abject, puant. C'est grand cas que ceci me revient toujours en l'esprit, et que je ne sais que cette chanson. Sans doute, ma chère sœur, c'est le cantique de l'Agneau : il est un peu triste, mais il est harmonieux et beau. *Mon père, qu'il soit fait, non pas selon que je veux, mais selon que vous voulez*[1].

Madeleine cherche notre Seigneur en le tenant : elle le demande à lui-même ; elle ne le voyoit pas en la forme qu'elle vouloit ; c'est pourquoi elle ne se contente pas de le voir ainsi, et le cherche pour le trouver autrement ; elle le vouloit voir en son habit de gloire, et non pas dans un vil habit de jardinier ; mais néanmoins enfin elle connut que c'étoit lui, quand il lui dit : *Marie*[2].

Voyez-vous, ma chère sœur, ma fille, c'est notre Seigneur en l'habit de jardinier que vous rencontrez tous les jours çà et là ès occurrences des mortifications ordinaires qui se présentent à vous. Vous voudriez bien qu'il vous offrît

1. Matth., XXVI, 39.
2. Joann., XX, 13-16.

d'autres plus belles mortifications. O Dieu ! les plus belles ne sont pas les meilleures. Croyez-vous pas qu'il vous dit : Marie, Marie ? Non : avant que vous le voyiez en sa gloire, il veut planter dedans votre jardin beaucoup de fleurs petites et basses, mais à son gré : c'est pourquoi il est ainsi vêtu. Qu'à jamais nos cœurs soient unis au sien, et nos volontés à son bon plaisir. Je suis sans fin et sans mesure,

Madame ma sœur, Votre frère, etc.

Ayez bon courage, ne vous étonnez point : soyons seulement à Dieu, car Dieu est nôtre. *Amen.*



12. — A UNE DAME

Qui étoit contrainte, par son service à la cour d'une princesse, de quitter une partie de ses exercices de piété.

Annecy, 27 septembre 1607.

MADAME, il n'est nullement besoin de faire des excuses et cérémonies pour m'écrire : car vos lettres me consolent bien fort en notre Seigneur, pour lequel je vous aime sincèrement.

Je vois que vous avez de l'appréhension de vous ranger au château, d'autant que vous se-

rez privée des commodités que vous aviez de servir Dieu par la hantise du collége des Jésuites; je vous en sais vraiment bon gré: mais si faut-il que vous ne perdiez point courage pour cela. Car encore que vous n'aurez pas tant d'aide extérieure, si est-ce que tenant toujours vos désirs et résolutions d'être toute à Dieu, bien vifs et fermés en votre âme, le Saint-Esprit vous consolera par une secrète assistance, qui suppléera aux exercices que vous laissez; puisque vous ne les laissez que pour l'honneur et la gloire de cette même divine bonté.

Je pense que vos communions vous seront permises, car je ne vois pas que cela vous puisse être refusé. Vous pourrez bien avoir une demi-heure chaque jour pour votre oraison mentale, outre la prière d'appareil qui se fait avec Madame: avec cela vous pouvez justement vous contenter, et suppléer le manquement des autres exercices, par des ferventes et fréquentes oraisons jaculatoires, ou élancements d'esprit en Dieu; et les sermons, par une dévote et attentive lecture de bons livres.

Au demeurant, d'être sujette et vivre en compagnie, vous donnera mille sujets de vous bien mortifier, et rompre votre volonté, qui n'est pas un petit moyen de perfection, si vous l'employez avec humilité et douceur de cœur.

••

Ce doivent être vos deux chères vertus, puisque notre Seigneur les a tant recommandées ; et la troisième, une grande pureté du même cœur ; et la quatrième, une grande sincérité en vos paroles, surtout en vos confessions.

Nulle compagnie, nulle sujétion ne vous peut empêcher de parler souvent avec notre Seigneur, ses anges, et ses saints : ni d'aller souvent parmi les rues de la Jérusalem céleste, ni d'écouter les sermons intérieurs de Jésus-Christ et de votre bon ange, ni de communier tous les jours en esprit. Faites donc avec gaieté de cœur tout cela ; et de mon côté, en correspondant à la confiance que vous avez en moi, je prierai sa divine Majesté qu'elle vous remplisse des grâces de son Saint-Esprit, et vous rende de plus en plus uniquement sienne. Votre, etc.





13. — A MADAME DE CHANTAL,

Sur la mort de Jeanne de Sales sa sœur[1], qui étoit morte, âgée de quinze ans, auprès de Mme de Chantal, dans une terre de cette dame en Bourgogne.

2 novembre 1607.

HÉ bien ! ma chère fille ; mais n'est-il pas raisonnable que la très-sainte volonté de Dieu soit exécutée, aussi bien ès choses que nous chérissons comme aux autres? Mais il faut que je me hâte de vous dire, que ma bonne mère a bu ce calice avec une constance toute chrétienne; et sa vertu, de laquelle j'avois toujours bonne opinion, a de beaucoup devancé mon estime..

Dimanche matin elle envoya prendre mon frère le chanoine : et parce qu'elle l'avoit vu fort triste, et tous les autres frères aussi, le soir précédent, elle lui commença à dire : J'ai rêvé toute la nuit que ma fille Jeanne est morte. Dites-moi, je vous prie, est-il pas vrai? Mon frère qui attendoit que je fusse arrivé pour le lui dire (car j'étois à la visite)[2], voyant cette belle

1. Voyez, au sujet de cette sœur de saint François de Sales, la lettre du 8 juin 1606, ci-dessus page 34.

2. Saint François était alors occupé à la visite de son diocèse.

ouverture de lui présenter le hanap[1], et qu'elle étoit couchée en son lit : Il est vrai, dit-il, ma mère ; et cela sans plus ; car il n'eut pas assez de force pour rien ajouter. La volonté de Dieu soit faite, dit ma bonne mère ; et pleura un espace de temps abondamment : et puis appelant sa Nicole : Je me veux lever, pour aller prier Dieu en la chapelle pour ma pauvre fille, dit-elle ; et tout soudain fit ce qu'elle avoit dit. Pas un seul mot d'impatience, pas un seul clin d'œil d'inquiétude, mille bénédictions à Dieu, et mille résignations en son vouloir. Jamais je ne vis une douleur plus tranquille : tant de larmes que merveilles ; mais tout cela par de simples attendrissements de cœur, sans aucune sorte de fierté : c'étoit pourtant son cher enfant. Hé bien ! cette mère, ne la dois-je pas bien aimer ?

Hier, jour de Toussaints, je fus le grand confesseur de la famille, et avec le très-saint sacrement je cachetai le cœur de cette mère contre toute tristesse. Au demeurant, elle vous remercie infiniment du soin et de l'amour maternel que vous avez exercé à l'endroit de cette petite défunte, avec obligation aussi grande, que si Dieu l'eût conservée par ce moyen. Autant vous en dit toute la fraternité, laquelle de

1. Le calice.

vrai s'est témoignée d'extrêmement bon naturel au ressentiment de ce trépas, surtout notre Boisy [1], que j'en aime davantage.

Je sais bien que vous me direz volontiers : Et vous, comme vous êtes-vous comporté? Oui; car vous désirez savoir ce que je fais. Hélas! ma fille, je suis tant homme que rien plus : mon cœur s'est attendri plus que je n'eusse jamais pensé. Mais la vérité est que le déplaisir de ma mère et le vôtre y ont beaucoup contribué; car j'ai eu peur de votre cœur et de celui de ma mère. Mais quant au reste, oh! vive Jésus, je tiendrai toujours le parti de la Providence divine : elle fait tout bien, et dispose de toutes choses au mieux. Quel bonheur a cette fille d'avoir été *ravie du monde, afin que la malice ne pervertît son esprit* [2], et d'être sortie de ce lieu fangeux, avant qu'elle s'y fût souillée! On cueille les fraises et les cerises avant les poires bergamotes et les capendus; mais c'est parce que leur saison le requiert. Laissons, que Dieu recueille ce qu'il a planté en son verger : il prend tout à saison.

Vous pouvez penser, ma chère fille, combien j'aimois cordialement cette petite fille. Je l'avois engendrée à son Sauveur; car je l'avois

1. Autre frère du saint.
2. Sapient., IV, 11.

baptisée de ma propre main il y a environ quatorze ans. Ce fut la première créature sur laquelle j'exerçai mon ordre de sacerdoce. J'étois son père spirituel, et me promettois bien d'en faire un jour quelque chose de bon. Et ce qui me la rendoit fort chère (mais je dis la vérité), c'est qu'elle étoit vôtre. Mais néanmoins, ma chère fille, au milieu de mon cœur de chair, qui a eu tant de ressentiments de cette mort, j'aperçois fort sensiblement une certaine souëveté, tranquillité, et certain doux repos de mon esprit en la Providence divine, qui répand en mon âme un grand contentement en ses déplaisirs.

Or bien, voilà mes mouvements représentés comme je puis. Mais vous, ma chère fille, que voulez-vous dire, quand vous me dites que vous vous êtes bien trouvée en cette occasion telle que vous étiez? Dites-moi, je vous prie, notre aiguille marine n'a-t-elle pas toujours été tendante à sa belle étoile, à son saint astre, à son Dieu? Votre cœur, qu'a-t-il fait? Avez-vous scandalisé ceux qui vous ont vue sur ce point, et en cet événement? Or cela, ma fille, dites-le-moi clairement : car, voyez-vous, je n'ai pas trouvé bon que vous ayez offert, ni votre vie, ni celle de quelqu'un de vos autres enfants en échange de celle de la défunte.

Non, ma chère fille, il ne faut pas seulement

agréer que Dieu nous frappe; mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qui lui plaira. Il faut laisser le choix à Dieu, car il lui appartient. David offroit sa vie pour celle de son Absalon[1], mais c'est parce qu'il mouroit perdu; c'est en ce cas-là qu'il faut conjurer Dieu : mais ès pertes temporelles, ô ma fille! que Dieu touche et pince par où il voudra, et sur telle corde de notre luth qu'il choisira, jamais il ne fera qu'une bonne harmonie. Seigneur Jésus, sans réserve, sans *si*, sans *mais*, sans exception, sans limitation, votre volonté soit faite sur père, sur mère, sur fille, en tout et partout. Ah! je ne dis pas qu'il ne faille souhaiter et prier pour leur conservation : mais de dire à Dieu : Laissez ceci, et prenez cela; ma chère fille, il ne le faut pas dire. Aussi ne ferons-nous : non pas, non, ma fille, moyennant la grâce de sa divine bonté.

Je vous vois, ce me semble, ma chère fille, avec votre cœur vigoureux, qui aime et qui veut puissamment. Je lui en sais bon gré : car ces cœurs à demi morts, à quoi sont-ils bons? Mais il faut que nous fassions un exercice particulier, toutes les semaines une fois, de vouloir et d'aimer la volonté de Dieu plus vigoureusement (je passe plus avant), plus ten-

1. II. Reg., XVIII, 33.

drement, plus amoureusement que nulle chose du monde; et cela, non-seulement ès occurrences supportables, mais aux plus insupportables. Vous en trouverez je ne sais quoi dans le petit livre du *Combat spirituel*, que je vous ai si souvent recommandé.

Hélas! ma fille, à la vérité dire, cette leçon est haute; mais aussi Dieu, pour qui nous l'apprenons, est le Très-Haut. Vous avez, ma fille, quatre enfants, vous avez un beau-père, un si cher frère, et puis encore un père spirituel; tout cela vous est fort cher, et avec raison : car Dieu le veut. Eh bien! si Dieu vous ravissoit tout cela, n'auriez-vous pas encore assez d'avoir Dieu? N'est-ce pas tout, à votre avis? Quand nous n'aurions que Dieu, ne seroit-ce pas beaucoup?

Hélas! le fils de Dieu, mon cher Jésus, n'en eut presque pas tant sur la croix, lorsqu'ayant tout quitté et laissé pour l'amour et obéissance de son père, il fut comme quitté et laissé de lui; et le torrent des passions emportant sa barque à la désolation, à peine sentoit-il l'aiguille, qui non-seulement regardoit, mais étoit inséparablement unie à son père. Oui, il étoit un avec son père; mais la partie inférieure n'en savoit ni apercevoit du tout rien : essai que jamais la divine bonté n'a fait ni fera en aucune autre âme; car elle ne le pourroit supporter.

Hé bien donc, ma fille, si Dieu nous ôtoit tout, si ne s'ôtera-t-il jamais à nous pendant que nous ne le voudrons pas. Mais il y a de plus : c'est que toutes nos pertes et nos séparations ne sont que pour ce petit moment. O vraiment, pour si peu que cela, il faut avoir patience.

Je m'épanche, ce me semble, un peu trop. Mais quoi? je suis mon cœur qui ne pense jamais trop dire avec cette si chère fille. Je vous envoie un écusson pour vous agréer; et puisqu'il vous plaît de faire faire le service là où cette fille repose en son corps, je le trouve bon; mais sans grandes pompes, sinon celles que justement la coutume chrétienne exige : car à quoi bon tout le reste? Vous ferez par après tirer en liste tous ces frais, et ceux de sa maladie, et me l'envoierez; car je le veux ainsi : et cependant on priera Dieu en deçà pour cette âme; et lui ferons joliment ses petits honneurs. Nous n'envoierons point à son quarantal[1] : non, ma fille, il ne faut pas tant de mystères pour une fille qui n'a jamais tenu aucun rang en ce monde : car ce seroit se faire moquer. Vous me connoissez, j'aime la simplicité et en la mort et en la vie. Je serai bien

1. Sans doute un service qui se faisoit solennellement quarante jours après la mort d'une personne.

aise de savoir le nom et le titre de l'église où elle est. Voilà tout pour ce sujet. Votre, etc.



14. — A UNE DAME.

Moyens de conserver la paix intérieure.

8 avril 1608.

Madame, j'ai reçu votre première lettre avec une particulière consolation, comme un bon commencement de la communication spirituelle que nous devons avoir ensemble, pour l'avancement du royaume de Dieu dans nos cœurs. Veuille ce même Dieu me bien inspirer ce qui sera plus propre pour votre conduite.

Il n'est pas possible que vous soyez sitôt maîtresse de votre âme; et que vous la teniez en votre main si absolument de premier abord. Contentez-vous de gagner de temps en temps quelque petit avantage sur votre passion ennemie. Il faut supporter les autres; mais premièrement il se faut supporter soi-même, et avoir patience d'être si imparfait.

Mon Dieu! ma chère fille, voudrions-nous bien entrer au repos intérieur, sans passer par les contradictions et contestes ordinaires? Observez bien ces points que je vous ai dits.

Préparez dès le matin votre âme à la tranquillité : ayez un grand soin le long du jour de l'y rappeler souvent, et de la reprendre en votre main.

S'il vous arrive quelque acte de chagrin, ne vous en épouvantez point, ne vous en mettez nullement en peine : mais l'ayant reconnu, humiliez-vous doucement devant Dieu, et tâchez de remettre votre esprit en posture de suavité ; dites à votre âme : Or sus, nous avons fait un faux pas, allons maintenant tout bellement, et prenons garde à nous. Et toutes fois et quantes que vous retomberez, faites-en de même.

Quand vous aurez le repos, employez-le vivement, faisant le plus d'actes de douceur que vous pourrez, ès occasions les plus fréquentes que vous en ayez, pour petites qu'elles soient; car, comme dit notre Seigneur : *Qui est fidèle ès petites choses ; on lui confiera les grandes*[1].

Surtout, ma fille, ne perdez point courage, ayez patience ; attendez, exercez-vous fort à l'esprit de compassion : je ne doute point que Dieu ne vous tienne de sa main ; et bien qu'il vous laissera broncher, ce ne sera que pour vous faire connoître que s'il ne vous tenoit,

1. Luc., XVI, 10.

vous tomberiez du tout, et afin que vous lui serriez la main de plus fort. Adieu, madame, à Dieu soyez-vous entièrement, absolument, irrévocablement. Je suis en lui, votre, etc.



15. — A MADAME LA PRÉSIDENTE BRULART.

Sur la légèreté de l'esprit dans l'oraison. (Fragment.)

25 juin 1608.

Cette variété en laquelle votre esprit se voit en l'oraison et hors de l'oraison, tantôt fort, tantôt foible, tantôt regardant le monde avec plaisir, tantôt avec dégoût, ce n'est autre chose qu'un sujet que Dieu vous laisse de vivre bien humblement et doucement : car vous voyez par ce moyen, quelle vous êtes de vous-même, et quelle avec Dieu, de sorte que vous ne devez nullement vous en décourager pour cela.

Il n'est jà besoin que madame votre chère sœur l'abbesse m'envoie un homme pour me faire savoir de ses nouvelles, ni pour savoir comme elle me pourra voir, car si je fais mon voyage, comme j'espère, je vous avertirai assez devant mon départ pour cela.

Je vous recommande à notre Seigneur continuellement, et ai votre dilection fort avant

dans mon cœur. Je ferai mémoire de vous en mes sacrifices.

Je présente mes recommandations à la mère prieure des Carmélites : j'honore généralement tout cet ordre, et la remercie de la charité dont elle use à mon endroit, de prier pour moi, qui suis des plus nécessiteux de la sainte Eglise.

Qu'à jamais le saint amour de Dieu vive et règne dans nos esprits. *Amen.*



16. — A UNE DAME.

Conseils pendant une maladie.

29 septembre 1608.



E m'avise, ma chère fille, que vous êtes malade d'une maladie plus fâcheuse que dangereuse; et je sais que telles maladies sont propres à gâter l'obéissance que l'on doit aux médecins ; c'est pourquoi je vous veux dire que vous n'épargniez nullement ni le repos, ni les médecines, ni les viandes, ni les récréations qui vous sont ordonnées : vous ferez une sorte d'obéissance et de résignation en cela, qui vous rendra extrêmement agréable à notre Seigneur : car enfin voilà une quantité de croix et mortifications que vous n'avez pas choisies ni voulues.

Dieu vous les a données de sa sainte main, recevez-les, baisez-les. aimez-les, Mon Dieu! elles sont toutes parfumées de la dignité du lieu d'où elles viennent.

Bonjour, ma chère fille, je vous chéris avec empressement : que si j'avois le loisir, j'en dirois davantage; car j'affectionne infiniment que vous soyez fidèle en ces petites et fâcheuses occurrences et que tant au peu qu'au prou vous disiez toujours: Vive Jésus.



17. — A MADEMOISELLE DE TRAVES.

Exhortation à l'amour de Dieu.

18 décembre 1608.

Mademoiselle, mon frère qui va là, vous dira peut-être que je vous chéris et honore bien fort; mais vous croiriez peut-être bien aussi qu'il me feroit ce bon office par charité, et je désire que vous sachiez que c'est mon cœur qui a vraiment ce sentiment-là. C'est pourquoi je l'écris ainsi de ma main et de mon cœur. Mais dites-moi donc, mademoiselle, je vous supplie; l'amour de Dieu règne-t-il pas toujours en votre âme? N'est-ce pas lui qui tient les rênes de toutes vos affections, et qui dompte toutes les

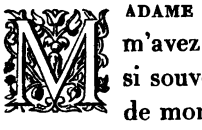
passions de votre cœur? Oh! je n'en doute nullement: mais, mademoiselle, il faut que vous permettiez à un esprit qui vous aime chèrement, de vous demander ce qu'il sait, pour le plaisir qu'il prend d'ouïr dire et de redire votre bonheur. On demande si souvent : Vous portez-vous bien? encore que l'on voie ceux qu'on interroge en fort bonne santé : ayez donc agréable que sans défiance de votre vertu et constance, je vous demande par amour : Aimez-vous bien Dieu, mademoiselle? Si vous l'aimez bien, vous vous plairez à le considérer souvent, à parler à lui et de lui, à vous réunir souvent à lui au très-saint Sacrement. Qu'à jamais puisse-t-il être notre propre cœur! Mademoiselle, je suis en lui, Votre, etc.



18. — A MADAME LA PRÉSIDENTE BRULART.

Avis spirituels.

Décembre 1608.



MADAME ma très-chère sœur, vous m'avez infiniment consolé à m'écrire si souvent, comme vous avez fait : de mon côté, je n'ai jamais manqué de vous écrire par toutes les commodités qui s'en sont présentées. Je vous ai jusqu'à pré-

sent répondu de point en point à tout ce que vous m'avez demandé et je sais que vous avez maintenant des lettres en main. Il me reste à vous dire, que j'ai écrit si amplement à madame l'abbesse votre bonne sœur, que j'espère qu'elle en sera consolée.

Je sais que sa santé corporelle dépend en bonne partie de la consolation spirituellé. Il me semble qu'elle a un petit trop de crainte que je ne m'offense, si elle communique son intérieur à quelque autre: et la vérité est, que quiconque veut profiter, il ne faut pas l'aller épanchant çà et là indistinctement, ni changer à toute apparence de méthode et façon de vivre : mais aussi doit-on vivre avec une honnête liberté; et quand il est requis, il ne faut faire nulle difficulté d'apprendre d'un chacun, et de se prévaloir des dons que Dieu met en plusieurs. Je ne désire rien tant que de voir en elle un cœur étendu, et sans aucune contrainte au service de Dieu : je vous le dis aussi, afin que vous me connaissiez fort, et que vous alliez à votre aise, tant qu'il se peut, en la voie de la sainte perfection.

J'ai écrit assez amplement à M. N. à qui j'avois jeté beaucoup de mon amitié, étant par delà. Je prie qu'il voie, le plus qu'il pourra, le monastère du Puy-d'Orbe : je m'assure qu'il lui sera utile; et Dieu sans doute l'a préparé

pour cela, dont je loue sa divine majesté de tout mon cœur.

Pour vous, ma chère sœur, je vous ai déjà dit en une autre lettre, que non-seulement j'approuvois le choix que vous aviez fait d'icelui pour être votre confesseur, mais que je m'en consolois; et vous disois que vous pourrez apprendre de lui ce qui sera convenable touchant les aumônes, et autres charités que vous voulez et devez faire : vous ferez bien aussi de lui obéir en tout le reste de votre conduite intérieure et spirituelle, sans que pourtant je me veuille exempter de contribuer tout ce que Dieu me donnera de lumière et de force; car il ne me seroit pas possible de défaire la sainte liaison que Dieu a mise entre nous.

Affermissez tous les jours de plus en plus la résolution que vous avez prise avec tant d'affection de servir Dieu selon son bon plaisir, et d'être tout entièrement sienne, sans vous rien réserver pour vous ni pour le monde. Embrassez avec sincérité ses saintes volontés, quelles qu'elles soient, et ne pensez jamais avoir atteint à la pureté de cœur que vous lui devez donner, jusqu'à ce que votre volonté soit, non-seulement du tout, mais en tout, et même ès choses plus répugnantes, librement et gaiement soumise à la sienne très-sainte; regardant à ces fins, non le visage des choses

que vous ferez, mais celui qui vous le commande, qui tire sa gloire et notre perfection des choses les plus imparfaites et chétives, quand il lui plaît.

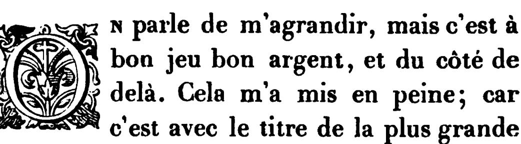
Non, plus de cérémonies entre nous; nos liens ne sont pas faits de ces cordes-là : ils sont invariables, incorruptibles et éternels, puisque nous nous aimerons au ciel pour le même amour de Jésus-Christ, qui nous joint de cœur et d'âme ici-bas, et qui me rend votre, etc.



19. — A MADAME DE CHANTAL.

Le saint lui parle du dessein qu'on avoit à la cour de France de l'attirer dans ce royaume.

Fin de 1608.



On parle de m'agrandir, mais c'est à bon jeu bon argent, et du côté de delà. Cela m'a mis en peine; car c'est avec le titre de la plus grande gloire de Dieu et du service de l'Église. Or demeurez en paix, ma très-chère fille; car il ne se fera rien que selon le bon plaisir de sa divine Majesté, et sous sa conduite. Je ne sais d'où cela peut arriver, que ce grand prince (Henri IV) continue si fort à me favoriser,

sans que j'aie jamais fait nulle chose pour cela. J'ai fait réponse (car comme je vous dis, c'est tout de bon) que j'étois tout à Dieu, et que je lui dirois : *O Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[1]*?* Entre ci et deux mois, je serai hors de cette peine, par une résolution absolue. Priez donc bien pour moi, ma chère fille, afin que mon cœur se tienne pur de toutes vanités et prétentions mondaines. Pour moi, je proteste que je ne veux que Dieu pour mon partage, comme que ce soit.

La commodité de nos résolutions ne se peut bonnement perdre, mais de plus en plus faciliter[2], moyennant la grâce divine. O ma fille, quand serons-nous unis à notre Dieu, de l'union parfaite! Quand aurons-nous des cœurs embrasés de son amour! Courage, ma chère fille, nous sommes destinés à cette heureuse fin: ne nous troublons point des stérilités, car les stérilités enfanteront enfin; ni des sécheresses, car la terre sèche se convertira en sources d'eaux vivantes[3].

L'autre jour, en l'oraison, considérant le côté ouvert de notre Seigneur, et voyant son cœur, il m'étoit avis que nos cœurs étoient tout alentour de lui, qui lui faisoient hommage,

1. Act., IX, 6.
2. L'établissement projeté d'une congrégation.
3. Is., XXXV, 7.

comme au souverain roi des cœurs. Qu'à jamais soit-il notre cœur. *Amen.*

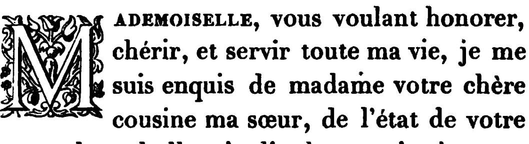
Et cette petite Aimée [1] sera des très-mieux aimées sœurs du monde; car je serai son frère: mais avec tout cela, ceci ne sera que notre alliance extérieure, car celui à l'œil duquel le fond de mon cœur est ouvert, sait bien que le lien intérieur, duquel il joint mon esprit au vôtre, est totalement indépendant de tous ces accidents, qui ne peuvent ni ajouter, ni diminuer à cette intime et très-pure affection et union que Dieu a faite en nous.



20. — A MADEMOISELLE DE TRAVES.

Le Saint l'engage à ne pas se marier, et à supporter courageusement ses peines domestiques, et la charge de sa famille.

18 avril 1609.



MADEMOISELLE, vous voulant honorer, chérir, et servir toute ma vie, je me suis enquis de madame votre chère cousine ma sœur, de l'état de votre cœur, duquel elle m'a dit chose qui m'a consolé. Que vous serez heureuse, ma chère fille,

1. Marie-Aimée de Rabutin de Chantal, qui devoit épouser le baron de Torens, frère du Saint.

si vous persévérez à mépriser les promesses que le monde vous voudra faire ! Car en vraie vérité, ce n'est qu'un vrai trompeur. Ne regardons jamais tout ce qu'il propose, que nous ne considérions ce qu'il cèle. Il est vrai, sans doute, c'est une grande assistance que celle d'un bon mari ; mais il en est peu, et pour bon qu'on l'ait, on reçoit plus de sujétion que d'assistance. Vous avez un grand soin pour la famille qui est sur vos bras ; mais il n'amoindriroit pas, quand vous entreprendriez la charge d'un autre peut-être aussi grande. Demeurez ainsi, je vous prie, et croyez-moi, faites-en une résolution si forte et si sensible, que nul n'en doute plus. L'exercice auquel vous êtes maintenant, vous servira d'un petit martyre, si vous continuez à joindre les travaux que vous y aurez, à ceux du Sauveur, de Notre-Dame, et des Saints et Saintes, qui emmi la variété et multiplicité des importunités que leur soin leur donnoit, ont conservé inviolablement l'amour et la vraie dévotion à la très-sainte unité de Dieu, en qui, par qui, et pour qui ils ont conduit leurs vies à une fin très-heureuse. Que puissiez-vous donc comme eux conserver et consacrer à Dieu votre cœur, votre corps, votre amour, et toute votre vie. Je suis en toute sincérité, votre, etc.



21. — A MADAME DE CORNILLON, SA SOEUR[1].

Le Saint l'encourage à prendre patience dans les contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part de son beau-père, et sur la mort de leur jeune sœur.

15 mai 1609.

MON Dieu! ma chère fille, ma sœur, soyez joyeusement dévote. Que vous serez heureuse, si vous embrassez constamment ce dessein! La pauvre petite sœur[2] qui s'en est allée si chrétiennement et si soudainement, a bien réveillé mon esprit à l'amour de ce souverain bien, auquel toute cette courte vie doit être rapportée. Aimons-nous bien, chère sœur, et nous tenons bien ensemblement à ce Sauveur de nos âmes, en qui seul nous pouvons avoir notre bonheur. Je suis tout plein d'espérance que notre Seigneur sera de plus en plus fidèlement servi, obéi et honoré de vous, qui est le plus grand bien que je vous puisse souhaiter.

La multitude des ennuis que vous avez ès

1. Épouse de Melchior de Cornillon, seigneur de Mérans.

2. Elle mourut à Totte, l'une des terres de la baronne de Chantal, et auprès de la pieuse baronne, qui prenoit soin de son éducation.

affaires de votre maison (desquels mon bon frère me parla l'autre jour) vous serviront infiniment pour rendre votre âme vertueuse, si vous vous exercez à supporter le tout en esprit de douceur, de patience, et de débonnaireté. Tenez toujours bien votre cœur bandé à cela, et considérez souvent que Dieu vous regarde de son œil d'amour parmi toutes ces petites incommodités et brouilleries, pour voir comme vous vous y comportez selon son gré : faites donc bien joliment la pratique de son amour en ces occasions; et s'il vous arrive quelquefois de vous impatienter, ne vous troublez point pour cela, mais vous remettez soudainement en douceur. Bénissez ceux qui vous affligent; et Dieu, ma chère fille, vous bénira. Je l'en supplie de tout mon cœur, comme pour ma sœur bien aimée, et ma fille très-chère, à laquelle je suis tout dédié.





22. — A UNE DAME.

Les embarras des affaires sont des occasions de pratiquer les vertus.

19 mai 1609.



Je me ressouviens que vous me dites combien la multiplicité de vos affaires vous chargeoit; et je vous dis que c'étoit une bonne commodité pour acquérir les vraies et solides vertus. C'est un martyre continuel, que celui de la multiplicité des affaires : car comme les mouches font plus de peine et d'ennui à ceux qui voyagent en été, que ne fait le voyage même; ainsi la diversité et la multitude des affaires fait plus de peine que leur pesanteur même.

Vous avez besoin de la patience, et j'espère que Dieu vous la donnera, si vous la lui demandez soigneusement, et que vous vous efforciez de la pratiquer fidèlement; vous y préparant tous les matins par une application spéciale de quelque point de votre méditation, et vous opiniâtrant de vous mettre en patience le long de la journée, tout autant de fois que vous vous en sentirez distraite. Ne perdez nulle occasion, pour petite qu'elle soit, d'exercer la douceur de cœur envers un chacun.

Ne vous confiez pas de pouvoir réussir en vos affaires par votre industrie, ains seulement par l'assistance de Dieu; et partant reposez-vous en son soin, voyant qu'il fera ce qui sera mieux pour vous, pourvu que de votre côté vous usiez d'une douce diligence. Je dis douce diligence, parce que les diligences violentes gâtent le cœur et les affaires, et ne sont pas diligences, mais empressements et troubles.

Mon Dieu! madame, nous serons bientôt en l'éternité, et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de chose, et combien il importoit peu qu'elles se fissent, ou ne se fissent pas. Maintenant néanmoins nous nous empressons comme si c'étoient des choses grandes. Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuiles, de bois, de la boue, pour faire des maisons et petits bâtiments! Et si quelqu'un nous les ruinoit, nous en étions bien marris, et pleurions : maintenant nous connoissons bien que tout cela importoit fort peu. Un jour nous en serons de même au ciel, que nous verrons que nos affections au monde n'étoient que de vraies enfances.

Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces petites tricheries et bagatelles; car Dieu nous les a commises en ce monde pour

exercice : mais je voudrois bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin. Faisons nos enfances, puisque nous sommes enfants ; mais aussi ne nous morfondons pas à les faire ; et si quelqu'un ruine nos maisonnettes et petits desseins, ne nous en tourmentons pas beaucoup ; car aussi quand ce viendra le soir, auquel il se faudra mettre à couvert, je veux dire la mort, toutes ces maisonnettes ne seront pas à propos : il faudra se retirer en la maison de notre père. Soignez fidèlement à vos affaires, mais sachez que vous n'avez point de plus dignes affaires que celle de votre salut, et l'acheminement du salut de votre âme à la vraie dévotion.

Ayez patience avec tous ; mais principalement avec vous-même : je veux dire, que vous ne vous troubliez point de vos imperfections, et que vous ayez toujours courage de vous en relever. Je suis bien aise de quoi vous recommencez tous les jours : il n'y a point de meilleurs moyens pour bien achever la vie spirituelle, que de toujours recommencer, et ne penser jamais avoir assez fait.

Recommandez-moi à la miséricorde de Dieu, laquelle je supplie de vous faire abonder en son saint amour. *Amen.* Je suis, Votre, etc.



23. — A UNE DE SES NIÈCES.

Il lui recommande de ne pas laisser trop engager son cœur dans l'amour de ses parents.

Mai 1609.


OR sus, ma chère nièce, ma fille, vous voilà donc auprès de monsieur votre père, que vous regardez comme une image vivante du Père éternel : car c'est en cette qualité que nous devons honneur et service à ceux desquels il s'est servi pour nous produire.

Tenez bien votre âme en vos mains, afin qu'elle ne vous échappe ni à gauche, ni à droite; je veux dire, ni qu'elle s'amollisse entre les affections des parents, ni qu'elle s'attriste parmi leurs passions, et les diversités des humeurs avec lesquelles il faut vivre.

Vraiment je crois fort bien que vous fûtes vivement touchée en vous séparant de votre chère mère, car elle m'écrit que de son côté elle fut extrêmement pressée; mais un jour cette société durera éternellement, s'il plaît à l'Éternel, et en attendant demeurons tous bien unis en son saint amour.

J'admire que monsieur N. se soit persuadé

cette opinion, que l'on ne puisse pas communier sans ouïr la messe, car non-seulement elle est sans raison, mais elle est sans apparence de raison : puisque toutefois il faut que vous passiez par là, multipliez tant plus les communions spirituelles que nul ne vous peut refuser.

Dieu vous veut aussi sevrer, ma chère nièce, et vous faire manger des viandes solides, c'est-à-dire des viandes dures ; car de plus solides, il n'y en a point au ciel ni en la terre que la sainte communion : mais son refus qui est plus dur à votre âme qui aspire à son saint amour, requiert aussi des désirs plus forts.

Je vous écris sans loisir, ma chère nièce, ma fille, et prie notre Seigneur qu'il soit toujours en votre cœur. Je suis en lui entièrement. Votre, etc.





24. — A MADAME DE CHANTAL.

Le Saint déplore le malheur d'une dame qui étoit tombée dans l'hérésie. L'onction qui se trouve dans les livres des saints Pères et dans les discours des catholiques, contribue plus que les controverses à ramener à l'Église nos frères errants.

2 décembre 1609.

O Dieu ! quel malheur ! Cette pauvrette se veut donc perdre avec son mari ! Les confessions de saint Augustin, et le chapitre que je lui montrai passant vers elle, devoient suffire pour la retenir, si elle n'est lancée à son précipice que par les considérations qu'elle allègue. Dieu, au jour de son grand jugement, se justifiera contre elle, et fera bien voir pourquoi il l'a abandonnée. Ah ! un abîme en attire un autre. Je prierai Dieu pour elle, et spécialement le jour de saint Thomas, que je conjurerai par son heureuse infidélité, d'intercéder pour cette pauvre âme si malheureusement infidèle.

Quelles actions de grâces devons-nous à ce grand Dieu, ma chère fille ? Mais moi attaqué par tant de moyens, en un âge frêle et flouet, pour me rendre à l'hérésie, et que jamais je ne lui aie pas seulement voulu regarder au visage, sinon pour lui cracher sur le nez ; et que mon

foible et jeune esprit parcourant sur tous les livres plus empestés, n'ait pas eu la moindre émotion de ce malheureux mal! O Dieu! quand je pense à ce bénéfice, je tremble d'horreur de mon ingratitude.

Mais accoisons-nous en la perte de ces âmes, car Jésus-Christ à qui elles étoient plus chères, ne les laisseroit pas aller après leur sens, si sa plus grande gloire ne le requéroit. Il est vrai que nous les devons regretter et soupirer pour elles, comme David sur son Absalon pendu et perdu.

Il n'y eut pas grand mal en ces dédains que vous témoignâtes parlant avec elle. Hélas! ma fille, on ne se peut quelquefois contenir en des accidents si dignes d'être abhorrés.

Les Épîtres de saint Jérôme lui seront encore bonnes : car voyez-vous? entre les témoignages qui sont épars çà et là ès écrits des saints Pères en faveur de l'Église (car enfin ils parlent tous comme nous) l'esprit même de ces grands personnages respire partout contre l'hérésie.

L'autre jour, de grand matin, un homme grandement docte, et qui avoit été ministre longtemps, vint me voir, et me racontant comme Dieu l'avoit retiré de l'hérésie : J'ai eu, ce me dit-il, pour catéchiste, le plus docte évêque du monde. Je m'attendois qu'il me

nommât quelqu'un de ces grands renommés de cet âge : il me va nommer saint Augustin. Il s'appelle Corneille, et maintenant fait imprimer un beau et digne livre pour la foi. Il n'est pas encore reçu à l'Église, et m'a donné espérance que ce sera moi qui le recevrai. Je n'ai jamais vu un homme si docte de ceux qui sont hors de l'Église. Hélas ! le bon homme s'en alla satisfait d'avec moi, disant que je l'avois caressé amoureusement, et que j'avois le vrai esprit de chrétien. Enfin il faut conclure que ces anciens Pères ont un esprit qui respire contre l'hérésie, ès point même esquels ils ne disputent pas contre elle.

Étant à Paris, et prêchant en la chapelle de la reine le jour du jugement (ce n'est pas un sermon de dispute), il se trouva une demoiselle, nommée madame de Perdreauville, qui étoit venue par curiosité : elle demeura dans les filets, et sur ce sermon prit résolution de s'instruire, et dans trois semaines après amena toute sa famille à confesse vers moi, et fus leur parrain de tous en la confirmation. Voyez-vous ? ce sermon-là, qui ne fut point fait contre l'hérésie, respiroit néanmoins contre l'hérésie : car Dieu me donna lors cet esprit en faveur de ces âmes.

Depuis j'ai toujours dit, que, qui prêche avec amour, prêche assez contre l'hérétique, quoi-

qu'il ne dise un seul mot de dispute contre lui. Et c'est pour dire qu'en général tous les écrits des Pères sont propres à la conversion des hérétiques.

O mon Dieu! ma chère fille, que je vous souhaite des perfections! une pour toutes, cette unité, cette simplicité. Vivez en paix et joyeuse, ou au moins contente de tout ce que Dieu veut et fera de votre cœur.

Je suis en lui et par lui, tout vôtre.



25. — A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME LE DUC DE SAVOIE.

L'évêque de Genève se justifie d'une accusation calomnieuse.

Avant le 4 décembre 1609.

MONSEIGNEUR, ayant été averti par quelqu'un de mes amis, que l'on m'avoit calomnié auprès de Votre Altesse, de faire certains manéges d'État avec les étrangers contre son service, j'en ai été le plus étonné du monde, comme ne pouvant pas penser sur quel fondement on a pu bâtir une telle imposture. Car encore que ces jours passés le devoir de ma charge m'ait nécessité d'aller à Gex, et m'y arrêter quelque temps, si est-ce que non plus là qu'ailleurs, je ne me suis mêlé,

ni de faire, ni de dire que ce qui est de ma profession, en prêchant, disputant, réconciliant les églises, et administrant les sacrements.

Et non seulement je n'ai point fait de manéges contre le service de Votre Altesse (ce qui n'est jamais arrivé, ni arrivera jamais, ni en effet, ni en pensées), mais au contraire, autant que la discrétion et respect que j'ai à ma qualité me le permettent, j'ai soigneusement remarqué tout ce que je pouvois estimer être utile à son service, pour lui en donner avis, comme j'eusse fait par lettres, si à mon retour je n'eusse trouvé le commandement que Votre Altesse me donnoit de les dire de bouche à M. le marquis de Lans, auquel je les dis aussi avec toute fidélité et naïveté; l'assurant que tous les bruits touchant le dessein des François sur Genève n'étoient autre chose que des chimères que quelques-uns avoient peut-être fabriquées pour rendre probables leurs prétendus services. Je lui dis plusieurs autres particularités, desquelles je m'assure qu'il aura eu bonne mémoire pour les représenter à Votre Altesse, laquelle je supplie très-humblement de croire que j'ai gravé trop avant en mon cœur le devoir que je lui ai, pour jamais me relâcher à faire aucune sorte de chose qui puisse tant soit peu nuire au service de ses affaires, et que j'ai une trop grande opposition

au tracas des affaires d'État, pour jamais m'en vouloir entremettre : aussi ne pensai-je pas qu'homme du monde en parle avec moins de goût, et y pense avec moins d'attention que moi, qui ayant assez d'autres choses à faire, qui sont propres à ma profession, ne dis jamais rien de ces sujets qu'étant provoqué, et n'y pense que par manière de distraction involontaire.

Ni moi, monseigneur, ni pas un de mes proches n'avons rien, ni en effet, ni en prétention, hors l'obéissance de Votre Altesse. Je ne sais pas donc comment la calomnie ose me représenter avec des affections étrangères ; puisque même je vis, Dieu merci, de telle sorte, que comme je ne mérite pas d'être en la bonne grâce de Votre Altesse, n'ayant rien qui puisse correspondre à cet honneur-là, aussi méritai-je de n'être nullement en sa disgrâce, puisque je ne fais rien, et n'affectionne rien qui me doive porter à ce malheur, que je ne crains aussi point me devoir jamais arriver, moyennant l'aide de notre Seigneur, qui en faveur de la véritable fidélité que j'ai à Votre Altesse, ne permettra point que les brouillons et les calomniateurs m'ôtent la gloire d'être invariablement, son très-bon et très-obéissant serviteur et orateur.



26. — A M. DESHAYES, AMI DU SAINT.

Au sujet de la calomnie dont il est question dans la lettre précédente. (Fragment de lettre.)

Annecy, 4 décembre 1609.

Monsieur, ayant été près de deux mois entiers en Bourgogne; partie au duché pour assister aux noces de mon frère Groisy, qui doit tant être votre serviteur, partie au comté pour l'exécution d'un commandement que le pape avoit confié à monseigneur l'évêque de Bâle et à moi conjointement, j'ai trouvé à mon retour la lettre que vous aviez pris la peine de m'écrire par le bon M. de Soulfour, qui passa à Chambéry tandis que j'étois en mon voyage; lettre, comme toutes les autres, pleine de marques de ce grand et fort amour que vous me portez; et duquel je suis réciproquement amoureux de toute l'étendue de mon cœur, et autant glorieux qu'homme du monde à qui vous les sussiez départir.

Si vos affaires retardent votre pèlerinage à la sainte Magdeleine, il n'en sera que tant plus délicieux une autre fois, quand vous les aurez heureusement achevées, comme je souhaite; et

tandis, je m'éclaircirai aussi de mon côté, d'une autre que j'ai trouvée à mon retour fort inopinément. Laquelle, afin que je vous le dise, monsieur, à qui je voudrois être toujours ouvert, consiste en un éclaircissement d'un ombrage, que quelque insolent a fait par l'interposition de la calomnie entre l'esprit de Son Altesse et moi, comme si j'avois certaine intelligence sur ma misérable Genève, pour y entrer et régner par un autre moyen que celui de sa grâce.

Le fondement du médisant a été dix ou douze jours entiers que je fus à Gex ce mois de septembre passé, et où allant par une certaine imprudente hardiesse, je passai tout au travers de Genève, après avoir fait dire à la porte par celui qui marchoit immédiatement devant moi, que j'étois monsieur l'évêque, et écrit en la bullette, *François de Sales, évêque de ce diocèse;* car il se faut un peu étendre à dire les particularités des saillies de ma vaillance.

Sur tout cela donc on a fait cet argument : Qu'a-t-il tant fait à Gex, et qui lui donne cette assurance de passer en cette ville tant ennemie du nom qu'il porte et de sa qualité, et en laquelle ses prédécesseurs ne sont jamais entrés dès la révolte, sans sauf-conduit, sans se déguiser, sans désavouer sa qualité? Mais en vraie vérité, ils ont peu de connoissance de mon âme, s'ils me jugent si plein de considérations

et d'appréhensions, que je ne puisse pas faire une petite témérité. Le temps, mon innocence, mais surtout la providence de Dieu accommodera tout cela; de quoi néanmoins j'ai écrit à Son Altesse tout ce qui m'en sembloit, ayant premièrement su qu'elle s'étoit laissé porter à quelque sorte de défiance de moi, de manière que j'en demeure en tout bon repos.



27. — A MADAME DE CORNILLON, SA SOEUR.

Sur la mort de leur mère.

4 mars 1610.

Ma très-chère sœur, ma fille, consolons-nous le plus que nous pourrons en ce trépas de notre bonne mère : car les grâces que Dieu a exercées en son endroit, pour la disposer à une si heureuse fin, sont des marques fort certaines, que son âme est doucement reçue entre les bras de sa divine miséricorde. Si qu'elle est bienheureuse d'être déprise et démêlée des travaux de ce monde; et nous aussi, chère sœur, serons bienheureux à notre tour, si, comme elle, nous vivons le reste de nos jours en la crainte et amour de notre Seigneur, ainsi que nous nous le sommes promis l'un à l'autre, l'autre jour à Annecy.

Sa divine majesté nous attire en cette sorte au désir du ciel, y retirant petit à petit tout ce qui nous étoit plus cher ici-bas. Soyez donc bien consolée, ma chère fille; et si votre cœur ne peut s'empêcher d'avoir du ressentiment en cette séparation, faites au moins qu'il soit tellement modéré par l'acquiescement que nous devons au bon plaisir de notre Sauveur, que sa bonté n'en soit point offensée, ni le fruit qu'il a mis en votre ventre, mal mené.

Encore faut-il que je vous dise ce mot pour votre contentement : c'est que cette pauvre bonne mère, avant que de partir d'Annecy, revit tout l'état de sa conscience, renouvela toutes les bonnes résolutions qu'elle avoit faites de servir Dieu, et vint si contente de moi, que rien plus; car Dieu ne voulut pas qu'elle fût en état de mélancolie, quand il la prendroit à soi. Or sus, ma chère sœur, ma fille, aimez-moi toujours bien; car je suis plus vôtre que jamais : et plût à Dieu que vous puissiez venir faire la sainte semaine avec nous! je m'en sentirois fort consolé. Bonjour ma fille; je suis votre, etc.





28. — A MADAME DE CHANTAL.

Sur la mort de la comtesse de Sales, sa mère, et sur ses derniers instants.

11 mars 1610.

Mais, ô mon Dieu ! ma très-chère fille, ne faut-il pas en tout et partout adorer cette suprême Providence, de laquelle les conseils sont saints, bons, et très-aimables? Et voilà qu'il lui a plu retirer de ce misérable monde notre très-bonne et très-chère mère, pour l'avoir, comme j'espère fort aisément, auprès de soi, et en sa main droite Confessons, ma fille bien aimée, confessons *que Dieu est bon, et que sa miséricorde est à l'éternité*[1] : toutes ses volontés sont *justes*, et tous ses *décrets équitables*[2] : son *bon plaisir* est toujours *saint*[3], et ses ordonnances très-aimables.

Et pour moi, je confesse, ma fille, que j'ai un grand ressentiment de cette séparation, car c'est la confession que je dois faire de ma foiblesse, après que j'ai fait celle de la bonté divine. Mais néanmoins, ma fille, ç'a été un res-

1. Ps. CXXXV, 1.
2. Ps. CXVIII, 137.
3. Rom., XII, 2.

sentiment tranquille quoique vif; car j'ai dit comme David : *Je me tais, Seigneur, et n'ouvre point la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait*[1]. Sans doute, si ce n'eût été cela, j'eusse crié holà, sous ce coup, mais il ne m'est pas avis que j'osasse crier ni témoigner du mécontentement sous les coups de cette main paternelle, qu'en vérité, grâces à sa bonté, j'ai appris d'aimer tendrement dès ma jeunesse.

Mais vous voudriez peut-être savoir, comme cette bonne femme a fini ses jours. En voici une petite histoire; car c'est à vous à qui je parle : à vous, dis-je, à qui j'ai donné la place de cette mère en mon mémorial de la messe, sans vous ôter celle que vous aviez : car je n'ai su le faire, tant vous tenez ferme ce que vous tenez en mon cœur; et par ainsi vous y êtes la première et la dernière.

Cette mère donc vint ici cet hiver; et en un mois qu'elle y demeura, elle fit la revue générale de son âme, et renouvela ses désirs de bien faire avec, certes, beaucoup d'affection, et s'en alla la plus contente du monde d'avec moi, duquel, comme elle disoit, elle avoit tiré plus de consolation que jamais elle n'avoit fait. Elle continua en cette bonne joie jusques au jour

1. Ps. XXXVIII, 11.

des Cendres, qu'elle alla à la paroisse de Torens, où elle se confessa et communia avec très-grande dévotion, ouït trois messes et vêpres, et le jour, étant au lit, et ne pouvant dormir, se fit lire par sa fille de chambre trois chapitres de l'*Introduction*, pour s'entretenir en des bonnes pensées, et fit marquer la protestation pour la faire au matin suivant; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et en disposa d'autre sorte; car le matin étant venu, cette bonne dame se leva, et en se peignant elle tomba soudainement d'un catarrhe comme toute morte.

Mon pauvre frère, votre fils, qui dormoit encore, étant averti, accourt en chemise, et la fait relever et promener, et aider par des essences, eaux impériales et autres choses qu'on juge propres en ces accidents, en sorte qu'elle se réveille, et commence à parler, mais presque inintelligiblement, d'autant que le gosier et la langue étoient saisis.

On me vint appeler ici; et j'y vais soudainement avec le médecin et l'apothicaire, qui la trouvent léthargique et paralytique de la moitié du corps; mais léthargique en telle sorte, que néanmoins elle étoit fort aisée à réveiller; et en ces moments de réveil, elle témoignoit le jugement entier, soit par les paroles qu'elle s'efforçoit de dire, soit par le mouvement de sa main

saine, c'est-à-dire, de laquelle l'usage lui étoit demeuré : car elle parloit fort à propos de Dieu et de son âme, et prenoit la croix elle-même à tâtons (d'autant que soudain elle devint aveugle), et la baisoit. Jamais elle ne prenoit rien qu'elle n'eût fait le signe dessus, et reçut ainsi le saint-huile.

A mon arrivée, tout aveugle et tout endormie qu'elle étoit, elle me carressa fort, et dit : *C'est mon fils et mon père cettuy-ci;* et me baisa, en m'accolant de son bras, et me baisa la main avant toute chose. Elle continua en même état presque deux jours et demi, après lesquels on ne la put bonnement réveiller ; et le premier de mars elle rendit l'âme à notre Seigneur doucement et paisiblement, et avec une contenance et beauté plus grandes que peut-être elle n'avoit jamais eues, demeurant une des belles mortes que j'aie jamais vues.

Au demeurant, encore vous faut-il dire que j'eus le courage de lui donner la dernière bénédiction, lui fermer les yeux et la bouche, et lui donner le dernier baiser de paix à l'instant de son trépas ; après quoi le cœur m'enfla fort, et pleurai sur cette mère plus que je n'avois fait depuis que je suis d'Église ; mais ce fut sans amertume spirituelle, grâces à Dieu. Voilà tout ce qui se passa.

Au reste, je ne me puis taire du grande-

ment bon naturel de votre fils [1], qui m'a si extrêmement obligé au soin et travail qu'il a pris pour cette mère : mais je dis avec tant de cœur, que s'il eût été étranger, je serois forcé de le tenir et jurer pour mon frère. Je ne sais si je ne me trompe, mais je le trouve extrêmement bien changé en mieux, soit pour le monde, soit principalement pour l'âme.

Or sus, ma chère fille, si faut-il se résoudre sur cela, et louer toujours Dieu, quand il lui plairoit nous visiter encore plus fortement. Si donc vous le trouvez à propos, vous pourrez venir, pour être ici le jour des Rameaux : je dis ici; car il n'y auroit point de proportion que vous fissiez les bons jours aux champs. Votre petite chambre vous attendra; notre petite table et notre petit et simple traitement vous sera fait et offert de bon cœur; je veux dire de mon cœur, qui est grandement vôtre.

Maintenant je vais courant sur les chefs de votre lettre. Notre pauvre petite Charlotte [2] est bien heureuse d'être sortie de la terre avant qu'elle l'eût bonnement touchée. Hélas ! il falloit néanmoins bien un peu pleurer; car

1. Le baron de Torens, frère du Saint, gendre de Mme de Chantal.

2. Fille de Mme de Chantal.

n'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible? Pourquoi non pleurer un peu sur nos trépassés, puisque l'esprit de Dieu non-seulement le nous permet, mais nous y semond? Je l'ai regrettée la pauvre petite fille, mais d'un regret moins sensible; d'autant que le grand sentiment de la séparation de ma mère ôta presque toute prise au sentiment de ce second déplaisir, duquel la nouvelle m'arriva tandis que nous avions encore le corps de ma mère en la maison. Dieu soit encore loué en cet endroit. Dieu nous donne, Dieu nous ôte; son saint nom soit béni [1].

Hélas! notre pauvre N. auroit un grand besoin d'être assistée de près; car elle est si bonne et si cordiale, que rien plus; mais si mélancolique, si douillette de courage, que rien plus. Vous voyez, je lui avois tant témoigné la nécessité de s'assujettir elle-même à la stabilité en son monastère; et néanmoins contre le souhait des siens, elle médite tous les jours des sorties pour ceci et pour cela. Ce n'étoit pas sortir, d'aller avec vous à Bourbilly: non, ma fille, ce n'est pas sortir quand on sort pour mieux s'arrêter et rentrer: mais ses autres sorties sont hors de raison: aussi on les desseigne et les délibère-t-on sans

1. Job., I, 21.

moi. Dieu sait, ma fille, si j'aime tendrement cette âme, et si je suis plein de désir de son bien; et jamais je ne la veux ni puis abandonner, je dis quoi qu'elle fît : mais je n'ose pas la presser de loin; car c'est un esprit qui ne peut être conduit qu'avec amour et confiance; confiance, dis-je, toujours nourrie de nouvelle et continuelle démonstration d'affection : ce qui ne peut se faire de loin; mais bien quand vous serez ici, nous y aviserons.

Je regrette l'accident de madame de N., qui devoit arriver, ou plus tôt, ou plus tard, ou jamais. Si elle a bien jeté son espérance en notre Seigneur, il la retirera de ce mauvais passage, pour la faire marcher tant plus vitement vers lui.

J'écrirai au P. de N., qu'il souffre beaucoup : car nous ne sommes point déshonorables à l'Église, quand nous imitons notre Seigneur, qui a tant souffert d'ignominies pour notre salut.

Où il y a du profit spirituel, il ne faut pas craindre les opprobres : oui, ma fille, notre bon Dieu nous aidera, et pour la bonne commère aussi, bien qu'il faille tâcher d'avoir tout ce qu'on pourra. Quand vous serez ici nous prendrons les résolutions convenables pour commencer notre dessein, et verrons ce que diront nos filles de deçà. Notre Favre a fait merveille, et est maintenant tout à Dieu.

Quant à ces préceptes de l'oraison, que vous avez reçus de la bonne mère prieure, je ne vous en dirai rien pour le présent : seulement je vous prie d'apprendre, le plus que vous pourrez, les fondements de tout cela, car, à parler clair avec vous, quoique deux ou trois fois l'été passé m'étant mis en la présence de Dieu sans préparation et sans dessein, je me trouvasse extrêmement bien auprès de sa majesté, avec une seule, très-simple et continuelle affection d'un amour presque imperceptible, mais très-doux ; si est-ce que je n'osai jamais démarcher du grand chemin, pour réduire cela à un ordinaire. Je ne sais ; j'aime le train des saints devanciers et des simples.

Je ne dis pas que quand on a fait sa préparation, et qu'en l'oraison on est attiré à cette sorte d'oraison, il n'y faille aller : mais prendre pour méthode de ne se point préparer, cela m'est un peu dur. Comme aussi de sortir tout à fait de devant Dieu sans actions de grâces, sans offrande, sans prière expresse, tout cela peut être utilement fait ; mais que cela soit une règle, je confesse que j'ai un peu de répugnance.

Néanmoins je parle simplement devant notre Seigneur, et à vous, à qui je ne puis parler que purement et candidement : je ne pense

pas tant savoir, que je ne sois très-aise, je dis extrêmement très-aise, de me démettre de mon sentiment, et suivre celui de ceux qui en doivent pour toutes raisons savoir plus que moi; je ne dis pas seulement de cette bonne mère, mais je dis d'une beaucoup moindre. Apprenez donc bien tout son sentiment en cela, et tous ses fondements; mais tout bellement pourtant et sans empressement, en sorte qu'elle ne cuide pas que vous la veuilliez examiner. J'honore cette mère-là de tout mon cœur et tout son monastère.

Adieu, ma chère fille, jusqu'à se revoir bientôt, moyennant Jésus, qui vive et règne à jamais en nos esprits. *Amen.*



29. — A UNE DAME.

Ne pas donner créance aux présages. Le démon ne peut tromper ceux qui ne cachent rien à leurs confesseurs.

27 mars 1610.

Ma très-chère fille, voici comme je vous réponds. Il n'y eut nulle offense en ce qui se passa touchant les présages du péril de monsieur votre fils; bien qu'il ne faille pas attendrir son esprit à donner créance à ces préoccupa-

tions; mais aller doucement, remettant tout ce qui vous touche entre les mains de la divine Providence: et même quand quelque violent présage nous arrive, tel qu'étoit celui duquel vous m'écrivez, il faut renoncer aux appréhensions qui nous en reviennent, tant qu'il nous est possible, de peur que notre ennemi nous trouvant faciles à croire tels pressentiments, n'abuse de notre facilité.

Mais la vérité est que jamais il n'abusera de chose quelconque en votre endroit, tandis que, comme vous faites, vous tiendrez votre cœur naïvement et humblement ouvert à votre guide.

Il faut bien toujours faire pour toutes occurrences, comme vous faites pour le procès perdu, c'est-à-dire il faut bien toujours s'accommoder à doucement supporter ces rencontres.

Faites comme le père François vous a dit touchant le jeûne, et faites hardiment un peu bonne collation.

Pour l'oraison, vous faites bien de vous laisser aller à la mentale, quand notre Seigneur vous y semond, lorsque vous dites les vocales.

Dites donc ce reste de Carême cinq *Pater noster*, et cinq *Ave*, les genoux nus, et les mains nues, par obéissance, et pour vous con-

former à celui qui va nu sur la croix pour nous, c'est-à-dire duquel nous allons remémorer la mort.

Il est mieux de choisir quelque pauvre prêtre, et lui faire dire une messe le samedi, que de donner tous les jours un liard, ainsi vous soulagerez le prochain, et louerez la Vierge Marie par une excellente action.

Que s'il ne se trouve point de prêtre qui ait besoin de cette assistance, je pense que sainte Claire en pourra être aidée. Il est vrai qu'en cas qu'il y eût d'autres pauvres en nécessité, il le leur faudroit appliquer, parce qu'alors le soulagement du prochain est commandé en ce que l'on peut bonnement.

Bonsoir, ma très-chère fille, demeurez toute en notre Seigneur. Je suis en lui tout vôtre.





30. — A M. DESHAYES[1], MAITRE D'HOTEL DU ROI HENRI IV, AMI DU SAINT.

Condoléance sur la mort de Henri IV.

Annecy, 27 mai 1610.

Ah! monsieur mon ami, il est vrai, l'Europe ne pouvoit voir aucune mort plus lamentable que celle du grand Henri IV. Mais qui n'admireroit avec vous l'inconstance, la vanité, et la perfidie des grandeurs de ce monde? Ce prince ayant été si grand en son extraction, si grand en la valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphes, si grand en bonheur, si grand en paix, si grand en réputation, si grand en toutes sortes de grandeurs, hé! qui n'eût dit, à proprement parler, que la grandeur étoit inséparablement liée et collée à sa vie; et que lui ayant juré une inviolable fidélité, elle éclateroit en un feu d'applaudissements à tout le monde, par son dernier moment qui la termineroit en une glorieuse mort? Non certes, monsieur, il sembloit bien qu'une si grande

1. M. Deshayes, qui étoit depuis longtemps ami de saint François de Sales, étoit aussi du nombre de ceux que Henri IV appeloit *ses amis*.

vie ne devoit finir que sur les dépouilles du Levant, après une finale ruine et de l'hérésie et du Turcisme. Ces quinze ou dix-huit ans que sa forte complexion et santé, et que tous les vœux de la France et de plusieurs gens de bien hors de la France, lui promettoient encore de vie vigoureuse, eussent été suffisants pour cela : et voilà qu'une si grande suite de grandeurs aboutit en une mort qui n'a rien de grand que d'avoir été grandement funeste, lamentable, misérable et déplorable ; et celui que l'on eût jugé presque immortel, puisqu'il n'avoit pu mourir parmi tant de hasards, desquels il avoit si longuement fendu la presse pour arriver à l'heureuse paix, de laquelle il avoit été jouissant ces dix années dernières, le voilà mort d'un contemptible coup de petit couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu, au milieu d'une rue! *Enfants des hommes, jusqu'à quand serez-vous si pesants de cœur? Pourquoi chérissez-vous la vanité, et pourquoi pourchassez-vous le mensonge*[1] *!* Tout ce que ce monde nous fait voir de grand, ce n'est que fantôme, illusion et mensonge. Qui eût dit, je vous supplie, monsieur mon cher ami, qu'un fleuve d'une vie royale grossi de l'affluence de tant de rivières d'honneurs, de victoires, de

1. Ps. IV, 3.

triomphes, et sur les eaux duquel tant de gens étoient embarqués, eût dû périr et s'évanouir de la sorte, laissant sur la grève et à sec tant de naviguants? N'eût-on pas plutôt jugé, qu'il devoit aller fondre dans la mort comme dans une mer et un océan, par plus de triomphes que le Nil n'a d'embouchures? Et néanmoins *les enfants des hommes ont été trompés et déçus en leurs balances*, et leurs présages ont été vains.

Mon Dieu! monsieur, que ne sommes-nous sages par tant d'expériences? Que ne méprisons-nous ce monde, lequel en tout est si frêle et si imbécile? Que ne nous tenons-nous au pied de ce roi immortel, qui a triomphé de la mort par sa mort, et duquel la mort est plus aimable que la vie de tous les rois de la terre? Vous êtes bien heureux, monsieur, de faire ces considérations, mais vous serez très-heureux si, à la suite d'icelles vous entrez ès résolutions convenables, exhalant le reste de vos vieux jours comme un encens, par le feu de l'amour unique du roi de l'éternité. L'affection que j'ai à votre chère et belle âme, me fait dire cela sans nécessité.

Au demeurant, le plus grand bonheur de ce grand roi défunt fut celui par lequel se rendant enfant de l'Église, il se rendit père de la France; se rendant brebis du grand pasteur, il se rendit pasteur de tant de peuples; et

convertissant son cœur à Dieu, il convertit celui de tous les bons catholiques à soi. C'est ce seul bonheur qui me fait espérer que la douce et miséricordieuse providence du père céleste aura insensiblement mis dans ce cœur royal, en ce dernier article de sa vie, la contrition nécessaire pour une heureuse mort. Ainsi priai-je cette souveraine bonté, qu'elle soit pitoyable à celui qui le fut à tant de gens; qu'elle pardonne à celui qui pardonna à tant d'ennemis, et qu'elle reçoive cette âme réconciliée à sa gloire, qui en reçut tant en sa grâce après leur réconciliation.

Pour moi, je le confesse, les faveurs de ce grand roi en mon endroit me sembloient infinies, mettant en considération ce que j'étois lorsqu'en l'année 1602, il me fit des semonces d'arrêter en son royaume, qui étoient capables d'y retenir, non un pauvre prêtre tel que j'étois, mais un bien grand prélat. Or Dieu disposoit autrement; et j'ai été extrêmement consolé que ce royal courage m'ayant une fois départi sa bienveillance, ait si longuement et gracieusement persévéré à m'en gratifier, comme mille témoignages qu'il en a faits en diverses occasions, m'en assurent; et bien que je n'aie jamais reçu de sa bonté, que la douceur d'être en ses bonnes grâces, si m'estimai-je extrêmement redevable à continuer

mes foibles prières pour son âme, et pour le bonheur de sa postérité. Je ne finirois pas aisément de parler d'un prince de tant de mémoire; mais me voici pressé de donner ma lettre. Dieu soit votre tout.

Monsieur, je suis en lui, votre, etc.



31. — A UN DE SES AMIS, A MONTPELLIER.

Condoléance sur la mort de Henri IV.

30 août 1610.

Ce papier vous portera simplement des paroles qui sortent du fond de mon cœur, sur la dernière lettre que j'ai reçue de votre part, il y a près de six semaines.

Certes, le trépas de ce grand roi m'a touché de compassion en cent façons, et par cent motifs; car vraiment il a été pitoyable. Mais votre considération a tenu l'un des premiers rangs à m'assaillir de déplaisir; car, mon Dieu, cet excellent esprit de prince avoit seulement commencé à vous connoître, et voilà qu'il est ravi à votre fortune, afin qu'elle ne vive plus si heureuse : mais faites, mon cher monsieur que je chéris à l'égal de mon cœur, faites toujours vivre courageusement vos vertus, qui

aussi bien sont immortelles; et je me promets ce contentement de voir qu'un peu d'interruption, que la perte de ce grand roi fait à votre bonheur, ne servira que de reprise d'haleine à votre fortune. Car enfin c'est Dieu qui manie les rênes du cours de notre vie, et nous n'avons point d'autre fortune que sa Providence, laquelle sera toujours spécialement sur vous quand votre amour sera spécial en son endroit. Je la supplie de tout mon cœur qu'elle soit spéciale à la France et à son petit roi, et à sa grande reine.

Je vous avois écrit sur ce sujet bientôt après le coup; mais, à ce que je vois, mes lettres ne vous sont point venues en main. Oh bien, vous avez là M. de Montpellier[1]; et m'assure que votre mutuelle prudence aura apporté tout le soulagement à vos esprits, qui se peut recevoir. Pour moi, monsieur, je vous conjure de croire que vous n'avez point de cœur au monde, qui soit plus absolument en la pensée du bien qu'il a d'être si parfaitement aimé de vous.

1. M. de Fenouillet, ami du Saint, étoit né à Annecy, et avoit été chanoine de Genève. Ses grands talents pour la prédication le firent attirer en France, où Henri IV lui donna l'évêché de Montpellier. Ce prélat montra un grand zèle pour le maintien de la foi, et rendit de grands services à la religion catholique en Languedoc. Il est assez remarquable qu'il prononça l'oraison funèbre de Henri IV et celle de Louis XIII.

Dieu vous bénisse et prospère de plus en plus en ses grâces et consolations, et suis irrévocablement, votre, etc.



32. — A UNE DAME.

Consolations et avis à une personne qui avoit un procès.

19 septembre 1610.

Ma très-chère fille, j'ai su la multitude de vos peines, et je les ai recommandées à notre Seigneur afin qu'il lui plût de les bénir de la sacrée bénédiction de laquelle il a béni celles de ses plus chers serviteurs, afin qu'elles soient employées à la sanctification de son saint nom en votre âme.

Et faut que je confesse, qu'encore qu'à mon avis les afflictions qui regardent les personnes propres, et celles des péchés, soient plus affligeantes, néanmoins celles des procès me donnent plus de compassion, parce qu'elles sont plus dangereuses pour l'âme. Combien de gens avons-nous vus en paix dans les épines des maladies et pertes des amis, perdre la paix intérieure dans le tracas des procès extérieurs? Et voici la raison, ou plutôt la cause sans raison. Nous avons peine de croire que le mal

des procès soit employé de Dieu pour notre exercice, parce que nous voyons que ce sont les hommes qui font les poursuites : et n'osant pas nous remuer contre cette Providence toute bonne, toute sage, nous nous remuons contre les personnes qui nous affligent, et nous en prenons à eux, non sans grand péril de perdre la charité, la seule perte de laquelle nous devons craindre en cette vie.

Or sus, ma très-chère fille, quand voulons-nous témoigner notre fidélité à notre Sauveur, sinon en ces occasions? Quand voulons-nous tenir en bride notre cœur, notre jugement, et notre langue, sinon en ces pas si raboteux et proches des précipices? Pour Dieu, ma très-chère fille, ne laissez pas passer une saison si favorable à votre avancement spirituel, sans bien recueillir les fruits de la patience, de l'humilité, de la douceur, et de l'amour de l'abjection. Souvenez-vous que notre Seigneur ne dit un seul mot contre ceux qui le condamnèrent : il ne les jugea point; il fut jugé et condamné à tort, et il demeura en paix, et mourut en paix, et ne se revengea qu'à prier pour eux. Et nous, ma très-chère fille, nous jugeons nos juges et nos parties : nous nous armons de plaintes et de reproches.

Croyez-moi, ma très-chère fille, il faut être

forte et constante en l'amour du prochain; et je dis ceci de tout mon cœur, sans avoir égard ni à vos parties, ni à ce qu'ils me sont, et m'est avis que rien ne me touche en ces rencontres, que la jalousie de votre perfection. Mais il faut que je cesse et je ne pensois pas même en tant dire. Vous aurez Dieu toujours, quand il vous plaira. Et n'est-ce pas être assez riche? Je le supplie que sa volonté soit votre repos, et sa croix votre gloire; et je suis sans fin, votre, etc.



33. — A UN GENTILHOMME

Qui alloit suivre la cour.

8 décembre 1610.



ONSIEUR, enfin donc vous allez faire voile, et prendre la haute mer du monde en la cour. Dieu vous veuille être propice, et que sa sainte main soit toujours avec vous.

Je ne suis pas si paoureux que plusieurs autres, et n'estime pas cette profession-là des plus dangereuses pour les âmes bien nées, et pour les courages mâles; car il n'y a que deux principaux écueils en ce gouffre; la vanité, qui ruine les esprits mous, fainéants, féminins

et flouets, et l'ambition qui perd les cœurs audacieux et présomptueux.

Et comme la vanité est un manquement de courage, qui n'ayant pas la force d'entreprendre l'acquisition de la vraie et solide louange, en veut, et se contente d'en avoir de la fausse et vide ; aussi l'ambition est un excès de courage qui nous porte à pourchasser dès gloires et honneurs, sans et contre la règle de la raison.

Ainsi la vanité fait qu'on s'amuse à ces folâtres galanteries, qui sont à louange devant les femmes et autres esprits minces, et qui sont à mépris devant les grands courages et esprits relevés : et l'ambition fait que l'on veut avoir les honneurs avant que les avoir mérités ; c'est elle qui nous fait mettre en compte pour nous, et à trop haut prix, le bien de nos prédécesseurs, et voudrions volontiers tirer notre estime de la leur.

Or, monsieur, contre tout cela, puisqu'il vous plaît que je vous parle ainsi, continuez à nourrir votre esprit des viandes spirituelles et divines ; car elles le rendront fort contre la vanité, et juste contre l'ambition.

Tenez bon à la fréquente communion ; et, croyez-moi, vous ne sauriez faire chose qui vous affermisse tant en la vertu, et pour bien vous assurer en cet exercice, rangez-vous sous

les conseils de quelque bon confesseur, et le priez qu'il prenne autorité de vous demander compte en confession des retardements que vous ferez en cet exercice, si par fortune vous en faisiez; confessez-vous toujours humblement, et avec un vrai et exprès propos de vous amender.

N'oubliez jamais (mais de cela je vous en conjure) de demander à genoux le secours de notre Seigneur, avant que de sortir de votre logis, et de demander le pardon de vos fautes avant que d'aller coucher.

Surtout gardez-vous des mauvais livres, et pour rien du monde ne laissez point emporter votre esprit après certains écrits que les cervelles foibles admirent, à cause de certaines vaines subtilités qu'ils y hument, comme cet infâme Rabelais, et certains autres de notre âge, qui font profession de révoquer tout en doute, de mépriser tout, et se moquer de toutes les maximes de l'antiquité. Au contraire, ayez des livres de solide doctrine, et surtout des chrétiens et spirituels, pour vous y récréer de temps en temps.

Je vous recommande la douce et sincère courtoisie, qui n'offense personne, et oblige tout le monde; qui cherche plus l'amour que l'honneur; qui ne raille jamais aux dépens de personne, ni piquamment; qui ne recule per-

sonne, et aussi n'est jamais reculée, et si elle l'est, ce n'est que rarement; en échange de quoi elle est très-souvent honorablement avancée.

Prenez garde, je vous supplie, à ne vous point embarrasser parmi les amourettes, et à ne point permettre à vos affections de prévenir votre jugement et raison, au choix des sujets aimables : car quand une fois l'affection a pris sa course, elle traîne le jugement comme un esclave à des choix fort impertinents, et dignes du repentir qui les suit par après bientôt.

Je voudrois que d'abord, en devis, en maintien, et en conversation, vous fissiez profession ouverte et expresse de vouloir vivre vertueusement et judicieusement, constamment et chrétiennement.

Je dis vertueusement, afin qu'aucun ne prétende de vous engager aux débauches;

Judicieusement, afin que vous ne fassiez pas des signes extrêmes, en l'extérieur, de votre intention; mais tels seulement que, selon votre condition, ils ne puissent être censurés des sages;

Constamment, parce que si vous ne témoignez pas avec persévérance une volonté égale et inviolable, vous exposerez vos résolutions aux desseins et attaques de plusieurs mi-

sérables âmes, qui attaquent les autres pour les réduire à leur train.

Je dis enfin chrétiennement, pour ce que plusieurs font profession de vouloir être vertueux à la philosophique, qui néanmoins ne le sont, ni le peuvent être en façon quelconque, et ne sont autre chose que certains fantômes de vertu; couvrant à ceux qui ne les hantent pas, leur mauvaise vie et humeurs, par des cérémonieuses contenances et paroles.

Mais nous, qui savons bien que nous ne saurions avoir un seul brin de vertu que par la grâce de notre Seigneur, nous devons employer la piété et la sainte dévotion pour vivre vertueusement; autrement, nous n'aurons de vertus qu'en imagination et en ombre.

Or il importe infiniment de se faire connoître de bonne heure tel qu'on veut être toujours, et en cela, il ne faut pas marchander.

Il vous importera aussi infiniment de faire quelques amis de même intention, avec lesquels vous puissiez vous entre-porter et fortifier. Car c'est chose toute vraie, que le commerce de ceux qui ont l'âme bien dressée, nous sert infiniment à dresser, ou à bien tenir dressée la nôtre.

Je pense que vous trouverez bien aux jésuites, ou aux capucins, ou aux feuillants, ou même hors des monastères, quelque esprit

courtois, qui se réjouira, si quelquefois vous l'allez voir, pour vous récréer, et prendre haleine spirituelle.

Mais il faut que vous me permettiez de vous dire quelque chose en particulier.

Voyez-vous, monsieur? je crains que vous ne retourniez au jeu, et je le crains, parce que ce vous sera un très-grand mal : cela en peu de jours dissiperoit votre cœur, et feroit flétrir toutes les fleurs de vos bons désirs : c'est un exercice de fainéant; et ceux qui se veulent donner du bruit et de l'accueil, jouant avec les grands, disant que c'est le plus court moyen de se faire connoître, témoignent qu'ils n'ont point de bonnes marques de mérite, puisqu'ils ont recours à ces moyens, propres à ceux qui ayant de l'argent, le veulent hasarder : et ne leur est pas grande louange d'être connus pour joueurs; mais s'il leur arrive de grandes pertes, chacun les connoît pour fous. Je laisse à part les suites des colères, désespoirs, et forceneries, desquelles pas un joueur n'a aucune exemption.

Je vous souhaite encore un cœur vigoureux, pour ne point flatter votre corps en délicatesses, au manger, au dormir, et telles autres mollesses; car enfin un cœur généreux a toujours un peu de mépris des mignardises et délices corporelles.

Néanmoins notre Seigneur dit, que *ceux*

qui s'habillent mollement sont ès maisons des rois[1]; c'est pourquoi je vous en parle; et notre Seigneur ne veut pas dire qu'il faille que tous ceux qui sont ès cours s'habillent mollement; mais il dit seulement que coutumièrement ceux qui s'habillent mollement se trouvent là. Or, je ne parle pas de l'extérieur de l'habit, mais de l'intérieur; car pour l'extérieur, vous savez trop mieux la bienséance, il ne m'appartient pas d'en parler.

Je veux donc dire, que je voudrois que parfois vous gourmandassiez votre corps à lui faire sentir quelques âpretés et duretés par le mépris des délicatesses, et le renoncement fréquent des choses agréables aux sens; car encore faut-il quelquefois que la raison fasse l'exercice de sa supériorité, et de l'autorité qu'elle a de ranger les appétits sensuels.

Mon Dieu! je suis trop long, et si, je ne sais ce que j'écris; car c'est sans loisir, et à diverses reprises : vous connoissez mon cœur, et trouverez tout bon; encore faut-il pourtant que je vous dise ceci.

Imaginez-vous que vous fussiez courtisan de saint Louis; il aimoit, ce roi saint (et le roi est maintenant saint par innocence[2]), qu'on fût

1. Matth., XI, 8.
2. La personne à qui le Saint écrivoit alloit à la cour de Louis XIII, alors âgé de neuf ans.

brave, courageux, généreux, de bonne humeur, courtois, civil, franc, poli; et néanmoins surtout il aimoit qu'on fût bon chrétien.

Et si vous eussiez été auprès de lui, vous l'eussiez vu rire amiablement aux occasions, parler hardiment quand il en est temps, avoir soin que tout fût en lustre autour de lui, comme un autre Salomon, pour maintenir la dignité royale; et un moment après servir les pauvres aux hôpitaux, et enfin marier la vertu civile avec la chrétienne, et la majesté avec l'humilité.

C'est en un mot ce qu'il faut entreprendre, de n'être pas moins brave pour être chrétien, ni moins chrétien pour être brave; et pour faire cela il faut être très-bon chrétien, c'est-à-dire fort dévot, pieux, et s'il se peut, spirituel; car, comme dit saint Paul : *L'homme spirituel discerne tout*[1] il connoît en quel temps, en quel rang, par quelle méthode il faut mettre en œuvre chaque vertu.

Faites souvent cette bonne pensée, que nous cheminons en ce monde entre le paradis et l'enfer, que le dernier pas est celui qui nous mettra au logis éternel, et que nous ne savons lequel sera le dernier; et que pour bien faire

1. I. Cor., II, 15.

le dernier, il faut s'essayer de bien faire tous les autres.

O sainte et interminable éternité! bienheureux qui vous considère : oui; car qu'est-ce que jeu de petits enfants, ce que nous faisons en ce monde, pour je ne sais combien de jours? Rien du tout, si ce n'étoit que c'est le passage à l'éternité.

Pour cela donc il nous faut avoir soin du temps que nous avons à demeurer ça-bas, et de toutes nos occupations, afin que nous les employions à la conquête du bien permanent.

Aimez-moi toujours comme chose vôtre, car je le suis en notre Seigneur, vous souhaitant tout bonheur pour ce monde, et surtout pour l'autre; Dieu vous bénisse, et vous tienne de sa sainte main.

Et, pour finir par où j'ai commencé, vous allez prendre la haute mer du monde, ne changez pas pour cela de patron, ni de voiles, ni d'ancre, ni de vent; ayez toujours Jésus-Christ pour patron, sa croix pour arbre, sur lequel vous étendrez vos résolutions en guise de voile; votre ancre soit une profonde confiance en lui, et allez à la bonne heure; veuille à jamais le vent propice des inspirations célestes enfler de plus en plus les voiles de votre vaisseau, et vous faire heureusement surgir au

port de la sainte éternité, que de si bon cœur vous souhaite sans cesse, monsieur, votre, etc.



34. — A UNE DAME.

La multitude des affaires domestiques, auxquelles on est tenu par sa vocation, ne nuit pas à l'union avec Dieu.

Après le 3 avril 1611.



MA très-chère sœur, écrivant à monsieur votre mari en recommandation d'un mien ami qui est chanoine de Lyon, je vous fais ce petit billet pour, tout simplement, vous saluer de tout mon cœur; mais de la part encore de la chère et bonne sœur madame de Chantal, laquelle va de bien mieux pour sa santé; et pour le dire encore entre nous deux, pour la sainteté, à laquelle les tribulations et maladies sont fort propres pour donner l'avancement, à cause de tant de solides résignations qu'il faut faire ès mains de notre Seigneur.

Vivez toute pour Dieu, ma chère fille; et puisqu'il faut que vous vous exposiez à la conversation, rendez-vous-y utile au prochain par les moyens que souvent je vous ai écrits. Ne pensez pas que notre Seigneur soit plus éloigné de vous, tandis que vous êtes parmi le tra-

cas auquel votre vocation vous porte, qu'il ne seroit, si vous étiez dans les délices de la vie tranquille. Non, ma très-chère fille, ce n'est pas la tranquillité qui l'approche de nos cœurs, c'est la fidélité de notre amour ; ce n'est pas le sentiment que nous avons de sa douceur, mais le consentement que nous donnons à sa sainte volonté, laquelle il est plus désirable qu'elle soit exécutée en nous, que si nous exécutions notre volonté en lui.

Bonjour, ma très-chère sœur, ma fille ; je prie cette souveraine bonté qu'elle nous fasse la grâce de la bien chercher par amour ; et je suis en elle tout entièrement, madame, votre, etc.



35. — A UNE DAME.

Le Saint lui donne des conseils sur le mariage de sa fille, et la félicite des vertus de son mari qui étoit magistrat.

Après le 8 avril 1611.

Ce m'a été un extrême contentement d'apprendre un peu plus amplement que de coutume, de vos nouvelles, ma très-chère sœur, ma fille ; bien que je n'aie pas encore tant eu de loisir, pour parler avec madame de Chantal, que j'aie pu m'enquérir si particulièrement, comme je dési-

rois, de toutes vos affaires, desquelles je pense que vous aurez communiqué avec elle, comme avec une parfaite amie : or pour le moins m'a-t-elle dit que vous cheminez fidèlement en la crainte de notre Seigneur, qui est le grand mot de ma consolation, puisque mon âme désire tant de bien à la vôtre très-chère.

Au reste, pour répondre brièvement à la vôtre, N. fit très-bien d'entrer aux Carm lites; car il y avoit apparence que Dieu en seroit glorifié : mais puisqu'elle en sort par ordre des supérieurs, elle doit estimer que Dieu se contentant de son essai, veut qu'elle le serve ailleurs ; si bien qu'elle fera mal si, après les premiers ressentiments de sa sortie, elle n'apaise son esprit, et ne prend ferme résolution de vivre toute en Dieu en quelque autre condition ; car par plusieurs voies on va au ciel. Pourvu qu'on ait la crainte de Dieu pour guide, il importe peu quelle voie on tienne, bien qu'en elles-mêmes les unes soient plus désirables que les autres à ceux qui ont la liberté de choisir.

Mais quant à vous, ma chère fille, de quoi vous mettez-vous en peine pour ce regard? Vous avez fait charité de procurer une si sainte retraite à cette pauvre fille : s'il ne plaît pas à Dieu qu'elle y persévère, vous n'en pouvez mais. Il faut acquiescer à cette Providence

souveraine, laquelle n'est pas obligée de suivre nos élections et persuasions, mais son infinie sagesse. Si N. est sage et humble, Dieu lui trouvera bien une place, en laquelle elle pourra bien servir sa divine majesté, ou par consolations, ou par tribulations.

Cependant les bonnes mères Carmélites font bien d'observer exactement leurs constitutions, et de rejeter les esprits qui ne sont pas propres pour leur manière de vivre.

Ma chère fille, ce petit ébranlement de cœur que vous avez en cette occasion, vous doit servir d'avertissement, que l'amour-propre est grand et gros dans votre cœur, et qu'il faut faire bon guet, de peur qu'il ne s'en rende le maître. Ah ! Dieu par sa bonté ne le veuille jamais permettre, ains fasse régner sans fin en nous, sur nous, et contre nous, et pour nous, son très-saint amour céleste.

Touchant le mariage de cette chère fille, que j'aime fort bien, je ne puis bonnement vous donner conseil, ne sachant de quelle nature est ce chevalier qui la recherche. Car ce que monsieur votre mari dit est véritable, qu'il pourroit à l'aventure changer toutes ses mauvaises humeurs que vous remarquez ; mais cela s'entend, s'il est de bon naturel, et que ce ne soit que la jeunesse, ou la mauvaise compagnie qui le gâte. Mais si c'est un esprit de na-

ture mal qualifié, comme il ne s'en voit que trop, certes c'est tenter Dieu, de hasarder une fille en ses mains, sous l'incertaine et douteuse présomption d'amendement, et surtout, si la fille est jeune, et qui ait besoin de conduite elle-même : auquel cas, ne pouvant rien contribuer à l'amendement du jeune homme, ains étant plutôt à craindre que l'un ne serve de sujet de perte à l'autre, qu'y a-t-il en tout cela qu'un évident danger? Or, monsieur votre mari est grandement sage, et m'assure qu'il fera toute bonne considération, à quoi vous le servirez; et moi, je prierai, selon votre désir, qu'il plaise à Dieu de bien adresser cette chère fille afin qu'elle vive et vieillisse en sa crainte.

De mener au bal cette jeune fille fort souvent ou rarement, puisque c'est avec vous qu'elle ira, il importe peu. Votre prudence doit juger de cela à l'œil, et selon les occurrences; mais la voulant dédier au mariage, et elle ayant cette inclination, il n'y a pas de mal de l'y conduire, tant souvent que ce soit assez, et non pas trop. Si je ne me trompe, cette fille est vive, vigoureuse, et de naturel un peu ardent : or, maintenant que son entendement commence à se déployer, il faut y fourrer doucement et suavement les prémices et premières semences de la vraie gloire et vertu, non pas en la tançant de paroles aigres, mais en ne cessant pas de

l'avertir avec des paroles sages et amiables à tous propos, et les lui faisant redire, et lui procurant des bonnes amitiés de filles bien nées et sages.

Madame de N. m'a dit, que pour votre extérieur et la bienséance de votre maison, vous marchiez fort sagement ; et tant elle que mon frère de Torens m'ont dit une chose qui me remplit d'aise : c'est que monsieur votre mari acquéroit de plus en plus grande et bonne réputation d'être bon justicier, ferme, équitable, laborieux au devoir de sa charge, et qui en tout vivoit et se comportoit en grand homme de bien et bon chrétien. Je vous promets, ma chère fille, que j'ai tressailli de joie à ce récit : car voilà une grande et belle bénédiction. Entre autres choses, ils m'ont dit que toujours il commençoit sa journée par l'assistance à la sainte messe ; qu'ès occasions il témoigne un zéle solide et digne de sa qualité pour la sainte religion catholique. Dieu soit toujours à sa dextre, afin qu'il ne change jamais que de mieux en mieux. Vous êtes donc bien heureuse, ma chère fille, d'avoir chez vous les bénédictions temporelles et spirituelles.

Le voyage de Lorette est un grand voyage pour les femmes : je vous conseille de le faire souvent en esprit; joignant par intention vos prières à cette grande multitude de personnes

dévotes qui qui y vont honorer la mère de Dieu, comme au lieu où premièrement l'honneur incomparable de cette maternité lui arriva. Mais puisque vous n'avez pas de vœu qui vous oblige d'y aller en présence corporelle, je ne vous conseille pas de l'entreprendre; oui bien d'être de plus en plus zélée à la dévotion de cette sainte dame, de laquelle l'intercession est si forte et favorable aux âmes, que pour moi je l'estime le plus grand appui que nous puissions avoir envers Dieu pour notre avancement en la vraie piété, et puis parler de cela, pour en savoir plusieurs particularités remarquables. Qu'à jamais le nom de cette sainte vierge soit béni et exalté. *Amen.*

Pour vos aumônes, ma chère fille, faites-les toujours un peu bien largement, et à bonne mesure, néanmoins avec la discrétion qu'autrefois je vous ai dit ou écrit : car si ce que vous jetez dans le sein de la terre vous est rendu avec usure par sa fertilité, sachez que ce que vous jetez dans le sein de Dieu vous sera infiniment plus fructueux, ou d'une façon, ou d'une autre; c'est-à-dire Dieu vous en récompensera en ce monde, ou en vous donnant plus de richesses, ou plus de santé, ou plus de contentement. Votre, etc.



36. — A UN DE SES ONCLES.

Consolations sur la mort de sa femme.

A Saint-Julien, 12 octobre 1611.

Monsieur mon oncle, quel déplaisir viens-je de recevoir en la triste nouvelle du trépas de madame ma tante, et qui m'aimoit si tendrement et chèrement, à laquelle j'avois si justement voué tant d'affection ! J'irois moi-même vous témoigner ce ressentiment, si je croyois par ce moyen de pouvoir alléger le vôtre; ou que cet engagement, auquel je suis parmi les assignations de ma visite, me le permît; mais au moins, voilà mon frère qui va recevoir vos commandements pour lui et pour moi, et vous assurer, que comme j'ai honoré de tout mon cœur la vie de cette chère défunte, aussi chérirai-je à jamais son honorable mémoire, autant qu'aucun de ses parents et serviteurs qu'elle ait laissés en ce monde.

Au demeurant, monsieur mon oncle, cette si fâcheuse séparation est d'autant moins dure qu'elle durera peu; et que non-seulement nous espérons, mais nous aspirons à cet heureux repos, auquel cette belle âme est, ou sera bien-

tôt logée ; prenons, je vous supplie, en gré cette petite attente qu'il nous faut faire ici-bas ; et au lieu de multiplier nos soupirs et nos larmes sur elle, faisons-les pour elle devant notre Seigneur, afin qu'il lui plaise hâter sa réception entre les bras de cette divine bonté, si déjà il ne lui a fait cette grâce.

Certes pour moi, j'ai beaucoup de consolation en la connoissance que j'avois de l'intérieur de cette bonne tante, laquelle plusieurs fois, avec extrême confiance, me l'avoit communiqué en la sacrée confession ; car j'en tire une assurance que cette divine providence, qui lui avoit donné un cœur si pieux et chrétien, l'aura comblée de bénédiction en ce départ qu'elle a fait d'entre nous.

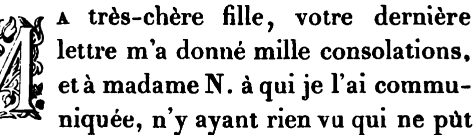
Bénissons et louons Dieu, monsieur mon très-cher oncle : adorons la disposition de ses ordonnances, et reconnoissons la conduite et instabilité de cette vie, et attendons en paix la future. Je m'en vais à l'église, où, par le saint sacrifice, je commencerai les recommandations de cette chère et précieuse âme, et celle que je dois à jamais continuer pour vous, et tout ce qu'elle aimoit le plus. Je suis sans fin et sans réserve, monsieur mon oncle, votre, etc.



37. — A UNE DAME.

Au sujet d'un duel que son mari avoit conseillé.

Annecy, 15 mai 1612.


A très-chère fille, votre dernière lettre m'a donné mille consolations, et à madame N. à qui je l'ai communiquée, n'y ayant rien vu qui ne pût être montré à une âme de cette qualité-là, et qui vous chérit si saintement. Or je vous écris sans loisir, pour une dépêche qu'il me faut faire pour Bourgogne.

Mais, mon Dieu! ma très-chère fille, que dirons-nous de ces hommes qui appréhendent tant l'honneur de ce misérable monde, et si peu la béatitude de l'autre? Je vous avoue que j'ai eu des étranges afflictions de cœur, me représentant combien près de la damnation éternelle ce cher cousin s'étoit mis, et que votre cher mari l'y eût conduit. Hélas! quelle sorte d'amitié de s'entreporter les uns les autres du côté de l'enfer! Il faut prier Dieu qu'il leur fasse voir sa sainte lumière, et avoir grande compassion d'eux.

Je les vois certes avec un cœur plein de pitié, quand je considère qu'ils savent que Dieu

mérite d'être préféré, et n'ont pas néanmoins le courage de le préférer, quand il en est temps, crainte des paroles des malavisés.

Cependant, afin que votre mari ne croupisse pas en son péché, et en l'excommunication, voilà un billet que je lui envoie pour se confesser et faire absoudre. Je prie Dieu qu'il lui envoie la contrition requise pour cela. Or sus, demeurez en paix; jetez votre cœur et vos souhaits entre les bras de la providence céleste, et que la bénédiction divine soit à jamais entre vous. *Amen.*



38. — A UNE DAME.

Le Saint l'exhorte à continuer d'être patiente dans ses maux.

20 juillet 1612.

MADAME, sachez que j'ai un particulier contentement quand je reçois de vos lettres, de voir que parmi beaucoup d'empêchements et de contradictions vous conservez la volonté de servir notre Seigneur; car c'est la vérité, que si vous êtes bien fidèle entre ces traverses, vous en aurez d'autant plus de consolations, que les difficultés que vous avez auront été grandes. Je pense en

vous, quand moins vous le pensez; et vous vois avec un cœur de compassion, sachant bien combien vous avez de rencontres en ce tracas parmi lequel vous vivez, qui vous peuvent divertir de la sainte attention que vous désirez avoir à Dieu. Pour cela, je ne veux point cesser de recommander à sa divine bonté votre nécessité ; mais je ne veux pas aussi laisser de vous conjurer de la rendre utile à votre avancement spirituel.

Nous n'avons point de récompense sans victoire, ni point de victoire sans guerre. Prenez donc bien courage, et convertissez votre peine qui est sans remède, en matière de vertu. Voyez souvent notre Seigneur qui vous regarde, pauvre petite créature que vous êtes, et vous voit emmi vos travaux et vos distractions. Il vous envoie du secours, et bénit vos afflictions. Vous devez, à cette considération, prendre patiemment et doucement les ennuis qui vous arrivent, pour l'amour de celui qui ne permet cet exercice vous arriver que pour votre bien.

Élevez donc souvent votre cœur à Dieu : requérez son aide; et faites votre principal fondement de consolation au bonheur que vous avez d'être sienne. Tous les objets de déplaisir vous seront peu de chose, quand vous saurez d'avoir un tel ami, un si grand support, un si excellent refuge. Dieu soit toujours au

milieu de votre cœur, madame ma très-chère fille, et je suis de tout le mien, votre, etc.



39. — A UNE DAME

Qui étoit surchargée d'affaires.

29 septembre 1612.



ADAME ma très-chère fille, vous saurez par cette si digne porteuse, parmi quelle multitude de tracas je vous écris, qui me servira d'excuse, si je ne vous parle pas si amplement comme je désirerois. Vous devez mesurer la longueur de vos prières à la quantité de vos affaires; et puisqu'il a plu à notre Seigneur de vous mettre en une sorte de vie, en laquelle vous avez perpétuellement des distractions, il faut que vous vous accoutumiez à faire vos oraisons courtes; mais qu'aussi vous les vous rendiez si ordinaires, que jamais vous ne les laissiez sans grande nécessité. Je voudrois que le matin au lever vous pliassiez le genou devant Dieu pour l'adorer, faire le signe de la croix, et lui demander sa bénédiction pour toute la journée; ce qui se peut faire au temps que l'on diroit un ou deux *Pater noster*. Si vous avez la messe, il suffira qu'avec attention et révérence vous

l'écoutiez, ainsi qu'il est marqué dans l'*Introduction*, en disant votre chapelet. Le soir avant souper, ou environ, vous pourriez aisément faire un peu de prières ferventes, vous jetant devant notre Seigneur autant comme on diroit un *Pater;* car il n'y a point d'occasion qui vous tienne si sujette, que vous ne puissiez dérober ce petit bout de loisir. Le soir avant qu'aller coucher, vous pourrez, faisant autre chose, en quel lieu que ce soit, faire la revue de ce que vous aurez fait parmi la journée de gros en gros, et allant au lit, vous jeter brièvement à genoux, demander pardon à Dieu des fautes que vous aurez commises, et le prier de veiller sur vous, et vous donner sa bénédiction, ce que vous pourrez faire courtement, comme pour un *Ave Maria.*

Mais surtout je désire qu'à tout propos parmi la journée, vous retiriez votre cœur en Dieu, lui disant quelques paroles de fidélité et d'amour.

Quant aux afflictions de votre cœur, ma chère fille, vous discernerez aisément celles auxquelles il y a du remède, et celles esquelles il n'y en a point. Où il y a du remède, il faut tâcher de l'apporter doucement et paisiblement : celles où il n'y en a point, il faut que vous les supportiez comme une mortification que notre Seigneur vous envoie pour vous exercer et rendre toute sienne.

Prenez garde de ne vous relâcher guère aux plaintes, ains contraignez votre cœur de souffrir tranquillement. Que s'il vous arrive quelque sorte de saillie d'impatience, soudain que vous vous en apercevrez, remettez votre cœur en la paix et douceur. Croyez-moi, ma chère fille, Dieu aime les âmes qui sont agitées des flots et tempêtes du monde, pourvu qu'elles reçoivent de sa main le travail, et comme vaillantes guerrières, s'essayent de garder la fidélité emmi les assauts et combats.

Si je puis, je dirai quelque chose sur ce sujet à cette sœur toute aimable, afin qu'elle vous le redise; et je m'en vais pour l'accommodement d'une querelle chaude, qu'il faut empêcher. Je suis, mais d'un cœur fort entier, madame, votre, etc.



40. — A UNE DAME,

Sur la mort de son fils en bas âge.

3 janvier 1613.

JE vous assure, ma très-chère fille, que votre affliction m'a touché vivement, ne doutant point qu'elle ne vous ait été fort rude, d'autant que votre esprit, comme celui du reste des hom-

mes, ne voyant pas la fin et l'intention pour laquelle les choses arrivent, ne les reçoit pas en la façon qu'elles sont, mais en la façon qu'il les sent.

Voilà, ma chère fille, que votre fils est en assurance; il possède le salut éternel : le voilà échappé et garanti du hasard de se perdre, auquel nous voyons tant de personnes. Dites-moi, je vous supplie, ne pouvoit-il pas devenir avec l'âge fort débauché? Ne pouviez-vous pas recevoir beaucoup de déplaisir de lui à l'avenir, comme tant d'autres mères en reçoivent des leurs? Car, ma chère fille, on en reçoit souvent de ceux desquels on en attend le moins; et voilà que Dieu l'a retiré de tous ces périls, et lui a fait recueillir le triomphe sans bataille, et moissonner les fruits de la gloire sans labeur.

A votre avis, ma chère fille, et vos vœux et vos dévotions ne sont-ils pas bien récompensés? Vous les faisiez pour lui, mais afin qu'il demeurât ici avec vous en cette vallée de misère. Notre Seigneur, qui entend mieux ce qui est bon pour nous, que nous-mêmes, a exaucé vos prières en faveur de l'enfant pour lequel vous les faisiez, mais aux dépens des contentements temporels que vous en prétendiez.

En vérité, j'approuve bien la confession que vous faites, que c'est pour vos péchés que cet

enfant s'en est allé, parce qu'elle procède d'humilité; mais je ne crois pas pourtant qu'elle soit fondée en la vérité. Non, ma chère fille, ce n'est pas pour vous châtier, c'est pour favoriser cet enfant, que Dieu l'a sauvé de bonne heure. Vous avez de la douleur de cette mort; mais l'enfant en a un grand profit : vous en avez reçu du déplaisir temporel, et l'enfant a un plaisir éternel. A la fin de nos jours, lorsque nos yeux seront dessillés, nous verrons que cette vie est si peu de chose, qu'il ne falloit pas regretter ceux qui la perdoient bientôt : la plus courte est la meilleure, pourvu qu'elle nous conduise à l'éternelle.

Or sus, voilà donc votre petit enfant au ciel avec les anges et les saints Innocents. Il vous sait gré du soin que vous avez eu de lui, ce peu de temps qu'il a été en votre charge, et surtout des dévotions faites pour lui; en contre-échange, il prie Dieu pour vous, et répand mille souhaits sur votre vie, afin qu'elle soit de plus en plus conforme à la volonté céleste, et que par icelle vous puissiez gagner celle dont il jouit. Demeurez en paix, ma très-chère fille, et tenez bien votre cœur au ciel, où vous avez ce brave petit saint. Persévérez à vouloir toujours plus fidèlement aimer la bonté souveraine du Sauveur; et je le prie qu'il soit à jamais votre consolation. Je suis sans fin, votre, etc.



41. — A UNE JEUNE DAME.

Le Saint la félicite sur son mariage.

12 mars 1613.



Dieu soit béni et glorifié de ce changement de condition, que vous avez fait pour son nom, ma très-chère fille; et je dis toujours, ma très-chère fille; car ce changement ne change rien en cette affection vraiment paternelle que je vous ai dédiée. Vous verrez bien que si vous avez une parfaite résignation de votre âme en la providence et volonté de notre Seigneur, vous marcherez en cette vocation, vous y aurez bien de la consolation, et deviendrez fort sainte à la fin. C'étoit ce qu'il falloit à votre esprit, puisque vous avez rencontré ce gentilhomme si plein de bonne inclination. Vous avez tort de faire scrupule de rompre le jeûne, puisque l'avis du médecin le porte.

Conduisez-vous en la communion au gré de votre confesseur; car il lui faut donner cette satisfaction, et vous ne perdrez rien pour cela; car ce que vous n'aurez pas par la réception du Sacrement, vous le rencontrerez en la soumission et obéissance. De règle pour votre vie,

je ne vous en donnerai que celle qui est dans le livre[1] : mais si Dieu dispose que je vous puisse voir, et s'il y a quelque sorte de difficulté, je vous répondrai.

Il n'est nul besoin que vous m'écriviez votre confession : que si vous aviez quelque point particulier duquel vous désiriez conférer avec mon cœur, qui est tout vôtre, vous le pourrez.

Soyez bien douce; ne vivez point selon vos humeurs et selon vos inclinations, mais selon la raison et la dévotion. Aimez votre mari tendrement, comme vous ayant été donné de la propre main de notre Seigneur.

Soyez bien humble envers tous : vous devez avoir un grand soin de ranger votre esprit à la paix et tranquillité, et d'étouffer ces mauvaises inclinations que vous avez, par une attention à la pratique des vertus contraires, en vous résolvant d'être plus diligente, attentive et active à la pratique des vertus; et marquez ces quatre paroles que je vous vais dire : Votre mal vient de quoi vous craignez plus les vices, que vous n'aimez les vertus.

Si vous pouviez provoquer un peu profondément votre âme à l'amour de la pratique de la douceur et de la vraie humilité, ma chère fille, vous seriez brave; mais il faut y penser

1. *L'Introduction à la Vie dévote.*

souvent. Faites la préparation du matin, et en somme prenez à prix fait cette besogne, que Dieu vous payera de mille consolations; et pour cela n'oubliez de souvent élever votre cœur en Dieu, et vos pensées à l'éternité. Lisez, au nom de Dieu, tous les jours un peu, je vous en prie; faites cela pour moi, qui tous les jours vous recommande à Dieu, et je prie son infinie bonté qu'à jamais elle vous bénisse. Votre, etc.



42. — A UN HOMME DU MONDE, D'UN RANG FORT DISTINGUÉ.

Le Saint lui expose ce qu'est la vie éternelle, et qu'il faut pratiquer l'amour de Dieu pour y aspirer.

Annecy, 24 août 1613.

MONSIEUR, parmi les lassitudes et autres ressentiments que la maladie m'a laissés, j'ai dressé le mémorial qu'il vous avoit plu désirer de moi, et ai voulu y ajouter un abrégé, afin qu'il vous fût plus commode en vos confessions de le porter et voir; le grand vous demeurant comme en réserve, pour y avoir recours en vos difficultés, et en tirer l'éclaircissement de ce qui se trouveroit obscur en l'abrégé. Le tout est à la bonne foi, sans art ni couleur : car ces matières

n'en veulent point, la simplicité leur servant de beauté, comme à Dieu qui en est l'auteur. Vous y trouverez, monsieur, des marques de ma maladie : car si j'eusse fait ce petit ouvrage en pleine santé, j'eusse sans doute employé un soin plus exact de le rendre moins indigne de votre réception. Je n'ai su non plus l'écrire moi-même, mais ceux qui l'ont écrit n'ont point de connoissance de l'usage auquel je l'ai dédié.

Béni soit Dieu éternellement de la bonté qu'il exerce envers votre âme, monsieur, l'inspirant si puissamment à la résolution de consacrer le reste de votre vie mortelle au service de l'éternelle : vie éternelle, qui n'est autre chose que la divinité même, en tant qu'elle vivifiera nos esprits de sa gloire et félicité : vie seule vraie vie, et pour laquelle seule nous devons vivre en ce monde, puisque toute vie qui n'aboutit pas à la vitale éternité, est plutôt une mort qu'une vie.

Mais, monsieur, si Dieu vous a si amiablement inspiré d'aspirer à l'éternité de gloire, il vous a quant et quant obligé à recueillir humblement, et pratiquer soigneusement son inspiration, sous peine d'être privé de cette grâce et gloire : privation, laquelle, à l'ouïr nommer seulement, remplit le cœur d'effroi, pour peu qu'il ait de courage.

C'est pourquoi, en la simplicité de mon âme, je vous conjure, monsieur, d'être fort attentif pour bien conserver ce que vous avez, afin que vous ne perdiez point votre couronne. Vous êtes indubitablement appelé à une dévotion mâle, courageuse, vaillante, invariable, pour servir de miroir à plusieurs en faveur de la vérité de l'amour céleste, digne réparation des fautes passées, si jamais vous l'aviez été de la vanité des amours terrestres.

Voyez, je vous supplie, monsieur, comme je laisse aller mon esprit en liberté autour du vôtre; comme ce nom de père dont il vous a plu m'honorer, m'emporte. C'est qu'il est entré dans mon cœur, et mes affections se sont rangées aux lois de l'amour, qu'il signifie le plus grand, le plus vif, et le plus fort de tous les amours. Ensuite duquel il faut que je vous supplie derechef, monsieur, de pratiquer diligemment les exercices que je marque ès chapitres x, xi, xii et xiii de la seconde partie de l'*Introduction*, pour le matin et le soir, pour la retraite spirituelle, et pour les aspirations en Dieu. La bonté de votre esprit, le courage noble que Dieu vous a donné, vous serviront grandement à cette pratique-là, laquelle vous sera d'autant plus aisée, qu'il n'est besoin d'y employer que des moments dérobés, ains retirés justement en diverses occasions çà et là

sur les autres affaires. La dixième partie d'une heure, voire encore moins, suffira pour le matin, et autant pour le soir.

Oh! si vous pouviez doucement décevoir votre chère âme, monsieur, et en lieu que vous avez entrepris de communier tous les mois un an durant, mais un an de douze mois, quand vous auriez achevé le douzième, vous y ajoutassiez le treizième, puis le quatorzième, puis le quinzième, et que vous allassiez ainsi poursuivant de mois en mois : quel bonheur à votre cœur, qui à mesure qu'il recevroit plus souvent son Sauveur, se convertiroit aussi plus parfaitement en lui! Et cela, monsieur, se pourroit bravement faire sans bruit, sans intérêts des affaires, et sans que le monde eût rien à dire. L'expérience m'a fait toucher, en vingt-cinq ans qu'il y a que je sers les âmes, la toute-puissante vertu de ce divin Sacrement, pour fortifier les cœurs au bien, les exempter du mal, les consoler, et en un mot les diviniser en ce monde, pourvu qu'il soit hanté avec la foi, la pureté, et la dévotion convenables.

Mais c'est assez dit, monsieur : l'influence céleste, votre bon ange, et votre générosité suppléeront à ce que mon insuffisance ne permet pas de vous proposer. Ainsi priai-je notre Seigneur qu'il vous fasse de plus en plus abonder en ses faveurs, et suis sans fin, etc.



43. — A UNE DAME.

S'abandonner à la Providence dans toutes ses peines. Le souverain remède aux injures est de les dissimuler.

7 janvier 1614.

Ma sœur très-chère, et toujours de plus en plus très chère sœur, je viens tout maintenant de recevoir les deux lettres que vous aviez confiées à M. de Trevernay; et une autre, par laquelle vous me spécifiez la qualité de votre déplaisir, que je vois être grandement fâcheux pour la multitude des accidents qui semblent attachés aux sujets dont il vous est arrivé. Ma très-chère sœur, ces brouillards ne sont pas si épais que le soleil ne les dissipe. Enfin Dieu qui vous a conduite jusqu'à présent, vous tiendra de sa très-sainte main; mais il faut que vous vous jetiez avec un total abandonnement de vous-même entre les bras de sa Providence; car c'est le temps désirable pour cela.

Se confier en Dieu emmi la douceur et la paix des prospérités, chacun presque le sait faire : mais de se remettre à lui en les orages et tempêtes, c'est le propre de ses enfants;

je dis se remettre à lui avec un entier abandonnement. Si vous le faites, croyez-moi, ma chère sœur, vous serez toute étonnée de la merveille, qu'un jour vous verrez évanouir devant vos yeux tous ces épouvantails qui maintenant vous troublent. Sa divine majesté attend cela de vous, puisqu'il vous a tirée à soi, pour vous rendre extraordinairement sienne.

De cet homme, sur lequel vous pensez devoir être jetée une partie de la faute, parlez-en peu et consciencieusement; c'est-à-dire ne vous étendez guère en vos plaintes, et n'en faites pas souvent, et quand vous en ferez, n'assurez rien qu'à mesure que vous en aurez la connoissance; ou conjecturez de la faute, parlant douteusement des choses douteuses, plus ou moins selon qu'elles le seront.

Je vous écris du tout sans loisir, en un jour le plus embarrassé que j'aie eu il y a longtemps. Je suppléerai de plus en plus, s'il plaît à Dieu, priant pour votre repos et consolation. Apaisez, tant que vous pourrez, doucement et sagement les esprits de messieurs vos parents. Hélas! en telles occasions la dissimulation guérit plus le mal en une heure, que les ressentiments en un an. Dieu doit faire le tout : c'est pourquoi il l'en faut supplier. Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur,

ma très-chère sœur. Je suis très-parfaitement votre, etc.



44. — A M. DE ROCHEFORT.

Consolations sur la mort de son fils.

20 janvier 1614.

ONSIEUR, mesurant le sentiment que vous avez eu de monsieur votre fils, par le ressentiment que j'en ai eu, je m'imagine qu'il a été extrême; car c'est la vérité, que me ressouvenant du contentement que vous preniez à me parler l'autre jour de cet enfant, j'entrai en une grande compassion, quand je me représentai combien votre regret seroit douloureux à la nouvelle de son décès; mais je n'osai pourtant vous témoigner ma condoléance, ne sachant pas ni que la perte fût certaine, ni qu'elle vous eût été annoncée : et maintenant, monsieur, je viens trop tard pour contribuer de la consolation à votre cœur, lequel aura, je m'assure, déjà reçu beaucoup de soulagement, pour ne plus demeurer au regret qu'une si sensible affliction lui avoit donné.

Car vous aurez bien su considérer que ce

cher enfant étoit à Dieu plus qu'à vous, qui ne l'aviez qu'en prêt de cette souveraine libéralité. Que si sa Providence a jugé qu'il étoit temps de le retirer à soi, il faut croire qu'elle l'a fait en faveur de son bien, auquel un père bien chérissant comme vous doit acquiescer doucement. Notre siècle n'est pas si agréable, que ceux qui en échappent doivent être beaucoup lamentés. Ce fils, pour lui, a, ce me semble, beaucoup gagné d'en sortir avant presque d'y être bonnement arrivé.

Le mot de mort est épouvantable, ainsi qu'on nous le propose : car on nous vient dire : Votre cher père est mort, et votre fils est mort ; et ce n'est pas bien parlé entre nous autres chrétiens, car il faudroit dire : Votre fils, ou votre père s'est retiré en son pays et au vôtre ; et, parce qu'il le falloit, il est passé par la mort, en laquelle il n'a point arrêté. Je ne sais pas, certes, comme nous pouvons en bon jugement estimer notre patrie ce monde auquel nous ne sommes que pour si peu, en comparaison du ciel auquel nous devons être éternellement. Nous nous en allons, et sommes plus assurés de la présence de nos chers amis qui sont là-haut, que de ceux qui sont ici-bas : car ceux-là nous attendent, et nous allons vers eux; ceux-ci nous laissent aller, et retarderont le plus qu'ils pourront

après nous; et s'ils vont comme nous, c'est contre leur gré.

Que si quelque reste de tristesse pousse encore votre esprit pour le départ de cette douce âme, jetez-vous le cœur devant notre Seigneur crucifié, et demandez-lui secours; il vous le donnera, et vous inspirera la pensée et le ferme propos de vous bien préparer pour faire à votre tour, à l'heure qu'il a marquée, cet épouvantable passage, en sorte que vous arriviez heureusement au lieu où nous devons espérer être déjà logé notre pauvre, ains bienheureux défunt. Monsieur, si je suis exaucé en mes continuels souhaits, vous serez comblé de toute sainte prospérité; car c'est de tout mon cœur que je chéris et honore le vôtre, et qu'en cette occasion et en toute autre, je me nomme et dédie, monsieur, votre, etc.





45. — A UNE DAME.

Avis sur la communion et la perfection chrétienne.

Avant le 25 juin 1614.

Je réponds à vos deux lettres, ma très-chère fille, vous conjurant avant toutes choses de ne plus appeler importunité pour moi la réception de vos lettres, laquelle en vraie vérité m'est toujours extrêmement agréable. Je vois bien en la première votre cœur toujours plein de bon et vertueux désir; car il est de naturel fort bon. Mais, ce me dites-vous, vous ne vous corrigez pas assez puissamment de vos imperfections.

Vous savez que je vous ai souvent dit que vous deviez être affectionnée également à la pratique de la fidélité envers Dieu, et à celle de l'humilité; de la fidélité, pour renouveler vos résolutions de servir la divine bonté aussi souvent que vous les romprez, et vous tenant sur vos gardes pour ne point les rompre : de l'humilité, quand il vous arrivera de les violer, pour reconnoître votre chétiveté et abjection.

Mais certes, il faut tout de bon avoir soin de votre cœur, pour le purifier et fortifier selon la

multitude et grandeur des inspirations que vous en avez. Et je ne trouve pas mauvais que vous soyez un peu privée de la très-sainte communion, puisque c'est l'avis de votre confesseur, pour voir si le désir de retourner à la fréquentation d'icelle ne vous fera point un peu prendre plus garde à votre amendement. Et toujours ferez-vous bien de vous humilier fort aux avis de votre confesseur, qui voit l'état présent de votre âme, lequel quoique je m'imagine assez, sur ce que vous m'en dites par vos lettres, si est-ce qu'il ne me peut pas être connu si particulièrement, comme à celui à qui vous en rendez compte.

Or j'entends, qu'encore que vous éloignerez un peu vos communions, vous ne laisserez pas pour cela de bien suivre la fréquence des confessions; car de celles-ci, il n'y peut avoir aucune raison de les éloigner; au contraire, elles vous seront utiles pour assujettir votre esprit, qui de soi-même n'aime pas la sujétion, et pour l'humilier, et lui faire mieux discerner ses fautes.

Relevez bien votre esprit en Dieu : lisez le plus souvent que vous pourrez, mais peu à la fois, et avec dévotion. Aimez toujours mon âme, qui chérit très-parfaitement la vôtre. Resaluez monsieur votre mari de ma part, et l'assurez que je suis son serviteur.



46. — A UN SEIGNEUR DE LA COUR.

Le Saint se réjouit de ce que ce seigneur conserve la piété au milieu de la cour.

Annecy, 12 septembre 1614.

Je n'ai point de plus grande gloire en ce monde, monsieur mon fils, que d'être nommé père d'un tel fils, ni point de plus douce consolation que de voir la complaisance que vous en avez ; mais je ne veux plus rien dire sur ce sujet, qui aussi m'est indicible : il me suffit que Dieu m'a fait cette grâce, laquelle m'est tous les jours plus délicieuse, quand on me dit de toutes parts que vous vivez en Dieu, quoique emmi ce monde.

O Jésus, mon Dieu ! quel bonheur d'avoir un fils qui sache par merveille si bien chanter les chansons de Sion emmi la terre de Babylone ! Les Israélites s'en excusèrent jadis, parce que non-seulement ils étoient entre les Babyloniens, ains encore captifs et esclaves des Babyloniens [1] ; mais qui n'est point en l'esclavage de la cour, il peut emmi la cour adorer le Seigneur, et le servir saintement.

1. Ps. CXXXVI.

Non certes, mon très-cher fils, quoique vous changiez de lieu, d'affaires, et de conversations, vous ne changerez jamais, comme j'espère, de cœur, ni votre cœur d'amour, ni votre amour d'objet ; puisque vous ne sauriez choisir, ni un plus digne amour pour votre cœur, ni un plus digne objet de votre amour que celui qui doit rendre éternellement bienheureux. Ainsi la variété des visages de la cour et du monde ne donnera point de changement au vôtre, duquel les yeux regarderont toujours le ciel, auquel vous aspirez, et la bouche réclamera toujours le souverain bien que vous y espérez.

Mais pensez, je vous supplie, mon cher fils, si ce ne m'eût pas été une aise incomparable de pouvoir aller moi-même auprès de vous en l'occasion de ces états[1], pour vous parler avec cette nouvelle confiance que ces noms de père et de fils m'eussent donnée. Dieu néanmoins ne le voulant pas, puisqu'il permet que je sois attaché ici, ni vous ni moi non plus ne le devons pas vouloir. Vous serez donc là mon Jo-

1. Aux États de Bourgogne, où le Saint avoit des affaires pour les intérêts des églises du pays de Gex qui étoient du diocèse de Genève. Cet ami du Saint étoit, on pense, le baron de Lux, commandant pour Henri IV en Bourgogne, et qui s'occupoit à faire rentrer en la possession des églises du pays de Gex les biens ecclésiastiques dont s'étoient emparés les protestants.

sué, qui combattrez pour la cause de Dieu en présence; et moi, je serai ici comme un Moïse, qui tiendrai mes mains au ciel, implorant sur vous la miséricorde divine, afin que vous surmontiez les difficultés que votre bonne intention rencontrera.

De vous supplier meshui de m'aimer, je ne le veux plus faire, puisque je puis plus courtement et expressément vous le dire : soyez donc mon vrai fils de tout votre cœur, monsieur, puisque je suis de tout le mien, non-seulement, etc.



47. — AU MÊME.

Sur le même sujet.

Après le 12 septembre 1614.

MONSIEUR, il ne se peut dire de quelle ardeur mon âme souhaite la perfection de l'amour de Dieu à la vôtre; les meilleurs moyens pour exprimer cette passion sont ceux dont vous me gratifiez, pourvu que l'on entende une merveille que j'appellerois miracle, si je n'en étois l'ouvrier après Dieu et votre commandement; car ordinairement l'amour paternel est puissant, parce qu'il descend comme un fleuve qui

prend sa source de la pente; mais en notre sujet, si le mien qui sort de ma petitesse, en remontant à votre grandeur, prend vigueur à la montée, et accroît sa vitesse en s'élevant, c'est parce que si les autres se contentent de ressembler à l'eau, celui-ci est comparable au feu.

Certes, monsieur, j'écris sans réflexion, et je vois que j'abuse de votre bienveillance à lui dire ainsi mes saillies.

Dieu vous tienne de sa sainte main, et établisse de plus en plus ce généreux et céleste dessein qu'il vous a donné de lui consacrer toute votre vie. Il est juste et équitable que ceux qui vivent ne vivent pas pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux [1]. Une grande âme, monsieur, pousse toutes ses meilleures pensées, affections et prétentions jusque dans l'infini de l'éternité; et puisqu'elle est éternelle, elle estime trop bas ce qui n'est pas éternel, trop petit ce qui n'est pas infini; et surnageant à toutes ces menues délices, ou plutôt à ces vils amusements, que cette chétive vie nous peut représenter, elle tient les yeux fichés dans l'immensité des biens et des ans éternels.

Monsieur, à mesure que vous connoissez

1. II. Cor., V, 15.

que l'air de la cour est pestilent, usez soigneusement des préservatifs. Ne sortez pas le matin, que vous ne portiez sur le cœur un épithème[1] du renouvellement de vos résolutions fait en présence de Dieu. O! si le soir vous lisiez douze lignes dans quelque livret de dévotion, après avoir fait votre petite oraison; car cela dissiperoit les qualités contagieuses que les rencontres du jour pourroient avoir jetées autour de votre cœur; et vous purgeant souvent par le doux et gracieux sirop magistral de la confession, monsieur, j'espérois que vous demeureriez comme un célèbre Pirauste[2] entre les flammes, sans endommager vos ailes[3]. Que bienheureuse est la peine (pour grande qu'elle soit) qui nous délivre de la peine éternelle! Qu'aimable est le travail, duquel la récompense est infinie! Monsieur, je suis d'un cœur plus que paternel, votre, etc.

1. Emplâtre.
2. Animal qui ne brûle pas dans le feu.
3. Toutes les comparaisons que le Saint fait de l'histoire naturelle sont prises de Pline.





48. — A UNE DE SES PARENTES.

Sur la mort de son mari. (Fragment de lettre.)

1er novembre 1614.

Nous avons été ici, au moins moi, ma très-chère fille, entre la crainte et l'espérance pour le sujet duquel j'ai su depuis peu, que le seul déplaisir vous étoit demeuré. Et je puis dire en vérité que la considération de votre ennui fut une des plus promptes appréhensions dont je fus touché à l'abord de l'assurance du mal qu'on nous avoit présagé par les bruits incertains qui nous en arrivoient.

Mais, or sus, ma très-chère cousine, il faut pourtant accoiser votre cœur; et pour rendre juste votre douleur, il la faut borner par la raison. Nous avons dû savoir que nous ne savons l'heure en laquelle quelque semblable événement nous arriveroit par le trépas des autres, ou aux autres par le nôtre. Que si nous n'y avons pas pensé, nous devons avouer notre tort, et nous en repentir; car le nom que nous portons tous de mortels, nous rend inexcusables.

Ne nous fâchons pas, ma fille; nous serons

bientôt tous réunis. Nous allons incessamment, et tirons pays du côté où sont nos trépassés, et en deux ou trois moments nous y arriverons : pensons seulement à bien marcher, et à suivre tout le bien que nous aurons reconnu en eux. Béni soit Dieu, qui a fait la grâce à celui duquel nous ressentons l'absence, de lui donner le loisir et la commodité de se bien disposer pour faire le voyage heureusement. Mettez votre cœur, je vous prie, ma très-chère fille, au pied de la croix, et acceptez la mort et la vie de tout ce que vous aimez, pour l'amour de celui qui donna sa vie, et reçut la mort pour vous.



49. — A MADAME LA PRÉSIDENTE BRULART.

Consolation sur la mort de son fils, qui étoit mort aux Indes au service du roi.

21 mai 1615.

QUE mon âme est en peine de votre cœur, ma très-chère mère! car je le vois, ce me semble, ce pauvre cœur maternel tout couvert d'un ennu excessif; ennui toutefois que l'on ne peut ni blâmer, ni trouver étrange, si l'on considère combien étoit aimable ce fils, duquel ce se-

cond éloignement de nous est le sujet de notre amertume.

Ma très-chère mère, il est vrai, ce cher fils étoit un des plus désirables qui fût oncques : tous ceux qui le connurent le reconnurent, et le connoissent ainsi. Mais n'est-ce pas une grande partie de la consolation que nous devons prendre maintenant, ma très-chère mère? Car en vérité, il semble que ceux desquels la vie est si digne de mémoire et d'estime, vivent encore après le trépas, puisqu'on a tant de plaisir à les ramentevoir et représenter aux esprits de ceux qui demeurent.

Ce fils, ma très-chère mère, avoit déjà fait un grand éloignement de nous, s'étant volontairement privé de l'air du monde auquel il étoit né, pour aller servir son Dieu, et son roi, et sa patrie, en un autre nouveau monde. Sa générosité l'avoit animé à cela; et la vôtre vous avoit fait condescendre à une si honorable résolution, pour laquelle vous aviez renoncé au contentement de le revoir jamais en cette vie, et ne vous restoit que l'espérance d'avoir de temps en temps de ses lettres. Et voilà, ma très-chère mère, que sous le bon plaisir de la Providence divine, il est parti de cet autre monde, pour aller en celui qui est le plus ancien et le plus désirable de tous, et auquel il nous faut tous aller, chacun en sa sai-

son, et où vous le verrez plus tôt que vous n'eussiez fait, s'il fût demeuré en ce monde nouveau, parmi les travaux des conquêtes qu'il prétendoit faire à son roi et à l'Église.

En somme, il a fini ses jours mortels en son devoir et dans l'obligation de son serment. Cette sorte de fin est excellente, et ne faut pas douter que le grand Dieu ne la lui ait rendue heureuse, selon que, dès le berceau, il l'avoit continuellement favorisé de sa grâce, pour le faire vivre très-chrétiennement. Consolez-vous donc, ma très-chère mère, et soulagez votre esprit, adorant la divine Providence, qui fait toutes choses très-suavement : et bien que les motifs de ses décrets nous soient cachés, si est-ce que la vérité de sa débonnaireté nous est manifeste, et nous oblige à croire qu'elle fait toutes choses en parfaite bonté.

Vous êtes quasi sur le départ pour aller où est cet aimable enfant. Quand vous y serez, vous ne voudriez pas qu'il fût aux Indes ; car vous verrez qu'il sera bien mieux avec les anges et les saints, qu'il ne seroit pas avec les tigres et barbares. Mais en attendant l'heure de faire voile, apaisez votre cœur maternel par la considération de la très-sainte éternité, en laquelle il est, et de laquelle vous êtes toute proche. Et en lieu que vous lui écririez quelquefois, parlez à Dieu pour lui ; et il saura prompte-

ment tout ce que vous voudrez qu'il sache, et recevra toute l'assistance que vous lui ferez par vos vœux et prières, soudain que vous l'aurez faite, et délivrée entre les mains de sa divine majesté.

Les chrétiens ont grand tort d'être si peu chrétiens, comme ils sont, et de violer si cruellement les lois de la charité, pour obéir à celles de la crainte : mais, ma très-chère mère, il faut prier Dieu pour ceux qui font ce grand mal, et appliquer cette prière-la à l'âme de votre défunt. C'est l'oraison la plus agréable que nous puissions faire à celui qui en fit une pareille sur la croix, à laquelle sa très-sainte mère répondit de tout son cœur, l'aimant d'une très-ardente charité.

Vous ne sauriez croire combien ce coup a touché mon cœur : car enfin c'étoit mon cher frère, et qui m'avoit aimé extrêmement. J'ai prié pour lui, et le ferai toujours, et pour vous, ma très-chère mère, à qui je veux rendre toute ma vie un particulier honneur et amour, de la part encore de ce frère trépassé, duquel l'amitié immortelle me vient solliciter d'être de plus en plus, votre, etc.





50. — A LA MÈRE DE CHANTAL.

Le Saint rend compte de l'assistance qu'il donna à Mme de Treverna**y** dans sa dernière maladie, et de sa résignation.

14 juillet 1615.

Par cette première commodité, je vous rends compte de notre voyage, ma très-chère mère. Certes, quand monsieur l'archevêque[1] me laissa, il me témoigna beaucoup d'amitié. Or, je cultiverai la faveur que ce grand prélat me fait, le plus soigneusement qu'il me sera possible.

Nous vînmes donc ce jour-là à Saint-Prix, et toujours avec la bonne dame la présidente N., qui m'ouvrit son cœur, autant que l'occasion le lui permit, fort franchement. C'est un bon cœur, en vérité, et auquel je souhaite beaucoup de vraie prospérité : elle a grand besoin d'être assistée et appuyée bien doucement, pour la multitude des travaux que la vivacité de son esprit lui donne, qui ne cesse guère de lui fournir des motifs pour lui agrandir son mal.

Elle demanda congé à monseigneur l'arche-

1. Le cardinal Denys de Marquemont, archevêque de Lyon.

vêque d'entrer vers vous[1], lequel le lui accorda, et lui donna même espérance de lui permettre d'y coucher. Quand cela arrivera, aidez-la bien, ma très-chère mère; car elle le mérite, et en a besoin. Si elle vient ici l'année prochaine, comme elle en a fait dessein, alors nous aurons plus de moyens de la bien consoler. Je vous écrirai un petit billet à part, afin qu'elle le voie, ayant bien du désir qu'elle sache que je la chéris et estime pour la plus grande gloire de Dieu.

J'arrivai samedi à Seissel, où je prêchai le dimanche matin, et vins coucher en cette ville, et trouvai à mon arrivée pour nouvelles, que madame de Trevernay étoit en l'article de la mort; je partis hier de grand matin pour lui rendre mon dernier devoir, puisqu'elle étoit de mes filles. A mon arrivée, elle s'élança à mon cou avec une joie extraordinaire à son humeur mélancolique, elle qui jamais ne me fit aucune caresse. En somme, elle se remit tellement, qu'encore que je ne pense pas qu'elle la fasse longue, si est-ce que je pense qu'elle vivra encore plusieurs jours.

Elle se confessa derechef à moi pour sa consolation, et non par sa nécessité : car elle avoit reçu le jour précédent tous ses sacrements, et

1. Dans le monastère de Lyon.

même l'Extrême-Onction, et fit la plus absolue indifférence que j'aie jamais vue : car ses domestiques et ses voisins la pressant de faire des vœux pour guérir, jamais elle ne le voulut, mais dit que ce que Dieu feroit lui seroit le plus agréable, et qu'elle ne voudroit pas par le moindre désir du monde, demander à Dieu ni la vie ni la mort, lui laissant sans réserve sa vie entre les mains, pour en faire à son gré; et ce qu'il lui plairoit seroit aussi ce qu'elle vouloit.

Mais elle disoit cela si fermement, que je voyois clairement que c'étoit tout de bon, que ce lui étoit tout un : et bien qu'elle dit que sa Françon, ma filleule, lui touchoit un peu le cœur parce qu'elle étoit encore petite, néanmoins elle ajoutoit non-seulement avec force, mais avec tendreté, que si Dieu la retiroit, il sauroit bien ce qu'il feroit de cette fille, et que pour elle, elle ne vouloit nullement désirer de vivre, sinon tout ainsi que Dieu le voudroit.

En somme, je lui dis ce que je sus, et tout à son gré. Je la laissai en paix sans apparence de mal, sans plainte, sans témoigner aucune sorte de passion, sinon de revoir son mari, qui étoit la seconde chose qu'elle avoit désiré avant son trépas.

Ces petites histoires villageoises me plaisent et m'édifient, et c'est pourquoi je vous les raconte. J'écris à monseigneur l'archevêque par

honneur. Ma très-chère mère, je suis, comme vous savez vous-même, tout vôtre, sans réserve ni différence quelconque. Vivez tout généreusement et noblement joyeuse en celui qui est notre unique joie. Je salue du fond de mon cœur ma très-chère fille, ma mère, et mes chères filles, avec nos chères novices, entre lesquelles je chéris particulièrement ma sœur F. A., ma cousine, parce qu'elle est la cadette.

Adieu, adieu, ma très-chère mère. Le doux Jésus soit à jamais notre vie. *Amen*. Votre, etc.



51. — A UNE DAME.

Il faut pratiquer la mortification avec joie; l'amour de Dieu doit l'emporter sur la crainte.

18 décembre 1615.

Il est certes vrai, ma très-chère fille, vos consolations me consolent grandement, mais surtout quand elles sont fondées sur une si ferme pierre, comme est celle de l'exercice de la présence de Dieu. Cheminez donc toujours ainsi près de Dieu; car son ombre est plus salutaire que le soleil.

Ce n'est pas mal fait de trembler quelquefois devant celui en la présence duquel les anges

mêmes trémoussent, quand ils le regardent en sa majesté; à la charge toutefois que le saint amour qui prédomine en toutes ses œuvres, tienne aussi toujours le dessus, le commencement et la fin de vos considérations.

Voilà donc qui va fort bien, puisque ces petits éclairs de votre esprit ne font plus leurs saillies si soudaines, et que votre cœur est un peu plus doux. Soyez toujours fidèle à Dieu et à votre âme. Corrigez-vous toujours de quelque chose; mais ne faites pas ce bon office par force, ains tâchez d'y prendre plaisir comme font les amateurs des exercices champêtres à émonder les arbres de leurs vergers.

Notre Seigneur suppléera sans doute à tout ce qui vous défaudra d'ailleurs, afin que vous puissiez faire une plus parfaite retraite auprès de lui, pourvu que ce soit lui que vous aimiez, que vous cherchiez, que vous suiviez. Ainsi faites-vous, je le sais, ma fille; mais faites-le donc bien toujours, et me recommandez à sa miséricorde, puisque de tout mon cœur je suis votre, etc.





52. — A UNE DE SES NIÈCES.

Le Saint lui prescrit la manière dont elle doit vivre.

5 mars 1616.

Ne pensez pas, je vous prie, ma très-chère nièce, ma fille, que ç'ait été faute de souvenance ou d'affection, si j'ai tant tardé à vous écrire. Car, à la vérité le bon désir que j'ai vu en votre âme, de vouloir servir fort fidèlement Dieu, en a fait naître un extrême dans la mienne de vous assister et aider de tout mon pouvoir, laissant à part le devoir que je vous ai d'ailleurs, et l'inclination que j'ai toujours eue pour votre cœur, à cause de la bonne opinion que j'en ai dès votre plus tendre jeunesse.

Or sus donc, ma très-chère nièce, il faut donc bien soigneusement cultiver ce cœur bien-aimé, et ne rien épargner de ce qui peut être utile à son bonheur : et quoique en toute saison cela se puisse faire, si est-ce que celle-ci, en laquelle vous êtes, est la plus propre. Ah ! que c'est une rare grâce, ma chère fille, de commencer à servir ce grand Dieu, tandis que la jeunesse de l'âge nous rend susceptibles de toutes sortes d'impressions ! et

que l'offrande est agréable, en laquelle on donne les fleurs avec les premiers fruits de l'arbre!

Tenez toujours ferme au milieu de votre cœur les résolutions que Dieu vous donna quand vous étiez devant lui auprès de moi : car si vous les conservez en toute cette vie mortelle, elles vous conserveront en l'éternelle. Et pour non-seulement les conserver, mais les faire heureusement croître, vous n'avez pas besoin d'autres avis que ceux que j'ai donnés à Philothée dans le livre de l'*Introduction* que vous avez : mais toutefois, pour vous agréer, je vous veux bien spécifier en peu de paroles ce que je désire principalement de vous.

1° Confessez-vous de quinze en quinze jours, pour recevoir le divin sacrement de communion : et n'allez jamais ni à l'un, ni à l'autre de ces célestes mystères, qu'avec une nouvelle et très-profonde résolution de vous amender de plus en plus de vos imperfections, et de vivre avec une pureté et perfection de cœur toujours plus grandes. Or, je ne dis pas que si vous vous trouvez en dévotion pour communier tous les huit jours, vous ne le puissiez faire; et surtout si vous remarquez que par ce sacré mystère vos inclinations fâcheuses et les imperfections de votre vie s'ail-

lent diminuant : mais je vous ai marqué de quinze en quinze jours, afin que vous ne différiez pas davantage.

2° Faites vos exercices spirituels courtement et fervemment, afin que votre naturel ne soit point difficile à vous y rendre par l'appréhension de la longueur, et que petit à petit il s'apprivoise avec ces actes de piété. Par exemple, vous devez inviolablement faire tous les matins l'exercice du matin, qui est marqué en l'*Introduction :* or, pour le faire courtement, vous pourrez en vous habillant remercier Dieu, par manière d'oraison jaculatoire, de quoi il vous a conservé cette nuit-là, et faire encore le deuxième et troisième point, non-seulement en vous habillant, mais au lit ou ailleurs, sans différence de lieu, ou d'actions quelconques : puis tout aussitôt que vous pourrez, vous vous mettrez à genoux, et ferez le quatrième point, commençant à faire cet élan de cœur qui est marqué : *O Seigneur ! voilà ce pauvre et misérable cœur*. J'en dis de même de l'examen de conscience, que vous pouvez faire le soir en vous retirant, partout où vous vous trouverez, pourvu qu'on fasse le troisième et quatrième point à genoux, tandis qu'aucune maladie ne vous en empêche.

Ainsi en l'Église oyez la messe avec une contenance d'une vraie fille de Dieu : et plutôt

que de relâcher de cette révérence, sortez de l'Église, et vous en retirez.

3° Apprenez à faire souvent des oraisons jaculatoires, et des élancements de votre cœur en Dieu.

4° Ayez soin d'être douce et affable à tout le monde, mais surtout dans le logis.

5° Les aumônes qui se font chez vous, soient aussi faites par vous, toujours quand vous le pourrez; car c'est un grand accroissement de vertu que de faire l'aumône de sa propre main, quand elle se peut bonnement faire.

6° Visitez les malades de votre bourgade fort volontiers : car c'est une des œuvres que notre Seigneur regardera au jour du jugement.

7° Tous les jours lisez une page ou deux de quelque livre spirituel, pour vous tenir en goût et dévotion; et les fêtes un peu davantage, qui vous tiendra lieu de sermon.

8° Continuez à beaucoup honorer votre beau-père, parce que Dieu le veut, le vous ayant donné pour second père en ce monde; et aimez cordialement le mari, lui rendant avec une douce et simple bienveillance tout le contentement que vous pourrez : et soyez sage à supporter les imperfections de qui que ce soit, mais surtout de ceux du logis.

Je ne vois pas pour le présent que j'aie à vous

dire autre chose, sinon que lorsque nous vous reverrons, vous me direz comme vous vous serez conduite en ce chemin de dévotion : et s'il y a quelque chose à ajouter, je le ferai. Vivez donc toute joyeuse en Dieu et pour Dieu, ma très-chère fille, ma nièce, et croyez que je vous chéris très-parfaitement, et suis infiniment votre, etc.



53. — A UNE DE SES PARENTES.

Conseils sur sa conduite envers son beau-pere et sa belle-mère.

10 novembre 1616.

Encore ne vous écris-je pas à loisir, ma très-chère fille, bien que je réponde tard à votre lettre.

Or sus, vous voilà donc dans le ménage, et il n'y a remède : il faut que vous soyez ce que vous êtes, mère de famille, puisque vous avez un mari et des enfants, et il faut l'être de bon cœur et avec l'amour de Dieu, ains pour l'amour de Dieu, ainsi que je le dis assez clairement à Philothée, sans s'inquiéter ni empresser que le moins qu'il sera possible.

Mais je vois bien, chère fille, qu'il est un peu malaisé d'avoir soin du ménage en une maison

où il y a mère et père : car je n'ai jamais vu que les pères et surtout les mères, laissent le gouvernement entier aux filles, encore que quelquefois il seroit expédient. Pour moi, je vous conseille de faire le plus doucement et sagement que vous pourrez ce qui est recommandé, sans jamais rompre la paix avec ce père et cette mère : car il vaut mieux que les affaires n'aillent pas si bien, et que ceux à qui on a tant de devoirs soient contents.

Et puis, si je ne me trompe, votre humeur n'est pas faite pour la conteste. La paix vaut mieux qu'une chevance[1]. Ce que vous verrez pouvoir être fait avec amour, il le faut procurer : ce qui ne se peut faire que par débat, doit être laissé, quand on a affaire avec des personnes de si grand respect. Je ne doute point qu'il ne se passe des aversions et répugnances en votre esprit : mais, ma très-chère fille, ce sont autant d'occasions d'exercer la vraie vertu de douceur ; car il faut faire bien, et saintement, et amoureusement ce que nous devons à un chacun, quoique ce soit à contrecœur, et sans goût.

Voilà, ma très-chère fille, ce que je vous puis dire pour le présent, ajoutant seulement que je vous conjure de croire fermement que

1. Une grande abondance.

je vous chéris d'une dilection parfaite et vraiment paternelle, puisqu'il a plu à Dieu de vous donner envers moi une confiance si entière et filiale ; mais continuez donc bien, ma très-chère fille, à m'aimer cordialement.

Faites bien la sainte oraison : jetez souvent votre cœur entre les mains de Dieu, reposez votre âme en sa bonté, et mettez votre soin sous sa protection, soit pour le voyage du cher mari, soit pour le reste de vos affaires ; faites bien ce que vous pourrez, et le reste laissez-le à Dieu, qui le fera ou tôt ou tard, selon la disposition de sa providence.

Je voudrois bien savoir qui sont ces curés desquels on murmure contre moi et mon frère ; car tant qu'il nous sera possible, nous tâcherons de remédier aux désordres, s'ils se trouvent. Je suis cependant bien aise que le vôtre soit honnête homme et sage.

En somme, soyez à jamais toute à Dieu, ma très-chère fille, et je suis tout en lui, votre, etc.





54. — A UNE DAME.

Remèdes contre la trop grande crainte de la mort.

7 avril 1617.

MADAME, à cette première commodité que j'ai de vous écrire, je tiens ma promesse, et vous présente quelques moyens par lesquels vous pourrez adoucir la crainte de la mort, qui vous donne de si grands effrois en vos maladies et enfantements : en quoi bien, qu'il n'y ait aucun péché, si est-ce qu'il y a du dommage pour votre cœur, lequel troublé de cette passion ne peut pas si bien se joindre par amour avec son Dieu, comme il feroit s'il n'étoit pas si fort tourmenté.

Premièrement donc, je vous assure que si vous persévérez à l'exercice de dévotion, comme je vois que vous faites, vous vous trouverez petit à petit grandement allégée de ce tourment; d'autant que votre âme se tenant ainsi exempte de mauvaises affections, et s'unissant de plus en plus à Dieu, elle se trouvera moins attachée à cette vie mortelle, et aux vaines complaisances que l'on y prend.

Continuez donc en la vie dévote, selon que

vous avez commencé, et allez toujours de bien en mieux au chemin dans lequel vous êtes ; et vous verrez que dans quelque temps ces terreurs s'affoibliront, et ne vous inquiéteront plus si fort.

2° Exercez-vous souvent ès pensées de la grande douceur et miséricorde avec laquelle Dieu notre Sauveur reçoit les âmes en leur trépas, quand elles se sont confiées en lui pendant leur vie, et qu'elles se sont essayées de le servir et aimer chacune en sa vocation. *O que vous êtes bon, Seigneur, à ceux qui ont le cœur droit ?*

3° Relevez souvent votre cœur par une sainte confiance, mêlée d'une profonde humilité envers notre Rédempteur ; comme disant : *Je suis misérable, Seigneur, et vous recevrez ma misère dans le sein de votre miséricorde, et vous me tirerez de votre main paternelle à la jouissance de votre héritage. Je suis chétive, et vile et abjecte ; mais vous m'aimerez en ce jour, parce que j'ai espéré en vous, et ai désiré d'être vôtre.*

4° Excitez en vous, le plus que vous pourrez, l'amour du paradis et de la vie céleste, et faites plusieurs considérations sur ce sujet, lesquelles vous trouverez suffisamment marquées au livre de l'*Introduction à la vie dévote*, en la méditation de la gloire du ciel, et au

choix du paradis ; car à mesure que vous estimerez et aimerez la félicité éternelle, vous aurez moins d'appréhension de quitter la vie mortelle et périssable.

5° Ne lisez point les livres, ou les endroits des livres esquels il est parlé de la mort, du ugement, et de l'enfer : car, grâces à Dieu, vous avez bien résolu de vivre chrétiennement, et n'avez pas besoin d'y être poussée par les motifs de la frayeur et de l'épouvantement.

6° Faites souvent des actes d'amour envers Notre-Dame, les Saints et Anges célestes : apprivoisez-vous avec eux, leur adressant souvent des paroles de louange et de dilection; car ayant beaucoup d'accès avec les citoyens de la divine Jérusalem céleste, il vous fâchera moins de quitter ceux de la terrestre, ou basse cité du monde.

7° Adorez souvent, louez et bénissez la très-sainte mort de Notre-Seigneur crucifié, et mettez toute votre confiance en son mérite, par lequel votre mort sera rendue heureuse ; et dites souvent : *O divine mort de mon doux Jésus, vous bénirez la mienne, et elle sera bénite ; je vous bénis, et vous me bénirez. O mort plus aimable que la vie !* Ainsi saint Charles, en la maladie de laquelle il mourut, fit mettre à sa vue l'image de la sépulture de Notre-Seigneur, et celle de l'oraison qu'il fit au mont

des Olives, pour se consoler en cet article, sur la mort et passion de son Rédempteur.

8° Faites quelquefois réflexion sur ce que vous êtes fille de l'Eglise catholique, et vous réjouissez de cela : car les enfants de cette mère qui désirent de vivre selon ses lois, meurent toujours bienheureux ; et, comme dit la bienheureuse mère Thérèse, c'est une grande consolation à l'heure de la mort d'être fille de la sainte Église.

9° Finissez toutes vos oraisons en confiance, comme disant : *Seigneur, vous êtes mon espérance; en vous j'ai jeté ma fiance*[1]. *Dieu, qui espéra jamais en vous lequel ait été confondu*[2]? *J'espère en vous, ô Seigneur, et je ne serai point confondu éternellement*[3]. En vos oraisons jaculatoires parmi la journée, et en la réception du très-saint Sacrement, usez toujours de paroles d'amour et d'espérance envers Notre-Seigneur ; comme : *Vous êtes mon père, ô Seigneur ! ô Dieu ! vous êtes l'époux de mon âme, vous êtes le roi de mon amour, et le bien-aimé de mon âme. O doux Jésus ! vous êtes mon cher maître, mon secours, mon refuge.*

10° Considérez souvent les personnes que vous aimez le plus, et desquelles il vous fâche-

1. Ps. LVI, 2.
2. Eccl., II, 11 et 12.
3. Ps. XXX et LVI.

roit d'être séparée, comme des personnes avec lesquelles vous serez éternellement au ciel; par exemple, votre mari, votre petit Jean, monsieur votre père : ô ce petit garçon qui sera, Dieu aidant, un jour bienheureux en cette vie éternelle, en laquelle il jouira de ma félicité et s'en réjouira, et je jouirai de la sienne, et m'en réjouirai, sans jamais plus nous séparer! Ainsi du mari, ainsi du père, et des autres, vous aurez d'autant plus de facilité, que tous vos plus chers servent Dieu et le craignent. Et parce que vous êtes un peu mélancolique, voyez au livre de l'*Introduction à la vie dévote*, ce que je dis de la tristesse, et des remèdes contre icelle.

Voilà ma chère dame, ce que, pour le présent, je vous puis dire sur ce sujet, que je vous dis avec un cœur grandement affectionné au vôtre, lequel je conjure de m'aimer et recommander souvent à la miséricorde divine, comme réciproquement je ne cesserai jamais de la supplier qu'elle vous bénisse.

Vivez heureuse et joyeuse en la dilection céleste, et je suis, votre, etc.





55. — A MADAME DE LA VALBONNE[1], SA NIÈCE.

**Exhortation à la persévérance dans la pratique des vertus.
(Fragment.)**

Annecy, 15 mai 1617.

DIEU vous bénisse, ma très-chère nièce, ma fille, de quoi vous persévérez toujours au soin de lui garder les plus précieuses affections de votre cœur. Que vous serez heureuse, si cette persévérance dure jusqu'à la fin de cette misérable vie! Car ainsi cette fin sera le sacré commencement d'une belle et très-sainte éternité.

Il faut bien toujours tenir ferme en nos deux chères vertus, la douceur envers le prochain, et la très-aimable humilité envers Dieu : et j'espère qu'il sera ainsi; car ce grand Dieu, qui vous a prise par la main pour vuos tirer à soi, ne vous abandonnera point, qu'il ne vous ait logée en son tabernacle éternel. Il faut arracher tout à fait le soin des préséances, puisque même on ne possède jamais tant l'honneur qu'en le méprisant, et que cela trouble

1. Épouse de M. René Favre de la Valbonne, sénateur de Chambéry, fils du président Antoine Favre, ami intime de saint François de Sales.

le cœur, et nous fait faire des échappées contre la douceur et l'humilité.

Ne vous étonnez nullement de vos distractions, froideurs et sécheresses; car tout cela se passe en vous du côté des sens, et en la partie de votre cœur qui n'est pas entièrement en votre disposition : mais, à ce que je vois, votre courage est immobile et invariable ès résolutions que Dieu vous a données. Vraiment, ma chère fille, il ne faut pas laisser la sainte communion pour cette sorte de mal ; car rien ne ramassera mieux votre esprit que son Roi, rien ne l'échauffera tant que son soleil, rien ne le détrempera si souëvement que son baume.

Il n'y a remède, ma très-chère fille, nous avons renoncé aux consolations mondaines; et, non contents de cela, encore nous faut-il renoncer aux spirituelles, puisque telle est la volonté de celui pour lequel nous devons vivre et mourir.

Pensez si notre mère (de Chantal) eût fait une grande fête de vous voir à la Visitation, et si votre consolation m'en eût donné une excellente, mais puisque le mari ni le confesseur ne l'ont pas trouvé bon, il faut demeurer en paix.

Comme aussi aux retranchements des communions, je ne sais pas leurs motifs en cela, et ne les sachant pas, il ne faut pas que j'en dise

autre chose : ils ne savent peut-être pas aussi les miens, et c'est pourquoi ils ne les jugent pas dignes d'être suivis. En cela, chacun a son goût particulier : mais pour vous, je vous assure bien que vous ne perdrez rien ; car ce que vous ne gagnerez pas en la suavité de la communion, vous le trouverez en l'humilité de votre soumission, si vous acquiescez simplement à leurs volontés.

Mais de cette crainte qu'on vous donne que vos fréquentes communions vous pourroient tourner à mal, je pense que vous ne vous en devez point mettre en peine, et qu'on ne vous a pas dit cela par discernement de l'état de votre cœur ; mais pour vous mortifier, ou peut-être simplement par manière de défaite, comme quelquefois il arrive aux personnes même fort sages de ne peser pas bien toutes choses.

Et ne vous troublez point de quoi vous ne remarquez pas toutes vos menues chutes pour vous en confesser : non, ma fille ; car, comme vous tombez souvent sans vous en apercevoir, aussi vous vous relevez sans vous en apercevoir. Aussi n'est-il pas dit au passage que vous m'avez allégué, que le juste se voit, ou sent tomber sept fois le jour, mais qu'*il tombe sept fois ; aussi il se relève*[1] sans attention à ses re-

1. Prov. XXIV, 15.

levées. Ne vous mettez donc pas en peine pour cela : mais allez humblement et franchement dire ce que vous aurez remarqué; et ce que vous n'aurez pas remarqué, remettez-le à la douce miséricorde de celui-là *qui met la main au-dessous de ceux qui tombent* sans malice, afin qu'*ils ne se froissent*[1] point; et les relève si vitement et doucement, qu'ils ne s'aperçoivent pas ni d'être tombés, parce que la main de Dieu les a recueillis en leurs chutes, ni d'être relevés, parce qu'elle les a retirés si soudain, qu'ils n'y ont point pensé.

Adieu, ma très-chère fille, ma nièce, conservez toujours bien votre âme bien-aimée, et ne tenez pas grand compte de ces années qui passent, sinon pour gagner la très-sainte éternité.

1. Ps. XXXVI, 24.





56. — A UNE RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Sur la mort du père de cette religieuse, et sur celle de M. de Torens.

29 mai 1617.

Ma très-chère fille, hier notre mère me fit voir votre dernière lettre et la nouvelle du trépas de monsieur votre père. Ne doutez point que je ne prie pour lui : car c'étoit le père de ma très-chère fille, qui m'est, je vous assure, infiniment chère, et aux déplaisirs et plaisirs de laquelle mon cœur participe très-affectionnément. Mais ici, hors le sentiment naturel, il y a occasion de sainte consolation; puisque ce bon gentilhomme s'en est allé en une bonne vieillesse, et, ce qui importe, en une bonne disposition spirituelle. Donc, ma très-chère fille, demeurez consolée.

Et nous rendez la pareille par vos prières pour mon pauvre cher frère de Torens, lequel étant allé en Piémont avec un régiment de mille hommes, y fut enseveli mardi passé, comme on vient de m'écrire, et comme je m'attendois il y a trois jours, sachant la qualité de la maladie. Or, pensez, ma très-chère

fille, où cette affliction me touche, et voyez si la mienne n'est pas surchargée de celle de sa pauvre petite (Mme de Torens)[1], et de notre mère (Mme de Chantal)[2], à qui il faut que ce matin j'aille ôter le peu d'espérance qui leur étoit restée après les premières nouvelles de cet accident, sur lesquelles nous avons mille et mille fois adoré le décret de la Providence divine, et avons jeté nos cœurs entre les mains de Dieu avec esprit de soumission, répétant : *Oui, Seigneur ; car ainsi il a été agréable devant vous*[3]. Et nous n'avons aussi à dire autre chose en tout ce que Dieu fait, sinon *Amen*.

Ce pauvre garçon est mort le premier jour de son arrivée en ce pays-là, d'une fièvre pestilentielle, dans le sein de l'Église, muni des sacrements reçus avec de grands sentiments de religion, sous la direction du bon père dom Juste[4]. Hélas ! qu'il est heureux, ce me semble ! mais il est pourtant impossible que je ne pleure sur lui. Vous ne sauriez croire combien il étoit accompli ! combien il s'étoit rendu aimable à chacun ! combien il s'étoit signalé aux yeux du prince, en l'occasion de l'année pas-

1. Agée seulement de dix-neuf ans.
2. Mère de la jeune veuve.
3. Matth., XII, 26.
4. Barnabite qui a été depuis évêque de Genève, et deuxième successeur du Saint, dont il étoit parent.

sée! et sur cela le voilà emporté. Mais Dieu est bon, et fait toutes choses en sa bonté. A lui soit honneur, gloire et bénédiction.

Le pauvre chevalier Janus de Sales (autre frère du Saint) est encore là, qui aura été spectateur de ses tristes trépas; et peut-être en sera-t-il l'expèctateur[1].



57. — A M. DE CHIVRON, SON ONCLE.

Réponse à une lettre de condoléance sur la mort de M. de Torens, frère du Saint.

30 mai 1617.

Monsieur mon oncle, hélas! il n'est que trop vrai que vous avez perdu un très-humble neveu et fidèle serviteur, et moi mon très-cher frère, que j'aimois incroyablement pour plusieurs bonnes raisons, outre celles du sang. C'est quasi un songe de gens qui veillent, de savoir ce pauvre garçon mort aussitôt qu'arrivé en ce pays-là, et sans avoir eu le loisir d'avoir vu le prince, auquel il alloit consacrer sa vie et son courage.

Or, après toutes les idées que le déplaisir

1. Peut être en attend-il un pareil.

me donne, je conclus que Dieu l'ayant voulu, ç'a été le mieux. Que son nom soit béni, et les décrets de sa volonté adorés ès siècles des siècles. *Amen.*

Certes, je crois bien que M. de Giez, mon cousin, M. le baron de Bonvilaret, et mon neveu du Vuaz[1], auront ressenti grandement cette perte, comme sachant que ce pauvre trépassé les chérissoit et honoroit très-particulièrement, selon que la nature et plusieurs considérations l'y obligeoient; mais s'il leur manque, ce n'est pas par son élection ni par sa faute. Dieu par sa bonté les veuille protéger et conduire parmi les hasards où cette guerre les porte.

Ma pauvre chère sœur (Mme de Torens), témoigne entre ses pleurs et regrets la plus aimable, constante et religieuse piété qu'il est possible de dire : en quoi elle nous contente extrêmement, pour le désir que nous avons qu'elle conserve l'enfant que nous croyons par bonnes conjectures avoir été laissé en ses flancs par le défunt, comme pour quelque sorte d'allégement à ses frères.

Que vous dirai-je plus, monsieur mon cher oncle! Ce pauvre garçon décédé s'étoit destiné

1. Fils de M. Louis de Sales, frère d'Auguste de Sales qui fut depuis évêque de Genève, auteur de la vie du Saint.

a la vie militaire, et pouvoit mourir de cent façons plus lamentables que celle de laquelle il est mort. Béni soit Dieu qui l'a ravi devant les duels, les mutineries, les désespoirs, et en somme devant ces innombrables occasions d'offenser Dieu que cette espèce de vocation donne en ce misérable âge.

Et pour tout, je ne puis dire autre chose, sinon, *Oui*, *mon père*, *je le veux*, *puisque c'est votre volonté*. J'acquiesce et dis *Amen*, non-seulement sur les paroles, mais aussi sur les œuvres de Dieu, le suppliant qu'il vous conserve, et demeurant pour jamais, monsieur, votre, etc.



58. — A MADAME DE MONTFORT, SA PARENTE.

Sur la mort de Mme de Torens.

10 septembre 1617.

MADAME ma très-chère cousine, nous n'avions encore achevé nos plaintes pour la perte que nous avions faite en Piémont, que voici la seconde arrivée[1], laquelle, je vous assure, nous est infi-

1. Quelque effort que fit Mme de Torens pour vaincre sa douleur, elle en fut accablée; au bout de cinq

niment sensible; cette chère ame ayant tellement vécu parmi nous, qu'elle nous avoit rendu tous parfaitement siens, mais moi plus particulièrement, qu'elle regardoit avec un amour et honneur filial; et puis le contre-coup reçu par sa digne mère donne surcroît à notre déplaisir.

Mais pourtant, à l'imitation de cette défunte, nous embrassons, aimons, et adorons la volonté de Dieu, avec toute soumission de tout notre cœur; car c'étoient presque ses dernières paroles : vous assurant que jamais je n'ai vu un trépas si saint que celui de cette fille, quoiqu'elle n'eut que cinq heures pour le faire. Je vous remercie cependant humblement, et M. de Montfort mon cousin, de l'honneur de votre souvenance, et suis à jamais, madame ma cousine, votre, etc.

mois de la mort de son mari, elle fut surprise d'un accouchement avant terme. Son mal ne dura que vingt-quatre heures. Les cinq dernières, malgré les plus violentes douleurs, elle se confessa, communia, prit l'habit de novice de religieuse de la Visitation, état qu'elle avoit résolu d'embrasser dès la mort de M. de Torens, reçut l'extrême-onction, fit profession, et avec tant de piété, avec des actes si vifs et si touchants de foi, d'amour de Dieu, de résignation, de patience, que le saint évêque, qui ne la quitta point, ne put s'empêcher d'être pénétré de douleur et d'admiration. Enfin, prête à mourir, elle eut la satisfaction de voir baptiser son enfant ; et comme si elle n'eût eu rien à souhaiter, elle rendit l'esprit entre les bras de sa sainte mère, à l'âge de dix-neuf ans.



59. — A LA MÈRE FAVRE, SUPÉRIEURE DES FILLES DE LA VISITATION A LYON, FILLE DU PRÉSIDENT FAVRE, AMI DU SAINT.

Sur le même sujet.

12 septembre 1617.

Vous vous imaginerez bien de quelle sorte nous avons été touchés ces jours passés, ma très-chère fille. Ce n'étoit pas la madame de Torens que vous avez vue, quoique celle-là fût fort aimable : c'étoit une madame de Torens, toute dédiée à Dieu, toute relevée au dessein de ne vivre qu'à Dieu, toute pleine de clartés ès choses spirituelles, et de la connoissance de Dieu et de soi-même, et telle que l'on pouvoit espérer que dans quelque temps elle seroit une autre notre mère (la mère de Chantal).

Je ne vous dirai rien de sa fin très-sainte. Entre ceux qui la virent, il y en eut qui le jour suivant me vinrent demander congé de l'invoquer; et d'autres qui vinrent renouveler leurs propos, émus du spectacle de cette mort toute pleine de douleur extrême, et douleur toute parsemée de Vive Jésus! Seigneur Jésus, tirez-moi à vous. O passion et mort de mon Sauveur, je

vous embrasse, je vous aime, je vous adore, vous êtes mon espérance. Vive Jésus et Marie, que j'aime plus que ma vie. Et cela prononcé si suavement que merveille. Or sus, ma très-chère fille, il m'a fait grand bien de vous dire ces quatre mots, qui sont un échantillon de la piété de cette mort. Elle est morte sœur et fille de la Visitation. Je suis infiniment votre, etc.



60. — A UNE DAME.

Le Saint l'exhorte à la douceur, à la simplicité, et à ne pas se décourager pour ses imperfections.

12 septembre 1617.

J'AI vraiment été malade, ma très-chère fille, et bien malade, mais sans péril. Qu'eussiez-vous fait de plus, sachant le mal que j'avois Car, comme je vois, vous priez toujours notre Seigneur pour moi, qui réciproquement ne manque jamais à vous faire part des chétives oraisons et de la très-sainte messe, que je célèbre. Je vais encore un peu traînant, et ne suis pas si parfaitement remis, que je ne porte les marques du mal passé : je le suis toutefois assez pour faire mes exercices ordinaires.

Tenez ferme, ma chère fille, entreprenez d'être parfaitement, le plus que vous pourrez, servante de Dieu, selon les avis du *Livre :* car ce sera bien suffisamment pour attirer plus de perfection encore que je n'en ai pas su enseigner. Ayez soin de la douceur. Je ne vous dis pas que vous aimiez ce que vous devez aimer, car je sais que vous le faites : mais je vous dis que vous soyez égale, patiente et douce. Réprimez les saillies de votre naturel un peu trop vif et ardent.

Je ne sais quel mécontentement vous pouvez avoir de vos confessions; car vous les faites très-bien. Or sus, demeurez en paix devant notre Seigneur, qui vous aime, il y a longtemps, vous donnant sa très-sainte crainte et le désir de son amour. Que si vous n'avez pas bien correspondu jusqu'à présent, il y a bon remède : car il faut bien correspondre dorénavant. Vos misères et infirmités ne vous doivent pas étonner : Dieu en a bien vu d'autres, et sa miséricorde ne rejette pas les misérables, ains s'exerce à leur faire du bien, faisant le sujet de sa gloire sur leur abjection.

Je voudrois avoir un bon marteau pour émousser la pointe de votre esprit, qui est trop subtil ès pensées de votre avancement. Je vous ai dit si souvent qu'il faut aller à la bonne foi en la dévotion, et comme l'on dit, à la grosse

mode[1]. Si vous faites bien, louez Dieu : si vous faites mal, humiliez-vous. Je sais bien que faire mal de guet-apens, vous ne le voulez pas : les autres maux ne servent qu'à nous humilier.

Ne craignez donc plus, et ne soyez plus à picoter sur votre chère conscience ; car vous savez bien qu'après vos diligences il ne vous reste plus rien à faire auprès de notre Seigneur, qu'à réclamer son amour qui ne désire de vous que le vôtre.

Faites ainsi, ma très-chère fille, et cultivez soigneusement la douceur et l'humilité intérieure. Je fais incessamment mille souhaits de bénédiction sur vous ; et surtout que vous soyez humble, douce et toute sucrée ; et que vous fassiez profit de vos peines, les acceptant amoureusement pour l'amour de celui qui, pour l'amour de vous, en a tant souffert. Je suis, ma très-chère fille, en lui, etc.

1. *Grosso modo.*





61. — A UN DE SES AMIS,

Sur la mort de M. et Mme de Torens. (Fragment.)

6 novembre 1617.

Toute cette année nous avons vécu parmi les adversités; et je crois que vous aurez su le trépas inopiné de mon frère et de ma sœur; que j'appelle inopiné, car qui l'eût pensé? mais trépas très-heureux, pour le genre de mort, et la sainteté du passage. Car particulièrement ma chère petite sœur fit son départ avec tant de gaieté et de suavité, qu'un médecin qui la vit mourir, me dit que si les anges étoient mortels, ils désireroient cette sorte de mort. Mais en somme, que pouvons-nous dire en toutes ces occurences? Il est mieux de ne rien dire que ce qui est écrit : *Obmutui, et non aperui os meum; quoniàm, Domine, tu fecisti*[1]*;* et à la vérité, pour parler cœur à cœur avec vous, je n'ai presque jamais osé ajouter ce qui suit : *Amove à me*

1. Je suis demeuré dans le silence, et n'ai point ouvert la bouche pour me plaindre, parce que c'est vous, Seigneur, qui m'avez fait porter le coup de cette affliction. (Ps. XXXVIII, 10.) Saint François de Sales prononça ces mêmes paroles à la mort de sa mère.

plagas tuas[1]. Je prierai Dieu qu'il sanctifie sa volonté en vous, et vous en sa volonté, qu'il soit votre consolation et de madame, que je vous prie trouver bon que je nomme ma chère fille. *Sic state in Domino, carissimi*[2], *et diligentem diligite.* Je suis, monsieur, votre, etc.



62. — A MADEMOISELLE DE CHAILLOT.

Le Saint la félicite sur son heureux mariage.

27 décembre 1617.

MADEMOISELLE[3], les marques d'une vraie vertu et piété que j'ai vues en votre âme, et l'estime que je fais de votre mérite, ne permettront jamais que je cesse de vous honorer et chérir parfaitement. C'est pourquoi, bien que par les projets de l'année passée, je devois m'imaginer que vous n'étiez plus ici, si est-ce que je n'ai pu m'empêcher que d'abord mon cœur ne vous

1. Éloignez vos plaies de dessus moi. (Ps. XXXVIII, 11.)

2. Demeurez ainsi dans le Seigneur, mes bien-aimés (Philip, IV), et aimez celui qui vous aime.

3. On appeloit alors *mademoiselle* les femmes mariées, même dans les familles nobles, qui n'avoient pas de grandes terres ou de grandes charges.

cherchât autour de madame votre mère, et je ne vous ai cherchée que pour premièrement me réjouir avec vous de votre heureux mariage: car on m'en dit beaucoup de bien; que vous avez tant de contentement, et que vous en rendez tant; que monsieur votre mari est si vertueux, et que le lien d'une sainte et forte amitié vous tient unis ensemble; en somme, que vous avez toute occasion de louer Dieu, qui vous a fait rencontrer si favorablement le soin de monsieur votre père et de madame votre mère.

Et puis, me ressouvenant que vous avez été un peu ma fille spirituelle, je vous supplie de vivre bien conformément à la grâce que notre Seigneur vous a faite, et de correspondre fidèlement à la lumière qu'il vous a envoyée par tant d'instructions qu'il vous a fait donner.

Souvenez-vous, mademoiselle, de vivre tous les jours en humilité, afin que Dieu vous bénisse en toute votre maison, puisqu'il est certain que *Dieu résiste aux superbes* et vains, *et donne aux humbles sa grâce*[1]. Rien ne vous honorera tant que cette humilité; car *Dieu exalte les humbles*[2]. Elle vous acquerra toutes sortes de bénédictions.

Souvenez-vous encore de bien employer le temps; il n'y a rien qui fasse tant arriver

1. Jacob, IV, 6.
2. Luc., I, 52.

d'honneur, de réputation et de bonheur sur nous, que de ne point s'amuser.

Je ne vous dis rien de la sainte dévotion, qui est désirable en tous temps et en tous lieux; car, comme vous savez, parmi les joies et contentements elle modère nos esprits; entre les adversités elle nous sert de refuge et nous délasse; et quoi qu'il nous arrive, elle nous fait bénir Dieu, qui est meilleur que tout ce qu'on peut désirer. Elle rend la jeunesse et plus sage et plus aimable, et la vieillesse moins insupportable et ennuyeuse.

Voyez, je vous supplie, ce que j'ai marqué au livre de l'*Introduction à la vie dévote*, de la douceur et suavité que l'on doit soigneusement nourrir au mariage; et pour bien apprendre à pratiquer les enseignements que vous y trouverez, il faut commencer dès maintenant d'en essayer en faisant faire l'exercice du matin et du soir; et quand vous serez quelquefois en prières, priez, je vous supplie, un peu pour moi, qui de tout mon cœur vous souhaite et à monsieur votre mari, que je veux honorer de toute ma force, mille et mille bénédictions, demeurant, mademoiselle, votre, etc.





63. — A UNE DAME.

Le Saint lui promet deux de ses portraits qu'elle lui avoit demandés. Il lui donne des conseils sur l'oraison, et l'exhorte à s'acquitter fidèlement de ses devoirs domestiques.

20 juin 1618.

PAR cette si assurée commodité, je vous dirai, ma très-chère fille, que notre mère (la mère de Chantal) dit la vérité. Je suis extrêmement accablé, non tant d'affaires comme d'empêchements, mais d'empêchements dont je ne me puis déprendre. Néanmoins je ne voudrois certes pas, ma très-chère fille, que pour cela vous laissassiez de m'écrire quand il vous plaira : car la réception de vos lettres me délasse et me récrée beaucoup. Seulement faut-il que vous me soyez un peu bonne en m'excusant, quand je serai un peu tardif à répondre; puisque je vous puis assurer que ce ne sera jamais que par nécessité que je différerai, mon esprit prenant bien plaisir à visiter le vôtre.

Je ne vous saurois rien refuser, ma très-chère fille ; et partant, les deux portraits que vous désirez se feront. Que n'ai-je désiré de conserver l'image de notre Père céleste en mon âme,

avec l'intégrité de sa ressemblance! Ma très-chère fille, vous m'aiderez bien à demander la grâce qu'elle soit réparée en moi.

Votre sorte d'oraison est très-bonne, ains beaucoup meilleure que si vous y faisiez des considérations et discours; puisque les considérations et les discours ne servent que pour exciter les affections : de sorte que s'il plaît à Dieu de nous donner les affections sans discours ni considérations, ce nous est une grande grâce. Le secret des secrets en l'oraison, c'est de suivre les attraits en simplicité de cœur. Prenez la peine ou de lire, ou de vous faire lire, si vos yeux ne peuvent fournir à cela, le septième livre du *Traité de l'amour de Dieu*, et vous y trouverez tout ce qui vous sera nécessaire de connoître de l'oraison.

Je me ressouviens fort bien qu'un jour en la confession vous me dîtes comme vous faisiez, et je vous dis que cela alloit fort bien; et qu'encore qu'il fallût porter un point, si toutefois Dieu vous tiroit à quelques affections, soudain que vous seriez en sa présence, il ne falloit point s'attacher au point, ains suivre l'affection; et quand elle sera plus simple et plus tranquille, elle sera meilleure; car elle attache plus fortement l'esprit à son objet.

Mais, ma très-chère fille, étant une fois résolue de cela, ne vous amusez point, au

temps de l'oraison, à vouloir savoir ce que vous faites, et comme vous priez : car la meilleure prière ou oraison, c'est celle qui nous tient si bien employés à Dieu, que nous ne pensons pas en nous-mêmes ni en ce que nous faisons. En somme, il faut aller là simplement, à la bonne foi et sans art, pour être auprès de Dieu, pour l'aimer, pour s'unir à lui. Le vrai amour n'a guère de méthode.

Demeurez en paix, ma très-chère fille, marchez fidèlement au chemin auquel Dieu vous a mise : ayez bien soin de contenter saintement celui qu'il vous a associé ; et comme une petite mouche à miel, en faisant soigneusement le miel de la sacrée dévotion, faites encore bien la cire de vos affaires domestiques : car si l'un est doux au goût de notre Seigneur, qui étant en ce monde, *mangea le beurre et le miel*[1]; l'autre aussi est à son honneur, puisqu'il sert à faire les cierges allumés de l'édification du prochain.

Dieu qui vous a prise par la main, vous conduise, ma très-chère fille, que je chéris tendrement, et plus que paternellement votre âme et votre cœur, que Dieu veuille de plus en plus rendre sien. *Amen*. Vive Jésus.

1. Is., VII, 15.





64. — A UNE DAME.

Félicitation pour le rétablissement de la santé de son père. Exhortation de s'abandonner à la Providence.

16 janvier 1619.

Il me semble, ma très-chère fille, que votre cœur est tellement assuré de l'invariable affection que j'ai pour lui, qu'il ne sauroit meshui plus en douter : ce que Dieu fait est bien fait. Que si j'ai tardé à vous écrire, attribuez-le, je vous prie, à ce tracas insupportable, parmi lequel il faut faire plus qu'on ne peut et qu'on ne veut; et ne faire pas ce que l'on veut encore que l'on le peut.

J'ai bien appréhendé ci-devant que la maladie de monsieur votre père ne vous tînt en peine; mais maintenant que, grâces à Dieu, il reprend forces et santé, je suis bien fort soulagé de ce côté-là.

O Dieu, ma très-chère fille, que c'est une leçon digne d'être bien entendue, que cette vie ne nous est donnée que pour acquérir l'éternelle ! Faute de cette connoissance, nous établissons nos affections en ce qui est de ce monde dans lequel nous passons ; et, quand il le faut quitter, nous sommes tout étonnés et effrayés.

Croyez-moi, ma très-chère fille, pour vivre content au pèlerinage, il faut tenir présente à nos yeux l'espérance de l'arrivée en notre patrie, où éternellement nous arrêterons; et cependant croire fermement, car il est vrai, que Dieu, qui nous appelle à soi, regarde comme nous y allons, et ne permettra jamais que rien nous avienne que pour notre plus grand bien : il sait qui nous sommes, et nous tendra sa main paternelle ès mauvais pas, afin que rien ne nous arrête.

Mais pour bien juger de cette grâce, il faut avoir une entière confiance en lui.

Ne prévenez point les accidents de cette vie par appréhension, ains prévenez-les par une parfaite espérance, qu'à mesure qu'ils arriveront, Dieu, à qui vous êtes, vous délivrera; il vous a gardée jusqu'à présent; tenez-vous seulement bien à la main de sa providence, et il vous assistera en toutes occasions; et où vous ne pourrez pas marcher, il vous portera. Que devez-vous craindre, ma très-chère fille, étant à Dieu, qui nous a si fortement assuré *qu'à ceux qui l'aiment tout revient à bonheur*[1]. Ne pensez point à ce qui vous arrivera demain; car le même Père éternel qui a soin aujourd'hui de vous en aura soin demain et toujours : ou

1. Rom., VIII, 28.

il ne vous donnera pas de mal, ou, s'il vous en donne, il vous donnera un courage invincible pour le supporter.

Demeurez en paix, ma très-chère fille ; ôtez de votre imagination ce qui vous peut troubler, et dites souvent à notre Seigneur : *O Dieu ! vous êtes mon Dieu, et je me confierai en vous ; vous m'assisterez, et serez mon refuge et je ne craindrai rien;* car non-seulement vous êtes avec moi, mais vous êtes en moi, et moi en vous. Que peut craindre l'enfant entre les bras d'un tel père? Soyez bien un enfant, ma très-chère fille : comme vous savez, les enfants ne pensent pas à tant d'affaires : ils ont qui y pense pour eux : ils sont seulement trop forts, s'ils demeurent avec leur père. Faites donc bien, ma très-chère fille, et vous serez en paix.





65. — A UNE DAME.

Exhortation à la confiance en la divine Providence, et à la constance dans les tracas domestiques.

Paris, 26 avril 1619.

MADAME, ce me sera toujours une fort particulière consolation quand j'aurai le bonheur de recevoir de vos lettres : car en vérité je vous chéris et honore parfaitement, puisqu'il a plu à notre Seigneur de me faire voir votre cœur, et au milieu d'icelui le sacré désir d'aimer invariablement cette divine bonté, en comparaison de laquelle, comme il n'y a rien de bon, aussi n'y a-t-il rien d'aimable.

Mais croyez bien, ma très-chère fille, car je ne puis empêcher mon cœur de pousser ce mot cordial, croyez, je vous supplie, que si mes souhaits sont exaucés, vous ferez un continuel progrès en cette sainte dilection : car je n'oublierai jamais d'en supplier Dieu, et de lui offrir plusieurs sacrifices à cette intention. Mais il faut dire quelque chose sur votre lettre.

Vous voyez comme la Providence céleste est douce envers vous, et qu'elle ne diffère son secours que pour provoquer votre confiance

L'enfant ne périra jamais, qui demeurera entre les bras d'un père qui est tout-puissant. Si notre Dieu ne nous donne pas toujours ce que nous lui demandons, c'est pour nous retenir auprès de lui, et nous donner sujet de le presser et contraindre par une amoureuse violence, ainsi qu'il fit voir en Emmaüs, avec ces deux pèlerins, avec lesquels il n'arrêta que sur la fin de la journée, et bien tard, quand ils le forcèrent. En somme, il est gracieux et débonnaire; car soudain que nous nous humilions sous sa volonté, il s'accommode à la nôtre.

Tâchez donc, ma très-chère fille, à fortifier de plus en plus votre confiance en cette sainte Providence, et l'adorez fréquemment en vos retraites spirituelles, et par ces regards intérieurs dont nous parlons en la pratique.

Je loue Dieu que vous soyez plus constante, nonobstant vos perpétuels tracas domestiques, parmi lesquels il faut faire valoir votre dilection, comme le courage ès batailles.

Madame de Chantal est ici avec sa petite troupe. Le vingt-huitième avril, elles commenceront à chanter les offices en public, ayant trouvé beaucoup plus de faveur en l'âme de monsieur le cardinal, que les premières apparences ne promettoient.

Je ne manquerai pas d'imprimer un singulier amour pour votre personne en cette con-

grégation, spécialement au cœur de madame de Chantal; vous assurant que je désire grandement que vous soyez toute comblée de cette pure charité, qui vous rende à jamais agréable à Dieu, et à toutes les créatures qui le servent. Ainsi soit-il. Et je suis sans fin, votre, etc.



66. — A UN GENTILHOMME.

On ne peut avoir la véritable intelligence de l'Écriture sainte hors de l'Église.

2 juillet 1619.



ONSIEUR, il est fort vrai que l'Ecriture sacrée contient avec beaucoup de clarté la doctrine requise pour votre salut et ne pensez jamais le contraire.

Il est encore vrai que c'est une très-bonne méthode d'interpréter l'Écriture sacrée, de conférer les passages d'icelle les uns avec les autres, et réduire le tout à l'analogie de la foi, et cela aussi l'ai-je toujours dit. Mais toutefois je ne laisse pas de croire fort assurément, et de dire constamment, que nonobstant cette admirable et aimable clarté de l'Écriture ès choses nécessaires à salut, l'esprit humain ne trouve pas toujours le vrai sens d'icelle, ains peut errer, et d'effet erre très-souvent en l'in-

telligence des passages les plus clairs et les plus nécessaires à l'établissement de la foi.

Témoin les erreurs luthériennes, les livres calvinistes qui, sous la conduite des Pères de la prétendue réformation, demeurent en une contention irréconciliable sur l'intelligence des paroles de l'institution de l'Eucharistie ; et se vantant l'un et l'autre parti d'avoir soigneusement et fidèlement examiné le sens de ces paroles par le rapport de la conférence des autres passages de l'Écriture, et le tout ajusté à l'analogie de la foi, demeurent néanmoins contraires en l'intelligence des paroles de si grande importance. L'Écriture est donc claire ès paroles ; mais l'esprit de l'homme est obscur, et comme une chouette ne peut voir cette clarté.

La méthode susmentionnée est très-bonne ; mais l'esprit humain n'en sait pas user. C'est l'esprit de Dieu, monsieur, qui nous a donné l'Écriture, et c'est le même esprit qui en donne le vrai sens, et ne le donne qu'à son Église, colonne et appui de vérité ; Église, par le ministère de laquelle ce divin esprit garde et maintient sa vérité, c'est-à-dire le vrai sens de sa parole ; et Église qui seule a l'infaillible assistance de l'esprit de vérité, pour bien, dûment, et infailliblement trouver la vérité en la parole de Dieu. Si que, qui cherche la vérité

de cette céleste parole hors de l'Église qui en est la gardienne, ne la trouve jamais : et qui la veut savoir autrement que par son ministère, en lieu de la vérité, il n'épousera que la vanité; et en lieu de la certaine clarté de la parole sacrée, il suivra les illusions de ce faux ange, qui se transfigure en ange de lumière.

Ainsi firent jadis tous les hérétiques, qui tous ont eu prétexte de mieux entendre l'Écriture, et de vouloir réformer l'Église, cherchant en vain la vérité hors du sein de l'épouse à laquelle l'époux céleste l'avoit confiée, comme à une fidèle dépositaire et gardienne, qui la distribueroit aux chers enfants du lit nuptial, qui est et sera à jamais sans macule.

C'est donc cela que je vous dis en substance, monsieur; qui n'est ni de loin ni de près contraire à la doctrine es saints Pères allégués par M. de Mornay[1], au livre qu'il vous plut m'envoyer hier au soir, et que je vous

1. Philippe de Mornay, seigneur du Plessis-Marly, embrassa la religion protestante à l'âge de neuf ou dix ans.

Le roi Henri IV, qui l'avoit attiré à sa cour, le fit gouverneur de Saumur et conseiller d'État; il en reçut aussi des services importants. Après la conversion du roi, le sieur de Mornay se retira de la cour. Alors il fit sur l'Eucharistie un grand ouvrage qui le rendit considérable parmi ceux de son parti, et qui fut le sujet de la conférence de Fontainebleau, l'an 1600, entre le cardinal du Perron et le sieur du Plessis.

renvoie ce matin, avec remercîment et protestation que je désirerai continuellement de pouvoir, par quelque heureuse occasion, témoigner, monsieur, que je suis votre, etc.



67. — A UNE DAME.

Consolation sur la mort de son fils. Exemple de la sainte Vierge au pied de la croix.

23 août 1619.

AYANT su votre situation, ma très-chère fille, mon âme en a été touchée de la mesure de l'amour cordial que Dieu m'a donné pour vous; car je vous vois, ce me semble, grandement assaillie de déplaisir, comme une mère qui est séparée de son fils unique, et certes bien aimable.

Je ne doute pas pourtant que vous ne pensiez bien et ne soyez très-assurée que cette séparation ne soit pas de longue durée, puisque tous nous allons à grands pas où ce fils se retrouve, entre les bras, comme nous devons espérer, de la miséricorde de Dieu. C'est pourquoi vous devez mitiger et adoucir, tant qu'il vous sera possible, par la raison, la douleur que la nature vous donne.

Mais je vous parle trop réservément, ma très-chère fille. Il y a si longtemps que vous avez désiré de servir Dieu, et que vous êtes apprise à l'école de la croix, que non-seulement vous acceptez celle-ci patiemment, mais je m'assure, doucement et amoureusement, en considération de celui qui porta la sienne jusqu'à la mort, et de celle qui n'ayant qu'un fils, mais fils d'amour incomparable, le vit mourir sur la croix avec des yeux pleins de larmes, et un cœur plein de douleur, mais de douleur suave et douce, en faveur de votre salut et de celui de tout le monde.

Enfin, ma très-chère fille, vous voilà dépouillée et dénuée du vêtement le plus précieux que vous eussiez. Bénissez le nom de Dieu, qui vous l'avoit donné, et l'a repris, et sa divine majesté vous tiendra lieu d'enfants. Pour moi, j'ai déjà prié Dieu pour ce défunt, et continuerai selon le grand désir que j'ai à votre âme, laquelle je prie la bonté éternelle de notre Seigneur vouloir remplir de bénédictions, et suis sans réserve tout vôtre, ma très-chère fille, et votre, etc.





68. — A UNE DAME,

Sur la mort de son neveu. (Fragment.)

Amboise, 22 septembre 1619.

O le brave et bon frère que vous avez ici! Hélas! le départ de son pauvre petit François ne l'a touché que comme un père qui voit partir son fils de sa maison, et s'éloigner de lui pour approcher un grand roi, et recevoir ses faveurs. Voilà certes, comme il faut vivre en cette vie si pleine d'inconstances et d'événements divers. Mais quand ce frère a su votre maladie, et celle de notre sœur Marie, son cœur s'est attendri, et son sentiment a paru sur ses yeux; et toutefois il demeure ferme et sans trouble, tant il est vertueux et vertueusement chretien.

Et moi, ma très-chère fille, j'espère que Dieu ayant reçu en sacrifice de suavité l'acquiescement de ce père et le vôtre, et celui du grand-père et de la grand'mère, et des tantes, il ne permettra pas que la tribulation fasse plus de progrès; ainsi je l'en supplie, et qu'il vous fasse sainte.





69. — A UNE DAME,

Sur la mort de son fils.

Annecy, 2 décembre 1619.

Le père confesseur de sainte Claire de Grenoble me vient de dire que vous avez été extrêmement malade, ma très-chère fille, après que vous avez vu passé[1] le cher N., et guéri d'une grande infirmité. Je vois parmi tout cela votre cœur bien-aimé, qui, avec une grande soumission à la divine providence, dit que tout cela est bon, puisque la main paternelle de cette suprême bonté a donné tous ces coups.

O que cet enfant est heureux d'être volé au ciel comme un petit ange, avant que d'avoir presque touché la terre ! Quel gage avez-vous là-haut, ma très-chère fille ! Mais vous aurez, je m'assure, traité cœur à cœur avec notre Sauveur, de cette affaire; et il aura déjà saintement accoisé la tendreté naturelle de votre maternité, et vous aurez déjà plusieurs fois prononcé, de tout votre cœur, la protestation filiale que notre Seigneur nous a enseignée :

1. *Guéri d'une grande infirmité*, c'est-à-dire, délivré de la vie, mort.

Oui, *Père* éternel; *car ainsi vous a-t-il plu de faire*, *et il est bon qu'il soit ainsi*[1].

O ma fille, si vous avez fait comme cela, *vous êtes* heureusement *morte* en ce divin Sauveur avec cet enfant, *et votre vie est cachée avec lui en Dieu ; et quand le Sauveur paroîtra*, *qui est votre vie*, *alors vous paroîtrez avec lui en gloire*[2]. C'est la façon de parler du Saint-Esprit en l'Écriture.

Nous pâtissons, nous souffrons, nous mourons avec ceux que nous aimons, par la dilection qui nous tient à eux; et quand ils souffrent et meurent en notre Seigneur, et que nous acquiesçons en patience à leurs souffrances et trépas pour l'amour de celui qui, pour notre amour, a voulu souffrir et mourir, nous souffrons et mourons avec eux : tout cela bien ramassé, ma très-chère fille, sont des richesses spirituelles incomparables; et nous les connoîtrons un jour, quand, pour ces légers travaux, nous verrons des récompenses éternelles.

Cependant, ma très-chère fille, puisque vous avez été volontiers malade, tandis que Dieu a voulu que vous le fussiez, guérissez aussi maintenant de bon cœur, puisqu'il veut que vous

1. Matt., XI, 26.
2 Coloss., III, 3 et 4.

guérissiez. Ainsi je le supplie continuellement, ma très-chère fille, que nous soyons à lui, sans réserve ni exception, en santé et en maladie, en tribulation et en prospérité, en la vie et en la mort, au trépas et en l'éternité. Je salue votre cœur filial, et suis votre, etc.



70. — A UN DE SES AMIS.

Au sujet du mariage dont il est parlé dans la lettre suivante.

Avant le 13 décembre 1619.

Monsieur, je me suis un peu dilaté avec vous pour me soulager; non que je sois grandement touché ni des censures ni des blâmes qu'on jette contre moi pour ce sujet : car je sais que devant Dieu je suis sans coulpe; mais je suis pourtant marri du soulèvement de tant de passions autour d'une affaire où j'en ai eu si peu. Ceux qui me connoissent savent bien que je ne veux rien ou presque rien, avec passion et violence, et quand je fais des fautes, c'est par ignorance. Je voudrois bien pourtant regagner la bonne grâce de ces messieurs, en faveur de mon ministère. Si je ne puis, je ne laisserai pas *de marcher en icelui par l'infamie et bonne répu-*

tation, comme séducteur et véritable[1]. Je ne veux ni de vie ni de réputation, qu'autant que Dieu voudra que j'en aie, et je n'en aurai jamais que trop selon ce que je mérite.



71. — A M. L'ÉVÊQUE DE BELLEY.

Le Saint console son ami sur la mort de son père. Il se justifie de la censure qu'on avoit faite de sa conduite au sujet d'un mariage.

Avant le 13 décembre 1619.

MONSEIGNEUR, j'ai su depuis peu de jours que la divine Providence a enfin retiré du monde monsieur votre père : soudain je suis allé à l'autel offrir le Fils éternel à son Père pour l'âme de ce défunt, et recommander la vôtre et celle de madame votre mère, et celles de toute la troupe des frères et sœurs au Saint-Esprit, douce source de toute véritable consolation; car que peut-on faire de meilleur en telles occurrences ?

Certes, j'ai participé à votre déplaisir : mais la part que j'en ai prise n'aura en rien diminué de la totalité du vôtre. Oh ! si les afflictions devenoient moindres à mesure qu'elles

1. I. Cor., VI, 4 et 8.

sont répandues dans le cœur de plusieurs, que vous en auriez bon marché, ayant tant de personnes, et autour de vous, et bien loin de vous, qui vous honorent et aiment bien sincèrement, se communiquant les uns aux autres vos sentiments pour les ressentir avec vous!

Je n'ai rien à vous dire de plus sur ce sujet, sinon que toute ma vie j'honorerai la riche mémoire de ce bon seigneur trépassé, et serai invariablement très-humble serviteur de sa tant honorable postérité, et de madame sa veuve, qui a si heureusement coopéré au bonheur de sa vie, et à le faire vivre encore après sa mort, en la personne de tant de si dignes enfants.

Car au reste, de vouloir vous dire des paroles de consolation, je suis trop loin, et ne puis être ouï qu'après d'autres, si que ce seroit une impertinence excessive. Et de plus, quand j'eusse été auprès de vous, que vous eussé-je pu dire, sinon : *Bibe aquam de cisternâ tuâ* [1].

Quels parfums peut-on donner aux habitants de l'Arabie-Heureuse? On ne peut leur porter de suavité qui soit comparable à celle de leur pays : et ne peut-on leur dire autre chose, sinon : sentez, odorez, recevez les exhalaisons de vos cinnamomes, de vos baumes, de vos

1. Buvez l'eau de votre citerne. (Prov. V, 15.)

myrtes. Ainsi vous eussé-je dit, et à vous et à madame votre mère, à messieurs et mesdemoiselles vos frères et sœurs, vous envoyant tous à vous-mêmes pour vous consoler.

Mais moi, c'est la vérité que j'ai encore une douleur sur le sujet de ce trépas, qui me fâche toujours, quand j'y suis attentif; c'est qu'après une forte résolution d'aller prendre congé de ce bon père à mon départ de Paris, l'ayant réservé pour le dernier, comme celui à qui je devois beaucoup d'honneur, et qui étoit le plus près; ravi et emporté des visites qui me furent faites ce jour-là, je fus tellement suffoqué d'esprit que je ne pensai point à cette obligation sur l'occasion; et étant en chemin, lorsque je ne pouvois pas m'en acquitter, je m'en aperçus, comme seulement pour en être marri. Et quant à vous, Monseigneur, ce ne fut nullement faute d'attention, mais par la fausse assurance que mon hôte de Chartres me donna que vous étiez à Étampes, où après je me reconnus trompé, mais trop tard.

Or j'espère que ce bon seigneur m'a aisément pardonné, s'il faut ainsi dire; puisque voyant celui qui voit tout, il voit bien que cette mienne faute n'est point procédée de manquement d'honneur, de respect, et d'affection. Et vous me pardonnerez aisément celle-ci, par votre douceur et bonté envers moi. Dieu m'a

donné votre bienveillance, Dieu me la conservera, s'il lui plaît: car de moi-même je n'ai su la mériter, ni la conservation d'icelle.

Mais à propos de conserver les bienveillances, on m'écrit que je suis presque privé de celle de M. de Montelon pour le sujet du mariage de monsieur de N. Et encore faut-il que je vous rende compte de ceci, puisque vous êtes celui qui me l'aviez procurée; et en un mot je puis dire avec vérité, que hors les véritables témoignages que j'ai rendus une seule fois à madame de N. de la vertu et bonnes qualités de son mari, je n'ai rien coopéré à ce mariage, sinon qu'après avoir vu et su les fortes et véhémentes liaisons d'affections, avec des grandes promesses réciproques d'un futur mariage entre les deux parties, faites pendant que j'étois à Maubuisson, et de plus la demoiselle se promettre très-assurément que mademoiselle de N. approuveroit tout; je dis alors qu'encore que je ne doutasse point de leur discrétion à la suite de leurs affections, néanmoins je leur conseillois de ne pas beaucoup tarder leur mariage; conseil conforme aux décrets de l'Église, et que je donnai, ne regardant qu'au plus grand bien et à la plus grande assurance de ces âmes, et l'observance des commandements de Dieu.

Il y a encore ceci de considérable, que

M. de Montelon, lorsqu'il me parla de ce sujet, ne me témoigna point d'avoir une si grande aversion, ni un si grand intérêt dans cette affaire, que pour cela j'eusse pu croire qu'il en prendroit tant d'ardeur de mécontentement; de sorte que je ne puis encore soumettre mon jugement pour me tenir coupable en cet endroit, quoique grandement marri de voir tant de passions émues à cette occasion, pour l'accoisement desquelles je n'ai autre chose à dire, sinon : *Redime me à calumniis hominum*[1] à celui devant lequel je suis sans fin, Monseigneur, votre, etc.



72. — A UN DE SES ONCLES[2].

Sur la mort de sa fille tuée d'un coup de tonnerre.

16 janvier 1620.

Monsieur mon oncle, il me semble que je vois votre esprit doublement affligé, pour le trépas de mademoiselle ma cousine, et pour la façon d'icelui; car moi-même, à la vérité, ai eu ce double sentiment. Mais pourtant, bien que la douleur

1. Délivrez-moi des calomnies des hommes. (Ps. LXVIII, 134.)
2. Le même à qui il écrit la lettre du 12 octobre 1611.

ne puisse pas être sitôt tout à fait apaisée, nous devons néanmoins l'adoucir le plus qu'il nous sera possible par toutes sortes de bonnes et véritables considérations.

Or, qu'elle soit trépassée, c'est un accident si commun, si général, et si inévitable, que ce seroit ne connoître pas ce que vous êtes, et la fermeté de votre esprit, que de vous vouloir donner du secours pour votre consolation en cela. Et quant au reste, ce sont des précédentes dispositions au trépas, et non les circonstances d'icelui qui sont en effet considérables. Cette chère fille étoit bonne et vertueuse, et, comme je m'assure, elle hantoit les saints sacrements, et par conséquent étoit toujours bien disposée, au moins suffisamment pour se conserver en la grâce de Dieu; c'est pourquoi son trépas n'a pu être que bon, non plus que celui de saint Siméon Stylite, que la foudre et feu du ciel tua sur la colonne.

Il faut entrer dans cette admirable Providence de Dieu, et s'accoiser en ses ordonnances, avec une sainte confiance qu'elle aura eu soin de cette bonne âme, qu'elle aura peut-être purifiée en ce feu, pour lui éviter celui du purgatoire.

En somme, il faut donner passage aux afflictions dedans nos cœurs; mais il ne leur faut pas permettre d'y séjourner. Dieu, votre

bon ange, et la sagesse que votre longue expérience vous a acquise, vous suggéreront mieux tout ceci que je ne saurois dire : mais je le dis pour vous témoigner qu'après avoir contribué mes prières à votre consolation et conservation, je voudrois bien y dédier tout ce qui seroit en mon pouvoir ; puisque ayant le bien et l'honneur de vous être si proche, j'ai encore le devoir avec une très-sincère volonté, monsieur mon oncle, d'être à jamais votre, etc.



73. — A UN GENTILHOMME.

Au sujet de son mariage, dont il est parlé dans les deux lettres avant le 13 décembre 1619, nos 70 et 71.

Le 8 avril 1620.

Monsieur mon très-cher frère, ne prenez pas garde à ce que j'ai tant tardé de vous écrire : car vous auriez grand tort, si vous pensiez que pour cela j'aie jamais cessé de vous chérir et honorer tendrement et très-partialement · et d'autant plus certes, que je vous savois être en peine sous la persécution que l'on faisoit à votre personne et à mon nom : mais j'avois quelque défiance que mes lettres n'eussent été ni utiles ni à propos, si l'on eût su que vous

les eussiez reçues. Or laissons cette pensée, et pour moi j'ai toujours espéré que votre mariage réussiroit grandement heureux en son progrès, cette entrée ayant été si fâcheuse : car c'est une des ordinaires méthodes dont la providence de Dieu use, de faire naître les épines avant les roses.

On m'écrit que votre amitié nuptiale est si entière et si parfaite, que rien plus; et n'est-ce pas là la véritable et certaine marque de la bénédiction de Dieu sur un mariage? Et ce que Dieu bénit, qu'importe-t-il que les hommes le censurent? Continuez seulement en cette bénédiction, et nourrissez soigneusement ce bonheur par une persévérante fidélité au service de la divine majesté; et que tout le monde parle tant qu'il voudra. Mais on me dit que tous ces messieurs les parents commencent fort à s'apaiser, et je le crois aisément : car enfin ils ouvriront les yeux, et verront que la volonté de Dieu doit être adorée en tout ce qu'elle fait, et qu'elle a fait cette liaison de sa sainte main. Je finis donc, vous assurant que je suis sans fin, monsieur mon très-cher frère, votre, etc.





74. — A MADEMOISELLE DE FROUVILLE, A PARIS.

Sur sa vocation.

21 mai 1620.

Or sus, au nom de Dieu, ma très-chère fille, il est vrai, Dieu veut que vous vous serviez de mon âme avec une confiance toute entière, pour tout ce qui regarde le bien de la vôtre, laquelle pour cela il m'a rendue toute chère et précieuse en son céleste amour.

Vous voilà donc hors de cette fâcheuse affaire, ma très-chère fille, avec une entière liberté, que la Providence éternelle vous a donnée; et puisque vous le connoissez ainsi, bénissez du plus profond de votre esprit cette divine douceur: et moi, je l'en bénirai avec vous, destinant à cela les sacrifices très-saints que j'offrirai sur ses autels sacrés. Car plus grande action de grâces ne puis-je faire à la divine Majesté, que de lui présenter celui pour lequel et par lequel tout lui est agréable au ciel et en la terre?

Mais, ma fille, que ferons-nous donc de cette liberté que nous avons? Nous la voulons, sans doute, toute immoler à celui de qui nous

la tenons. Car cette résolution est invariable, que sans réserve, ni exception quelconque, non pas même d'un seul moment, nous ne voulons vivre que pour celui, lequel, pour nous faire vivre de la vraie vie, voulut bien mourir sur la croix.

Mais comment? en quel état? en quelle condition de vie? De demeurer en l'état auquel vous êtes, ce seroit bien le plus aisé en apparence, mais en vérité le plus difficile. Ce monde de Paris, et même de toute la France, ne sauroit vous laisser vivre en paix dans ce milieu. Ils ne cesseroient de vous pousser violemment hors des limites de la résolution que vous en auriez prise; et de se promettre une résolution si constante, qu'on ne pût l'ébranler et même renverser; ce seroit se promettre un vrai miracle en cet âge, en cette forme de visage, entre tant de subtils avocats et intercesseurs que le monde et sa prudence auroit auprès de vous, qui, sans merci ni relâche quelconque, assailliroient, qui d'un côté, qui d'un autre, votre repos; et à force d'importunités, ou de déceptions et surprises, à la fin cheviroient de leurs entreprises et de votre force.

Et je vois bien que je ne dois rien dire de plus pour ce point; puisque vous-même en confessez la vérité, et connoissez qu'il y a de l'impossibilité. Reste donc pour sujet de

notre considération, le mariage ou la religion.

Mais, ma très-chère fille, il ne m'a pas été besoin d'une clarté extraordinaire pour discerner auquel des deux je vous dois conseiller de vous ranger : car, ainsi que vous me le décrivez clairement, et que vous me l'avez déjà fait connoître, tandis que j'avois le bien de vous ouïr parler confidemment de votre âme à la mienne, le sentiment que vous avez contre le mariage provient de deux causes, dont l'une presque suffiroit pour se résoudre à ne s'y point engager : une puissante aversion, un dégoût tout entier, une répugnance très-forte.

O ma fille, c'est bien assez, il n'en faut pas parler davantage. Hélas! ces âmes qui ont une inclination toute partiale pour le mariage, pour heureux qu'il soit, y trouvent tant d'occasions de patience et de mortification, qu'à grand'peine, en peuvent-elles porter le fardeau. Et comment feriez-vous, y entrant tout à fait à contre-cœur? Ès autres conditions j'ai vu cent fois de l'allégement : en celle-ci jamais.

Certes, les Apôtres ayant ouï parler une fois notre Seigneur de l'indissoluble lien du mariage, lui dirent : *Seigneur, s'il en va de la sorte, il n'est donc pas expédient de se marier?* Et notre Seigneur approuvant leur opinion,

leur répondit : *Tous ne comprennent pas ce mot : qui le peut comprendre le comprenne*[1]. Ma chère fille, et moi après vous avoir ouï parler, et vu votre lettre sur ce sujet, je vous dis : Certes, ma fille, puisqu'il est ainsi, il n'est pas expédient de vous marier : et bien que tous ne comprennent pas, c'est-à-dire, n'embrassent pas, n'empoignent pas cette parole, n'en entendent pas le bonheur, ne s'en prévalent pas ; si est-ce que, quant à vous, ma très-chère fille, vous vous en pouvez aisément prévaloir, vous pouvez facilement atteindre à ce bien-là, et comprendre et savourer ce conseil. Et faites-le donc.

Or je dis donc d'autant plus assurément ceci, que je vois en vous le mariage plus périlleux qu'à une autre, à cause de ce courage prétendant que vous marquez, qui vous feroit incessamment soupirer après les agrandissements, et vous feroit nager continuellement dans la vanité.

Mais cette résolution étant prise, sans qu'il y ait sujet d'en avoir aucun scrupule, il est bien plus difficile de vous dire ensuite : Entrez donc en religion. Et néanmoins il faut par force vous le dire puisque ni les mœurs, ni les humeurs de la France, ni les inclinations de

1. Matt., XIX, 3 et seq.

vos parents, ni votre âge, ni votre mine, ne vous sauroient permettre de demeurer comme vous êtes. Je vous dis donc ainsi par force : Ma fille, entrez en religion ; mais en vous le disant, je sens une secrète suavité dans cette force, qui fait que cette force n'est point forcée, ains douce et agréable. Les anges contraignirent le bon homme Lot, et sa femme, et ses filles, et les empoignèrent par la main, et de force les tirèrent hors de la ville[1] : mais Lot ne trouve point de violence en cette force, ains il dit qu'il connoît bien qu'il est en leurs bonnes grâces. Et notre Seigneur commande en sa parabole à son serviteur : contrains-les d'entrer[2]. Et pas un de ceux qui furent contraints ne dit : Laissez-moi, vous me blessez. Je suis forcé et je suis contraint de dire à ma fille : Entrez en religion ; mais cette contrainte ne fâche point mon cœur.

O ma fille, parlons un peu cœur à cœur ensemble ; pensez-vous que Dieu donne toujours la vocation de la religion, ou bien de la parfaite dévotion, selon les conditions naturelles et les inclinations des esprits qu'il appelle ? Non certes, ma fille ; ne craignez pas cela : la vie

1. Gen., XCI, 15, 16 et 17.
2. Luc., XIV, 16 et seq.

religieuse n'est pas une vie naturelle, elle est au-dessus de la nature, et faut que la grâce la donne, et soit l'âme de cette vie. Il est vrai que la Providence souveraine se sert maintes fois de la nature, pour le service de la grâce; mais il s'en faut bien que ce soit toujours, ni presque toujours.

Celui qui crioit si lamentablement : *Le bien que je veux, je ne le fais pas; mais le mal que je ne veux pas, est en moi;* c'est-à-dire, *en ma chair n'habite pas le bien, car le vouloir est attaché à moi; mais je ne trouve le moyen de le parfaire. Hélas! pauvre misérable que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort? La grâce de Dieu par Jésus-Christ*[1]: Ou bien : *Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ. Doncques moi-même je sers à la loi de Dieu en mon esprit, et de mon esprit; et à la loi du péché en ma chair, et de ma chair.* Celui-là, dis-je, montroit bien que sa nature ne servoit guère à la grâce, et que ses inclinations n'étoient guère soumises aux inspirations, et néanmoins, c'est un des plus parfaits serviteurs que Dieu ait jamais eus en ce monde, et lequel enfin fut si heureux que de pouvoir dire avec vérité : *Je vis moi, mais non plus moi, ains Jésus-Christ vit en moi*, après que

1. Rom., VIII, 15 et seq.

la grâce eut assujetti la nature, et que les inspirations eurent subjugué les inclinations.

Ma fille, ces craintes de trouver des supé rieures indiscrètes, et ces autres appréhensions que vous m'expliquez si fidèlement, tout cela s'évanouira devant la face de notre Seigneur crucifié, que vous embrasserez cordialement : votre esprit généreux de la générosité du monde changera de force, et se rendra généreux du courage des saints et des anges. Vous verrez la niaiserie de l'entendement humain en ses discours, et vous vous en moquerez. Vous aimerez la parole de la croix, que les païens ont tenue pour folie, et les juifs pour scandale; et laquelle à nous, c'est-à-dire à ceux qui sont sauvés, est la sagesse suprême, la force et vertu de Dieu[1].

Mais, ma fille, voici un adoucissement bien grand de ce conseil si absolu, et, ce me semble, si rigoureux. Vous êtes riche; la vingtième, ou peut-être centième partie de vos moyens suffiroit pour vous rendre fondatrice d'un monastère, et en cette qualité-là vous auriez un gracieux moyen de vivre religieusement hors la presse du monde, en attendant que l'usage, la considération, et l'inspiration donnassent le dernier courage à votre cœur, et

1. I. Cor., II, 18, 23 et 24.

le dernier comble à votre résolution, pour être tout à fait religieuse. Ainsi vous tromperiez finement votre nature, et attraperiez votre cœur subtilement. O vive le Sauveur à qui je suis consacré, que cet avis ne regarde que votre âme; et n'a nulle mine, ni à droite, ni à gauche, que votre paix et repos. Et cependant priez Dieu, ma très-chère fille; humiliez-vous, destinez votre vie à l'éternité, relevez vos intentions, purifiez vos prétentions, pensez souvent qu'un seul petit profit en l'amour de Dieu est digne de grande considération, puisqu'il agrandira notre gloire à toute éternité. En somme, votre esprit, et ce que Dieu a fait pour vous avoir à lui, et mille considérations vous appellent à une non vulgaire générosité chrétienne. Je vous conseille d'avoir confiance en la bonne Mère de la Visitation[1], comme à moi-même; car elle vous servira fidèlement. Or je suis sans fin ni réserve, votre, etc.

1 La mère de Chantal qui étoit alors à Paris.





75. — A UNE DEMOISELLE.

Saint François de Sales se plaint du refroidissement de cette demoiselle dans la piété. Il l'exhorte à choisir un état qui tienne le milieu entre le monde et la religion, et la détourne des procès.

9 juin 1620.

Cet aimable esprit que j'ai vu en vous quelques mois durant, tandis que vous étiez dans cette ville, ma très-chère fille, ne reviendra-t-il jamais dans votre cœur? Certes, quand je vois comme il est sorti, je suis en grande perplexité, non de votre salut, car j'espère que vous le ferez toujours; mais de votre perfection, à laquelle Dieu vous appelle, et n'a jamais cessé de vous appeler dès votre jeunesse.

Car je vous prie, ma très-chère fille, comment vous pourrois-je conseiller de demeurer au monde avec ce très-bon naturel que véritablement je connois en vous dans le fond de votre cœur; mais accompagné d'une si forte inclination à la hauteur et dignité de vie, et à la prudence et sagesse naturelle et humaine, et de plus d'une si grande activité, subtilité, et délicatesse d'entendement, que je craindrois infiniment de vous voir dans le monde n'y

ayant point de condition plus dangereuse en cet état-là, que le bon naturel environné de telles qualités, auxquelles si nous ajoutons cette incomparable aversion à la soumission, il n'y a plus rien à dire, sinon que pour aucune considération quelle qu'elle soit, il ne faut pas que vous demeuriez au monde.

Mais d'ailleurs comme pourrois-je vous conseiller d'entrer en religion, tandis que non-seulement vous ne le désirez pas, mais avec un cœur tout à fait contrariant à ce genre de vie ?

Il faudra donc chercher une sorte de vie qui ne soit ni mondaine, ni religieuse, et qui n'ait ni les dangers du monde, ni les contraintes de la religion. On pourra bien, ce me semble, obtenir que vous puissiez avoir l'entrée en quelque maison de la Visitation, pour vous recueillir souvent en cette façon de vie, et que néanmoins vous n'y demeuriez pas attachée, ains ayez un logis proche pour votre retraite, avec la seule sujétion de quelques exercices de dévotion propres à votre bonne conduite : car ainsi vous aurez la commodité de contenter votre esprit, qui hait si étrangement la soumission et la liaison à l'obéissance, qui a tant de peine à rencontrer des âmes faites à son gré, et qui est si clairvoyant à trouver les à-dire, et si douillet à les ressentir.

O quand je me mets en mémoire le temps heureux auquel je vous voyois, à mon gré, si entièrement dépouillée de vous-même, si désireuse des mortifications, si fort affinée à l'abnégation de vous-même, je ne puis que je n'espère de le revoir encore.

Quant à votre séjour, je vous en laisse le choix ; pour le mien, je crois qu'il ne sera qu'en ce pays-là, après le voyage de Rome dont je serai de retour à Pâques, ou environ, si je le fais. Mais pourtant faites un bon choix de lieu, où vous puissiez être bien assistée.

Puisque vous le voulez, je traiterai avec monsieur N. O Dieu ! que je désire ardemment et invariablement que vos affaires se passent sans procès ! Car en somme, l'argent que vos poursuites mangeront, vous suffira pour vivre : et en fin de cause, qu'y aura-t-il de certain ? Que savez-vous que les juges diront et détermineront de votre affaire ? Et puis vous passerez vos meilleurs jours en cette très-mauvaise occupation, et vous en restera peu pour être employé utilement à votre principal objet ; et Dieu sait si, après un long tracas, vous pourrez ramasser votre esprit dissipé, pour l'unir à sa divine bonté.

Ma fille, ceux qui vivent sur la mer, meurent sur la mer : je n'ai guère vu de gens embarqués dans les procès, qui ne meurent dans

cet embarras. Or voyez si votre âme est faite pour cela : si votre temps sera dignement destiné à cela : je veux dire : prenez M. Vincent (saint Vincent de Paul), examinez bien avec lui cette affaire, et coupez court.

Ne veuillez pas être riche, ma très-chère fille ; ou du moins, si vous ne le pouvez être que par ces misérables voies de procès, soyez pauvre plutôt, ma très-chère fille, que d'être riche aux dépens de votre repos.

Vous deviez faire hardiment votre confession générale, puisque vous ne pouviez accoiser votre conscience autrement, et qu'un docte et vertueux ecclésiastique vous le conseilloit. Mais il ne m'est pas loisible d'écrire davantage, ravi par les affaires, pressé par le départ de ce porteur.

Dieu soit au milieu de votre cœur. *Amen.*





76. — A MADEMOISELLE DE FROUVILLE, A PARIS.

Le Saint la félicite sur sa fidélité à la grâce.

Annecy, 9 août 1620.

Ce m'est une douceur nonpareille, ma très-chère fille, de voir l'opération céleste que le Saint-Esprit a faite en votre cœur, en votre si forte et généreuse résolution de vous retirer du monde. O que vous fîtes sagement suivant la sagesse surnaturelle, ma très-chère fille; car ainsi étoit-il en l'Évangile de la fête[1] qu'on célébroit, que notre Dame s'en alla tout hâtivement droit dans les monts de Juda[2]. Cette promptitude de faire la volonté de Dieu est un grand moyen d'attirer de grandes et puissantes grâces pour la suite et accomplissement de toute bonne œuvre; et vous voyez, ma très-chère fille, qu'après la rude secousse que votre cœur sentit, quand de vive force il se déprit de ses sentiments, humeurs et inclinations, pour suivre l'attrait supérieur, enfin vous voilà toute consolée et accoisée dans le bienheureux buisson que vous avez choisi pour chanter à

1. La Visitation de la Vierge.
2. Luc., I, 39.

jamais la gloire du Sauveur et Créateur de votre âme [1].

Or relevez, ma très-chère fille, relevez souvent vos pensées à cette éternelle consolation que vous aurez au ciel, d'avoir fait ce que vous avez fait : ce n'est rien certes, et je vois bien que vous le croyez ainsi : ce n'est tout à fait rien en comparaison de votre devoir, et de ces immortelles récompenses que Dieu vous a préparées. Car que sont toutes ces choses que nous méprisons et quittons pour Dieu? En somme, ce ne sont que des chétifs petits moments de libertés, mille fois plus sujettes que l'esclavage même; des inquiétudes perpétuelles, et des prétentions vaines, inconstantes, incapables d'être jamais assouvies, qui eussent agité nos esprits de mille sollicitudes et empressements inutiles, et ce pour des misérables jours si incertains, et courts, et mauvais.

Mais néanmoins il a plu ainsi à Dieu, que qui quitte ces néants et vains amusements de moments gagne en contr'échange une gloire d'éternelle félicité, en laquelle cette seule considération, d'avoir voulu aimer Dieu de tout notre cœur et d'avoir gagné un seul petit grade

1. La demoiselle à qui le Saint écrit étoit entrée chez les religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, a Paris.

d'amour éternel de plus, nous abîmera de contentement.

En vérité, ma très-chère fille, je n'avois garde de vous dire : Foulez aux pieds vos sentiments, vos défiances, vos craintes, vos aversions, si je n'eusse eu la confiance en la bonté de l'Époux céleste, qu'il vous donneroit la force et le courage de soutenir le parti de l'inspiration et de la raison, contre celui de la nature et de l'aversion.

Mais, ma très-chère fille, il faut que je vous dise que vous voilà doucement toute morte au monde, et le monde tout mort en vous. C'est une partie de l'holocauste, il en reste encore deux ; l'une est d'écorcher la victime, dépouillant votre cœur de soi-même, coupant et tranchant toutes ces menues impressions que la nature et le monde vous donnent ; et l'autre, de brûler et réduire en cendres votre amour-propre, et convertir toute en flammes d'amour céleste votre chère ame.

Or, ma fille certes toute très-chère, cela ne se fait pas en un jour, et celui qui vous a fait la grâce de faire le premier coup, fera lui-même avec vous les autres deux ; et parce que sa main est toute paternelle, ou il le fera insensiblement, ou s'il vous le fait sentir, il vous donnera la constance ains la joie qu'il donna au saint duquel nous faisons la fête sur la

grille[1]. C'est pourquoi vous ne devez point appréhender : *Qui vous a donné la volonté, il vous donnera l'accomplissement*[2]. *Soyez seulement fidèle en peu de choses, et il vous établira sur beaucoup de choses*[3].

Vous me promettez, ma très-chère fille, que si on vous le permet vous m'écrirez toutes les rencontres de votre heureuse retraite, et je vous promets qu'on vous le permettra, et que je recevrai ce récit avec un extrême amour. Dieu soit à jamais béni, loué, et glorifié, ma très-chère fille, et je suis en lui et pour lui très-singulièrement, etc.

1. Saint Laurent, qui fut brûlé à petit feu sur un gril.
2. Philipp., II, 13.
3. Matt., XXV, 21.





77. — A M. DE FROUVILLE,

Père de la demoiselle à qui les lettres 74 et 76 sont adressées, et qui lui avoit permis de se faire religieuse.

9 août 1620.

Monsieur, ayant su avec combien de résolution vous avez consenti à la soudaine et inopinée retraite de mademoiselle de Frouville votre fille bien-aimée, je ne me puis retenir de m'en réjouir de tout mon cœur avec vous, comme d'une action en laquelle Dieu aura pris son bon plaisir, et dont les anges et les saints auront glorifié extraordinairement la divine Providence.

Car je sais bien, monsieur, que cette fille vous étoit parfaitement précieuse, et que vous n'auriez pu la donner à la divine volonté, que premièrement vous ne vous fussiez abandonné tout à fait vous-même à son obéissance, qui est le plus excellent bonheur que l'on puisse souhaiter.

Or j'augure de plus, que pour ce saint sacrifice spirituel que vous avez si franchement fait à Dieu, sa souveraine et intime bonté vous donnera les mêmes bénédictions, qu'elle donna en

pareille occasion au grand Abraham[1]. Et ce sont les désirs que je fais sur vous, et sur toute votre maison, qu'en vous bénissant elle vous bénisse, établissant votre postérité en sa grâce contre toutes sortes de contradictions; et vous saluant très-humblement avec mademoiselle d'Interville votre compagne, je demeure, monsieur, votre, etc.



78. — A UNE DAME.

Conseils pendant sa grossesse.

29 septembre 1620.

Ma très-chère fille, je ne suis nullement étonné si votre courage vous semble un peu plus pesant et engourdi, car vous êtes grosse; et c'est une vérité manifeste, que nos âmes contractent ordinairement les qualités et conditions de nos corps en la portion inférieure; et je dis ainsi, ma très-chère fille, en la portion inférieure, parce que c'est celle-là qui tient immédiatement au corps, et qui est sujette à participer aux incommodités d'icelui : un corps délicat étant appesanti par le faix d'une gros-

1. Genèse, XXII, 17 et 13.

sesse, débilité par le travail du port d'un enfant, incommodé de plusieurs douleurs, ne peut pas permettre que le cœur soit si vif, si actif, si prompt en ses opérations; mais tout cela ne préjudicie nullement aux actes de l'esprit de cette partie supérieure, autant agréables à Dieu comme ils sauroient être parmi toutes les gaietés du monde ains certes plus agréables, comme faits avec plus de peine et conteste; mais ils ne sont pas si agréables à la personne qui les fait, parce que n'étant pas en la partie sensible, ils ne sont pas aussi sensibles ni délectables selon nous.

Ma très-chère fille, il ne faut pas être injuste, ni exiger de nous que ce qui est en nous. Quand nous sommes incommodés de corps et de santé, il ne nous faut exiger de notre esprit que les actes de soumission et d'acceptation du travail, et des saintes unions de notre volonté au bon plaisir de Dieu, qui se forme en la cime de l'âme; et quant aux actions extérieures, il les faut ordonner, et faire au mieux que nous pouvons, et nous contenter de les faire, encore que ce soit à contre-cœur, languidement et pesamment. Et pour relever ces langueurs, et pesanteurs, et engourdissements de cœur, et les faire servir à l'amour divin, il faut en avouer, accepter et aimer la sainte abjection : ainsi vous changerez le

plomb de votre pesanteur en or, et en un or plus fin que ne seroit celui de vos plus vives gaietés de cœur. Ayez donc patience avec vous-même. Que votre portion supérieure supporte le détraquement de l'inférieure ; et offrez souvent à la gloire éternelle de notre créateur la petite créature à la formation de laquelle il vous a voulu prendre pour coopératrice.

Ma très-chère fille, nous avons à Annecy un peintre capucin, qui, comme vous pouvez penser, ne fait point d'image que pour Dieu et son temple ; et bien que travaillant il ait une si grande attention, qu'il ne peut faire l'oraison à la même heure, et que même cela occupe et lasse son esprit ; si est-ce qu'il fait cet ouvrage de bon cœur pour la gloire qui en doit revenir à notre Seigneur, et l'espérance qu'il a que ces tableaux exciteront plusieurs fidèles à louer Dieu, et bénir sa bonté.

Or, ma chère fille, votre enfant qui se forme au milieu de vos entrailles sera une image vivante de la divine majesté ; mais cependant que votre âme, vos forces, votre vigueur naturelle est occupée à cet œuvre, elle ne peut qu'elle ne se lasse et ne se fatigue, et vous ne pouvez pas en même temps faire vos exercices ordinaires si activement et gaiement ; mais souffrez amoureusement ces lassitudes et pesanteurs en con-

sidération de l'honneur que Dieu recevra de votre production ; car c'est votre image, qui sera colloquée au temple éternel de la céleste Jérusalem, et sera regardée éternellement avec plaisir, de Dieu, des anges et des hommes ; et les saints en loueront Dieu, et vous aussi quand vous l'y verrez ; et cependant prenez patience de sentir votre cœur un peu engourdi et assoupi, et avec la partie supérieure attachez-vous à la sainte volonté de notre Seigneur, qui en a ainsi disposé selon sa sagesse éternelle.

En somme, je ne sais pas ce que mon âme ne pense pas et ne désire pas pour la perfection de la vôtre, laquelle, puisque Dieu l'a voulu, et le veut ainsi, est certes au milieu de la mienne ; plaise à sa divine bonté que et la vôtre et la mienne soient toutes deux selon son très-saint et bon plaisir, et qu'il remplisse toute votre chère famille de ses sacrées bénédictions, et spécialement, monsieur votre très-cher mari, de qui, ainsi que de vous, je suis invariablement, très-humble et plus obéissant serviteur.





79. — A SON FRÈRE, COADJUTEUR DE GENÈVE,

Au sujet d'un de leurs amis qui s'étoit fait calviniste, et étoit passé en Angleterre; ce que le Saint avoit appris par une lettre écrite à son frère.

Annecy, 21 novembre 1620.

VOILA une lettre que j'ai ouverte sans m'apercevoir qu'elle n'étoit pas pour moi. O Dieu ! mon très-cher frère, que de douleurs à mon âme quand je l'ai lue ! Certes il est fort véritable que de ma vie je n'ai eu si fâcheux étonnement. Est-il possible que cet esprit se soit ainsi perdu ? Il me disoit tant, que jamais il ne seroit autre chose qu'enfant de l'Église romaine, quoiqu'il crût que le pape excédât les bornes de la justice, pour étendre celles de son autorité : et cependant après avoir tant crié qu'il ne falloit pas que le suprême Pasteur, officier de l'Église, entreprît de délivrer les sujets de l'obéissance du suprême prince de la république, pour aucun mal qu'il fît, lui-même pour ces abus prétendus se va rendre rebelle à ce suprême Pasteur ; ou, pour parler selon son langage, à tous les pasteurs de l'Église, en laquelle il a été baptisé et nourri.

Lui qui ne trouvoit pas assez de clarté, disoit-il, ès passages de l'Écriture pour l'autorité de saint Pierre sur le reste des chrétiens, comme s'est-il allé ranger sous l'autorité ecclésiastique d'un roi[1], duquel l'Écriture n'a jamais autorisé la puissance que pour les choses civiles ?

S'il trouvoit que le pape excédoit les bornes de son pouvoir, entreprenant quelque chose sur le temporel des princes, comme ne trouvera-t-il pas que le roi sous lequel il est allé vivre excède les limites de son autorité, entreprenant sur le spirituel ?

Est-il possible que ce qui ramena et maintint saint Augustin en l'Église, n'ait pu retenir cet esprit? Est-il possible que la révérence de l'antiquité et l'abjection de la nouveauté n'aient point eu le pouvoir de l'arrêter?

Est-il possible qu'il ait cru que toute l'Église ait tant erré, et que les huguenots ou les Anglois calvinistes aient si heureusement rencontré partout la vérité, et qu'ils n'aient point erré en l'intelligence de l'Écriture ? D'où peut être venue cette si universelle connoissance du sens de l'Écriture dans ces têtes-là ès matières de nos controverses, que partout ils aient raison, et nous tort partout, en sorte qu'il nous faille quitter pour adhérer à eux ?

1. Les rois d'Angleterre, depuis Henri VIII, prennent le titre de *chef suprême* de l'Église anglicane.

Hélas ! mon cher frère, vous vous apercevrez bientôt du trouble que j'ai en mon esprit, quand vous verrez que je vous dis tout ceci. La modestie avec laquelle il traite en vous écrivant, l'amitié qu'il vous demande avec tant d'affection, et même avec soumission, m'a fait une grande plaie de condoléance en mon âme, qui ne peut s'accoiser de voir périr celle de cet ami.

J'étois à la veille de lui faire faire place ici, et monsieur N. avoit charge de traiter avec lui pour cela ; et maintenant le voilà séparé du reste du monde par la mer, et de l'Église par le schisme et l'erreur ? Dieu néanmoins tirera sa gloire de ce péché.

J'ai une inclination particulière à cette grande île et à son roi [1], et en recommande

1. Jacques Ier. Ce prince avoit aussi beaucoup d'estime pour l'évêque de Genève. La reine, mère de Louis XIII, ayant envoyé pour ses étrennes un exemplaire de l'*Introduction à la vie dévote*, enrichi de pierreries, il fut si satisfait de ce livre, qu'il le porta longtemps sur lui, et le lisoit assidûment. Quelques années après, ayant reçu le *Traité de l'amour de Dieu*, par le même saint, il prononça tout haut, dit un écrivain contemporain, « qu'il avoit un très-grand désir de voir l'auteur, et qu'il ne se pouvoit pas faire que ce ne fût un grand personnage ; et, dit-on, qu'il reprocha à ses évêques qu'il n'y en avoit point parmi eux qui eût écrit jusqu'à présent de ces choses qui ressentent purement le ciel et l'esprit angélique, ni même qui osât l'entreprenpre. Le bienheureux François en ayant eu la nouvelle :

incessamment la conversion à la divine majesté ; mais avec confiance, que je serai exaucé avec tant d'âmes, qui soupirent pour cet effet ; et désormais encore prierai-je plus ardemment, ce me semble, pour la considération de cette âme-là.

O mon très-cher frère, bienheureux sont les vrais enfants de la sainte Église, en laquelle sont trépassés tous les enfants de Dieu ! Je vous assure que mon cœur a une continuelle palpitation extraordinaire pour cette chute, et un nouveau courage de servir mieux l'Église du Dieu vivant, et le Dieu vivant de l'Église.

« Eh ! dit-il, qui me donnera des ailes comme à la co-
« lombe, et je volerai à ce roi, en cette grande île,
« toute couverte des brouillards de l'erreur ! belle île,
« dis-je, que tous les bons appeloient autrefois la patrie
« des saints ! Oh ! vive Dieu ! si son Altesse Sérénissime
« (le duc de Savoie) me le permet, je me lèverai et
« m'en irai à Ninive ; je parlerai à ce roi, et lui dirai,
« au péril de ma vie, le mot du Seigneur, et la parole
« qu'il a faite à mille générations. » Ce bon prélat déploroit la misère d'un si grand roi, et d'un si grand royaume, et avoit coutume de dire qu'il se sentoit porté d'une inclination particulière à son amour et à son salut ; et jamais ne tomboit en propos de grands personnages, soit prélats, comme saint Anselme, saint Thomas ; soit princes, comme saint Édouard et d'autres, que conférant ces temps-là avec le misérable état de l'hérésie et du schisme, il ne proférât des paroles causées par sa douleur intérieure, et ne témoignât par soupirs les vœux qu'il faisoit pour sa conversion. » *Histoire du B. François de Sales*, par Auguste de Sales.

Il faut cependant tenir secrète cette misérable nouvelle, qui ne peut être que trop tôt répandue par tant de parents et amis de celui qui vous la donne. Que si vous lui écrivez, selon qu'il semble vous inviter, par la voie de M. Gabaleon, assurez-le que toutes les eaux d'Angleterre n'éteindront jamais les flammes de ma dilection, tandis qu'il me pourra rester quelque espérance de son retour à l'Église et à la voie de son salut éternel.

Mon frère; quand vous serez consacré, faites-le-moi savoir, et me recommandez à la miséricorde de notre Seigneur, qui soit à jamais l'unique espérance et amour de nos âmes.



80. — A UNE DAME.

Les souffrances sont comme les matériaux qui composent l'édifice de notre salut.

24 novembre 1620.

OR sus, ma très-chère fille, vous voilà toujours auprès de la croix parmi les tribulations, en la maladie de monsieur votre cher mari. O que ces pierres qui semblent si dures, sont précieuses! Tous les palais de la Jérusalem céleste si brillants, si beaux, si aimables, sont faits de ces

matériaux, au moins au quartier des hommes; car en celui des anges les bâtiments sont d'autre sorte : mais aussi ne sont-ils pas si excellents ; et si l'envie pouvoit régner au royaume de l'amour éternel, les anges envieroient aux hommes deux excellences, qui consistent en deux souffrances; l'une est celle que notre Seigneur a endurée en la croix pour nous, et non pour eux, du moins si entièrement ; l'autre est celle que les hommes endurent pour notre Seigneur : la souffrance de Dieu pour l'homme, la souffrance de l'homme pour Dieu.

Ma chère fille, si vous ne faites pas de grandes oraisons parmi vos infirmités et celles de monsieur votre mari, faites que votre infirmité soit une oraison elle-même, en l'offrant à celui qui a tant aimé nos infirmités, qu'au jour de ses noces et de la réjouissance de son cœur, comme dit l'amante sacrée, il s'en couronna et glorifia [1].

Faites ainsi : ne vous assujettissez pas à un même confesseur, tandis que pour gagner temps il sera requis d'aller au premier rencontré.

Je suis marri que madame de N. soit ainsi incommodée : mais puisqu'elle aime Dieu, tout lui reviendra à bonheur. Il faut laisser à notre Seigneur la très-aimable disposition par la-

1. Cant. III, 11.

quelle il nous fait souvent plus de bien par les travaux et afflictions, qne par le bonheur et consolation.

Ma très-chère fille, ne me dites pas tant de votre cœur; car je l'aime tant, que je ne veux point qu'on parle ainsi : il n'est pas infidèle, ma très-chère fille, mais il est un peu foible quelquefois, et un peu assoupi. Au reste, il veut être tout à Dieu, je le sais bien, et aspire à la perfection de l'amour céleste. Dieu donc le bénisse à jamais ce cœur de ma très-chère fille, et lui fasse la grâce d'être de plus en plus humble. Dieu soit béni.



81. — A MADAME DE CHANTAL,

Au sujet d'un de leurs amis qui s'étoit fait calviniste.

11 décembre 1620.

Je suis grandement affligé, ma très-chère mère, de la perte spirituelle de cet ami qui a tant demeuré avec moi. O la vanité de l'esprit humain, tandis qu'il se fie en soi-même! O que les hommes sont vains, quand ils se croient eux-mêmes! *Il est expédient que le scandale arrive; mais malheur à ceux par qui il arrive*[1].

1. Matt., XVIII, 7.

Ce jeune homme a toujours repoussé le joug très-doux de notre Seigneur : j'espère toutefois de le voir un jour repasser la mer, et venir à port. Mais il écrit lui-même sa perte à N, avec tant de respect, de soumission et de courtoisie, que rien plus, et avec ces termes : *Je me sépare de la communion de l'Église pour me retirer en Angleterre où Dieu*, dit-il, *m'appelle.* Qui ne gémiroit sur ce mot-là : *Je me sépare de la communion de l'Église!* puisque se séparer de l'Église c'est se séparer de Dieu! Laisser l'Église! ô Dieu, quelle frénésie! Mais la chair et le sang le lui ont persuadé. La curiosité, l'instabilité, la liberté, la présomption de son esprit fondées sur le talent naturel de bien et promptement parler, avec la sensualité, l'ont tout à fait perdu. En somme, le jugement est une partie rare, toujours accompagnée de maturité et d'humilité. Or sus, peut-être n'en savez-vous rien encore? S'il est ainsi, n'en sachez donc rien, ma très-chère mère, et demeurez en paix.

Que de consolation, au contraire, de savoir que notre petite congrégation se multiplie en bonnes âmes ; que ma toujours plus chère fille du Port-Royal tient son cœur haut élevé en Dieu : que ma chère dame de Montigny souffre en patience sa maladie! Ma mère, ressaluez-la de ma part chèrement, et lui faites savoir que

je la chéris cordialement, et la croix sur laquelle elle est.

Je salue très-parfaitement madame N. à laquelle je dis par votre entremise, n'ayant nul loisir, que sa retraite est comme une datte, qui enfin produira une belle palme de triomphe; mais peut-être seulement d'ici à cent heures, ou à cent jours, ou cent semaines, ou cent mois, et les contradictions qu'elle a eues, serviront à cela.

Dieu nous fasse de plus en plus abonder en la pureté et simplicité de sa dilection, et en la fermeté et sincérité de celle du prochain. Or sus, il faut que je finisse, en vous assurant, ma très-chère mère, que par la chute de ce jeune homme, Dieu m'a gratifié de nouvelles douceurs, suavités, et lumières spirituelles, pour me faire tant plus admirer l'excellence de la foi catholique.

Bonsoir, ma très-chère mère : je vous dis courtement, que oui, cet abandonnement en Dieu parmi les douleurs intérieures et extérieures est très-bon; et est bon de dire aussi vocalement les paroles que vous me marquez de temps en temps, pour faire savoir au cœur qu'il est en Dieu, par le témoignage que ces paroles lui rendent.

Il avoit dit, le grand saint Étienne : *O Seigneur Jésus, recevez mon esprit.... et l'ayant*

dit, il s'endormit en notre Seigneur[1]. Il faut donc dire quelque chose de semblable, et s'endormir en notre Seigneur; et puis de temps en temps répéter les mêmes paroles, et s'endormir. O Dieu! que c'est une bonne chose de ne vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu! Jésus-Christ soit à jamais notre jour en l'éternité, et notre cierge ardent en la vie présente. *Amen.*



82. — A UNE DAME QUI AVOIT UN PROCÈS.

Le Saint la console dans ses adversités.

Annecy, 27 février 1621.

Je sais, ma très-chère fille, je sais bien la multitude de vos travaux, et ne les puis nullement savoir sans les ressentir. Mais je sais aussi que Dieu qui, par sa divine providence, vous a dédiée à cette sorte de vie en ce monde, ne manque pas de vous fournir des saintes inspirations, qui vous sont requises pour vous y comporter saintement.

Et pour moi, je ne sais pas ce que je ne voudrois pas faire pour contribuer à votre conso-

1. Act., IV, 58, 59.

lation : mais, ma fille, trois choses me divertissent de vous écrire si souvent que je faisois au commencement de notre connoissance. Il me semble qu'il n'en est pas tant de besoin maintenant que vous êtes toute accoutumée à la croix ; et moi, je suis chargé d'âge, et (pour le dire à vous) d'incommodités qui m'empêchent de pouvoir ce que je veux ; et de plus la multitude des correspondances que j'ai acquises depuis ce temps-là, fait que j'écris moins aux uns et autres.

Mais, ma très-chère fille, vous êtes toujours présente à mes messes, où j'offre au Père céleste son fils bien-aimé, et en l'union d'icelui votre chère âme, afin qu'il lui plaise de la recevoir en sa sainte protection, et lui départir son très-saint amour, notamment en l'occasion des procès et affaires que vous avez avec le prochain ; car c'est là où il y a plus de peine de tenir ferme pour la douceur et humilité, tant extérieure qu'intérieure ; et j'y vois les plus assurés bien empêchés. C'est pourquoi cette tribulation me donne plus de crainte pour les âmes que j'aime le plus. Mais, ma très-chère fille, c'est là où il faut témoigner notre fidélité à notre Seigneur, afin que l'on puisse dire de nous, comme il est dit de Job, après tant de reproches et de contrariétés que ses amis lui firent, qu'en tout cela Job ne

pécha point de ses lèvres, ni ne fit rien de mal à propos.

Quelles bénédictions puis-je souhaiter plus aimables que celles-là, d'être fidèle à notre Seigneur parmi les adversités de toutes sortes, qui vous agitent? Car le souvenir que j'ai de votre âme, ne m'arrive jamais qu'avec mille souhaits que je fais pour votre avancement en l'amour de ce bon Dieu.

Aimez-le bien, ma chère sœur, en vos retraites que vous faites pour le prier et adorer. Aimez-le, quand vous le recevrez en la sainte communion : aimez-le quand votre cœur sera arrosé de la sainte consolation ; mais aimez-le surtout quand il vous arrivera des tracas, des importunités, des sècheresses, des tribulations; car ainsi vous a-t-il aimée en paradis; mais encore a-t-il plus témoigné d'amour en votre endroit parmi les fouets, les clous, les épines, et les ténèbres du calvaire.

Priez-le qu'il me supporte en sa miséricorde, et qu'il me rende digne du service auquel il m'a appelé. Je suis en lui, d'une affection toute entière, votre, etc.





83. — A M. DE MARILLAC, DEPUIS GARDE DES SCEAUX.

Le Saint le remercie de ce qu'il lui a envoyé un portrait de la bienheureuse Marie de l'Incarnation (madame Acarie), fondatrice des Carmélites en France[1].

Annecy, 24 avril 1621.



MONSIEUR, je vous rends mille actions de grâces du portrait de la B. sœur Marie de l'Incarnation, et ne sais ce que je pourrois recevoir de plus utile et agréable à mon âme; puisque d'un côté j'ai un amour si plein de révérence pour cette sainte personne, et d'autre part une si grande nécessité de réveiller souvent en mon esprit les pieuses affections que sa vue et très-sainte communication a excitées autrefois en moi, tandis que six mois durant j'étois presque son confesseur ordinaire, et que pour tant de diverses occasions du service de Dieu, elle me parloit et entretenoit presque tous les jours.

On m'a dit que l'on avoit écrit et fait im-

1. Saint François de Sales avoit connu M. de Marillac et madame Acarie, épouse d'un maître des comptes de Paris, dans le voyage qu'il fit en cette ville en 1602, Ce fut principalement à l'occasion d'une assemblée de personnes éminentes en piété, qui se réunissoient chez cette dame, et où l'on s'occupoit de l'introduction des Carmélites en France.

primer sa vie; et ce fut la mère prieure de Lyon que je vis l'autre jour étant là. O quel profit elle rendra, et même aux séculiers, si la pièce de son histoire, du temps qu'elle fut au monde, a été bien représentée, comme je crois qu'elle est, puisque c'est M. Duval qui l'a composée[1] ! En somme, je suis amateur et admirateur de cette sainte âme, et aime tous ceux qu'elle aimoit en cette vie, et vous très-particulièrement, Monsieur, de qui elle-même me procura la bienveillance, que je vous supplie me conserver; et vous remerciant derechef de ce saint portrait, je vivrai, Dieu aidant, et mourrai, votre, etc.

1. André Duval, docteur de la faculté de théologie de Paris, et confesseur de saint Vincent de Paul, a composé une excellente *Vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation*, une autre a été publiée en 1800 par M. Boucher.





84. — A UNE DAME.

Remèdes à la calomnie; n'en venir jamais à des procès; attendre la protection de Dieu.

La veille de saint Jean, 23 juin 1621.



ADAME, je réponds à votre dernière demande en peu de paroles, que je n'ai pas changé d'avis depuis que j'écrivis l'*Introduction à la vie dévote :* au contraire, je me vois tous les jours affermi en mon sentiment. Pour ce qui regarde le support des injures, la passion à l'abord nous fait toujours désirer des vengeances, mais quand nous avons un peu de crainte de Dieu, nous n'osons pas les appeler vengeances, ains nous les nommons réparations.

Que cette bonne dame me croie, et qu'elle n'entre point en terme de procès pour ces chansons; car ce ne seroit que multiplier le mal en lieu de l'étouffer. Jamais une femme qui a le vrai fondement de l'honneur, ne le peut perdre. Nul ne croit ces infâmes diffamateurs, ni ces chansonneurs; on les tient pour des méchants.

Le meilleur moyen de réparer les ruines qu'ils font, c'est de mépriser leurs langues qui

en sont les instruments, et de leur répondre par une sainte modestie et compassion. Mais surtout, certes il n'y a point d'apparence que ce pauvre diffamateur se soumettant à réparer, autant qu'en lui est, l'injure au jugement des parents, on aille prendre cet autre biais de plaidoiries, c'est-à-dire des labyrinthes et abîmes de conscience et de moyens.

Or je ne désapprouverois pas qu'il confessât sa faute, déclarât son animosité, et demandât l'oubli : car encore qu'il soit de peu d'autorité, ayant commis cet acte, si est-ce pourtant que c'est toujours quelque sorte de lumière pour l'innocence de voir ses ennemis lui faire hommage. Mais plutôt que de venir par procès, elle devroit faire toute autre chose.

J'ai une récente expérience de la vanité, ou plutôt du dommage que les procès apportent en ces occasions, d'une des plus vertueuses dames que je connoisse, qui s'est infiniment mal trouvée d'avoir quitté mon avis, pour suivre l'impétuosité de la passion de ses parents. Croyez-moi, ma très-chère fille, l'honneur des gens de bien est en la protection de Dieu, qui permet bien quelquefois qu'on l'ébranle, pour nous faire exercer la patience; mais jamais il ne le laisse atterrer, et le relève soudain. Vivez toute à Dieu, pour lequel je suis votre, etc.



85. — A UNE DAME,

Qui n'avoit pas fait réponse à une de ses lettres, étant fâchée des conseils qu'elle contenoit.

2 août 1621.

Je crains enfin, si nous demeurons ainsi sans dire mot, ma très-chère fille, que votre cœur n'apprenne petit à petit à me désaimer; et certes je ne le voudrois pas; car il me semble que la chère amitié que vous avez eue pour moi, n'ayant pris ni pu prendre sa source que de la volonté de Dieu, il ne la faut pas laisser périr; et quant à celle que Dieu m'a donnée pour votre âme, je la tiens toujours vive et impérissable en mon cœur.

Or sus, puisque la méthode de ce temps porte que c'est au père de commencer et recommencer l'entretien et le sacré commerce de l'affection, dites tout ce que vous voudrez, ma très-chère fille; mais en effet, vous avez tort. Ma lettre n'étoit point certes si amère, qu'une douce fille ne l'eût adoucie : elle étoit toute pleine d'une paternelle confiance; et je veux bien qu'il y eût de la rusticité, mais faut-il se dépiter pour cela? Vous savez bien le pays

où vous m'avez pris; devez-vous attendre des fruits délicats d'un arbre des montagnes, et encore d'un si pauvre arbre comme moi? Oh bien! ne me soyez plus que ce qu'il vous plaira, moi je serai toujours vôtre; mais je dis tout à fait; et si je ne puis autre chose, je ne cesserai point de le témoigner devant Dieu ès saints sacrifices que j'offrirai à sa bonté.

O ma fille! ma fille! Dieu veuille faire régner l'esprit de Jésus-Christ crucifié sur notre esprit, afin que notre esprit vive selon cet esprit souverain qui m'a rendu et me conserve éternellement vôtre; et croyez que mon cœur, placé au milieu des montagnes de neige, et parmi la glace de mes propres infirmités, n'a point eu de froideur pour le cœur de ma très-chère fille, que ce mien malheur me ravit, mais que j'aime mieux perdre, pourvu que Dieu ne soit point courroucé, que de manquer en la sainte sincérité que j'ai vouée au service de son âme, que je ne saurois flatter sans la trahir, ni trahir sans la perdre; et cette perte-là seroit mon affliction, car j'aime cette fille, comme étant son très-humble père et serviteur.





86. — A UN GENTILHOMME.

Consolations sur la mort de sa femme.

Annecy, 7 août 1621.



Monsieur, je viens d'apprendre par monsieur le médecin Grandis, le douloureux mais bienheureux trépas de madame votre chère épouse. Certes, mon cœur en a été autant vivement touché, que de perte que j'aie faite il y a longtemps; car la bonté, la piété et la vertu que j'avois vues en cette belle âme m'avoient tellement rendu obligé à l'honorer, que désormais j'en faisois une profession solennelle. Qu'elle est heureuse, cette chère dame, d'avoir parmi tant de douleurs et de travaux conservé la fidélité qu'elle devoit à son Dieu! et que ce m'a été de consolation d'avoir su une partie des paroles de charité que son esprit a lancées avec ses derniers soupirs dans le sein de la miséricorde divine!

Mais, monsieur, n'aurois-je pas une immortelle obligation à la faveur qu'elle me faisoit, puisqu'en cette extrémité de sa vie mortelle elle a si souvent témoigné qu'elle avoit mémoire de moi, comme de celui qu'elle savoit

lui être tout dédié en notre Seigneur? Jamais cette souvenance ne sortira de mon âme; et ne pouvant lui offrir le service très-fidèle que j'avois juré à sa vertu et dévotion, je vous conjure, monsieur, de l'accepter et recevoir avec celui que l'honneur de votre bienveillance avoit déjà acquis sur mes affections; et cependant en cette occasion employez la grandeur de votre courage, pour modérer la grandeur du déplaisir que la grandeur de votre perte vous aura donné. Acquiesçons, monsieur, aux décrets de la Providence souveraine, décrets qui sont toujours justes, toujours saints, toujours adorables, bien qu'impénétrables et obscurs à notre connoissance.

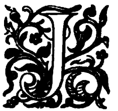
Cette belle et dévote âme est décédée en un état de conscience, auquel si Dieu nous fait la grâce de mourir, nous serons trop heureux de mourir, en quelque temps que ce soit. Agréons cette grâce que Dieu lui a faite, et ayons doucement patience, pour ce peu de temps que nous avons à vivre ici-bas sans elle, puisque nous avons espérance de demeurer avec elle éternellement au ciel, en une société indissoluble et invariable. Monsieur, je répandrai toute ma vie des bénédictions sur madame votre chère défunte, et serai invariablement votre, etc.



87. — A UNE DAME.

Le Saint la félicite de l'accommodement d'un procès. Conseils sur la confession, les perfections chrétiennes.

21 août 1621.



'ATTENDOIS toujours que cette bonne fille vînt pour vous écrire plus confidemment, ma très-chère fille; car je savois qu'elle viendroit bientôt. J'écris à monsieur selon votre désir, bien content que je suis de vous pouvoir rendre quelque petit service, et même pour vos affaires domestiques; et surtout, puisqu'elles sont utiles au bien de votre âme, pour laquelle j'aime tout ce qui vous appartient.

Oh! que c'est une bonne affaire, que de n'avoir point de procès! Je suis marri de quoi à Chambéry on ne parle quasi que de cela, et qu'on en parle si chaudement et si passionnément : et je suis consolé de quoi vous avez essayé d'accommoder celui duquel vous m'écrivez, et de quoi vous en parlez avec le respect qui est dû à la partie, et de quoi monsieur votre mari se rend si facile à lâcher le sien pour l'assoupir. Dieu soit loué du contentement que vous avez de la suffisance qu'il

vous a donnée, et continuez bien à lui en rendre grâces : car c'est la vraie béatitude de cette vie temporelle et civile, de se contenter en la suffisance; parce que qui ne se contente de cela, ne se contentera jamais de rien; et comme votre livre dit (puisque vous l'appelez votre livre) : *A qui ce qui suffit ne lui suffit pas, rien ne lui suffira jamais*[1]. Or aimez-le donc ce pauvre livre, ma très-chère fille; et puisque Dieu y a mis des consolations pour vous, priez bien sa sainte bonté qu'il vous donne le goût pour les bien savourer, et les rendre utiles à votre chère âme pour bien la nourrir au pur amour céleste, pour lequel elle fut faite.

Au reste, ma très-chère fille, cette si grande crainte qui vous a ci-devant si cruellement angoissée, doit être meshui terminée, puisque vous avez toutes les assurances qui se peuvent avoir en ce monde, d'avoir fort entièrement expié vos péchés par le saint Sacrement de Pénitence. Non, il ne faut nullement révoquer en doute que les dépendances de vos fautes n'aient été suffisamment exprimées; car tous les théologiens sont d'accord, qu'il n'est nullement besoin de dire toutes les dépendances ni les acheminements du péché.

1. *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, VIII, 8.

Qui dit, j'ai tué un hommc, il n'est pas besoin qu'il dise qu'il a tiré son épée, ni qu'il a été cause de plusieurs déplaisirs aux parents, ni qu'il a scandalisé ceux qui l'ont vu, ni qu'il a troublé la rue en laquelle il l'a tué : car tout cela s'entend assez sans qu'on le dise ; et suffit seulement de dire qu'il a tué un homme par colère, ou de guet-apens par vengeance, qu'il étoit homme simple ou ecclésiastique ; et puis laisser le jugement à celui qui vous écoute.

Qui dit qu'il a brûlé une maison, il n'est pas requis qu'il dise ce qui étoit dedans par le menu ; ains suffit de dire s'il y avoit des gens dedans, ou s'il n'y en avoit point.

O ma très-chère fille ! demeurez tout à fait en paix ; vos confessions ont été bonnes jusqu'à l'excès : pensez meshui à votre avancement à la vertu, et ne pensez plus aux péchés passés, sinon pour vous humilier doucement devant Dieu, et bénir sa miséricorde qui vous les a pardonnés par l'application des divins Sacrements.

L'*Introduction à la vie dévote* est toute souëve et bonne pour vous, ma chère fille ; ce qui vous étonne, c'est que vous voudriez être tout d'un coup telle qu'elle prescrit : et toutefois, ma très-chère fille, cette même *Introduction* vous inculque, que de composer votre vie à ses enseignements n'est pas la besogne d'un

jour, ains de votre vie; et que nous ne nous devons nullement étonner des imperfections qui nous arrivent parmi les exercices de notre entreprise. Ma fille, la dévotion n'est pas une pièce qu'il faille avoir à force de bras : il faut voirement y travailler; mais la grande besogne dépend de la confiance en Dieu : il y faut aller bellement, quoique soigneusement.

Il est vrai certes, que l'obéissance vous sera fort utile; et puisque vous désirez que ce soit moi qui vous en impose les lois, en voici quelques-unes.

Premièrement, une fois le jour vous vous prosternerez devant Dieu, et levant les yeux au Ciel vous ferez le signe de la croix sur vous, adorant Dieu, et vous vous relèverez.

Secondement, vous ferez un acte d'humilité tous les jours, donnant la salutation du bonjour, ou du bonsoir, à quelqu'un de vos serviteurs et servantes, avec un acte intérieur par lequel vous reconnoîtrez cette personne-là votre compagne en la rédemption que notre Seigneur a faite pour elle.

Tiercement, vous appellerez le plus souvent que vous pourrez votre servante, m'amie.

4° Vous lirez tous les jours au moins une page de quelque livre spirituel.

5° Vous ne vous confesserez jamais d'avoir violé ces petites obéissances, quand même vous

ne les observerez point, puisqu'elles ne vous obligent, ni à péché mortel, ni à péché véniel; ains seulement de temps en temps vous m'avertirez si vous les observez.

Il vous servira, si vous vous accoutumez, de recommander une fois le jour mon âme avec la vôtre, à la miséricorde de Dieu, par quelque oraison jaculatoire, comme en sortant de table: O Dieu! ayez pitié de nous, et nous recevez entre les bras de votre miséricorde.

Ma fille, tout ceci est menu, mais profitable, et avec le temps nous pourrons en changer ou ajouter. Ne vous lassez point, ma très-chère fille; il faut remettre votre esprit qui est vif et subtil, en la leçon de l'enfance: allez ainsi tout bellement, et Dieu vous agrandira. Écrivez-moi quand il vous plaira. Or sus, il faut finir, ma très-chère fille. Dieu soit à jamais au milieu de votre chère âme, et je suis tout à fait de toute la mienne, et d'une affection toute sincèrement paternelle, votre, etc.





88. — A UNE DAME.

Les services que l'on rend à Dieu dans les désolations et les sécheresses, lui sont plus agréables que ceux qu'on lui rend dans les temps de consolations.

20 septembre 1621.

Ce m'a été une très-douce consolation de savoir des nouvelles de votre âme, ma très-chère fille; de votre âme dis-je, qu'en toute vérité la mienne chérit très-singulièrement.

La peine que vous avez à vous mettre en l'oraison, n'en diminuera point le prix devant Dieu, qui préfère les services qu'on lui rend parmi les contradictions, tant intérieures qu'extérieures, à ceux que l'on lui fait entre les suavités; puisque lui-même, pour nous rendre aimables à son Père éternel, nous a réconciliés à sa Majesté en son sang, en ses travaux, en sa mort[1].

Et ne vous étonnez pas nullement, si vous ne voyez pas encore beaucoup d'avancement, ni pour vos affaires spirituelles, ni pour les temporelles : tous les arbres, ma très-chère fille, ne produisent pas leurs fruits en même

1. Coloss., I, 19 et seq.

saison ; ainsi ceux qui les jettent meilleurs, demeurent aussi plus longtemps à les produire, et la palme même cent ans, à ce que l'on dit.

Dieu a caché dans le secret de sa providence la marque du temps auquel il vous veut exaucer, et la façon en laquelle il vous exaucera : et peut-être vous exaucera-t-il excellemment, en ne vous exauçant pas selon vos pensées, mais selon les siennes. Demeurez ainsi en paix, ma très-chère fille, entre les bras paternels, du soin très-amoureux que le souverain Père céleste a et aura de vous, puisque vous êtes sienne, et n'êtes plus vôtre.

Car en cela ai-je une suavité nonpareille, de me ramentevoir le jour auquel, prosternée devant les pieds de sa miséricorde, après votre confession, vous lui dédiâtes votre personne et votre vie, pour, en tout et partout, demeurer humblement et filialement soumise à sa très-sainte volonté. Ainsi soit-il, ma très-chère fille ; et je suis irrévocablement, votre, etc.

O mon Dieu, ma très-chère fille, que cette Providence éternelle a de moyens différents de gratifier les siens ! O que c'est une grande faveur, quand il conserve et réserve ses gratifications pour la vie éternelle ! J'ai dit ce mot pour achever de remplir la page. Dieu soit à jamais notre tout. *Amen.*



89. — A UNE DAME.

Les vraies consolations ne se trouvent pas ici-bas.

13 octobre 1621.

Il ne faudroit pas vous avoir au milieu de mon cœur, ma très-chère fille, pour ne pas avoir avec vous part aux afflictions; mais il est tout vrai qu'étant ce que je vous suis, et à votre maison, je compatis grandement à toutes vos afflictions, et de madame de la N. votre sœur. Mais, ma très-chère fille, il me semble que vous êtes un peu plus susceptible de ces consolations, que cette chère sœur : c'est pourquoi je vous dis que nous avons tort, si nous regardons nos parents, nos amis, nos satisfactions et contentements comme choses sur lesquelles nous puissions établir nos cœurs. Ne sommes-nous pas, je vous prie, en ce monde avec les conditions des autres hommes, et de la perpétuelle inconstance dans laquelle il est établi? Il faut s'arrêter, ma très-chère fille, et ne reposer nos attentes qu'en la sainte éternité à laquelle nous aspirons.

O paix du cœur humain, on ne te trouve qu'en la grâce et en la croix de Jésus-Christ.

Ma très-chère fille, vivez ainsi, et réjouissez saintement votre cœur bien aimé, en la véritable espérance de jouir un jour éternellement de la bienheureuse et invariable éternité. Je suis pressé, ma très-chère fille, et ne me reste le loisir que pour vous dire que je suis à jamais votre, etc.



90. — A M. ET MADAME DE FORAX.

Le Saint les félicite d'avoir terminé ès procès, et les exhorte à une mutuelle amitié.

Annecy, 11 novembre 1621.

Mille et mille bénédictions à Dieu, de quoi enfin, monsieur mon très-cher frère, et madame ma tout à fait très-chère sœur, ma fille, vous voilà exempts de ces fâcheux procès, par lesquels comme parmi des épines, Dieu a voulu que les commencements de votre heureux mariage se soient passés. M. de Chalcédoine mon frère, et moi en avons fait un petit feu de joie, comme participants à tout ce qui regarde. Or sus, bien que votre grossesse vous incommode un peu sensiblement tous deux, ma fille qui la sent, et mon très-cher frère qui la ressent, il me semble toutefois que je vous vois tous deux avec deux

cœurs si contents et si courageux à bien servir Dieu, que ce mal même que vous sentez et ressentez, vous console, comme marque que n'ayant pas exemption entière de toute affliction en ce monde, votre parfaite félicité vous est réservée au ciel, où je m'assure que vous avez vos principales prétentions. O mon très-cher frère! continuez à bien soulager par votre aimable présence ma très-chère fille. O ma très-chère sœur! persévérez à bien lier mon très-cher frère à votre cœur; car puisque Dieu vous a donnés l'un à l'autre, soyez donc bien toujours comme cela : et croyez bien tous deux que je suis de l'un et de l'autre, mon très-cher frère et ma très-chère fille, ma sœur, votre, etc.





91. — A UNE DAME.

Remèdes à la trop grande crainte des jugements de Dieu, et aux tentations de l'ennemi du salut.

Annecy, 8 février 1622.

MADAME, je réponds à notre chère sœur supérieure de Montferrant[1], sur ce que vous me proposez par votre lettre; bien marri que pour ce qui regarde sa personne, je ne puis pas seconder le désir de Mme de Chazeron; car quant au vôtre, madame, je sais bien les limites dans lesquelles vous le contenez, afin que le service de Dieu soit en toutes occasions purement pratiqué : c'est pourquoi je ne vous fais point d'excuse.

Quant à la crainte de la mort et de l'enfer qui afflige votre chère âme, c'est véritablement une tentation de l'ennemi; mais que l'ami bien aimé de votre cœur emploiera par sa bonté à votre progrès en la pureté et humilité; et quand par une entière soumission et résignation à sa Providence, vous vous dépouillerez du soin du succès de votre vie même

1. C'est la mère Favre, qui de Lyon avoit été transférée à Montferrant en 1620.

éternelle, ès mains de sa douceur et de son bon plaisir, il vous délivrera de cette peine ou vous donnera tant de force pour la supporter, que vous aurez sujet d'en bénir la souffrance.

Ma très-chère fille, les suggestions de vantance, oui même d'arrogance et d'outrecuidance, ne peuvent nuire à une âme qui ne les aime pas, qui tous les jours dit souvent à son Dieu, avec le roi David : *Seigneur, je suis fait comme un néant devant vous : et je suis toujours avec vous*[1]; comme s'il eût voulu dire : Je vous regarde, ô souveraine bonté! comme l'être infini, et me regarde, comme un néant devant vous; et bien que vous soyez tel, et moi telle, je demeure toujours pleine de confiance avec vous : mon néant espère en votre douce infinité avec d'autant plus d'assurance que vous êtes infini. J'espère en vous, en comparaison duquel je suis un vrai néant.

Ma très-chère fille, demeurez en paix dedans votre amertume. Vous savez bien en la pointe de votre esprit que Dieu est trop bon pour rejeter une âme qui ne veut point être hypocrite, quelles tentations et suggestions qui lui arrivent. Or sus, je recommanderai votre nécessité à ce grand Dieu d'affluence et

1. Ps. LXXII, 22 et 23.

d'abondance; et cependant soupirez souvent devant lui, et présentez-lui doucement vos intentions : *Je suis vôtre*, ô Seigneur! *sauvez-moi*. Il le fera, ma très-chère fille; et qu'à jamais son saint nom soit béni. Je suis sans réserve, votre, etc.



92. — A UNE DAME.

Sur la communion.

7 juin 1622.

Je le veux bien, ma très-chère fille, puisque vous en avez du désir, que vous fassiez la sacrée communion tous les huit jours; m'assurant qu'à mesure que vous approcherez plus souvent de ce divin Sacrement, vous tâcherez de lui rendre aussi plus d'amour et de fidélité en son service, et que le jour de votre communion vous vous garderez de donner sujet à ceux avec lesquels vous converserez, de penser que vous n'estimiez pas assez l'honneur de la réception de votre salut.





93. — A MADAME DE CHANTAL,

Qui étoit à Dijon pour la fondation d'un monastère de la Visitation[1], et qui alloit repartir pour Annecy. Sentiments sur la résignation à la volonté de Dieu et sur l'amour divin.

Cette lettre fut écrite deux mois avant la mort du Saint.

Annecy, 22 octobre 1622.

Voyez, je vous prie, vous-même, ma très-bonne et très-chère mère, les lettres ci-jointes; et voyez s'il y a apparence que sans vous incommoder beaucoup, vous puissiez donner ce con-

1. Saint François de Sales avoit fondé cet ordre sous le nom de *Visitation de Sainte-Marie*, parce qu'il l'avoit destiné à la visite des pauvres malades. Sainte-Jeanne Françoise de Chantal et ses compagnes remplirent cette fonction les cinq premières années de leur institut. « C'étoit une merveille qui touchoit de tendreté les cœurs de tous les bons, dit Auguste de Sales, de voir des dames de qualité et de délicates demoiselles, élevées et accoutumées parmi les délices du siècle, mépriser ainsi le monde, visiter les malades, les plus infects et puants, leur servir tout ce qui leur faisoit besoin pour recouvrer leur santé, et soulager les douleurs de leur maladie, porter des linges, nettoyer et blanchir ceux qui étoient sales, apporter leurs viandes, faire leurs lits, les exhorter et leur donner courage par des bons entretiens, n'avoir point d'horreur d'entrer dans les cabanes des pauvres et dans les lieux les plus abjects; et, outre cela, montrer

tentement tant désiré à ces chères âmes; car si cela se peut bonnement, pour moi, non-seulement j'y consens, mais je le souhaiterois très-volontiers, surtout s'il est vrai que venant de Dijon à Montferrant, ce fût votre passage

envers tout le monde une si grande douceur et courtoisie, chanter au chœur si modestement et gravement, et servir à tous selon leurs facultés. »

La renommée d'une si belle institution se répandit bientôt en France; des dames de Lyon furent à Annecy pour être témoins de ce qu'on en racontoit, et elles obtinrent du saint fondateur que des religieuses de cet ordre vinssent en établir une maison dans leur ville. Les filles de la Visitation s'occupèrent à Lyon, comme à Annecy, des œuvres de miséricorde; mais M. de Marquemont, archevêque de Lyon, depuis cardinal, désira qu'elles fussent cloîtrées, soit qu'il crût, dit un auteur du temps, que des filles de condition ne pourroient longtemps soutenir les fatigues et les mouvements perpétuels d'un emploi si pénible, soit qu'il craignît la contagion du siècle. « Il pressa à ce sujet le saint évêque de Genève, ajoute l'évêque de Belley, en temps et hors de temps, et notre bienheureux qui étoit extrêmement condescendant aux volontés d'autrui, se rendit aux persuasions de ce grand prélat. » Mais en consentant à ce changement, Saint François de Sales voulut que les religieuses de la Visitation reçussent parmi elles les personnes âgées et infirmes, afin d'exercer ainsi, dans l'intérieur de leur maison, les œuvres de charité qui avoient été le premier but de leur institution.

Peu d'années après, Louise de Marillac *, qui avoit profité des entretiens du saint évêque de Genève pendant son séjour à Paris, en 1619, qui depuis avoit été dirigée par l'évêque de Belley, et remise par ce prélat sous la

* Nièce de M. de Marillac, garde des sceaux, auquel une des précédentes lettres est adressée.

de voir votre très-chère fille[1] ; et encore plus, si, venant de Montferrant à Lyon, c'étoit votre passage de voir saint Étienne de Forez ; et je confesse que ce me seroit de la consolation de savoir des nouvelles de ces nouvelles plantes que Dieu, ce me semble, a plantées de sa main pour son plus grand honneur et service.

Il vous faut dire, ma très-chère mère, que ce matin, étant un peu en solitude, j'ai fait un acte de résignation nonpareille, mais que je ne puis écrire, et que je réserve pour vous dire de bouche quand Dieu me fera la grâce de vous voir.

O que bienheureuses sont les âmes qui vivent de la seule volonté de Dieu ! Hélas ! si pour en savourer seulement un bien peu par une considération passagère, on a tant de suavités spirituelles au fond du cœur qui ac-

conduite de saint Vincent de Paul, devint la coopératrice de ce grand saint pour la fondation des *Filles de la charité, servantes des pauvres*, « ainsi, dit l'auteur de la *Vie de Louise de Marillac*, le ciel a gagné au changement de la première institution des religieuses de la Visitation, et les pauvres n'y ont rien perdu. Ce qu'un ami de saint François de Sales l'a empêché de faire pour eux, un autre ami du même Saint l'a entrepris. Les deux ouvrages subsistent. Fasse le Dieu de miséricorde qu'ils soient en tout temps ce qu'ils ont été autrefois, et ils seront à jamais la consolation de l'Église affligée de Jésus-Christ ! »

1. Madame de Toulongeon, fille de madame de Chantal, nouvellement mariée.

cepte cette sainte volonté, avec toutes les croix qu'elle présente, que sera-ce des âmes toutes détrempées en l'union de cette volonté? O Dieu! quelle bénédiction de rendre toutes nos affections humblement et exactement sujettes à celles du plus pur amour divin! Ainsi l'avons-nous dit, ainsi a-t-il été résolu; et notre cœur a pour sa souveraine loi la plus grande gloire de l'amour de Dieu. Or la gloire de ce saint amour consiste à brûler et consumer tout ce qui n'est pas lui-même, pour réduire et convertir tout en lui. Il s'exalte sur notre anéantissement, et règne sur le trône de notre servitude. Mon Dieu! ma très-chère mère, que ma volonté s'est trouvée dilatée en ce sentiment! Plaise à sa divine bonté continuer sur moi cette abondance de courage pour son honneur et gloire, et pour la perfection et excellence de cette très-incomparable unité de cœur qu'il lui a plu nous donner. *Amen.* Vive Jésus!

Je prie la vierge Marie qu'elle vous tienne en la protection de sa pitoyable maternité, et votre bon ange et le mien, qu'ils soient vos conducteurs, afin que vous arriviez en prospérité entre les accueils de ce pauvre et très-unique père et de vos chères filles, qui toutes vous attendront avec mille souhaits, et particulièrement moi, qui vous suis en Notre-Sei-

gneur, ne plus ne moins que vous-même. Dieu soit à jamais notre tout. Je suis en lui plus vôtre que je ne saurois dire en ce monde; car les paroles de cet amour n'y sont pas.

Or sus, je crois qu'un bon mois, ou cinq semaines, feront la raison de tous ces détours; mais j'entends toujours qu'il n'y ait point de périls des gens d'armes sur les chemins de ces lieux-là; après quoi nous vous dirons pourquoi et comme à présent je n'ai nul moyen d'écrire davantage, quoique je me porte bien, grâces à Dieu. Ce porteur d'un côté me presse infiniment, afin qu'il vous puisse trouver à Dijon. D'ailleurs on me presse aussi pour d'autres bonnes affaires, lesquelles je ne puis abandonner. Tout se porte bien ici, et je suis de plus en plus, votre, etc.





94. — A UNE DAME.

Mépris des grandeurs de ce monde ; désirs de l'éternité. Saint François de Sales écrivit cette lettre à Lyon, neuf jours avant sa mort[1].

Lyon, 19 décembre 1622.

Mille remercîments à votre cœur bien-aimé, ma très-chère fille, pour les faveurs qu'il fait à mon âme, lui donnant de si douces preuves de son affection. Mon Dieu ! que bienheureux sont ceux qui, désengagés des cours et des compliments qui y règnent, vivent paisiblement dans

1. Le duc de Savoie voulant saluer Louis XIII à son passage à Avignon, vers la fin de l'année 1622, donna ordre au saint évêque de venir le joindre dans cette ville. Sa santé étoit fort altérée depuis quelque temps ; cependant il se disposa à partir, après avoir témoigné à plusieurs personnes qu'il ne croyoit pas revenir de ce voyage, et avoir fait son testament. Il s'embarqua sur le Rhône le 9 novembre, et descendit ainsi à Avignon, où il reçut le plus favorable accueil de Louis XIII. Il revint peu de temps après à Lyon avec les deux cours de France et de Savoie. Les fatigues de ce voyage, les prédications, les entretiens continuels qu'il accordoit aux personnes qui venoient le consulter de toutes parts, achevèrent de ruiner sa santé. Le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, il dit la messe, quoique très-souffrant, et, à quatre heures après midi, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut le lendemain 28 décembre.

la sainte solitude aux pieds du crucifix ? Certes, je n'eus jamais bonne opinion de la vanité; mais je la trouve encore bien plus vaine parmi les foibles grandeurs de la cour.

Ma très-chère fille, plus je vais avant dans la voie de cette mortalité, plus je la trouve méprisable, et toujours plus aimable la sainte éternité à laquelle nous aspirons, et pour laquelle nous nous devons uniquement aimer. Vivons seulement pour cette vie, ma très-chère fille, qui seule mérite le nom de vie, en comparaison de laquelle la vie des grands de ce monde est une très-misérable mort. Je suis de tout mon cœur très-véritablement tout vôtre. Ma très-chère fille, votre, etc.



95. — A UNE DAME[1].

Maximes pour persévérer dans la piété au milieu des afflictions.

PLAISE au Saint-Esprit de m'inspirer ce que j'ai à vous écrire, madame, et s'il vous plaît, ma très-chère fille. Il n'est besoin, pour vivre constamment en dévotion, que d'établir de fortes et excellentes maximes en son esprit.

1. Les lettres qui suivent n'étant pas datées, n'ont pu

La première que je souhaite au vôtre c'est celle de saint Paul : tout revient au bien de ceux qui aiment Dieu[1]. Et à la vérité, puisque Dieu peut et sait tirer le bien du mal, pour qui fera-t-il cela, sinon pour ceux qui, sans réserve se sont donnés à lui? Oui, même les péchés dont Dieu, par sa bonté, nous défende, sont réduits par la divine Providence au bien de ceux qui sont à lui. Jamais David n'eût été si comblé d'humilité, s'il n'eût péché; ni Madeleine si amoureuse de son Sauveur, s'il ne lui eût remis tant de péchés; et jamais il ne les lui eût remis, si elle ne les eût commis.

Voyez, ma chère fille, ce grand artisan de miséricorde; il convertit nos misères en grâces, et fait la thériaque salutaire à nos âmes, de la vipère de nos iniquités. Dites-moi donc, je vous prie, que ne fera-t-il pas de nos afflictions, de nos travaux, des persécutions qu'on nous fait? Si donc il arrive jamais que quelque déplaisir vous touche de quelque côté que ce soit, assurez votre âme, que si elle aime bien Dieu, tout se convertira en bien. Et quoique vous ne voyiez pas les ressorts par lesquels ce bien vous doit arriver, demeurez tant plus as-

être rangées avec les précédentes, et composent, en quelque sorte, la seconde partie de ce recueil.

1. Rom., VIII, 28.

surée qu'il arrivera. Si Dieu vous jette la boue[1] de l'ignominie sur les yeux, c'est pour vous donner la belle vue, et vous rendre un spectacle d'honneur. Si Dieu vous fait prendre une chute, comme à saint Paul qu'il jeta en terre, c'est pour vous relever à gloire.

La seconde maxime, c'est qu'il est votre Père : car autrement il ne vous commanderoit pas de dire : Notre Père qui êtes au ciel. Et qu'avez-vous à craindre, qui êtes fille d'un tel père, sans la Providence duquel pas un seul cheveu de votre tête ne tombera jamais[2] ? C'est merveille qu'étant fils d'un tel père nous ayons ou puissions avoir autre souci que de le bien aimer et servir. Ayez le soin qu'il veut que vous ayez en votre personne et en votre famille, et non plus; car ainsi vous verrez qu'il aura soin de vous. Pense en moi, dit-il à sainte Catherine de Sienne, de laquelle nous célébrons aujourd'hui la fête, et je penserai en toi. O Père éternel? dit le Sage, votre Providence gouverne tout[3].

La troisième maxime que vous devez avoir, c'est celle que notre Seigneur enseigne à ses Apôtres. Qu'est-ce qui vous a manqué? Voyez-vous, ma chère fille, notre Seigneur avoit en-

1. Joan., IX, 6 et 11.
2. Luc., XXI, 18.— Matth., X, 30.
3. Sap., XIV, 3.

voyé ses Apôtres çà et là sans argent, sans bâton, sans souliers, sans besace, revêtus d'une seule soutane, et il leur dit par après : Quand je vous ai ainsi envoyés, quelque chose vous a-t-elle manqué? Et ils lui dirent : Non[1]. Or sus donc, ma fille, quand vous avez eu des afflictions, même du temps que vous n'aviez pas tant de confiance en Dieu, êtes-vous périe dans l'affliction? Vous me direz : Non. Et pourquoi donc n'aurez-vous pas courage de réussir de toutes les autres adversités? Dieu ne vous a pas abandonnée jusqu'à présent, comme vous abandonnera-t-il dès à présent, que plus qu'auparavant vous voulez être sienne?

N'appréhendez point le mal à venir de ce monde, car peut-être ne vous arrivera-t-il jamais; et en tout événement, s'il vous arrive, Dieu vous fortifiera. Il commanda à saint Pierre de marcher sur les eaux; et saint Pierre voyant le vent et l'orage eut appréhension, et l'appréhension le fit enfoncer, et il demanda secours à son maître, qui lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté[2]? Et lui tendant la main, il l'assura. Si Dieu vous fait marcher sur les flots de l'adversité, ne doutez

1. Luc., XXII, 35.
2. Matt., XIV, 28. 29, 30 et 31.

point, ma fille, n'appréhendez point, Dieu est avec vous : ayez bon courage, et vous serez délivrée.

La quatrième maxime, c'est celle de l'éternité. Peu m'importe que je sois parmi ces moments passagers, pourvu qu'éternellement je sois en la gloire de mon Dieu. Ma fille, nous allons à l'éternité, nous y avons presque déjà l'un des pieds; pourvu qu'elle nous soit heureuse, qu'importe-t-il que ces instants transitoires nous soient fâcheux? Est-il possible que nous sachions que nos tribulations de trois ou quatre jours opèrent tant d'éternelles consolations[1], et que nous ne veuillions pas les supporter? Enfin, ma chère fille,

Ce qui n'est pour l'éternité
Ne peut être que vanité.

La cinquième maxime, celle de l'Apôtre : ja n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de mon Jésus[2]. Plantez en votre cœur Jésus-Christ crucifié, et toutes les croix de ce monde vous sembleront des roses. Ceux qui sont piqués des épines de la couronne de notre Seigneur qui est notre chef, ne sentent guère les autres piqûres.

Vous trouverez tout ce que je vous ai dit ès

1. II. Cor., IV, 17.
2. Gal., VI, 14.

troisième, quatrième ou cinquième et dernier livre *de l'Amour de Dieu*. Vous trouverez beaucoup de choses à ce propos en la grande *Guide des pécheurs* de Grenade. Il faut que je finisse; car on me presse. Écrivez-moi confidemment, et me marquez ce que vous jugerez que je puisse pour votre cœur, et le mien le contribuera très-affectionnément; car je suis en toute vérité, madame, votre, etc.



96. — A MADAME LA PRÉSIDENTE BRULART.

Avis sur la réforme d'une maison.

MADAME ma sœur, je vous écrivis, il y a six semaines, pour répondre à tout ce que vous m'aviez demandé; et ne doute nullement que vous n'ayez reçu ma lettre, ce qui me fera tenir plus resserré en celle-ci.

Selon ce que vous me proposez par la vôtre du vingt-sixième septembre, j'approuve que notre bonne abbesse[1] commence à bien établir ces petites règles que notre père a dressées, non pas pour s'arrêter là, mais pour

1. Madame l'abbesse de Puy-d'Orbe, sœur de madame Brulart.

passer par après plus aisément à plus grande perfection.

Rien ne nuit tant à cette entreprise que la variété des propositions qui se font, et surtout celles qu'on fait d'une règle si exacte; car cela épouvante l'esprit de notre sœur, et des autres aussi. Il ne faut pas, ce me semble, leur dire combien elles ont de chemin à faire pour tout le voyage, mais seulement du jour à la journée. Et combien que notre sœur aspire à la perfection de la réforme, si ne faut-il pas pour cela la presser; car cela l'étourdiroit; au contraire, il lui faut prêcher la patience et longue haleine, autrement elle voudra que tout se fasse à coup; et s'il y a quelque retardation, elle s'impatientera, et quittera tout; et, à la vérité, il y a occasion de se contenter de ce que notre Seigneur a mis en elle jusqu'à présent : il l'en faut remercier, et lui en demander davantage.

Pour ma petite sœur [1], je vous la laisse et ne m'en mets nullement en peine, mais je ne voudrois pas que notre père [2] eût peur qu'elle ne devînt trop dévote, comme il a toujours eu peur de vous; car je suis assuré qu'elle ne pèchera pas en excès de ce côté-là. Mon Dieu! le bon père que nous avons, et le très-bon

1. Une jeune sœur de madame Brulart.
2. Le président de Crépy, père de madame Brulart.

mari que vous avez! Hélas! ils ont un peu de jalousie de leur empire et domination, qui leur semble être aucunement violée, quand on fait quelque chose sans leur autorité et commandement. Que voulez-vous? il leur faut permettre cette petite humanité. Ils veulent être maîtres et n'est-ce pas là raison? Si est certes, en ce qui dépend du service que vous leur devez; mais les bons seigneurs ne considèrent pas que pour le bien de l'âme il faut croire les directeurs et médecins spirituels, et que sauf les droits qu'ils ont sur vous, vous devez procurer votre bien intérieur, par les moyens jugés convenables par ceux qui sont établis pour conduire les esprits.

Mais nonobstant tout cela, il faut beaucoup condescendre à leur volonté, supporter leurs petites affections, et plier le plus qu'il se pourra, sans rompre nos bons desseins. Ces accommodements agréeront à notre Seigneur. Je vous l'ai dit autrefois : moins nous vivons à notre goût, et moins il y a de notre choix en nos actions, plus il y a de bonté et de solidité de dévotion. Il est force que quelquefois nous laissions notre Seigneur pour agréer aux autres pour l'amour de lui.

Non, je ne me puis contenir, ma chère fille, que je ne vous dise ma pensée : je sais que vous trouverez tout bon ce qui vient de ma

sincérité. Peut-être avez-vous donné occasion à ce bon père et à ce bon mari de se mêler de votre dévotion, et de s'en cabrer; que sais-je moi? A l'aventure que vous êtes un peu trop empressée et embesognée, et que vous avez voulu les presser eux-mêmes et les astreindre. Si cela est, sans doute, c'est la cause qui les fait tirer à quartier maintenant. Il faut, s'il se peut, nous empêcher de rendre notre dévotion ennuyeuse. Or je vous dirai maintenant ce que vous ferez.

Quand vous pourrez communier sans troubler vos deux supérieurs, faites-le selon l'avis de vos confesseurs. Quand vous craindrez de les troubler, contentez-vous de communier d'esprit; et croyez-moi, cette mortification spirituelle, cette privation de Dieu, agréera extrêmement à Dieu, et vous le mettra bien avant dans le cœur. Il faut quelquefois reculer pour mieux sauter.

J'ai souvent admiré l'extrême résignation de saint Jean-Baptiste, qui demeura si longtemps au désert, tout proche de notre Seigneur, sans s'empresser de le voir, de le venir écouter et suivre; et comme est-ce qu'après l'avoir vu et baptisé, il put le laisser aller sans s'attacher à lui de présence corporelle, comme il étoit si étroitement lié de présence cordiale. Mais il savoit que ce même Seigneur étoit servi

de lui par cette privation de sa présence réelle. Je veux dire, que pour un peu Dieu sera servi, si pour gagner l'esprit de ces deux supérieurs qu'il vous a établis, vous souffrez la privation de la communion réelle; et me sera une bien grande consolation, si je sais que ces avis que je vous donne, ne mettent point votre cœur en inquiétude. Croyez-moi; cette résignation, cette abnégation vous seront extrêmement utiles. Vous pourrez néanmoins gagner des occasions secrètes pour communier; car pourvu que vous déferiez et compatissiez aux volontés de ces deux personnages, et que vous ne les mettiez point en impatience, je ne vous donne point d'autre règle de vos communions que celle que vos confesseurs vous diront; car ils voient l'état présent de votre intérieur, et peuvent connoître ce qui est requis pour votre bien.

Je réponds de même pour votre fille : laissez-lui désirer la très-sainte communion jusqu'à Pâques, puisqu'elle n'a pu la recevoir sans offenser son bon père avant ce temps-là; Dieu récompensera cette attente.

Vous êtes, à ce que je vois, au vrai essai de la résignation et indifférence, puisque vous ne pouvez pas servir Dieu à votre volonté. Je connois une dame, des plus grandes âmes que j'aie jamais rencontrées, laquelle a demeuré longtemps à telle sujétion sous les humeurs

de son mari, qu'au plus fort de ses dévotions et ardeurs, il falloit qu'elle portât sa gorge ouverte, et fût toute chargée de vanité en l'extérieur, et qu'elle ne communiât jamais, sinon que ce fût à Pâques, qu'en secret et à déçu de tout le monde : autrement elle eût excité mille tempêtes en sa maison, et par ce chemin elle est arrivée bien haut, comme je le sais, pour avoir été son père de confession fort souvent.

Mortifiez-vous donc joyeusement ; et à mesure que vous serez empêchée de faire le bien que vous désirez, faites tant plus ardemment le bien que vous ne désirez pas. Vous ne désirez pas ces résignations, vous en désireriez d'autres ; mais faites celles que vous ne désirez pas, car elles en valent mieux.

Les psaumes de David traduits ou imités par Desportes, ne vous sont nullement ni défendus ni nuisibles ; au contraire, tous sont profitables ; lisez-les hardiment et sans doute ; car il n'y en a point. Je ne contredis jamais à personne ; mais je sais fort bien que ces psaumes ne vous sont nullement prohibés, et qu'il n'y a nul lieu d'en faire scrupule. Il se peut faire que quelque bon père n'agrée pas que ses enfants spirituels les lisent, et peut-être le fait-il avec quelque bonne considération ; mais il ne s'ensuit pas que les autres n'aient d'aussi bonnes considérations, et voire meilleures pour

les conseiller aux leurs. Une chose est bien assurée, c'est que vous les pouvez lire en toute bonne occurrence.

Comme aussi vous pouvez entrer au cloître du Puy-d'Orbe sans scrupule; mais il n'y a pourtant pas lieu de vous ordonner pénitence pour le scrupule que vous en avez fait, puisque le scrupule même est une assez grande peine à ceux qui le nourrissent ou souffrent, sans qu'on en impose d'autres. Alcantara est fort bon pour l'oraison.

Tenez votre cœur fort large, pour y recevoir toutes sortes de croix et de résignations ou abnégations, pour l'amour de celui qui en a tant reçu pour nous. Qu'à jamais son saint nom soit béni, et que son royaume se confirme ès siècles éternels. Je suis en lui, et par lui, votre, et plus que votre frère et serviteur.





97. — A LA MÊME.

Moyens pour arriver à la perfection dans l'état du mariage.

Madame, je ne puis vous donner tout à coup ce que je vous ai promis ; car je n'ai pas assez d'heures franches pour mettre tout ensemble ce que j'ai à vous dire sur le sujet que vous avez désiré vous être expliqué par moi. Je vous le dirai à plusieurs fois : et outre la commodité que j'en aurai, vous aurez aussi celle-là, que vous aurez du temps pour bien remâcher mes avis.

Vous avez un grand désir de la perfection chrétienne : c'est le désir le plus généreux que vous puissiez avoir : nourrissez-le, et le faites croître tous les jours. Les moyens de parvenir à la perfection sont divers, selon la diversité des vocations : car les religieux, les veuves et les mariés doivent tous rechercher cette perfection, mais non pas par mêmes moyens. Car à vous, madame, qui êtes mariée, les moyens sont de vous bien unir à Dieu, et à votre prochain, et à ce qui dépend d'eux. Le moyen pour s'unir à Dieu, ce doit être

principalement l'usage des sacrements et l'oraison.

Quant à l'usage des sacrements, vous ne devez nullement laisser écouler aucun mois, que vous ne communiez ; et même dans quelque temps, selon le progrès que vous aurez fait au service de Dieu, et selon le conseil de vos pères spirituels, vous pourrez communier plus souvent.

Mais quant à la confession, je vous conseillerai bien de la fréquenter encore plus, principalement s'il vous arrivoit quelque imperfection de laquelle votre conscience fût affligée, comme il arrive bien souvent au commencement de la vie spirituelle : néanmoins, si vous n'aviez pas les commodités requises pour vous confesser, la contrition et repentance y suppléera.

Quant à l'oraison, vous la devez fort fréquenter, spécialement la méditation, à laquelle vous êtes assez propre, ce me semble. Faites-en donc tous les jours une petite heure le matin avant de sortir, ou bien avant de souper : et gardez-vous bien de la faire, ni après le dîner, ni après le souper ; car cela gâteroit votre santé.

Et pour vous aider à la bien faire, il faut qu'avant icelle vous sachiez le point sur lequel vous devez méditer ; afin que commençant

l'oraison, vous ayez votre matière prête, et à cet effet vous ayez les auteurs qui ont couché les points des méditations sur la vie et la mort de notre Seigneur, comme Grenade, Bellintany, Capillia, Bruno, dans lesquels vous choisirez la méditation que vous voudrez faire, et la lirez attentivement, pour vous en ressouvenir au temps de l'oraison, et n'avoir d'autre chose à faire que de les remâcher, suivant toujours la méthode que je vous mis par écrit en la méditation que je vous donnai le Jeudi-Saint.

Outre cela, faites souvent des oraisons jaculatoires à notre Seigneur, et à toutes les heures que vous pourrez, en toutes compagnies; regardant toujours Dieu dans votre cœur, et votre cœur en Dieu.

Prenez plaisir à lire les livres que Grenade a faits de l'oraison et méditation; car il n'y en a point qui vous instruisent mieux, ni avec plus de mouvements. Je voudrois qu'il ne se passât aucun jour, sans que vous donnassiez une demi-heure, ou une heure à la lecture de quelque livre spirituel; car cela vous serviroit de prédication.

Voilà les principaux moyens de se bien unir avec Dieu. Quant à ceux qui servent pour se bien unir avec le prochain, ils sont en grand nombre; mais je n'en dirai que quelques-uns.

Il faut considérer le prochain en Dieu, qui

veut que nous l'aimions et caressions. C'est l'avis de saint Paul, qui ordonne aux serviteurs de servir Dieu en leurs maîtres, et leurs maîtres en Dieu[1]. Il faut s'exercer en cet amour du prochain, le caressant extérieurement : et bien qu'il semble au commencement que c'est à contre-cœur, ne le faut point laisser pour cela ; car cette répugnance de la partie inférieure enfin sera vaincue de l'habitude et bonne inclination qui sera produite par la répétition des actions. Il faut rapporter à ce point les oraisons et méditations ; car après avoir demandé l'amour de Dieu, il faut toujours demander celui des prochains, et particulièrement de ceux esquels notre volonté n'a nulle inclination.

Je vous conseille de prendre quelquefois la peine de visiter les hôpitaux, consoler les malades, considérer leurs infirmités, attendrir votre cœur sur icelles, et prier pour eux en leur faisant quelque assistance.

Mais en tout ceci prenez garde soigneusement que monsieur votre mari, vos domestiques, et messieurs vos parents ne soient offensés par de trop longs séjours aux églises, de trop grands retirements et abandonnements du soin de votre ménage; ou, comme il arrive quelquefois, vous rendant contrôleuse des ac-

1. Éphes., VI, 6, 7 et 8.

tions d'autrui, ou trop dédaigneuse des conversations où les règles de dévotion ne sont pas si exactement observées; car en tout cela il faut que la charité domine et nous éclaire, pour nous faire condescendre aux volontés du prochain, en ce qui ne sera pas contraire aux commandements de Dieu.

Vous ne devez pas seulement être dévote et aimer la dévotion, mais vous la devez rendre aimable, utile et agréable à un chacun. Les malades aimeront votre dévotion, s'ils en sont charitablement consolés : votre famille l'aimera, si elle vous reconnoît plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus amiable à reprendre, et ainsi du reste : monsieur votre mari, s'il voit qu'à mesure que votre dévotion croît, vous êtes plus cordiale en son endroit, et souëve en l'affection que vous lui portez; messieurs vos parents et vos amis, s'ils reconnoissent en vous plus de franchise, de support et de condescendance à leurs volontés qui ne seront pas contraires à celles de Dieu. Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dévotion attrayante.

J'ai fait un petit avertissement sur le sujet de la perfection de la vie chrétienne, dont je vous envoie une copie, que je désire être communiquée à madame du Puy-d'Orbe, prenez-

la en bonne part; comme aussi cette lettre, qui sort d'une âme qui est entièrement affectionnée à votre bien spirituel, et qui ne désire rien plus que de voir l'œuvre de Dieu parfaite en votre esprit. Je vous supplie de me donner quelque part en vos prières et communions, comme aussi je vous assure que je vous ferai toute ma vie part aux miennes, et serai sans fin, votre, etc.



98. — A UN DE SES INTIMES AMIS.

Sur une accusation calomnieuse. Voy. les lettres 25 et 26.

A mon arrivée j'ai trouvé une grande calomnie pour me mettre en la disgrâce de ce prince qui a témoigné me tant aimer. Or j'attends l'événement; cette bourrasque passera tantôt, Dieu aidant : mais quand je l'appelle bourrasque, ne pensez pas que j'en sois agité, non plus certes, que de la moindre chose du monde; car il n'y a en cela pour tout aucun sujet de mon côté. Ceux qui me connoissent, savent que je ne pensai jamais à intelligence, et que je fais mille traits de courage par une vraie simplicité, non pas certes simplicité d'esprit

(car je ne veux pas parler doublement avec vous), mais simplicité de confiance. Or tout cela n'est rien; je ne le dis qu'à vous.



99. — A UNE DAME.

Avis pour la sainte communion, l'exercice de la douceur et la perfection chrétienne.

Croyez fermement que vous n'avez, ni retenez à votre escient aucune affection contre la volonté de Dieu, c'est-à-dire pour le péché véniel; encore que plusieurs imperfections et de mauvaises inclinations de temps en temps vous surprennent : et ne laissez pas de faire la communion le jeudi, et les fêtes sur semaines, et le mardi du carême : mais cela n'en doutez plus, ains employez votre cœur à être bien fidèle en l'exercice de la pauvreté parmi les richesses, de la douceur et tranquillité parmi le tracas, et de la résignation du cœur de tout ce qui doit vous arriver en la providence de Dieu. Qu'est-ce qui nous peut manquer, ayant Dieu.

Il est mieux en toute façon que vous oyez la sainte messe tous les jours, et y faire l'exercice de la messe, que de l'ouïr pas, sous

prétexte de continuer l'oraison chez vous. Je dis qu'il est mieux, non-seulement parce que cette réelle présence de l'humanité de notre Seigneur en la messe ne peut être suppléée par la présence mentale, bien que pour quelque digne respect on demeure éloigné d'icelle; mais aussi parce que l'Église désire fort que l'on assiste à la messe : et ce désir tient lieu de conseil, auquel cette espèce d'obéissance doit s'accommoder quand on le peut bonnement, et parce que votre exemple est utile au simple peuple en la qualité que vous êtes. Or il n'aura point d'exemples de ce que vous ferez en votre oratoire. Arrêtez-vous donc à ceci, ma très-chère fille. Votre, etc.



100. — A MADAME DE CHANTAL,

Sur l'union qui régnoit dans la famille du Saint.

Je ne puis vous cacher, madame, que je suis de présent à votre Sales, comblé d'une tendre et incomparable consolation auprès de ma bonne mère. En vérité vous auriez du plaisir de voir un si étroit accord parmi des choses qui sont pour l'ordinaire si discordantes, belle-mère, belle-fille, belle-sœur, frères et beaux-frères;

entre tout cela, ma vraie fille, je vous puis assurer à la gloire de Dieu, qu'il n'y a ici qu'un cœur et qu'une âme en unité de son très-saint amour : et j'espère que la bénédiction et la grâce du Seigneur s'y doit rendre abondante, car déjà c'est beaucoup, et une chose bonne, belle et suave, de voir comme cette fraternité demeure ensemble. Votre envoyé vous pourra dire, qu'hier universellement toute cette aimable famille vint à confesse à moi en notre petite chapelle, mais avec tant de piété que l'on eût dit qu'il y avoit un jubilé d'année sainte à gagner. O, ma fille, il est vrai, nous pouvons faire toutes nos années, nos mois, nos jours, et nos heures saintes, par le bon et fidèle usage. Il a fallu que mon cœur vous ait dit ceci; car, en effet, que vous peut-il cacher?

Mon cher La Thuille (Louis, comte de Sales) vous salue humblement. Il est ici auprès de moi; et je m'assure que ma bonne mère ne fut jamais plus satisfaite ni plus contente, ni la dévotion plus florissante dans la famille : la gloire en soit à Dieu uniquement, et à nous la parfaite consolation. Je vous avoue qu'une partie de la louange en est due à notre La Thuille[1]; car cette intelligence ne se peut

1. Le P. Buffier a écrit sa vie sous ce titre : *Vie du comte Louis de Sales, modèle de piété dans l'état séculier,*

faire sans une très-grande sagesse et piété n celui qui a la conduite principale de tout cela.



101. — A UNE DEMOISELLE.

Conseils sur l'oraison. Difficultés qu'elle éprouve pour être religieuse.

Mademoiselle, je reçus il y a quelque temps une de vos lettres, que je chéris fort, parce qu'elle porte témoignage de la confiance que vous avez en mon affection, qui aussi vous est entièrement acquise, vous n'en devez nullement douter. Je regrette seulement que je suis fort peu capable pour répondre à ce que vous désirez de moi sur les accidents de votre oraison. Aussi sais-je que vous êtes en un lieu et en une compagnie où rien ne vous peut manquer pour ce sujet : mais la charité qui se plaît à la communication, fait que vous me demandez la mienne en me donnant la vôtre. Je vous dirai donc quelque chose.

L'inquiétude que vous avez à l'oraison, et laquelle est conjointe avec un grand empres-

comme saint François de Sales l'a été dans l'état ecclésiastique. 1 vol. in-8; Paris, chez le même éditeur.

sement pour trouver quelque objet qui puisse arrêter et contenter votre esprit, suffit elle seule pour vous empêcher de trouver ce que vous cherchez. On passera cent fois la main et les yeux sur une chose sans rien apercevoir, lorsqu'on la cherche avec trop d'ardeur.

De cet empressement vain et inutile il ne vous peut arriver qu'une lassitude d'esprit; et de là cette froideur et engourdissement de votre âme. Je ne sais pas les remèdes dont vous devez user, mais je pense bien que si vous pouvez vous empêcher de l'empressement, vous gagnerez beaucoup; car c'est l'un des plus grands traîtres que la dévotion et la vraie vertu puissent rencontrer. Il fait semblant de nous échauffer au bien, mais ce n'est que pour nous refroidir, et ne nous fait courir que pour nous faire chopper. C'est pourquoi il s'en faut garder en toutes occasions, et particulièrement en l'oraison.

Et pour vous aider à cela, ressouvenez-vous que les grâces et biens de l'oraison ne sont pas des eaux de la terre, mais du ciel; et que partant tous nos efforts ne les peuvent pas acquérir, bien que la vérité est qu'il faut s'y disposer avec soin, qui soit grand, mais humble et tranquille. Il faut tenir le cœur ouvert au ciel, et attendre la sainte rosée. Et n'oubliez jamais de porter à l'oraison cette considération,

c'est qu'en icelle on s'approche de Dieu, et on se met en sa présence pour deux raisons principales.

La première est, pour rendre à Dieu l'honneur et l'hommage que nous lui devons, et cela se peut faire sans qu'il nous parle, ni nous à lui; car ce devoir se fait, reconnoissant qu'il est notre Dieu, et nous ses viles créatures, et demeurant devant lui prosternés en esprit, attendant ses commandements.

Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois en la présence du roi, non pour lui parler, ni pour l'ouïr, mais simplement afin d'être vus de lui, et témoigner par cette assiduité qu'ils sont ses serviteurs! Et cette fin de se présenter devant Dieu, seulement pour témoigner et protester de notre volonté et reconnoissance à son service, elle est très-excellente, très-sainte et très-pure, et par conséquent de très-grande perfection.

La seconde cause, pour laquelle on se présente devant Dieu, c'est pour parler avec lui, et l'ouïr parler à nous par ses inspirations et mouvements intérieurs : et ordinairement cela se fait avec un plaisir très-délicieux, parce que ce nous est un grand bien de parler à un si grand Seigneur; et quand il répond, il répand mille baumes et onguents précieux, qui donnent une grande suavité à l'âme.

Or, mademoiselle ma bonne fille, puisque vous voulez que je parle ainsi, l'un de ces deux biens ne vous peut jamais manquer à l'oraison. Si nous pouvons parler à notre Seigneur, parlons, louons-le, prions-le, écoutons-le; si nous ne pouvons pas parler, parce que nous sommes enroués, demeurons néanmoins en la chambre, et faisons-lui la révérence; il nous verra là, il agréera notre patience, et favorisera notre silence : une autre fois nous serons tout ébahis qu'il nous prendra la main et devisera avec nous, et fera cent tours avec nous ès allées de son jardin d'oraison; et quand il ne le feroit jamais, contentons-nous que c'est notre devoir d'être à sa suite, et que ce nous est une grande grâce et un honneur trop plus grand qu'il nous souffre en sa présence.

En cette sorte nous ne nous empresserons point pour lui parler, puisque l'autre occasion d'être auprès de lui ne nous est pas moins utile, ains peut-être beaucoup plus, encore qu'elle soit un petit moins agréable à notre goût. Quand donc vous viendrez auprès de notre Seigneur, parlez-lui si vous pouvez; si vous ne pouvez, demeurez là; faites-vous voir, et ne vous empressez d'autre chose. Voilà mon avis, je ne sais s'il sera bon, mais je ne m'en mets pas en peine; car, comme je vous ai dit, vous

êtes en un lieu où de beaucoup meilleurs ne vous peuvent pas manquer.

Quant à la crainte que vous avez que votre père ne vous fasse perdre le désir d'être carmélite, par la trop grande distance de temps qu'il vous veut préfiger pour exécuter votre souhait, dites à Dieu : *Seigneur, tout mon désir est devant vous* [1], et le laissez faire ; il maniera le cœur de votre père, et le contournera à sa gloire et à votre profit. Cependant nourrissez votre bon désir, et le faites vivre sous la cendre de l'humilité et résignation en la volonté de Dieu.

Mes prières, que vous demandez, ne vous manquent point ; car je ne saurois vous oublier, surtout à la sainte messe. Je me confie en votre charité, que je ne suis pas oublié aux vôtres.

Je suis marri que monsieur de Paris nous laisse, etc.

1. Ps. XVII, v. 18.





102. — A UNE DEMOISELLE

Qui trouvoit des obstacles à son désir d'être religieuse.

MADEMOISELLE, vous devez vous résigner entièrement entre les mains de notre bon Dieu, lequel quand vous aurez fait votre petit devoir à la sollicitation de ce dessein que vous avez, aura très-agréable tout ce que vous ferez, encore que ce sera beaucoup moins. Bref vous devez avoir courage à bien procurer que vous soyez religieuse, puisque Dieu vous en donne tant de désir : mais si après tous vos efforts, vous ne pouvez pas réussir, vous ne sauriez davantage plaire à notre Seigneur, que de lui sacrifier votre volonté, et demeurer en tranquillité, humilité et dévotion entièrement remise et soumise à son divin vouloir et bon plaisir, lequel vous reconnoîtrez assez, quand ayant fait votre possible, vous ne pourrez pas jouir de vos souhaits.

Car notre bon Dieu éprouve quelquefois notre courage et notre amour, en nous privant des choses qui nous semblent, et qui sont très-bonnes à l'âme; et s'il nous voit ardents à la poursuite, et néanmoins humbles, tranquilles

et résignés au manquement et à la privation de la chose poursuivie, il nous donne des bénédictions plus grandes en la privation, qu'il ne nous en donne en la possession de l'état désiré; car en tout, et partout, Dieu aime ceux qui de bon cœur et simplement en toutes occasions, et en tous accidents, peuvent lui dire : VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE.



103. — A UN GENTILHOMME

Qui vouloit se retirer du monde.

MONSIEUR, allez et bénissez notre Seigneur de la favorable inspiration qu'il vous a donnée pour vous retirer de ce grand et large train, que ceux de votre âge et de votre profession ont accoutumé de suivre, et par lequel ils arrivent ordinairement à mille sortes de vices et d'inconvénients, et de là bien souvent à la damnation éternelle. Au demeurant, pour rendre cette divine vocation fructueuse, et pour plus clairement apprendre l'état que vous devez choisir, pour la plus grande satisfaction de cette miséricorde infinie, qui vous semond à son parfait amour, je vous conseille de pratiquer ces exercices pour ces trois mois suivants.

Premièrement, que vous retranchiez quelques satisfactions sensuelles, que vous pourriez autrement prendre sans offenser Dieu, et que pour cela vous vous leviez toujours à six heures du matin, soit que vous ayez bien dormi, ou mal dormi, pourvu que vous ne soyez pas malade (car alors il faudroit condescendre au mal), et pour faire quelque chose de plus les vendredis, vous vous leviez à cinq heures. Ce point ici vous donnera plus de loisir de faire l'oraison et la lecture.

Item, que vous vous accoutumiez à dire tous les jours après ou devant l'oraison, quinze *Pater noster* et quinze *Ave Maria* les bras étendus en guise de crucifix.

Davantage, que vous renonciez aux plaisirs du goût, mangeant les viandes que vous pourrez avoir à table, lesquelles vous seront les moins agréables, pourvu qu'elles ne soient point malsaines, et laissant celles auxquelles votre goût aura plus d'inclination.

Encore voudrois-je que quelquefois la semaine vous couchassiez vêtu.

Or ces petites et foibles austérités vous serviront à double fin : l'une, pour impétrer plus aisément la lumière requise à votre esprit pour faire son choix (car la dépérition du corps, en ceux qui ont les forces et la santé entière, élève merveilleusement l'esprit) ; l'autre, pour essayer

et tâter l'âpreté, afin de voir si vous la pourriez embrasser, et quelle répugnance vous y aurez; car cet essai vous est requis pour la preuve de la foible inclination que vous avez à la retraite du monde : et si vous êtes fidèle en la pratique du peu que je vous propose, on pourra juger quel vous seriez en beaucoup, qui s'exerce aux religions.

Priez instamment notre Seigneur qu'il vous illumine, et lui dites souvent la parole de saint Paul : « Seigneur que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere*[1]*?* » et celle de David : « *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu*[2] *:* » surtout, si parmi la nuit vous vous éveillez, employez bien ce temps-là à parler seul à seul à notre Seigneur sur votre choix; protestez souvent à sa majesté que vous lui résignez, et laissez en ses mains la disposition de tous les moments de votre vie, et qu'il lui plaise les employer à son gré.

Ne faites point de faute de faire l'oraison le matin et le soir; quand vous pourrez, une petite retraite avant souper, pour élancer votre cœur en notre Seigneur.

Faites les passe-temps qui seront plus vigou-

1. Act., IX, 6.

2. Enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu. Ps. CXLII, 10.

reux comme de monter à cheval, sauter, et autres tels; et non pas les mollets, comme de jouer aux cartes et danser. Mais si de ceux-là vous êtes touché de quelque gloire, hélas! direz-vous, que me sert tout ceci à l'éternité?

Communiez tous les dimanches, et toujours avec prières, pour impétrer la lumière requise: et ces jours-là de fête, vous pourrez bien visiter par manière d'exercice les lieux saints des capucins, saint Bernard, les chartreux. Dieu vous veuille donner sa paix, sa grâce, sa lumière et sa très-sainte consolation.

Si vous sentez l'inspiration prendre force du côté de la religion, et que votre cœur en soit pressé, conférez avec votre confesseur; et en cas que vous preniez résolution, allez disposant le grand-père à cela, afin que moins qu'il sera possible, l'ennui et le déplaisir de votre retraite ne tombent sur la religion, et vous seul en soyez chargé. « O que Dieu est bon à son Israël! Qu'il est bon à ceux qui sont droits de cœur[1] ! »

Considérations propres à une personne qui a une inspiration de quitter le monde.

Considérez premièrement, que notre Seigneur ayant pu obliger ses créatures à toutes

1. Ps. LXXII, 1.

sortes de services et obéissances envers lui, il ne l'a pas néanmoins voulu faire, ains s'est contenté de nous obliger à l'observation de ses commandements; de manière que s'il lui eût plu ordonner que nous jeùnassions toute notre vie, que nous fissions tous vie d'ermite, de chartreux, de capucins, encore ne seroit-ce rien au respect du grand devoir que nous lui avons; et néanmoins, il s'est contenté que nous gar dassions simplement ses commandements.

Considérez secondement, qu'encore qu'il ne nous ait point obligés à plus grand service qu'à celui que nous lui rendons en gardant ses commandements, si est-ce qu'il nous a invités et conseillés, à faire une vie très-parfaite, et observer l'entier renoncement des vanités et convoitises du monde.

Considérez troisièmement, que, soit que nous embrassions les conseils de notre Seigneur, nous rangeant à une vie plus étroite; soit que nous demeurions en la vie commune, et en l'observance seule des commandements, nous aurons en tout de la difficulté, car si nous nous retirons du monde, nous aurons de la peine de tenir perpétuellement bridés et sujets nos appétits, renoncer à nous-mêmes, résigner notre propre volonté, et vivre en une très-absolue sujétion sous les lois de l'obéissance, chasteté et pauvreté. Si nous demeurons au

chemin commun, nous aurons une peine perpétuelle à combattre le monde qui nous environnera et résister aux fréquentes occasions de pécher qui nous arrivent, et à tenir notre barque sauve parmi tant de tempêtes.

Considérez quatrièmement, qu'en l'une et en l'autre vie, servant bien notre Seigneur : nous aurons mille consolations hors du monde. Le seul contentement d'avoir tout quitté pour Dieu, vaut mieux que mille mondes ; la douceur d'être conduit par l'obéissance, d'être conservé par les lois, et d'être comme à couvert des plus grandes embûches, sont de grandes suavités ; laissant à part la paix et tranquillité qu'on y trouve, le plaisir d'être occupé nuit et jour à l'oraison et choses divines et mille telles délices. Et quant à la vie commune, la liberté, la variété du service qu'on peut rendre à notre Seigneur, l'aisance de n'avoir à observer que les commandements de Dieu, et cent autres telles considérations la rendent fort délectable.

Sur tout cela, hélas ! direz-vous à Dieu, Seigneur en quelle condition vous servirai-je ? Ah ! mon âme, où que ton Dieu t'appelle, tu lui seras fidèle. Mais de quel côté t'est-il avis que tu ferois mieux ? Examinez un peu votre esprit, pour savoir s'il sent point aucune inclination plutôt d'un côté que de l'autre ; et

l'ayant découvert, ne faites encore point de résolutions, ains attendez jusqu'à ce qu'on vous le dise.

Autres considérations.

Imaginez-vous de voir saint Joseph avec la sainte Vierge sur le point de son accouchement, arriver en Bethléem, et chercher partout à loger, sans trouver aucun qui les veuille recevoir. O Dieu ! quel mépris et rejet le monde fait des gens célestes et saints, et comme ces deux saintes âmes embrassent volontiers cette abjection ! Ils ne s'élèvent point, ils ne font point de remontrances de leur qualité, mais tout simplement reçoivent ces refus et âpretés avec une douceur nonpareille. Ha ! misérable que je suis, le moindre oubli que l'on fait de l'honneur pointilleux qui m'est dû, ou que je m'imagine m'être dû, me trouble, m'inquiète, excite mon arrogance et ma fierté ; partout je me pousse à vive force ès premiers rangs. Hélas ! quand aurai-je cette vertu, le mépris de moi-même et des vanités !

Considérez comme saint Joseph et Notre-Dame entrent dans l'entrée et porche qui servoit parfois d'établerie aux étrangers, pour y faire le glorieux enfantement du Sauveur. Où sont les superbes édifices que l'ambition du monde élève pour l'habitation des vils et

détestables pécheurs? Eh! quel mépris des grandeurs du monde nous a enseigné ce divin Sauveur! Que bienheureux sont ceux qui savent aimer la sainte simplicité et modération! Misérable que je suis! il me faut des palais; encore n'est-ce pas assez : et voilà mon Sauveur sous un toit tout percé et sur du foin, pauvrement et piteusement logé.

Considérez ce divin petit enfançon né nu, frileux, dans une crèche, enveloppé de bandelettes. Hélas! que tout est pauvre! que tout est vil et abject en cet accouchement! Que nous sommes douillets et sujets à nos commodités, amoureux de sensualités! Il faut grandement exciter en nous le mépris du monde, et le désir de souffrir pour notre Seigneur les abjections, mésaises, pauvretés et manquements.

Si vous êtes quelquefois un peu difficile à traiter en vos infirmités temporelles, petit à petit cela se passera. L'esprit humain fait tant de tours et retours, sans que nous y pensions, qu'il ne se peut qu'il ne fasse des mines; celui pourtant qui en fait le moins est le meilleur.





104. — A UNE DEMOISELLE

Qui avoit quitté le dessein de se marier, et qui désiroit se faire religieuse.

J'AI donc appris par la bouche de la chère cousine en combien de façons notre Seigneur avoit tâté votre cœur et essayé votre fermeté, ma très-chère fille. Or sus, il se faut saintement animer et renforcer entre toutes ces vagues. Béni soit le vent d'où qu'il vienne, puisqu'il nous fera surgir à bon port.

Voilà, ma très-chère fille, les conditions avec lesquelles nous nous devons donner à Dieu ; c'est que soudain il fasse sa volonté de nous, de nos affaires et de nos desseins, et qu'il rompe et défasse la nôtre ainsi qu'il lui plaira. O qu'heureux sont ceux que Dieu manie à son gré, et qu'il réduit sous son bon plaisir, ou par tribulation, ou par consolation ! mais pourtant les vrais serviteurs de Dieu ont toujours plus estimé le chemin de l'adversité, comme plus conforme à celui de notre chef, qui ne voulut réussir de notre salut et de la gloire de son nom que par la croix et les opprobres.

Mais, ma très-chère fille, connoissez-vous bien en votre cœur ce que vous m'écrivez, que Dieu par des voies épineuses vous conduit à une condition qui vous avoit été offerte par des moyens plus faciles? Car, si vous aviez cette connoissance, vous caresseriez infiniment cette condition que Dieu a choisie pour vous, et l'aimeriez d'autant plus, que non-seulement il l'a choisie, mais il vous y conduit lui-même, et par un chemin par lequel il a conduit tous ses plus chers et grands serviteurs. Suppliez-le que ce sentiment qu'il vous donne ne périsse point, mais qu'il croisse jusqu'à sa parfaite maturité. Pour moi, je bénis votre chère âme, que notre Seigneur veut pour soi, et ai pour vous tout le saint amour qui se peut dire. La chère cousine est tendre en cette affection, et a un cœur parfaitement vôtre.

Cet époux de Cana en Galilée fait le festin de ses noces, et croit d'être l'époux; mais il est trop plus heureux, car notre Seigneur lui donne le change, et convertissant son eau en très-bon vin, il se rend époux lui-même, et fait l'âme de ce pauvre premier époux son épouse; car soit que ce fût saint Jean l'Évangéliste ou quelque autre, étant non à la veille, mais au jour de son mariage, notre Seigneur l'emporte à sa suite, il ravit à soi sa chaste âme, et le rend son disciple; et l'épouse,

voyant que ce Sauveur pouvoit avoir plusieurs épouses, voulut être du nombre, et pour une seule noce du vin failli, en voilà deux excellentes : car les âmes, tant de l'un que de l'autre, s'épousent à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'on lit cet Évangile ; et il m'est venu au cœur de vous dire cette pensée : Bienheureux sont ceux qui changent ainsi leurs eaux en vin ; mais il faut que ce soit par l'entremise de la très-sainte Mère. Je la supplie de vous donner à jamais sa douce et maternelle protection. Je suis en elle, etc.



105. — A UNE DAME

Qui étoit sur le point de se faire religieuse ; le Saint l'encourage à exécuter ce pieux dessein.

Que de joie, ma très-chère fille, que mon cœur reçoit, de voir la franchise et rondeur du vôtre à ce commencement. Ne vous étonnez point de ces larmes, car bien qu'elles ne soient pas bonnes, elles viennent néanmoins de bon lieu. Si nos résolutions étoient petites et révocables, nous n'aurions pas ces sentiments en ces abnégations et hautes conclusions que nous avons prises. David pleura tant sur Saül mort, quoi-

que ce fût son plus grand ennemi; pleurons un peu sur ce monde qui meurt, ains qui est mort pour nous et auquel nous voulons à jamais mourir.

O ma fille, ma bonne fille, que je suis aise de vous voir un peu travaillée de ce mal d'enfant? Non, jamais nulle âme n'enfanta Jésus-Christ sans douleurs, sinon la sainte Vierge, à laquelle en contr'échange, il en donna de grandes en mourant. Mais, ma fille, vous verrez qu'après ces tranchées de cœur, vous aurez mille sortes de consolations. Et moi, ne croyez-vous pas que mon cœur s'attendrisse sur le vôtre? Si fait, je vous assure, mais d'un attendrissement doux et suave, pour voir que vos douleurs sont des présages de plusieurs faveurs que Dieu vous fera, si, constamment et fidèlement, vous persévérez en cette entreprise, la plus digne, la plus généreuse, la plus utile que vous pourriez jamais faire.

Or poursuivez donc, ma très-chère fille : tenez bien votre cœur ouvert. Pour moi, ne doutez nullement de ma fidélité : confiez-vous en moi, sans crainte, sans réserve et sans exception; car Dieu qui l'a voulu, me tiendra de sa sainte main, afin que je vous serve bien.

Ce même Dieu sait que sur votre départ il me mit en la pensée de vous dire qu'il falloit

retrancher le musc et les senteurs; mais je me retins sur ma méthode, qui est suave, de laisser lieu au mouvement que petit à petit les exercices spirituels ont accoutumé de faire dans les âmes qui se consacrent entièrement à sa divine bonté. Car vraiment mon esprit est extrêmement ami de la simplicité; mais la serpe avec laquelle on retranche ces inutiles rejetons, je la laisse ordinairement ès mains de Dieu : et voilà, ma très-chère fille, qu'il vous en va donner un coup, pour ces poudres, pour ces papiers dorés. Qu'à jamais sa miséricorde soit bénie; car elle est miséricordieuse, je le vois bien.

Oui, donnez ces poudres et ces papiers dorés à quelque dame du monde, qui soit néanmoins de telle confiance, que vous lui puissiez marquer le sujet de ce petit renoncement; et ne doutez point que cela scandalise : au contraire, cela édifiera son âme, puisque je présuppose que ce soit une dame qui en ait une bonne. Vous avez raison, ma très-chère fille, de renoncer à tout cela : croyez-moi, ces petites abnégations seront fort agréables à Dieu.

Vraiment il faut que je vous dise ceci, puisque j'ai commencé à vous communiquer mon âme avec naïveté. Je n'ai jamais seulement voulu porter de bas d'estame, ni jamais de gants ni lavés ni musqués, dès que je me suis

voué à Dieu, ni jamais papier doré, ni poudres; ce sont des mignardises trop menues et vaines. O Dieu! quel cœur vous me donnez en votre endroit, marchant de si bon pied!

Hélas! ma très-chère fille, il est certes vrai: ces éternels et irrévocables renoncements, ces adieux immortels que nous avons dits au monde et à ses amitiés, font quelque attendrissement à notre cœur. Et qui ne se mouvroit à ces coups de rasoir qui séparent et divisent l'âme d'avec l'esprit, et le cœur de chair d'avec le cœur divin, et nous-mêmes d'avec nous-mêmes? Mais, vive Dieu, ces coups sont donnés, c'en est fait: non jamais plus il n'y aura réunion de l'un à l'autre, moyennant la grâce de celui, pour auquel nous unir inséparablement, nous nous sommes séparés pour jamais de toute autre chose.

Laissez absolument toutes ces guérisons par paroles; ce sont niaiseries que cela, que je permettrois à une âme moins résignée que la vôtre: mais à la vôtre, ma fille, je dis hautement: Laissez ces enfances et bagatelles, lesquelles, si elles ne sont péchés, sont des amusements inutiles, tendants à superstition.

O Dieu, ma fille, à toutes ces compagnies mondaines qui vous arriveront, il faut rendre une contenance doucement joyeuse. Mais afin que vous vous entreteniez de nouvelles réci-

proquement, entretenez-les comme venant de l'autre monde, et elles vous entretiendront comme venant du monde; car si vous leur parlez le langage de leurs lieux, ce ne leur sera pas grande nouvelle.

Je fus un mois après ma consécration à l'évêché, que venant de ma confession générale, et d'emmi les anges et les saints, entre lesquels j'avois fait mes nouvelles résolutions, je ne parlois que comme un homme étranger du monde, et il me semble que j'avois bonne grâce; et quoique le tracas ait un peu alangouri ces bouillonnements de cœur, les résolutions, par la grâce divine, me sont demeurées.

Soyez courte là où vous ne profiterez pas. Ce grand Dieu agrandisse de plus en plus le règne de son saint amour en nous. Je suis en lui, mais d'une affection toute particulière, votre, etc.

Si j'avois davantage de loisir, je vous écrirois encore; car je ne me lasse point en ce doux entretien de Dieu, de son amour de nos âmes. Demandez fort au petit Jésus naissant sa sainte nudité pour votre cœur, afin que nuement et purement il soit à lui.





106. — A UN AUTEUR MAGISTRAT,

Qui lui avoit envoyé un livre de poésies chrétiennes. Le saint le remercie et le félicite de son heureux talent et de l'emploi qu'il en fait.

MONSIEUR, ce m'a été un honneur extrêmement sensible d'avoir reçu de votre part ces riches et dévots théorèmes, que le révérend Père Ange Le Blanc m'a remis; et si j'avois le riche parfumier, ou cabinet des onguents que cet ancien prince Alexandre le Grand destina pour la garde des livres et écrits d'Homère, je le destinerois aussi à la conservation de ce beau présent, lequel m'est d'autant plus précieux, que je n'avois garde de l'oser espérer, puisque je n'ai pas même pensé que vous eussiez su que je fusse au monde, où étant de vrai si peu de chose, confiné en ce recoin de nos montagnes, je me tiens pour invisible. Mais toutefois comme ce sont les grandes lumières qui découvrent les atomes, ainsi m'avez-vous pu voir.

Or, puisque non-seulement il vous a plu, monsieur, de jeter votre pensée, et ce qui est encore le plus, votre bienveillance sur moi, je

vous supplie très-humblement de me continuer cette grâce par la même courtoisie et bonté qui l'a fait naître en votre âme, sans aucun mérite de ma part : et si je ne puis par les effets, au moins par affection je m'essayerai de correspondre à cette faveur, vous portant à jamais un honneur, oui même, si vous me permettez ce mot, un amour très-particulier; à quoi je suis encore attiré par cette savante piété qui vous fait si heureusement transformer les muses païennes en chrétiennes, pour les ôter de ce vieux profane Parnasse, et les placer sur le nouveau sacré Calvaire.

Et plût à Dieu que tant de poëtes chrétiens qui ont en notre âge si dignement témoigné, comme vous, monsieur, la beauté de leur esprit, eussent aussi, comme vous, fait paroître la bonté de leur jugement au choix des sujets de leurs poëmes; la corruption des mœurs ne seroit pas si grande; car c'est merveille combien les discours resserrés dans les lois des vers ont de pouvoir pour pénétrer les cœurs et assujettir la mémoire ! Dieu leur veuille pardonner l'abus qu'ils ont fait de leur érudition. Et vous, monsieur, usez, ains jouissez toujours ainsi saintement de ce beau, riche et bon esprit que la divine majesté vous a conféré en cette vie temporelle, afin que

vous vous réjouissiez à jamais, contemplant et chantant glorieusement les mêmes mystères en la vie éternelle.

Je suis de tout mon cœur, votre, etc.



107. — A UNE DE SES NIÈCES.

Le Saint l'engage à servir Dieu avec fidélité, et lui marque sa joie de nommer un enfant avec elle.

Or je ne doute point de cela, ma très-chère fille, ma nièce, que ce même Sauveur qui vous a prise par la main, ne vous conduise jusqu'à la perfection de son saint amour : car j'espère que vous ne vous secouerez point d'une si douce et suave conduite, et n'abandonnerez jamais celui qui, par son infinie bonté, n'abandonne jamais ceux qui ne veulent pas l'abandonner. Vrai Dieu ! que nous serons heureux, si nous sommes fidèles à cette immense douceur qui nous attire !

Madame de Lenugeon me pria il y a bien sept mois de lui tenir ce dernier enfant qu'elle a fait, et je le pris à fort grand honneur ; mais je le trouve encore plus grand et plus agréable, puisque c'est avec cette heureuse rencontre que vous le devez tenir avec moi, ce

que je prends à présage qu'un jour je pourrai bien avoir la consolation d'en tenir un des vôtres. Mais en tout événement nous nous entretiendrons l'un l'autre par la sainte dilection qui me fera toujours être, etc.



108. — A UNE DE SES SOEURS.

Le Saint l'exhorte à vivre dans une conformité parfaite avec Notre-Seigneur.

Ma très-chère sœur, ce n'est que justement pour vous donner le bonsoir que je vous écris, et vous tenir assurée que je ne cesse point de vous souhaiter mille et mille bénédictions du ciel, et à monsieur mon frère; mais particulièrement celle d'être toujours transfigurée en notre Seigneur. O! que sa face est belle, et que ses yeux sont doux et émerveillables en suavité, et que c'est chose bonne d'être auprès de lui en la montagne de la gloire! C'est là, ma chère sœur, ma fille, où nous devons loger nos désirs et affections, non en cette terre, où il n'y a que de vaines beautés, et belles vanités. Or sus, grâce à ce Sauveur, nous sommes à la montée du mont Thabor, puisque nous avons des fermes résolutions de bien servir et

aimer sa divine bonté ; il nous faut donc encourager à une sainte espérance. Montons toujours, ma très-chère sœur, montons sans nous lasser à cette céleste vision du Sauveur ; éloignons-nous petit à petit des affections terrestres et basses, et aspirons au bonheur qui nous est préparé.

Je vous conjure, ma chère fille, de bien prier notre Seigneur pour moi, et qu'il me tienne dorénavant dans les sentiers de sa volonté, afin que je le serve en sincérité et fidélité. Voyez-vous, ma très-chère fille, je désire ou de mourir, ou d'aimer Dieu ; ou la mort ou l'amour : car la vie qui est sans cet amour, est tout à fait pire que la mort. Mon Dieu ! ma très-chère fille, que nous serons heureux, si nous aimons bien cette souveraine bonté, qui nous prépare tant de faveurs et bénédictions.

Soyons bien tout à elle, ma très-chère fille, parmi tant de tracas que la diversité des choses mondaines nous présente. Comme voulons-nous mieux témoigner notre fidélité qu'entre les contrariétés ! Hélas ! ma très-chère fille, ma sœur, la solitude a ses assauts, le monde a ses tracas : partout il faut avoir bon courage, puisque partout le secours du ciel est prêt à ceux qui ont confiance en Dieu, et qui avec humilité et douceur implorent sa paternelle assistance.

Gardez bien de laisser convertir votre soin en troublement et inquiétude; et toute embarquée que vous êtes sur les vagues et parmi les vents de plusieurs tracas, regardez toujours au ciel, et dites à notre Seigneur : O Dieu ! c'est pour vous que je vogue et navigue, soyez mon guide et mon nocher; et puis consolez-vous, que quand nous serons au port, les douceurs que nous y aurons, effaceront les travaux pris pour y aller. Or nous y allons parmi tous ces orages, pourvu que nous ayons le cœur droit, l'intention bonne, le courage ferme, l'œil en Dieu, et en lui toute notre confiance.

Que si la force de la tempête nous émeut quelquefois un peu l'estomac, et nous fait un petit tourner la tête, ne nous étonnons point; mais, soudain que nous pourrons, reprenons haleine, et nous animons à mieux faire. Vous marchez toujours entre nos saintes résolutions, je m'en assure. Ne vous fâchez donc point de ces petits assauts d'inquiétude et chagrins que la multiplicité des affaires domestiques vous donne; non, ma très-chère fille, car cela vous sert d'exercice à pratiquer les plus chères et aimables vertus que notre Seigneur nous ait recommandées. Croyez-moi, la vraie vertu ne se nourrit pas dans le repos extérieur, non plus que les bons poissons dans les eaux croupissantes des marais. Vive Jésus.



109. — A UNE DE SES SOEURS.

Le Saint l'exhorte à communier souvent, et à s'abandonner à la Providence dans les persécutions.

Notre Sauveur vous arrache le cœur comme il fit à la dévote sainte Catherine de Sienne de laquelle nous faisons aujourd'hui[1] la fête, pour vous donner le sien très-divin, par lequel vous vivez toute de son saint amour. Quel bonheur, ma très-chère sœur, si quelque jour au sortir de la sainte communion, je trouvois mon chétif et misérable cœur hors de ma poitrine, et qu'en sa place fût établi le précieux cœur de mon Dieu ! Mais, ma très-chère fille, puisque nous ne devons pas désirer des choses si extraordinaires, au moins souhaité-je que nos pauvres cœurs ne vivent plus désormais que sous l'obéissance et les commandements du Seigneur : ce sera bien assez, ma chère sœur, pour, en ce fait, imiter utilement sainte Catherine, et en cette sorte nous serons doux, humbles et charitables, puisque le cœur de notre Sauveur n'a point de lois plus affec-

1. Le 30 avril.

tionnées que celles de la douceur, humilité et charité.

Vous serez bien heureuse, ma très-chère sœur, ma fille, si parmi toutes ces fadaises de partialité vous vivez toute en vous-même pour Dieu, Dieu qui seul aussi mérite d'être servi et suivi avec passion : car ainsi faisant, ma chère sœur, vous donnerez bon exemple à toutes, et gagnerez la sainte paix et tranquillité pour vous-même. Laissez, je vous supplie, philosopher les autres sur le sujet que vous avez de communier : car il suffit que votre conscience, que vous et moi sachions que cette diligence de revoir et de réparer souvent votre âme, est grandement requise pour la conservation d'icelle; et si vous en voulez rendre compte à quelqu'une, vous lui pourrez bien dire que vous avez besoin de manger si souvent cette divine viande, parce que vous êtes fort foible, et que, sans ce renforcement, votre esprit se dissiperoit aisément. Cependant continuez, ma très-chère sœur, à bien serrer ce cher Sauveur sur votre poitrine. Faites qu'il soit le beau et le suave bouquet sur votre cœur, en sorte que quiconque vous approche sente que vous êtes parfumée et connoisse que votre odeur est l'odeur de la myrrhe.

Tenez votre esprit en paix, nonobstant cet embarrassement qui est autour. Remettez à la

plus secrète providence de Dieu ce que vous trouverez de malaisé, et croyez fermement qu'il fera une douce conduite de vous, de votre vie, et de toutes vos affaires.

Savez-vous ce que font les bergers en Arabie, quand ils voient éclairer, tonner, et l'air chargé de foudres? Ils se retirent sous les lauriers, et eux, et leurs troupeaux. Quand nous voyons que les persécutions ou contradictions nous menacent de quelques grands déplaisirs, il nous faut retirer, et nous, et nos affections, sous la sainte croix, par une vraie confiance que tout reviendra au profit de ceux qui aiment Dieu.

Or sus, ma très-chère fille, ma sœur, tenez bien votre cœur ramassé; gardez-vous fort des empressements; jetez souvent votre confiance en la providence de notre Seigneur. Soyez toute assurée que plutôt le ciel et la terre passeront, que notre Seigneur manque à votre protection tandis que vous serez sa fille obéissante, ou au moins désireuse d'obéir. Deux ou trois fois le jour pensez si votre cœur est point inquiété de quelque chose; et, trouvant qu'il l'est, tâchez soudain à le remettre en repos.

Adieu, ma très-chère fille.

Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur. *Amen.*



110. — A UNE DE SES NIÈCES.

Le Saint l'exhorte à conformer toujours sa volonté à celle de Dieu, et à mortifier son cœur.

Ma chère nièce, je vous écrivis l'autre jour; mais mon cœur, qui vous chérit tendrement, ne se peut assouvir de vous en rendre au moins ce foible témoignage, de vous écrire le plus souvent que je puis.

Vivez toute en notre Seigneur, ma très-chère fille ; que ce soit l'eau dans laquelle votre cœur nage; et comme ceux qui cheminent sur la corde tiennent toujours en leurs mains le bâton du contre-poids, pour balancer leurs corps justement, en la variété des mouvements qu'ils ont à faire sur un si dangereux plancher, vous devez aussi fermement tenir la sainte croix de notre Seigneur, afin de marcher assurément parmi les périls que la variété des rencontres et conversations pourront apporter à vos affections; en sorte que tous vos mouvements soient balancés au contre-poids de l'unique et très-aimable volonté de celui auquel vous avez voué tout votre corps et tout votre cœur.

Conservez-le bien, ce cœur pour lequel le

cœur de Dieu fut triste jusqu'à la mort, et après la mort transpercé par le fer, afin que le vôtre vive après la mort, et soit joyeux toute sa vie. Mortifiez-le bien en ses joies, et le réjouissez en ses mortifications, et allez, chère nièce, je veux dire, cheminez toujours courageusement de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous ayez atteint le souverain degré de l'amour divin; mais jamais vous ne l'atteindrez, puisque cet amour sacré n'est non plus fini que son objet, qui est la souveraine bonté.

Adieu, ma très-chère nièce; aimez-moi toujours constamment en qualité de l'homme du monde qui vous désire le plus de vraies et solides consolations : oui, ma fille, je vous souhaite l'abondance de l'amour divin, qui est et sera éternellement l'unique bien de nos cœurs, qui ne nous ont été donnés que pour celui qui nous a donné tout le sien. Je suis très-sincèrement tout vôtre, ma chère nièce, ma fille.





111. — A UNE DE SES SOEURS.

Le Saint lui recommande la douceur et la paix dans les contre-temps de cette vie.

Ma très-chère sœur, ma fille, je suis marri que je n'ai plus tôt reçu la salutation que maître Constantin m'avoit apportée de votre part : car j'eusse eu plus de loisir de vous écrire selon mon cœur, qui est si plein d'affection pour vous, et vous chérit si fort, qu'il ne peut se contenter de vous entretenir pour un peu. Je vis avec beaucoup de contentement de savoir que votre âme est toute dédiée à l'amour de Dieu, auquel vous prétendez de vous avancer petit à petit par toutes sortes de saints exercices. Mais je vous recommande toujours plus que tout celui de la sainte douceur et suavité, ès rencontres que cette vie vous présente sans doute souventefois. Demeurez tranquille et toute amiable avec notre Seigneur sur votre cœur. Que vous serez heureuse, très-chère sœur, ma fille, si vous continuez de vous tenir à la main de sa divine majesté, entre le soin et le train de vos affaires, lesquelles réussiront bien plus à souhait quand Dieu vous y assistera : et la

moindre consolation que vous en aurez, sera meilleure que les plus grandes de celles que vous pourriez avoir de la terre.

Oui, ma chère fille, ma sœur, que je vous aime, et plus que vous ne sauriez croire : mais principalement dès que j'ai vu en votre âme le digne et honorable désir de vouloir aimer notre Seigneur avec toute fidélité et sincérité, à quoi je vous conjure de persévérer constamment, et de m'aimer toujours bien entièrement, puisque je suis d'un cœur tout entier et fidèle, ma très-chère fille, votre, etc.



112. — A UNE DE SES PARENTES.

Il lui souhaite l'amour de Dieu.

MADAME ma chère cousine, je ne puis, mais je ne veux pas me contenir de vous écrire, ayant un porteur si assuré. Ce n'est pourtant que pour vous dire que je demande continuellement à la sainte messe beaucoup de grâces pour votre âme, mais surtout, et pour tout, l'amour divin : car aussi est-ce notre tout; c'est notre miel, ma chère cousine, dedans lequel et par lequel toutes les affections et toutes les actions de notre cœur doivent être confites et adoucies.

Mon Dieu ! que le royaume intérieur est heureux, quand ce saint amour y règne! Que bienheureuses sont les puissances de notre âme qui obéissent à un roi si saint et si sage ! Non, ma chère cousine, sous son obéissance et dans cet état, il ne permet point que les grands péchés habitent, ni même aucune affection aux plus moindres. Il est vrai qu'il les laisse bien aborder les frontières, afin d'exercer les vertus intérieures à la guerre, et les rendre vaillantes, et permet que les espions, qui sont les péchés véniels et les imperfections, courent çà et là parmi son royaume; mais ce n'est que pour faire connoître que sans lui nous serions en proie à tous nos ennemis.

Humilions-nous fort, ma chère cousine, ma fille; avouons que si Dieu ne nous est cuirasse et bouclier, nous serons incontinent percés et transpercés de toutes sortes de péchés. C'est pourquoi tenons-nous bien à Dieu par la continuation de nos exercices : que ce soit le gros de notre soin, et le reste des dépendances.

Au demeurant, il faut toujours avoir courage; et s'il nous arrive quelque alanguissement, ou affoiblissement d'esprit, courons au pied de la croix, et nous mettons parmi ces saintes odeurs, parmi ces célestes parfums, et sans doute nous en serons confortés et avigourés. Je présente tous les jours votre cœur

au Père éternel avec celui de son Fils notre Sauveur en la sainte messe. Il ne le sauroit refuser, à cause de cette union en vertu de laquelle je fais l'offre; mais je présuppose que vous en faites autant de votre côté. Qu'à jamais puissions-nous d'esprit, de cœur et de corps lui être en sacrifice et holocauste de louange. Vivez joyeuse et courageuse avec Jésus sur votre poitrine. Madame ma très-chère cousine, je suis celui qu'il a rendu, votre serviteur cousin, etc.



113. — A UNE DE SES PARENTES.

Le Saint l'exhorte à être fidèle à Dieu.



MADAME ma très-chère cousine, que vous faites bien de trouver Dieu bon, et de savourer sa paternelle sollicitude en votre endroit, de quoi étant maintenant en lieu où vous ne pouvez pas jouir du temps pour vous exercer à la méditation, il se présente en échange plus fréquemment à votre cœur, pour se fortifier de sa sacrée présence. Soyez fidèle à ce divin époux de votre âme; et de plus en plus vous verrez que par mille moyens il vous fera paroître son cher amour envers vous.

Je ne m'ébahis donc pas, ma chère cousine, si Dieu vous donnant le goût de sa présence, vous va petit à petit dégoûtant du monde. Sans doute, ma fille, rien ne fait trouver le chicotin si amer que de se nourrir de miel. Quand nous savourerons les choses divines, il ne sera plus possible que les mondaines nous reviennent donner appétit. Mais se pourroit-il bien faire qu'après avoir considéré la bonté, la fermeté, l'éternité de Dieu, nous pussions aimer cette misérable vanité du monde? Or sus il nous faut supporter et tolérer cette vanité du monde; mais il ne faut aimer ni affectionner que la vérité de notre bon Dieu, lequel soit à jamais loué de ce qu'il vous conduit à ce saint mépris des folies terrestres.

Hélas! il est vrai, madame ma chère cousine, la pauvre madame de Moiron est trépassée : nous ne l'eussions pas dit le carême passé. Il est vrai, nous trépasserons aussi un jour à venir, lequel nous ignorons. Mon Dieu! ma chère fille, ne serons-nous pas bien heureux, si nous mourons avec notre doux Sauveur au milieu de notre cœur? Or sus, il s'y faut donc bien tenir toujours, continuant nos exercices, nos désirs, nos résolutions, nos protestations. Il vaut mille fois mieux mourir avec notre Seigneur, que de vivre sans lui.

Vivons gaiement et courageusement en lui

et pour lui, et ne nous étonnons point de la mort : je ne dis pas, ne la craignons point du tout; mais je dis, ne nous troublons point. Si la mort de notre Seigneur nous est propice, la nôtre nous sera bonne. C'est pourquoi pensons souvent à la sienne : chérissons bien sa croix et sa passion.

C'est bien dit, ma fille bien-aimée, quand nous verrons mourir nos amis, pleurons-les un peu, regrettons-les un peu par compassion et tendreté, mais avec tranquillité et sans impatience; et faisons valoir leur délogement pour nous préparer tout doucement et joyeusement au nôtre.

J'ai loué Dieu de quoi cette pauvre défunte s'étoit retirée, ce me semble, à la dévotion un peu plus cette année dernière; car c'est un grand signe de la miséricorde de Dieu sur elle. Il y a justement une année qu'elle entra en notre confrérie, laquelle aussi lui a bien rendu son devoir.





114. — A UNE DE SES PARENTES.

Le Saint l'engage à entrer en religion.

Ma très-chère sœur, ma cousine, et ma plus chère fille, *Venez en la montagne que Dieu vous montrera*[1], pour y consacrer ces petits moments de vie qui vous restent, en faveur de la très-sainte éternité qui vous est préparée.

Ne vous mettez point en peine de quoi vous n'avez pas les sentiments de dévotion et consolation présentement; car le courage fort que vous avez, vaut mieux que tout cela. Pensez-vous pas que la pauvre, jeune et belle Rébecca pleura bien fort lorsqu'elle se sépara de son père, sa mère et son pays? Mais parmi tout cela elle ne laissa pas de dire courageusement: J'y irai; et elle fut digne d'être épouse d'Isaac. Quittez ces empressements, et achevez vos affaires en tranquillité, comme voyant notre Seigneur à votre côté, qui vous aide à les faire.

Je prierai, quoique indignement pour N. N., et les servirai partout où je pourrai.

Dieu de sa main toute-puissante vous veuille

1. Gen., XXII, 2.

retirer à soi, et vous amener au lieu auquel il vous a appelée : l'ange qui vous a assistée en vos résolutions, soit lui-même votre guide en l'exécution. Je suis sans fin, etc.



115. — A MADAME DE CORNILLON, SA SOEUR, QUI ÉTOIT ENCEINTE.

Le Saint l'encourage à prendre patience dans les contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part de son beau-père.

Il ne faut pas que le dernier mois de l'année passe, que je ne vous salue, ma très-chère fille, ma sœur, en vous assurant toujours du parfait amour que mon cœur porte au vôtre, auquel je ne cesse point de désirer toutes sortes de bénédictions; mais aussi, ma chère sœur, je le vous recommande, votre pauvre cœur; ayez bien soin de le rendre de plus en plus agréable à son Sauveur, et de faire que cette année soit plus fertile que l'autre en toutes sortes de saintes actions; car à mesure que les années s'en vont, et que l'éternité s'approche, il nous faut aussi redoubler le courage, et relever notre esprit en Dieu, le servant plus attentivement en tout ce que nos vocations et professions nous obligent.

Je voudrois bien pouvoir vous envoyer les livres que je vous ai promis, et à madame de Cornillon, ma commère; mais je ne m'en suis pas trouvé un seul : il faut avoir un peu de patience avec moi, comme avec un mauvais payeur.

Cependant, chère sœur, prenez bien courage à faire votre enfant; je dis celui du corps, et celui du cœur, mais surtout celui du cœur qui est notre Seigneur, lequel vous voulez, je m'assure, produire en votre vie, et en vous-même, beaucoup mieux dorénavant : mais c'est un enfant, lequel, au rebours des autres, soulage, nourrit et maintient sa mère. Aussi faut-il bien, ma fille, que vous mettiez toute votre espérance, votre amour et votre confiance en lui; car en cette sorte vous vivrez toute joyeuse et contente.

J'ai appris que mon frère [1] et vous êtes toujours et de plus en plus exercés par les volontés de monsieur votre père [2]. Ma fille, si vous savez bien prendre cette croix, vous serez bienheureuse; car Dieu vous donnera en échange mille bénédictions, non-seulement en l'autre vie, mais même en celle-ci; mais il faut être courageuse et persévérante en douceur et patience.

1. C'est-à-dire beau-frère. C'est M. Cornillon.
2. C'est-à-dire beau-père.

Madame de Chantal se recommande mille fois très-affectionnément à vous, et vous souhaite continuellement accroissement de l'amour de Dieu. Bonjour, ma chère fille, ma sœur, je suis votre frère tout vôtre. A Sales, d'où je pars vendredi pour aller à mon devoir en ces avents.



116. — A UNE DAME.

Avis pour la sainte communion, l'exercice de la douceur et la perfection chrétienne.

Je vous renvoie votre livre corrigé, ma très-chère fille : vous puisse-t-il être aussi utile que je souhaite!

. Sans doute, il faut tant faire et refaire les résolutions de s'unir à Dieu, que nous y demeurions engagée.

Mais je désire qu'en vos ferveurs vous ne fassiez pas ces désirs de tentations ni occasions de mortifications; car puisque par la grâce de Dieu elles ne vous manquent pas, il n'est pas besoin d'occuper votre cœur à les désirer; occupez-le plutôt à le préparer, et mettre en la posture requise pour les recevoir, non pas quand vous les voudrez, mais quand Dieu voudra les vous permettre.

D'avoir un peu de joie en la grâce divine, quand les rencontres nous succèdent bien, il n'y a point de mal, pourvu que nous les terminions en humilité.

De remédier aux occurrences qui ne vous regardent pas en particulier, mais votre maison, il le faut faire; avec cette remise néanmoins, de vouloir avec un cœur égal attendre l'événement que Dieu disposera pour le mieux.

Mais quant à cette sorte de plainte, que vous êtes misérable et infortunée; mon Dieu, ma très-chère fille, il s'en faut garder en toute façon; car, outre que telles paroles sont déshonnêtes à une servante de Dieu, elles sortent d'un cœur trop abattu, et ne sont pas tant des impatiences que des courroux.

Voyez-vous, ma très-chère fille! faites un particulier exercice de douceur et d'acquiescement à la volonté de Dieu, non point pour les choses extraordinaires seulement, mais principalement pour ces petites tricheries quotidiennes. Préparez-vous-y le matin, l'après-dîner, en disant grâces, devant le souper, après le souper, et le soir, et faites-en votre prix fait pour un temps.

Mais faites cela avec un esprit tranquille et joyeux; je veux dire ces exercices; et s'il vous arrive des manquements, humiliez-vous, et recommencez.

C'est bien fait d'aspirer d'une générale aspiration à l'extrême perfection de la vie chrétienne; mais il ne faut pas philosopher en particulier, sinon sur notre amendement et sur notre avancement, selon les occurrences quotidiennes de jour en jour, remettant la conduite de notre souhait général à la providence de Dieu, et nous jetant pour ce regard en ses bras, comme un petit enfant qui, pour croître, mange de jour en jour ce que son père lui fournit, espérant qu'il lui fournira à proportion de son appétit et de sa nécessité.

Pour ces tentations d'envie, pratiquez ce que je dis au livre, des mêmes tentations.

Puisque la communion vous est si profitable, fréquentez-la avec ferveur d'esprit et netteté de conscience. Vivez toujours joyeuse au travers de toutes vos tentations. Ne faites pas pour le présent d'autre pénitence, et rangez-vous de vous-même en esprit de douceur à supporter véritablement le prochain, visiter les malades, et ayez bon courage.

J'ai écrit depuis peu à notre bonne sœur; c'est une fille que je chéris bien fort. La pauvrette a été tout plein troublée pour peu de chose; mais c'est bon signe, car cela a produit de la crainte de Dieu : elle a été toute découragée, parce qu'elle croyoit d'avoir offensé. O Dieu! il faut plutôt mourir que d'of-

fenser sciemment et délibérément ; mais quand nous tombons, il faut tout perdre plutôt que le courage, l'espérance et la résolution. Or, Dieu convertira le tout à son honneur.

Votre voisine peut fort louablement payer derechef ce qu'elle ne doit pas, pour éviter le mal d'un procès ou d'une discorde à son mari, si la somme n'étoit pas fort importante ; car si, pour se préserver d'une fièvre corporelle, elle peut bien à son insu employer de l'argent, pourquoi non pour divertir une fièvre spirituelle.

Bonsoir, madame ma très-chère commère, ma fille : votre cœur est à Dieu ; vivez heureuse d'être si bien logée. Je suis d'un cœur tout entier, votre, etc.





117. — A UNE DAME

Que le Saint appeloit sa mère. Dans cette lettre et les suivantes, il exhorte cette dame, qui étoit âgée et infirme, à porter ses désirs vers le ciel, à aimer les croix, à avoir de la patience et de la douceur envers les personnes qui la servoient, et à s'abstenir de plaintes et de censures.

Ma très-chère mère, que vous dirai-je? Rien qu'un mot, faute de temps.

Exercez fort votre cœur à la douceur intérieure et extérieure, et le tenez en tranquillité parmi la multiplicité des affaires qui se présentent à vous.

Gardez-vous bien fort des empressements, qui sont la peste de la sainte dévotion, et continuez à tenir votre âme en haut, ne regardant ce monde que pour le mépriser, ni le temps que pour aspirer à l'éternité.

Soumettez souvent votre volonté à celle de Dieu étant prête à l'adorer, autant quand elle vous envoiera des tribulations, comme au temps des consolations.

Dieu soit toujours au milieu de nos cœurs, ma très-chère mère. Je suis en lui sans réserve et d'une affection toute filiale, votre, etc.



118. — A LA MÊME.

Le Saint l'exhorte à fortifier son cœur contre les langueurs que les maladies peuvent lui causer.

Bien que ce laquais aille exprès, ma chère mère, si est-ce qu'il part en un temps auquel je suis fort pressé. Cette bonne dame m'a dit de votre part ce que vous lui avez confié, et je loue Dieu qu'il vous ait donné de nouvelles affections avec cette nouvelle santé; mais il faut bien prendre garde, ma très-chère fille ma mère, que le corps et l'esprit vont souvent en contraire mouvement, et à mesure que l'un s'affoiblit, l'autre se fortifie; et quand l'un se fortifie, l'autre s'affoiblit : mais puisque l'esprit doit régner, quand nous voyons qu'il a pris ses forces, il le faut tellement secourir et établir, qu'il demeure toujours le plus fort; sans doute, ma chère mère, puisque les maladies sont comme des coupelles[1], il faut bien que notre cœur en sorte plus pur; et que nous devenions plus forts parmi les infirmités.

1. Espèce de creuset qui sert à purifier l'or et l'argent.

Or, quant à vous, je m'imagine que désormais l'âge et la petitesse de votre complexion vous tiendront souvent alangourie et foible : c'est pourquoi je vous conseille de vous fort exercer en l'amour de la très-aimable volonté de Dieu, et en l'abnégation des contentements extérieurs, et en la douceur parmi les amertumes. Ce sera le plus excellent sacrifice que vous puissiez faire. Tenez bon, et pratiquez non-seulement l'amour solide, mais l'amour tendre, doux et suave envers ceux qui sont autour de vous : ce que je dis par l'expérience que j'ai, que l'infirmité ne nous ôtant pas la charité, nous ôte néanmoins la suavité envers le prochain, si nous ne sommes fort sur nos gardes.

Ma très-chère mère, je vous souhaite le comble de la sainte perfection ès entrailles de Jésus-Christ.

Je demeure pour jamais, votre, etc.





119. — A LA MÊME.

Pureté des amitiés chrétiennes. (Fragment.)

Mon Dieu! ma très-chère fille, que j'aime votre cœur, puisqu'il ne veut rien aimer que son Jésus et pour son Jésus! Hélas! se pourroit-il bien faire qu'une âme qui considère ce Jésus crucifié pour elle, pût aimer quelque chose hors d'icelui, et qu'après tant de véritables élancements de fidélité, qui nous ont si souvent fait dire, écrire, chanter, aspirer, et si soupirer, Vive Jésus, nous voulussions, comme des juifs, crier : Qu'on le crucifie, qu'on le tue en nos cœurs! O Dieu, ma fille, je dis, ma vraie fille, que nous serons forts, si nous continuons à nous entretenir liés l'un à l'autre par ce lien teint au sang vermeil du Sauveur : car nul n'attaquera votre cœur qu'il ne trouve de la résistance, et de votre côté, et du côté du mien, qui est tout dédié au vôtre.

Vous vous réjouissez de quoi la fille fâcheuse vous a laissé. Il faut qu'un soldat ait beaucoup gagné en la guerre, quand il est bien aise de la paix. Jamais nous n'aurons la parfaite douceur et charité, si elle n'est exercée entre les

répugnances, aversions et dégoûts. La vraie paix ne gît pas à ne point combattre, mais à vaincre. Les vaincus ne combattent plus, et néanmoins ils n'ont pas la vraie paix. Or sus, il se faut grandement humilier de quoi nous sommes encore si peu maîtres de nous-mêmes, et aimons tant l'aise et le repos.



120. — A LA MÊME.

Le moyen d'être tout à Dieu, c'est de crucifier nos inclinations les plus vives.

Ma très-chère mère, maintenant que vous dirai-je? Bien des choses, sans doute, si je voulois suivre mes affections, lesquelles sont toujours pleines pour vous, comme je désire que les vôtres soient bien pleines pour moi, quand surtout vous serez dans le petit oratoire, où je vous supplie d'en répandre beaucoup devant Dieu à l'intention de mon amendement; ainsi que de mon côté je répands, non les miennes, qui sont indignes, à raison du cœur où elles sont; mais le sang de l'Agneau immaculé devant le Père éternel, en faveur de la bonne intention que vous avez d'être toute sienne.

Quel bonheur, ma chère mère, d'être tout à lui qui, pour nous rendre siens, s'est fait tout nôtre! Mais il faut pour cela crucifier en nous toutes nos affections, et spécialement celles qui sont plus vives et mouvantes, par un continuel alentissement et attrempement des actions qui en procèdent, afin qu'elles ne se fassent pas par impétuosité, ni même par notre volonté, mais par celle du Saint-Esprit.

Surtout, ma chère mère, il nous faut un cœur bon, doux et amoureux envers le prochain, et particulièrement quand il nous est à charge et dégoût : car alors nous n'avons rien en lui pour l'aimer que le respect du Sauveur, qui rend l'amour sans doute plus excellent et digne, d'autant qu'il est plus pur et net des conditions caduques.

Je prie notre Seigneur qu'il accroisse en vous son saint amour.

Je suis en lui, votre, etc.





121. — A LA MÊME.

Les croix, les afflictions sont les marques du pur amour : elles tirent leur mérite du sang de Jésus-Christ.

HÉLAS ! mon Dieu, ma très-chère mère, que j'ai été étonné, quand par votre lettre j'ai su, comme tout à coup, la longueur et le danger de votre maladie ! Car, croyez-moi, je vous supplie, mon cœur vous chérit filialement : mais Dieu soit loué de quoi vous voilà presque toute échappée.

Certes, désormais je vois bien qu'il faudra vous apprivoiser aux maladies et infirmités en cette décadence d'âge en laquelle vous êtes. Seigneur Jésus ! quel vrai bonheur à une âme dédiée à Dieu, d'être fort exercée par la tribulation avant qu'elle parte de cette vie ! Ma très-chère mère, comme peut-on connoître le franc et vif amour, que parmi les épines, les croix, les langueurs, et surtout quand les langueurs sont accompagnées de longueurs?

Aussi notre cher Sauveur a témoigné son amour démesuré par la mesure de ces travaux et passions. Faites, ma chère mère, faites bien l'amour à l'époux de votre cœur sur le lit de

douleur; car c'est sur ce lit, où il a fait votre cœur avant même qu'il fût au monde, ne le voyant encore qu'en son divin projet.

Hélas! ce Sauveur a compté toutes vos douleurs, toutes vos souffrances, et a payé au prix de son sang toute la patience et tout l'amour qui vous est nécessaire pour saintement appliquer tous vos travaux à sa gloire et à votre salut. Soyez contente à vouloir doucement tout ce que Dieu veut que vous soyez. Jamais je ne manquerai à prier la divine majesté pour la perfection de votre cœur, que le mien aime, chérit et honore tendrement.

Adieu, ma très-chère mère et ma très-chère fille encore; à Dieu soyons-nous éternellement, et nous, et nos affections, et nos petites peines et les grandes, et tout ce que la divine bonté veut être nôtre; et sur ce, je suis en lui, ma très-chère mère, très-absolument, votre, etc.





122. — A UNE DAME.

La distance des lieux ne peut mettre d'obstacles à l'union des enfants de Dieu. Conduite à tenir dans les sociétés où l'on médit.

NE croyez jamais, ma très-chère fille, que la distance des lieux puisse séparer les âmes que Dieu a unies par les liens de sa dilection. Les enfants du siècle sont tous séparés les uns des autres, parce qu'ils ont les cœurs en divers lieux; mais les enfants de Dieu ayant leur cœur où est leur trésor, et n'ayant tous qu'un même trésor, qui est le même Dieu, ils sont par conséquent toujours joints et unis ensemble. Sur cela il faut soulager nos esprits en la nécessité qui nous tient hors de cette ville, et qui m'en fera aussi bientôt partir pour retourner en ma charge. Nous nous reverrons bien souvent auprès de notre saint crucifix, si nous observons bien les paroles que nous nous en sommes données : aussi bien est-ce là où les entrevues sont uniquement profitables.

Cependant, ma très-chère fille, je commencerai à vous dire que vous devez fortifier par tous les moyens possibles votre esprit contre

ces vaines appréhensions, qui ont accoutumé de l'agiter et tourmenter; et pour cela, réglez premièrement vos exercices en telle sorte, que la longueur ne lasse point votre âme, et ne fâche point celles de ceux avec lesquels Dieu vous fait vivre.

Un demi-quart d'heure, et moins encore, suffit pour la préparation du matin; trois quarts d'heure ou une heure pour la messe; et parmi le jour, quelques élévations d'esprit en Dieu, qui n'occupent point de temps, ains se font en un seul moment; et l'examen de conscience le soir avant le repos, laissant à part les bénédictions et actions de grâces des tables qui sont ordinaires, et qui tiennent lieu de réunion de votre cœur avec Dieu.

En un mot, je voudrois que vous fussiez toute Philotée, et que vous ne fussiez rien plus que cela, c'est-à-dire que vous fussiez comme je marque au livre de l'*Introduction*, qui est fait pour vous et vos semblables.

Ès conversations, ma très-chère fille, soyez en paix de tout ce qu'on y dit, et qu'on y fait; car s'il est bon, vous avez de quoi louer Dieu; et s'il est mauvais, vous avez de quoi servir Dieu en détournant votre cœur de cela, sans faire ni l'étonnée ni la fâcheuse, puisque vous n'en pouvez mais, et n'avez pas assez de crédit pour divertir les mauvaises paroles de

ceux qui les veulent dire, et qui en diront encore de pires, si on fait semblant de les vouloir empêcher, car ainsi faisant, vous demeurerez toute innocente parmi les sifflements des serpents, et comme une aimable fraise, vous ne contracterez aucun venin par le commerce des langues vénéneuses.

Je ne puis penser comme vous pouvez admettre ces démesurées tristesses dans votre cœur; étant fille de Dieu, remise il y a longtemps dans le sein de sa miséricorde, et consacrée à son amour vous vous devez soulager vous-même, méprisant toutes ses suggestions tristes et mélancoliques que l'ennemi vous fait avec le seul dessein de vous lasser et tracasser.

Prenez bien garde à bien pratiquer l'humble douceur que vous devez au cher mari et à tout le monde; car c'est la vertu des vertus, que notre Seigneur nous a tant recommandée; et s'il vous arrive d'y contrevenir, ne vous troublez point : ains avec toute confiance, remettez-vous sur pied pour marcher derechef en paix et douceur comme auparavant.

Je vous envoie une petite méthode de vous unir à notre Seigneur le matin et toute la journée. Voilà, ma chère fille, ce que pour le présent j'ai pensé vous devoir être dit pour votre consolation. Reste que je vous prie de

ne point vous mettre à faire des cérémonies avec moi, qui n'ai ni le loisir ni la volonté d'en faire avec vous. Écrivez-moi, quand il vous plaira, en toute liberté; car je recevrai toujours à contentement de savoir des nouvelles de votre âme, que la mienne chérit parfaitement, comme en vérité, ma très-chère fille, je suis votre, etc.



123. — A UNE DAME.

De la résignation dans les peines, et de la douceur chrétienne.

Or sus, que voulez-vous que je vous dise, ma très-chère fille, sur le retour de nos misères, sinon qu'au retour de l'ennemi il faut reprendre et les armes et le courage pour combattre plus fort que jamais? Je ne vois rien de bien grand au billet. Mais, mon Dieu! gardez-vous bien d'entrer en aucune sorte de défiance : car cette céleste bonté ne vous laisse pas tomber de ces chutes pour vous abandonner, ains pour vous humilier, et faire que vous vous teniez plus serrée et ferme à la main de sa miséricorde.

Vous faites extrêmement à mon gré de con-

tinuer vos exercices emmi les sécheresses et langueurs intérieures qui vous sont revenues. Car puisque nous ne voulons servir Dieu que pour l'amour de lui, et que le service que nous lui rendons parmi le travail des sécheresses lui est plus agréable que celui que nous faisons parmi les douceurs, nous devons aussi de notre côté l'agréer davantage, au moins de notre volonté supérieure, et bien que selon notre goût et l'amour-propre, les suavités et tendretés nous soient plus douces, les sécheresses néanmoins, selon le goût de Dieu et son amour, sont plus profitables, ainsi que les viandes sèches sont meilleures aux hydropiques que les humides, bien qu'ils aiment toujours plus les humides.

Pour votre temporel, puisque vous vous êtes essayée d'y mettre de l'ordre, et que vous n'avez pu, il faut donc maintenant user de patience et de résignation, embrassant volontiers la croix qui vous est arrivée en partage; et selon que les occasions se présentent, vous pratiquerez l'avis que je vous avois donné pour ce regard.

Demeurez en paix, ma très-chère fille; dites souvent à notre Seigneur, que vous voulez être ce qu'il veut que vous soyez, et souffrir ce qu'il veut que vous souffriez. Combattez fidèlement vos impatiences, en exerçant non-

seulement à tous propos, mais encore sans propos, la sainte débonnaireté et douceur à l'endroit de ceux qui vous sont plus ennuyeux; et Dieu bénira votre dessein. Bonsoir, ma très-chère fille : Dieu soit uniquement votre amour.

Je suis en lui de tout mon cœur, votre, etc.



124. — A UNE DAME.

Avis sur l'oraison, les aversions, la douceur chrétienne, la fidélité à son état, la conversation.

Je proteste, ma très-chère fille, que voici mon premier loisir. Je dérobe encore parmi mille sortes d'affaires, pour vous écrire un peu amplement sur le sujet duquel vous me parlez pour votre chère âme, à laquelle je vous conjure de dire cordialement ce que mon cœur désire être dit au sien.

Oh! que vous êtes heureuse, ma très-chère fille, de vous être déprise du monde, et de ses vanités aussi! Certes, à ce que j'ai pu reconnoître en ce peu de temps que je vous ai considérée, votre âme étoit faite très-particulièrement pour le divin amour, et non pour le terrestre. Immolez donc souvent toutes vos

affections à Dieu par le renouvellement de la résolution que vous avez faite de ne vouloir pas employer un seul moment de votre vie que pour le service de la sacrée dilection de l'époux céleste.

1° Faites soigneusement l'exercice du matin qui est marqué au livre de l'*Introduction :* et bien que la vitesse de votre esprit comprenne en un seul regard tous les points de cet exercice, ne laissez pas de vous y entretenir autant de temps comme il en faut pour dire deux fois le *Pater ;* et après cela, prononcez de bouche cinq ou six paroles d'adoration, et ensuite vous direz le *Pater* avec le *Credo*.

2° Vous préparerez, après votre oraison, un mystère de la vie ou passion de notre Seigneur, que vous vous proposerez de méditer, si tel est le bon plaisir de Dieu : mais si étant en l'oraison, votre cœur se sent attaché à la simple présence du bien-aimé, vous ne passerez point plus outre, ains vous vous arrêterez à cette présence ; que si au contraire vous ne vous sentez pas attachée à cette présence, bien que toutefois vous y soyez, vous méditerez doucement le point que vous aurez disposé.

3° Or vous ferez tous les jours l'oraison, sinon que quelque violente occupation vous en empêche ; puisque, comme vous m'avez dit, lorsque vous continuez en ce saint exercice,

vous ressentez un grand avancement de recueillement, duquel vous êtes privée quand vous l'abandonnez.

4° Mais afin d'accommoder cet exercice si utile à la vitesse et incomparable promptitude de votre esprit, il suffira que vous y employiez une petite demi-heure chaque jour, ou un quart d'heure; car cela avec les élans d'esprit, retraite du cœur en la présence de Dieu, et oraisons jaculatoires qui se feront parmi les heures du jour, suffira très-abondamment pour retenir votre cœur serré et joint à votre divin objet; et même cette oraison se pourrà se faire pendant la messe pour gagner temps.

5° Or si en faisant l'oraison, ou vous adressant à la sainte présence, le sentiment se faisoit en la tête, et qu'il en arrivât du travail et de la douleur en cette partie-là il faudroit relâcher l'exercice, et n'appliquer pas l'entendement; ains par des paroles intérieures et affectionnées, appliquer le seul cœur et la volonté. Et c'est pour répondre à ce que vous me dites, qu'au commencement le sentiment de la présence de Dieu se faisoit en la tête, qui parfois vous travailloit fort.

6° S'il vient des larmes, vous les répandrez; mais si elles viennent souvent et avec trop de tendreté, vous relèverez votre esprit, si vous pouvez, à goûter plus paisiblement et

tranquillement les mystères en la partie supérieure de l'âme, non pas contraignant et serrant les soupirs, ou sanglots, ou les larmes, mais divertissant d'une heureuse diversion votre cœur, en le relevant petit à petit à l'amour pur du bien-aimé par des doux élans. O que vous êtes aimable, mon bien-aimé! ô que vous êtes relevé en bonté, et que mon cœur vous aime! ou autrement, selon que Dieu vous tirera.

7° Et parce que vous me dites que vous n'avez fait que fort peu d'oraison pendant que vous avez été chez vous, votre esprit étant si actif et mouvant qu'il ne se peut arrêter, je vous dis qu'il faut pourtant l'arrêter, et alentir petit à petit ses mouvements, afin qu'il fasse ses œuvres doucement et tranquillement, selon les occurrences. Et ne vous imaginez pas que la douceur et tranquillité empêchent la promptitude et l'œuvre; car, au contraire, elles la font plus heureusement réussir.

Or ceci se peut faire en cette sorte. Par exemple vous avez besoin de manger selon la misère de cette vie; il faut que vous vous asseyiez tout bellement, et que vous demeuriez assise jusqu'à ce que vous ayez honnêtement réfectionné votre corps. Vous vous voulez coucher, dépouillez-vous tranquillement: vous vous devez lever, faites-le paisiblement,

sans mouvements déréglés, sans crier et presser celles qui vous servent, et qu'en cela vous alliez trompant votre naturel, et le réduisant petit à petit à la sainte médiocrité et modération : car à celles qui ont le naturel mol et paresseux, nous dirions : Hâtez-vous d'autant que le temps est cher. Mais à vous, nous vous disons : Ne vous hâtez pas tant, d'autant que la paix, la tranquillité, la douceur d'esprit est précieuse, et que le temps s'emploie plus utilement, quand on l'emploie paisiblement.

8° Je vous dis, mais, ma très-chère fille, je vous le dis fermement, que vous serviez fidèlement la volonté de Dieu et sa Providence sur le sujet de votre ancienne tentation, acquiesçant en toute humilité et sincérité au bon plaisir céleste, par lequel vous vous trouvez en l'état auquel vous êtes. Il faut que l'on demeure en la barque en laquelle on est pour faire le trajet de cette vie à l'autre, et que l'on y demeure volontiers et amiablement; parce qu'encore que quelquefois nous n'y ayons pas été mis de la main de Dieu, ains de la main des hommes, après néanmoins que nous y sommes, Dieu veut que nous y soyons, et partant il faut donc y être doucement et volontiers.

O! combien d'ecclésiastiques sont embarqués par des mauvaises considérations, et par

la force que les parents ont employée pour les faire entrer en cette vocation, qui font de nécessité vertu, et qui demeurent par amour où ils sont entrés par force! Autrement que deviendroient-ils? Où il y a moins de notre choix, il y a plus de soumission à la volonté céleste. Que ma chère fille donc, acquiesçant à la volonté divine, dise souvent de tout son cœur: Oui, Père éternel, je veux être ainsi, parce qu'ainsi il vous a été agréable que je fusse.

Et là-dessus, ma très-chère fille, je vous conjure d'être bien fidèle à la pratique de cet acquiescement et dépendance de l'état auquel vous êtes; et partant, ma chère fille, il faut que vous nommiez quelquefois ès occurrences les personnes que vous savez, du nom auquel vous avez aversion; et quand vous parlerez à la principale d'icelles, que quelquefois vous employiez parmi vos remontrances des paroles de respect. Ce point est de telle importance pour la perfection de votre âme, que je l'écrirois volontiers de mon sang.

En quoi voulons-nous témoigner notre amour envers celui qui a tant souffert pour nous, si ce n'est entre les aversions, répugnances et contradictions? Il faut fourrer notre cervelle entre les épines des difficultés, et laisser transpercer notre cœur de la lance de la contradiction; boire le fiel et avaler le

vinaigre; et en somme, manger l'absinthe et le chicotin, puisque c'est Dieu qui le veut.

En somme, ma très-chère fille, puisque autrefois vous avez nourri et favorisé de tout votre cœur la tentation, maintenant de tout votre cœur vous devez nourrir et favoriser cet acquiescement. Que s'il vous arrivoit quelque notable difficulté sur ce sujet, par le défaut de cette personne, ne remuez rien néanmoins qu'après avoir regardé l'éternité, vous être mise en l'indifférence, et avoir pris l'avis de quelque digne serviteur de Dieu, si la chose presse; ou même de moi, puisque je suis votre père, si le temps le permet : car l'ennemi nous voyant vainqueurs de cette tentation par notre acquiescement au bon plaisir divin, remuera, je pense, toute sorte d'inventions pour nous troubler.

9° Au reste, que la très-sainte et divine humilité vive et règne en tout et partout. Les habits simples, mais selon la propre bienséance et convenance de notre condition, en sorte que nous n'épouvantions pas, ains alléchions les jeunes dames à notre imitation : nos paroles simples, courtoises, et néanmoins douces, nos gestes et notre conversation, ni trop resserrée et contrainte, ni trop relâchée et molle : notre face nette et décrassée; et en un mot, qu'en toutes choses la suavité et mo-

destie règnent, comme il est convenable à une fille de Dieu. Je suis, etc.



125. — A UNE DAME.

Il faut travailler à se rendre parfait dans son état. Avis sur la confession et la communion.

MADAME ma très-chère sœur, la confiance que vous avez en moi, me console toujours, et suis néanmoins marri de ne pouvoir si bien correspondre par lettres, comme je désirerois : mais notre Seigneur qui vous aime, supplée par tant d'assistances que vous avez là.

J'approuverois qu'en l'oraison vous vous tinssiez encore un peu au petit train, préparant votre esprit par la leçon et disposition des points, sans autre imagination néanmoins que celle qui est nécessaire pour ramasser l'esprit.

Or sus, je sais bien que quand par bonne rencontre on trouve Dieu, c'est bien fait de s'entretenir à le regarder, et arrêter en lui; mais, ma chère fille, de le penser toujours rencontrer ainsi à l'impourvu sans préparation, je ne pense pas qu'il soit encore bon pour nous, qui sommes encore novices, et qui avons plus besoin de considérer les vertus du crucifix

l'une après l'autre et en détail, que de les admirer en gros et en bloc.

Or si après avoir appliqué notre esprit à cette humble préparation, Dieu ne nous donne néanmoins pas des douceurs et suavités, alors il faut demeurer en patience à manger notre pain tout sec, et rendre notre devoir sans récompense présente.

Je suis consolé de savoir l'adresse que vous avez pour vos confessions au bon père Gentil. Je le connois fort de réputation, et sais combien il est bon et soigneux serviteur de notre Seigneur; vous ferez donc bien de continuer vos confessions vers lui et de prendre les bons avis qu'il vous donnera, selon l'occurrence de vos nécessités.

Je ne voudrois pas que vous portassiez madame votre fille à une si fréquente communion, qu'elle ne sache bien peser ce que c'est que cette fréquente communion. Il y a différence entre discerner la communion d'entre les autres participations et discerner la fréquente communion d'avec la rare communion. Si cette petite âme discerne bien que pour fréquenter la sainte communion, il faut avoir beaucoup de pureté et de ferveur et qu'elle y aspire et soit soigneuse à s'en parer, alors je suis bien d'avis qu'on l'en fasse approcher souvent, c'est-à-dire de quinze en quinze jours.

Mais si elle n'a point d'autre chaleur qu'à la communion, et non point à la mortification des petites imperfections de la jeunesse, je pense qu'il suffiroit de la faire confesser tous les huit jours, et communier tous les mois. Ma chère fille, je pense que la communion soit le grand moyen d'atteindre à la perfection ; mais il faut la recevoir avec le désir et le soin d'ôter du cœur tout ce qui déplaît à celui que nous y voulons loger.

Persévérez à bien vous vaincre vous-même en ces menues contradictions journalières que vous ressentez : faites le gros de vos désirs pour cela ; sachez que Dieu ne veut rien de vous sinon cela pour maintenant. Ne vous amusez donc pas à faire autre chose ; ne semez point vos désirs sur le jardin d'autrui, cultivez seulement bien le vôtre. Ne désirez point de n'être pas ce que vous êtes, mais désirez d'être fort bien ce que vous êtes ; amusez vos pensées à vous perfectionner en cela, et à porter les croix, ou petites ou grandes, que vous y rencontrerez. Et croyez-moi, c'est ici le grand mot, et le moins entendu de la conduite spirituelle : « CHACUN AIME SELON SON GOUT : PEU DE GENS AIMENT SELON LEUR DEVOIR ET LE GOUT DE NOTRE SEIGNEUR. » De quoi sert-il de bâtir des châteaux en Espagne, puisqu'il nous faut habiter en France ? C'est ma vieille leçon, et

vous l'entendez bien ; dites-moi, ma chère fille, si vous la pratiquez bien.

Je vous prie, réglez vos exercices, et faites en iceux grande considération aux inclinations de votre chef : moquez-vous de ces attaques frivoles, par lesquelles votre ennemi vous représente le monde, comme si vous deviez y retourner ; moquez-vous-en, dis-je, comme d'une impertinence : il ne faut point de réponse à ces tentations que celle de notre Seigneur : « Arrière de moi, ô Satan ! tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu[1]. » Ma chère fille, nous sommes au chemin des saints, allons courageusement, malgré les difficultés qui y sont.

Il me semble que j'ai satisfait à tout ce que vous désiriez de savoir de moi, qui n'ai point de plus grand désir que de vous servir fidèlement en cet endroit.

Je désirerois bien de vous voir ; mais il n'étoit pas convenable que je le voulusse. Dieu disposera peut-être quelque moyen plus propre pour cela : oui, je l'en prie, si c'est pour sa gloire, pour laquelle je veux tout vouloir. Qu'à jamais puisse-t-il vivre et régner en nos âmes.

Je suis pour cela, madame, ma très-chère fille et sœur, votre, etc.

1. Matt., IV, 7 et 10.



126. — A UNE DAME.

Avis pour la sainte communion, l'exercice de la douceur et la perfection chrétienne. (Fragment.)

Le jour qu'on s'est communié, il n'y a nul danger de faire toutes sortes de bonnes besognes, et travailler : il y en auroit plus à ne rien faire. En la primitive église où tous communioient tous les jours, pensez-vous qu'ils se tinssent les bras croisés pour cela? Et saint Paul qui disoit la sainte messe ordinairement, gagnoit néanmoins sa vie au travail de ses mains.

Non, je ne voudrois pas m'abstenir d'aller en un honnête festin, ni en une honnête assemblée ce jour-là, si j'en étois prié, bien que je ne voudrois pas les rechercher.

Vous me demandez si ceux qui désirent vivre avec quelque perfection peuvent tant voir le monde. La perfection, ma chère dame, ne gît pas à ne voir point le monde, mais oui-bien à ne le point goûter et savourer. Tout ce que la vue nous apporte, c'est le danger; car qui le voit, est en péril de l'aimer : mais à qui est bien résolu et déterminé, la vue ne nuit point. En un mot, ma sœur, la perfection de la charité, c'est la perfection de la vie; car la vie de

notre âme, c'est la charité. Les premiers chrétiens étoient au monde de corps, et non de cœur, et ne laissoient pas d'être très-parfaits. Ma chère sœur, je ne voudrois nulle feintise en nous, pas de vraies feintises. La rondeur et simplicité sont nos propres vertus.



127. — A UN JEUNE SEIGNEUR

Qui s'étoit plaint au Saint des difficultés qu'il avoit à pratiquer la vertu.

Eh bien, je veux que vous ayez tout autant d'aversion pour la vertu que l'on en peut avoir; je vous assure néanmoins que vous pourrez changer de naturel, et que pourvu que vous fassiez ce que je vous dirai, vous ne rencontrerez point de difficulté à être tel que vous devez, et acquérir toute la perfection qui est conforme à votre qualité.

Monsieur, je vous prie de vous mettre souvent devant les yeux, et de rappeler en votre esprit ce que la très-sage bonté de Dieu a voulu opérer en votre âme, et par votre moyen, en vous donnant des biens, de la faveur et de l'autorité.

Les princes et les grands seigneurs ont pour l'ordinaire en naissant, ce que le simple peu-

ple s'efforce d'acquérir avec bien de la peine. Que si quelque chose leur manque, ils peuvent tout en celui qui leur a tant donné; et il leur suffit de vouloir pour être assez puissants. Mais afin que leur volonté soit plus conforme à la règle de toute bonne volonté, leur perfection doit être de vouloir seulement ce que Dieu veut. Or il est vrai que Dieu ne veut autre chose d'un prince, sinon qu'en régissant tous ses sujets avec crainte et amour, il aime et craigne Dieu avec une crainte filiale, et un amour très-pur, très-saint, et très-cordial.

Souvent leur indulgence est une pure cruauté, et leur justice une très-grande miséricorde: leur exemple est le point d'où dépend le bonheur, et le malheur du peuple; et partant ils doivent tous dire avec Trajan: « Je dois être tel prince envers mes sujets, que je désirerois de rencontrer un prince, si j'étois sujet. » De même aussi, comme chaque seigneur et chaque gentilhomme est un petit monarque en sa maison, ils ne doivent pas s'oublier de ces paroles de l'Apôtre: « Vous qui êtes maîtres, faites à vos serviteurs ce qui est juste et convenable, vous souvenant que vous avez un autre maître au ciel[1], » et des rois sur la terre de qui vous dépendez.

1. Col., IV, 1.

Ils ne doivent donc pas faire chez eux comme des lions, révolter leurs domestiques et opprimer leurs serviteurs ; mais leur piété doit être généreuse, et leur courage plein de clémence et de bonté. C'est là leur première leçon, d'où ils apprendront à rendre à Dieu et à leur roi tous les devoirs de leur sujétion : et à leurs sujets tous les offices d'une puissance qui ne doit marcher que sur la justice et sur la bonté.



128. — A UN GRAND SEIGNEUR.

Sur le même sujet. (Fragment.)

Mon frère, qu'y a-t-il qui vous empêche d'être saint ? et qu'est-ce que vous voulez, que vous ne puissiez pour ce sujet ? Un pauvre homme peut bien en vérité être un saint ; mais un seigneur puissant, comme vous êtes, peut non-seulement l'être, mais faire tout autant de saints qu'il y a de témoins de ses actions.





129. — A UNE DAME.

Conseils pendant sa grossesse.

ADAME, la lettre que vous m'avez écrite le 16 mai, et laquelle je n'ai reçue que le 27 juin, me donne grand sujet de bénir Dieu de la fermeté en laquelle il conserve votre cœur pour le désir de la perfection de la vie chrétienne, lequel je découvre bien clairement, par la naïveté sainte avec laquelle vous représentez vos tentations, et le combat que vous faites; et je vois bien que notre Seigneur vous assiste, puisque pied à pied et jour à jour vous conquérez votre liberté et affranchissement des imperfections et infirmités principales qui vous ont ci-devant affligée. Je ne doute point que dans fort peu de temps vous n'en soyez entièrement victorieuse, puisque je vous vois si courageuse au combat, et si pleine d'espérance et de confiance de vaincre par la grâce de notre bon Dieu.

La consolation que vous avez en cette entreprise est sans doute un vrai présage qu'elle vous réussira très-heureusement. Fortifiez-vous donc, Madame, en ce bon dessein, duquel la fin est la gloire éternelle; n'oubliez rien au lo-

gis de ce qui est requis pour en chevir; continuez vos communions et confessions fréquentes; ne passez point de jour sans lire quelque peu dans un livre spirituel; et pour peu que ce soit, pourvu que ce soit avec dévotion et attention, le profit en sera bien grand. Faites l'examen de conscience au soir; accoutumez-vous aux prières brièves, et aux oraisons qu'on appelle jaculatoires; et le matin en sortant du lit, mettez-vous à genoux, pour saluer et faire la révérence à votre Père céleste, à Notre-Dame, et à votre bon ange; et quand ce ne seroit que pour trois minutes, il n'y faut jamais faillir; ayez quelque image bien dévote, et la baisez souvent.

Je suis consolé de quoi vous avez l'esprit plus gai que ci-devant. Sans doute, Madame, tous les jours vos contentements croîtront, car la douceur de notre Seigneur se répandra de plus en plus en votre âme. Jamais personne n'a goûté de la dévotion, qui ne l'ait bien trouvée souëve. Je m'assure que cette gaieté et consolation d'esprit s'étend et rend son odeur précieuse sur toutes vos conversations, et particulièrement sur la domestique, laquelle, comme elle vous est la plus ordinaire, et selon votre principal devoir, aussi s'en doit-elle ressentir plus que nulle autre. Si vous aimez la dévotion, faites que tous lui portent honneur et révé-

rence : ce qu'ils feront, s'ils en voient de bons et agréables effets en vous.

Mon Dieu? que vous avez de grands moyens de mériter en toute votre maison! Indubitablement vous la pouvez rendre un vrai paradis de piété, ayant monsieur votre mari si propice à vos bons désirs. Eh! que vous serez heureuse, si vous observez bien la modération que je vous ai dite, en vos exercices, les accommodant le plus que vous pourrez à vos affaires domestiques, et à la volonté de votre mari, puisqu'elle n'est point déréglée ni farouche. Je n'ai guère vu de femmes mariées qui pussent être dévotes à meilleur marché que vous, Madame, qui partant êtes fort obligée à vous y avancer.

Je voudrois bien que vous fissiez l'exercice de la sainte méditation, car il me semble que vous en êtes fort capable. Je vous en dis quelque chose pendant ce carême, je ne sais si vous y aurez mis la main; mais je désirerois que vous n'y employassiez pas sinon demi-heure chaque jour, et non plus, au moins de quelques années, je pense que cela serviroit bien fort à la victoire de vos ennemis.

Je suis pressé d'écrire, et néanmoins je ne sais finir, tant je suis consolé de vous parler sur ce papier. Et croyez, Madame, je vous supplie, que le désir que j'ai une fois conçu de vous servir et honorer en notre Seigneur, croît et s'aug-

mente tous les jours en mon âme, marri que je suis d'en pouvoir si peu rendre d'effets : au moins ne manqué-je point de vous offrir et représenter à la miséricorde de Dieu en mes faibles et languissantes prières, et surtout au saint sacrifice de la messe; j'y ajoute toujours toute votre maison, que je chéris uniquement en vous, et vous en Dieu.

J'ai appris que vous étiez grosse; j'en ai béni Dieu, qui veut accroître le nombre des siens par l'augmentation des vôtres. Les arbres portent les fruits pour les hommes; mais les femmes portent les enfants pour Dieu; c'est pourquoi la fertilité est une de ses bénédictions. Faites votre profit de cette grossesse en deux façons, offrant votre fruit à Dieu cent fois le jour, comme saint Augustin témoigne que sa mère étant enceinte de lui avoit accoutumé de faire. Puis ès ennuis et afflictions qui vous arriveront, et qui ont accoutumé de suivre la grossesse, bénissez notre Seigneur de ce que vous souffrez pour lui faire un serviteur ou une servante, qui, moyennant sa grâce, le louera éternellement avec vous.

Dieu enfin soit en tout et par tout glorifié en nos peines et consolations. Je suis, etc.





130. — A UNE DEMOISELLE

Qui pensoit à se marier.

MADEMOISELLE, je réponds à votre lettre du 2 de ce mois, plus tard que je ne désirois; attendu la qualité de l'avis et conseil que vous me demandez; mais les grandes pluies ont empêché les voyageurs de se mettre en campagne; au moins n'ai-je point eu de commodité assurée jusqu'à celle-ci.

L'avis que la bonne cousine vous donna si constamment de demeurer en vous-même au service de monsieur votre père, et en état de vous consacrer, par après, cœur et corps à notre Seigneur, étoit fondé sur une grande quantité de considérations tirées de plusieurs circonstances de votre condition. C'est pourquoi si votre esprit se fût trouvé en une pleine et entière indifférence, je vous eusse sans doute dit qu'il falloit suivre cet avis-là comme le plus digne et le plus propre qu'on sût proposer; car sans difficulté il eût été tel.

Mais puisque votre esprit n'est nullement en l'indifférence, ains totalement penché au choix du mariage, et que nonobstant que vous avez

couru à Dieu, vous vous y sentez encore attachée, il n'est pas expédient que vous fassiez violence à une si forte impression par aucune sorte de considération; car toutes les circonstances, qui d'ailleurs seroient plus que suffisantes pour me faire conclure avec la chère cousine n'ont point de poids au prix de cette forte inclination et propension que vous avez, laquelle, à la vérité, si elle étoit foible et débile, seroit peu considérable, mais étant puissante et ferme, elle doit servir de fondement à la résolution.

Si donc le mari qui vous est proposé est d'ailleurs sortable, homme de bien, et d'humeur compatissante, vous pouvez utilement l'accepter : je dis, s'il est d'humeur compatissante, parce que ce manquement de taille requiert cela, comme il requiert de vous que vous contre échangiez ce défaut par une grande douceur, par un sincère amour, et par une humilité fort résignée; et bref, que la vraie vertu et perfection de l'esprit couvre universellement la tare du corps.

Je suis fort pressé, ma chère fille, et ne puis pas vous dire beaucoup de choses. Je finirai donc vous assurant que je vous recommanderai toujours à notre Seigneur, afin qu'il adresse votre vie à sa gloire.

L'état du mariage est un état qui requiert

plus de vertu et constance que nul autre ; c'est un perpétuel exercice de mortification, il le sera peut-être à vous plus que l'ordinaire. Il faut donc vous y disposer avec un soin particulier, afin qu'en cette plante de thym vous puissiez, malgré l'amertume naturelle de son suc, en tirer et faire le miel d'une sainte conversation. Qu'à jamais le doux Jésus soit votre sucre et votre miel qui rende suave votre vocation; qu'à jamais il vive et règne en nos cœurs. Je suis en lui, etc.



131. — A UNE DAME.

Conseils pendant sa grossesse.

Il y a un mois, ma très-chère sœur, que je fus saisi d'une fièvre, laquelle m'a presque toujours occupé jusqu'à présent, et tandis j'ai reçu trois de vos lettres par diverses fois. Surtout il y en a une qui m'a été d'extrême consolation, y voyant les marques de la parfaite confiance que vous avez en moi, par la communication des accidents et troubles de votre chère âme. Or c'est la vérité, que je n'entends pas assurément ce que vous me dites, que je n'aie quelque sorte de doute de me tromper; néanmoins

il m'est avis que je vous entends suffisamment pour vous répondre.

Voyez-vous, ma très-chère sœur, il arrive maintes fois que, pensant être entièrement défait des ennemis anciens, sur lesquels nous avons jadis emporté la victoire, nous les voyons venir d'un autre côté dont nous les attendions le moins. Hélas! cet unique sage du monde, Salomon, qui avoit tant fait de merveilles en sa jeunesse, se tenant fort assuré de la longueur de sa vertu et de la confiance de ses années passées, lorsqu'il sembloit être hors des escalades, il fut surpris de l'ennemi qu'il avoit le moins à craindre, selon le cours ordinaire.

C'est pour nous apprendre deux leçons signalées : l'une, que nous nous devons toujours défier de nous-mêmes, cheminer en une sainte crainte, requérir continuellement les secours du ciel, vivre en humble dévotion ; l'autre, que nos ennemis peuvent être repoussés, mais non pas tués. Ils nous laissent quelquefois en paix, mais c'est pour nous faire une plus forte guerre : mais avec cela, ma très-chère sœur, il ne faut nullement que vous vous découragiez, ains qu'avec une paisible vaillance vous preniez le loisir et le soin de guérir votre chère âme du mal qu'elle pourroit avoir reçu par ces attaques, vous humiliant profondé-

ment devant notre Seigneur et ne vous étonnant nullement de votre misère. Certes aussi seroit-ce chose digne d'étonnement, que nous ne fussions pas sujets aux attaques et misères.

Ces petites secousses, ma très-chère sœur, nous font revenir à nous, considérer notre fragilité, et recourir plus vivement à notre protecteur. Saint Pierre marchoit fort assuré sur les ondes : le vent s'élève, et les vagues semblent l'engloutir; alors il s'écrie : *Ha! Seigneur, sauvez-moi!* Et notre Seigneur l'empoignant : *Homme de peu de foi*, lui dit-il, *pourquoi doutes-tu?* C'est emmi les troubles de nos passions, les vents et les orages des tentations, que nous réclamons le Sauveur : car il ne permet que nous soyons agités que pour nous provoquer à l'invoquer plus ardemment.

En somme, ne vous fâchez point, ou au moins ne vous troublez point de quoi vous avez été troublée, ne vous ébranlez point de quoi vous avez été ébranlée; ne vous inquiétez point de quoi vous avez été inquiétée par ces passions fâcheuses; mais reprenez votre cœur, et le remettez doucement entre les mains de notre Seigneur, le suppliant qu'il le guérisse, et de votre côté faites aussi tout ce que vous pourrez par renouvellement de résolutions, par la lecture des livres propres à cette guéri-

son, et autres moyens convenables; et ainsi faisant, vous gagnerez beaucoup en votre perte, et demeurerez plus saine par votre maladie.

Ma très-chère fille, puisque votre grossesse vous incommode beaucoup à faire l'oraison mentale, longue et ordinaire, faites-la courte et vive : réparez ce défaut par de fréquents élancements de votre cœur en Dieu, lisez souvent et peu à la fois quelque livre bien spirituel, faites de bonnes pensées en vous promenant, priez peu et souvent, offrez vos langueurs et lassitudes à notre Seigneur crucifié; et quand vous serez délivrée, reprenez tout bellement votre train, et assujettissez-vous à suivre les matières de quelque livre propre à cela afin que venant l'heure de l'oraison, vous ne demeuriez pas éperdue, comme celui qui, à l'heure du dîner, n'a rien de prêt. Que si quelquefois le livre vous manque, faites votre oraison dessus quelque mystère fertile, comme sont ceux de la mort et passion, le premier qui se présentera à votre esprit. Je suis, etc.





132. — A UNE DEMOISELLE.

C'est une tentation de désirer des directeurs fort éloignés, pendant qu'on en a auprès de soi, et de trop multiplier ses bons désirs.

Mademoiselle, ma très-chère fille en Jésus-Christ, j'ai reçu votre lettre, en laquelle vous vous essayez de me découvrir l'état de votre esprit. Je ne puis nier que je ne sois beaucoup consolé de voir la confiance que vous avez en mon affection en votre endroit, laquelle aussi est autant grande et constante que vous la sauriez désirer. Dieu donc soit loué en tout et partout! mais je m'en vais vous dire deux ou trois petits mots sur le sujet de votre lettre.

Premièrement, croyez fermement, je vous supplie, que l'opinion que vous avez de ne devoir recevoir allégement de Dieu que par moi, est une pure tentation de celui qui a accoutumé de nous mettre des objets éloignés en considération, pour nous ôter l'usage de ceux qui nous sont présents.

C'est une maladie d'esprit à ceux qui sont malades au corps de désirer les médecins éloignés, et les préférer à ceux qui sont présents.

Il ne faut désirer les choses impossibles, ni bâtir sur les difficiles et incertaines.

Il ne suffit pas de croire que Dieu nous peut secourir par toutes sortes d'instruments, mais il faut croire qu'il ne veut pas y employer ceux qu'il éloigne de nous, et qu'il veut employer ceux qui sont près de nous. Pendant que j'étois là, je n'eusse pas rejeté cette persuasion; mais maintenant elle est du tout hors de saison.

Après cela, il me semble que vous avez rencontré le vrai sujet de votre mal, quand vous me dites qu'il vous est avis que c'est une multitude de désirs qui ne pourront jamais être accomplis. C'est sans doute une tentation pareille à la précédente; ains celle-ci est la pièce entière de laquelle l'autre n'est qu'un échantillon.

La variété des viandes, si elles sont en grande quantité, charge toujours l'estomac; mais s'il est foible, elle le ruine. Quand l'âme a quitté les concupiscences, c'est qu'elle est purgée des affections mauvaises et mondaines. Rencontrant les objets spirituels et saints, comme toute affamée, elle se remplit de tant de désirs et avec tant d'avidité, qu'elle en est accablée.

Demandez les remèdes à notre Seigneur, et aux pères spirituels que vous avez auprès

de vous : car iceux touchant votre mal avec la main, connoissent bien quels remèdes il y faut appliquer. Néanmoins je vous dirai nuement ce qui m'en semble.

C'est que si vous ne commencez à mettre en exécution quelques-uns de ces désirs, ils se multiplieront toujours, et s'embarrasseront avec votre esprit, en sorte que vous ne saurez comme vous en démêler; il faut donc venir aux effets. Mais par quel ordre?

Il faut commencer par les effets palpables et extérieurs qui sont le plus en notre pouvoir : par exemple, il n'est pas que vous n'ayez désir de servir aux malades pour l'amour de notre Seigneur, de faire quelques vils et abjects services en la maison par humilité; car ce sont désirs fondamentaux, et sans lesquels tous les autres sont et doivent être suspects et méprisés. Or exercez-vous fort à la production des effets de ces désirs-là; car l'occasion ni le sujet ne vous en manqueront pas; cela est entièrement en votre pouvoir, et partant vous devez les exécuter.

Car en vain ferez-vous dessein d'exécuter les choses dont le sujet n'est pas en votre puissance, ou est bien éloigné, si vous n'exécutez celles que vous avez à votre commandement. Partant, exécutez fidèlement les désirs bas et grossiers de la charité, humilité et autres

vertus ; et vous verrez que vous vous en trouverez bien.

Il faut que Magdeleine lave premièrement les pieds de notre Seigneur, les baise, les torche, avant que de l'entretenir cœur à cœur au secret de la méditation; et qu'elle répande l'onguent sur son corps, avant que de verser le baume de ses contemplations sur sa divinité.

Il est bon de désirer beaucoup ; mais il faut mettre ordre aux désirs, et les faire sortir en effet, chacun selon sa saison et votre pouvoir.

On empêche les vignes et les arbres de porter des feuilles, afin que leur humidité et suc soient par après suffisants pour rendre du fruit, et que toute leur force naturelle ne s'en aille en la production trop abondante des feuilles.

Il est bon d'empêcher cette multiplication de désirs, de peur que notre âme ne s'y amuse, laissant cependant le soin des effets, desquels pour l'ordinaire la moindre exécution est plus utile que les grands désirs des choses éloignées de notre pouvoir, Dieu désirant plus de nous la fidélité aux petites choses qu'il met en notre pouvoir, que l'ardeur aux grandes qui ne dépendent pas de nous.

Notre Seigneur compare l'âme désireuse de la perfection à une femme grosse qui en-

fante; mais à la vérité, si la femme enceinte vouloit produire deux ou plusieurs enfants à la fois, et tous deux ensemble, elle ne le sauroit faire sans mourir; il faut qu'ils sortent l'un après l'autre. Faites sortir les enfants de votre âme, c'est-à-dire les désirs du service de Dieu, les uns après les autres, et vous sentirez un grand allégement.

Mais enfin, si vous ne trouvez point de repos en ces remèdes, ayez patience : attendez que le soleil soit levé, il dissipera ces brouillards; ayez bon courage, *cette maladie ne sera pas à la mort, mais afin que Dieu soit glorifié par icelle*[1]. Faites comme ceux qui sentent les ennuis et dévoiements d'estomac sur la mer; car après qu'ils ont roulé et leur esprit et leur corps par tout le navire pour trouver allégement, ils viennent enfin embrasser l'arbre et le mât d'icelui, et le serrent étroitement pour s'assurer contre les tournoiements de tête qu'ils souffrent; il est vrai que l'allégement leur est court et incertain. Mais si vous venez avec humilité embrasser le pied de la croix, si vous n'y trouvez autre remède, au moins y trouverez-vous la patience plus douce qu'ailleurs, et le trouble plus agréable.

1. Joan., XI, 4.

Je vous ai voulu dire quelque chose, plus pour vous témoigner le désir que j'ai de votre bien, que pour penser que je sois capable de vous y servir. Ne doutez point au reste, que je ne vous recommande à ce père de lumière; je le fais avec une très-grande volonté et inclination, croyant pour ma consolation, que vous me rendiez fidèlement le réciproque, dont j'ai à la vérité bon besoin pour être embarqué en l'endroit le plus tempestueux et tourmenté de toute cette mer de l'Église.



133. — A UNE DAME ENCEINTE.

Conseils pendant sa grossesse.

Je suis sur mon départ, ma très-chère fille, et pressé pour cela. Vous mettrez, s'il vous plaît, en considération ces quatre lignes, comme s'il y en avoit beaucoup. Croyez, je vous supplie, que jamais votre très-chère âme ne sera plus aimée qu'elle l'est de la mienne.

Mais, que me dit-on? on me dit, qu'étant grosse vous jeûnez, et frustrez votre fruit de l'aliment qui est requis à sa mère, pour lui donner celui qui lui est dû. Ne le faites plus (je vous supplie), et vous humiliant sous l'avis

de vos docteurs, nourrissez sans scrupule votre corps, en considération de celui que vous portez : vous ne manquerez point de mortifications pour le cœur, qui est le seul holocauste que Dieu désire de vous.

O mon Dieu, ma très-chère fille, que j'ai trouvé ici force grandes âmes au service de Dieu ! que sa bonté en soit bénie. Et vous êtes unie avec elles, puisque vous avez les mêmes désirs. Vivez toute en Dieu, ma très-chère fille, et persévérez à prier pour votre, etc.



ORAISON POUR LES FEMMES ENCEINTES,

Composée par saint François de Sales.

O Dieu éternel, Père d'une infinie bonté, qui avez ordonné le mariage pour en multiplier les hommes ici-bas, repeupler la céleste Cité là-haut, et avez principalement destiné notre sexe à cet office, voulant même que notre fécondité fût une des marques de votre bénédiction sur nous, hé ! me voici prosternée devant la face de votre Majesté que j'adore, vous rendant grâces de la conception de l'enfant auquel il vous a plu donner être dedans mon corps. Mais, Seigneur, puisque ainsi il vous a semblé bon, tendez donc

les bras de votre providence, jusqu'à la perfection de l'œuvre que vous avez commencée : favorisez ma grossesse de votre perfection, et portez avec moi, par votre continuelle assistance, la créature que vous avez produite en moi, jusqu'à l'heure de sa sortie au monde ; et lors, ô Dieu de ma vie, soyez-moi secourable, et de votre sainte main supportez ma foiblesse, et recevez mon fruit, le conservant jusqu'à ce que, comme il est vôtre par création, il le soit aussi par rédemption, lorsqu'étant reçu au baptême, il sera mis dans le sein de l'Église votre épouse.

O Sauveur de mon âme, qui vivant ici-bas avez tant aimé, et si souvent pris entre vos bras les petits enfants, hé ! recevez encore celui-ci, et l'adoptez en votre sacrée filiation ; afin que vous ayant et invoquant pour Père, votre nom soit sanctifié en lui, et que votre royaume lui advienne. Ainsi, ô Rédempteur du monde, je le voue, dédie, et consacre de tout mon cœur à l'obéissance de vos commandements, à l'amour de votre service, et au service de votre amour.

Et d'autant que votre juste courroux rendit la première mère des humains, avec toute sa pécheresse postérité, sujette à beaucoup de peines et de douleurs ès enfantements ; ô Seigneur, j'accepte tous les travaux qu'il vous

plaira permettre m'arriver pour cette occasion; vous suppliant seulement, par le sacré et joyeux enfantement de votre innocente Mère, de m'être propice à l'heure du mien douloureux, de moi pauvre et vile pécheresse, me bénissant avec l'enfant qu'il vous plaira de me donner, de la bénédiction de votre amour éternel, laquelle avec une parfaite confiance en votre bonté, je vous demande très-humblement.

Et vous, Vierge, Mère très-sainte, ma chère dame et unique maîtresse, qui êtes l'unique honneur des femmes, recevez en votre protection, et dans le giron maternel de votre incomparable suavité, mes désirs et supplications, afin qu'il plaise à la miséricorde de votre Fils de les exaucer. Je le vous requiers, ô la plus aimable de toutes les créatures, vous en conjurant par l'amour virginal que vous portâtes à votre cher époux, saint Joseph, par l'infini mérite de la naissance de votre Fils, par les saintes entrailles qui l'ont porté, et par les sacrées mamelles qui l'ont allaité.

O saints anges de Dieu, députés à ma garde et à celle de l'enfant que je porte, défendez-nous, gouvernez-nous, afin que par votre assistance nous puissions enfin parvenir à la gloire de laquelle vous jouissez, pour avec vous louer, et bénir notre commun Sei-

gneur [et maître, qui vit et règne ès siècles des siècles. *Amen.*



134. — A UNE DEMOISELLE.

Avis pour acquérir de la douceur.

Je prie Dieu qu'il bénisse votre cœur, ma chère fille, et vous dis ces mots selon ma promesse.

Vous devriez tous les matins, avant toutes choses, prier Dieu qu'il vous donnât la vraie douceur d'esprit qu'il requiert ès âmes qui le servent, et prendre résolution de vous bien exercer en cette vertu-là, surtout envers les deux personnes à qui vous avez le plus de devoir.

Vous devez faire cette entreprise de vous bien commander en cela, et vous en souvenir cent fois le jour, recommandant à Dieu ce bon dessein ; car je ne vois pas que vous ayez beaucoup à faire pour bien assujettir votre âme à la volonté de Dieu, sinon de l'adoucir de jour en jour, mettant votre confiance en sa bonté. Vous serez bienheureuse, ma très-chère fille, si vous faites ainsi ; car Dieu habitera au milieu de votre cœur, et y régnera en toute tranquillité.

Mais s'il vous arrive de commettre quelque manquement, ne perdez point courage; ains remettez-vous soudain toute, ne plus ne moins, que si vous n'étiez point tombée.

Cette vie est courte, elle ne nous est donnée que pour gagner l'autre; et vous l'emploierez bien, si vous êtes douce envers ces deux personnes, avec lesquelles Dieu vous a mise. Priez pour mon âme, que Dieu la tire à soi.



135. — A DEUX DAMES QUI ÉTOIENT SOEURS

Le Saint les exhorte à la paix, à la douceur et à la concorde.

Non certes, mes très-chères filles, il ne faut qu'une lettre pour deux sœurs qui n'ont qu'un cœur et qu'une prétention. Que cela vous est salutaire, de vous tenir ainsi l'une à l'autre! *Cette union des âmes est comme l'onguent précieux qu'on répandit sur le grand Aaron*[1], ainsi que dit le roi Psalmiste, auquel on mêloit tellement plusieurs liqueurs odorantes, que toutes ne faisoient qu'une senteur et une

1. Ps. CXXXII, 2.

suavité : mais je ne veux pas m'arrêter sur ce sujet.

Ce que Dieu a uni en sang et en sentiment est inséparable, tandis que ce même Dieu règne en nous; et il y régnera éternellement. Or sus, vivez donc ainsi, mes très-chères filles, douces et amiables à tous, humbles et courageuses, pures et sincères en tout. Quel meilleur souhait puis-je faire pour vous? Soyez comme des avettes[1] spirituelles qui ne portent que miel et cire dans leurs ruches. Que vos maisons soient toutes remplies de douceur, de paix, de concorde, d'humilité, de piété par votre conversation.

Et croyez, je vous supplie, que la distance des lieux ni du temps ne m'ôtera jamais cette tendre et forte affection que notre Seigneur m'a donnée pour vos âmes, que la mienne chérit très-parfaitement et invariablement. Et parce que la diversité de vos conditions peut requérir que quelquefois je vous écrive différemment, nonobstant l'unité de votre dessein, je le ferai une autre fois; mais pour le présent, je me contenterai de vous dire et conjurer de bien croire sans hésiter, mes très-chères filles, que je suis votre, etc.

1. Abeilles.





136. — A UNE DAME.

Le Saint l'exhorte à la confiance en Dieu, à une sainte joie, et à la pureté d'intention.

MADAME ma très-chère fille (car je crois que vous voulez bien que je vous nomme ainsi), nourrissez votre chère âme en esprit de cordiale confiance en Dieu; et à mesure que vous vous trouverez environnée d'imperfections et misères, relevez votre courage à bien espérer.

Ayez beaucoup d'humilité; car c'est la vertu des vertus; mais humilité généreuse et paisible.

Soyez fidèle à bien servir notre maître; mais gardez en son service la liberté filiale et amoureuse, sans donner des amertumes dégoûtantes à votre cœur.

Conservez un esprit d'une sainte joie, qui, modestement répandue sur vos actions et paroles, donne de la consolation aux gens de bien qui vous verront, afin qu'ils en glorifient Dieu, qui est notre unique prétention.

Et puisque vous ne sauriez plus exercer votre corps en aucune mortification et âpreté de pénitence, et qu'il n'est nullement expédient que vous y pensiez, ains que nous de-

meurâmes d'accord, tenez votre cœur bien rangé devant son Sauveur, et faites, le plus que vous pourrez, ce que vous ferez pour plaire à Dieu; et ce que vous aurez à souffrir selon la condition de cette vie, souffrez-le à même intention.

Car ainsi Dieu vous possédera toute, et vous fera la grâce que vous le posséderez un jour éternellement, dont je le supplierai toute ma vie, ma très-chère fille, et serai de tout mon cœur, votre, etc.



137. — A UNE DEMOISELLE

Qui alloit demeurer dans le grand monde.

Ma très-chère fille, vous serez souvent parmi les enfants de ce monde, qui, selon leur coutume, se moqueront de tout ce qu'ils verront, ou penseront être en vous contre leurs misérables inclinations. Ne vous amusez point à disputer avec eux, ne témoignez nulle sorte de tristesse de leurs attaques; mais avec joie, riez de leurs risées, méprisez leurs mépris, jouez-vous de leurs remontrances, moquez-vous modestement de leurs moqueries; et sans faire attention à tout cela, marchez toujours gaiement

au service de Dieu ; et au temps de l'oraison recommandez ces pauvres esprits à la divine miséricorde. Ils sont dignes de compassion de n'avoir point d'intention d'honnête entretien, qu'en riant et gaussant sur des sujets dignes de respect et révérence.

Je vois que vous abondez en commodités de la vie présente ; prenez garde que votre cœur n'y demeure point engagé. Salomon, le plus sage des mortels, commença son inénarrable malheur par la complaisance qu'il prit ès grandeurs, ornements et magnifiques appareils qu'il avoit, bien que tout cela fût selon sa qualité. Considérons que tout ce que nous avons, ne nous fait être rien plus en effet que le reste du monde, et que tout cela n'est rien devant Dieu et les anges.

Souvenez-vous, ma très-chère fille, de bien faire la volonté de Dieu ès rencontres où vous aurez le plus de difficulté. C'est peu de chose de plaire à Dieu en ce qui nous plaît : la fidélité filiale requiert que nous lui voulions plaire en ce qui nous déplaît, nous remettant devant les yeux ce que le grand Fils bien-aimé disoit de soi-même : *Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé*[1]. Car aussi n'êtes-vous pas

1. Joan., IV, 38.

chrétienne pour faire votre volonté, mais pour faire la volonté de celui qui vous a adoptée pour être sa fille et son héritière éternelle ?

Au reste, vous vous en allez, et moi je m'en vais aussi sans aucune espérance de vous revoir en ce monde. Prions bien Dieu qu'il nous fasse la grâce de vivre tellement selon son bon plaisir en ce pèlerinage, qu'étant arrivés en la céleste patrie, nous nous puissions réjouir de nous être vus ici-bas, et d'y avoir parlé des mystères de l'éternité. En cela seul nous devons prendre joie de nous être aimés en cette vie, que le tout a été pour la gloire de sa divine majesté, et notre salut éternel.

Conservez la sainte gaieté cordiale qui nourrit les forces de l'esprit, et édifie le prochain. Allez ainsi en paix, ma très-chère fille, et Dieu soit à jamais votre protecteur : qu'à jamais il vous tienne de sa main, et vous conduise au chemin de sa sainte volonté. Ainsi soit-il, ma très-chère fille. Et je vous promets que tous les jours je renouvellerai ces sacrés souhaits sur votre âme, que la mienne chérira à jamais inviolablement. Et à Dieu soit à jamais louange, action de grâces, et bénédictions. *Amen*.





138. — A UNE DEMOISELLE.

Le Saint l'exhorte à persévérer dans ses bonnes résolutions.

Je vous supplie, ma chère fille, n'abandonnez jamais le train des saintes résolutions que vous avez faites; car Dieu qui les a données à votre cœur, lui en demandera le compte; et pour les bien conserver, tenez-vous près du Sauveur, car son ombre est salutaire pour la naissance et conservation de tels fruits.

Je le supplie qu'il vous tienne de sa sainte main, afin que jamais vous ne vous égariez de la sainte et étroite voie qu'il vous a montrée. A cœur vaillant rien impossible. Partout je vous honorerai de tout mon cœur, vous souhaitant incessamment la grâce, paix et consolation de notre Seigneur, selon lequel je suis, ma très-chère fille, votre, etc.





139. — A UNE DEMOISELLE.

Sur sa vocation de religiense.

MADEMOISELLE, je prie notre Seigneur d'avoir agréable que vous le serviez uniquement, parfaitement, et en l'état auquel vous n'ayez point nécessité de partager votre cœur. Je pense qu'enfin vous en viendrez là, et que cette résolution vous arrivera : mais je voudrois que ce fût bientôt, afin que vous eussiez la consolation d'avoir fait vous-même l'élection en un temps auquel probablement vous en pourriez faire une autre.

Or sus, ma fille, me trouvant au fin bout de cette année avec cette commodité de vous écrire, je l'ai voulu employer pour vous témoigner, que commençant la prochaine année suivante, je supplierai sa divine majesté qu'elle la vous rende toute pleine de ses sacrées bénédictions.

Que les années sont courtes, ma chère fille ! les voilà qu'elles s'enfuient toutes l'une après l'autre, et nous emportent avec elles à notre fin. Qu'elles sont néanmoins précieuses ! puis-

que nous pouvons en la moindre partie d'icelles acquérir la très-sainte éternité.

Vivez joyeuse, ma fille, et conservez à ce Sauveur votre cœur, pour lequel dès sa tendre enfance il a répandu son sang salutaire. Je persévère à prier notre Seigneur pour votre consolation, ou plutôt que lui-même soit et votre consolation, et votre consolateur; et que lui seul possède votre cœur, et votre cœur son saint amour.



140. — A UN AMI

Qui lui avoit envoyé un livre qu'il avoit composé sur l'autorité des deux puissances.



Monsieur, vos lettres, pleines d'amour et de confiance en mon endroit, exigent de moi, avec une douce violence, une réponse claire sur trois points.

Quant au premier, la bonne madame de N. vous dira tout ensemble son avis et le mien, de ce qui est requis pour l'entier établissement de votre fille en cette congrégation (de la Visitation) : j'ai même aussi prié cette même bonne dame, de vous porter de ma part l'assurance de ce qu'avec une faveur trop excessive vous m'avez

par deux fois demandé : mais il faut pourtant que j'écrive ici de ma main, comme je le sens de tout mon cœur.

C'est la vraie vérité, Monsieur, qu'encore que mes amis meurent, mon amitié ne meurt point : ains s'il s'y fait quelque changement, c'est pour une nouvelle naissance qui la rend plus vive et vigoureuse entre leurs cendres, comme un certain Phénix mystique ; car bien que les personnes que j'aime soient mortelles, ce que j'aime principalement en elles est immortel. Et j'ai toujours estimé cet axiome fondamental pour la connoissance des vraies amitiés, qu'Aristote, saint Jérôme et saint Augustin ont tant solennisé : *Amicitia quæ desinere potuit, nunquam vera fuit* [1].

O Dieu! le bon monsieur, le président N. est toujours vivant en mon cœur, et il y tient le rang que tant de faveurs reçues de lui, et tant de dignes qualités reconnues en lui, lui avoient acquis. Mais, Monsieur, la réciproque communication, qu'avec tant de confiance je ne faisois presque que commencer avec lui, est cessée, et se trouve convertie en l'exercice des mutuelles prières que nous faisons l'un pour l'autre ; lui, comme sachant combien j'en ai besoin ; moi comme doutant qu'il n'en ait besoin.

1. L'amitié qui a pu cesser n'a jamais été véritable.

Et donc, puisqu'il vous plaît, puisque vous le voulez, je vous dis de toute mon affection, prenez la place, Monsieur, en cette communication, et mon cœur vous y regardera, vous y chérira, vous y envoiera ses pensées avec un amour qui ne violera point les lois de respect, et un respect qui ne se séparera jamais du devoir de l'amour. Mais commençons donc par ici à parler comme il faut entre les amis parfaits, et venons au troisième point à ce que je vous dois répondre.

Je vois en votre livre deux choses, les traits et la main de l'artisan d'un côté, et la matière et sujet de l'autre. En vérité, je trouve votre main bonne, louable, ains exquise et rare; mais la matière me déplaît, s'il faut dire le mot que j'ai dans le cœur : je dis, la matière me déplaît extrêmement. Plût à Dieu, dis-je, que mon Polyclétus[1] qui m'est si cher, n'eût point mis sa maîtresse main sur un airain de si mauvais lustre !

Je hais, par inclination naturelle, par la condition de ma nourriture[2], par l'appréhension tirée de mes ordinaires considérations, et, comme je pense, par l'inspiration céleste, toutes les contentions et disputes qui se font entre les catholiques, desquelles la fin est inu-

1. Polyclète, sculpteur célèbre.
2. Éducation.

tile, et encore plus celles desquelles les effets ne peuvent être que dissensions et différends, mais surtout en ce temps plein d'esprits disposés aux controverses, aux médisances, aux censures et à la ruine de la charité.

Non, je n'ai pas même trouvé à mon goût certains écrits d'un saint et très-excellent prélat[1], esquels il a touché du pouvoir indirect du pape sur les princes, non que j'aie jugé si celà est, ou s'il n'est pas, mais parce qu'en cet âge où nous avons tant d'ennemis dehors, je crois que nous ne devons rien émouvoir au dedans du corps de l'Église. La pauvre mère poule, qui, comme ses petits poussins, nous tient dessous ses ailes, a bien assez de peine de nous défendre du milan, sans que nous nous entrebéquetions les uns les autres, et que nous lui donnions des entorses. Enfin, quand les rois et les princes auront une mauvaise impression de leur père spirituel, comme s'il les vouloit surprendre, et leur arracher leur autorité que Dieu souverain père, prince et roi de tous, leur a donnée en partage, qu'en adviendra-t-il qu'une très-dangereuse aversion des cœurs? Et quand ils croiront qu'il trahit son devoir, ne seront-ils pas grandement tentés d'oublier le leur?

Je n'ai pas voulu remarquer tout plein de

1. Le cardinal Bellarmin.

choses qui me semblent devoir être extrêmement adoucies, et me suis contenté de vous dire ainsi en gros et grossièrement mon petit sentiment, ains, pour parler naïvement, mon grand sentiment pour ce regard. Mais dites-moi maintenant, Monsieur, si je m'excuse envers vous de vous parler ainsi franchement, répliquerez-vous point que c'est aussi trop franchement? Voilà pourtant comme je traite avec ceux qui veulent que je contracte une entière amitié avec eux ! Ah ! je sais, je crois, je jure partout que vous aimez l'Église, que vous êtes constamment son enfant assuré; mais le zèle de l'autorité que vous avez si longuement et heureusement possédée, vous a poussé un peu trop avant. Vive Dieu ! Monsieur, je vous chéris avec tout cela de tout mon cœur.

Non sentire bonos eadem de rebus iisdem
Incolumni licuit semper amicitiâ[1].

Que s'il vous semble que d'abord je devois user de plus de modération, je vous supplierai de croire que je n'en sais point en l'amitié, ni presque en rien qui en dépende. Et quand donc peut-elle user de ses droits qu'en la ferveur de ses commencements? Au demeurant,

1. Les gens de bien peuvent avoir des opinions différentes sur les mêmes choses, sans blesser pour cela les devoirs de l'amitié.

Dieu sait combien votre chère fille m'est précieuse comme une propre sœur, si je l'avois en cette vocation. Aussi comme j'ai toujours fait avec feu monsieur le président, je désire que partout vous m'advouyez votre fils et serviteur fidèle.



141. — A M ***,

Professant la religion prétendue réformée, qui lui avoit demandé une conférence.

Monsieur, mon dessein ne fut pas d'entrer en aucune conférence avec vous; la prochaine nécessité de mon départ m'en ôtoit entièrement l'occasion. Si les conférences ne sont bien conditionnées et accompagnées de loisir et de commodités de les parachever, elles sont infructueuses. Je ne regarde qu'à la gloire de Dieu et le salut du prochain. Où cela ne peut être procuré je ne fais point de conférence.

Vous savez bien ce que je veux dire, quand je parle du livre des Machabées. Il y en a deux, et deux font un corps de livre. Je ne prendrai pas la peine d'en dire davantage, car je ne picote point.

Il est vrai que nous le disons et affirmons,

et que vous le niez et rejetez. L'Église a toujours été combattue par cette même façon; mais vos négatives doivent être prouvées par une même sorte de preuves, qu'est celle que vous exigez de nous; car c'est à celui qui nie de prouver quand il nie contre la possession et que sa négative sert de fondement à son intention. Les jurisconsultes vous le témoignent, puisque c'est d'eux que la maxime est tirée : vous n'en refuserez pas l'explication.

La prière pour les trépassés a été faite par toute l'ancienne Église; Calvin même le reconnoît, les Pères l'ont prouvé par l'autorité du livre des Machabées, et l'usage général de leurs prédécesseurs. Voyez la fin et le commencement du livre de saint Augustin qu'il a fait sur ce sujet : nous marchons sur leurs pas, et suivons leurs traces.

Ni les livres des Machabées, ni l'Apocalypse, n'ont pas été sitôt reconnus que les autres : l'un et l'autre néanmoins le furent également au concile de Carthage, où saint Augustin assista. On a douté loisiblement de quelques livres canoniques pour un temps, desquels il n'est pas loisible de douter maintenant; les passages que j'ai cités sont si exprès, qu'ils ne peuvent être divertis à autre sens. Je vous conjure, par les entrailles de Jésus-Christ, de vouloir meshui lire et l'Écriture et les anciens

Pères, avec un esprit déchargé de préoccupations : vous verrez que les parties principales et essentielles de la face de l'Église ancienne sont entièrement conservées en celle qui est maintenant.

On me dit que Dieu a mis en vous beaucoup de dons de nature; n'en abusez pas pour forclore ceux de la grâce; et considérez attentivement les qualités de la part en laquelle vous désirez conférer. Si la commodité le permettoit, croyez que je ne la refuserois pas, non plus que je ne la refuserois pas aux sieurs ministres de Genève mes voisins, quand ils la désireront en bons termes.

Il ne seroit pas possible de faire avec profit des conférences par écrit entre nous, nous sommes trop éloignés. De plus, et que pourrions-nous écrire qui n'ait été répété cent fois? Conférez à votre salut l'attentive méditation sur vos oraisons et sur les anciens Pères, et j'y conférerai mes pauvres et chétives prières que je présenterai à la miséricorde de notre Sauveur, auquel et pour l'amour duquel je vous offre mon service, et suis votre, etc.





142. — A UNE DAME.

Regarder ses croix à travers la croix de Jésus-Christ.

Madame, si Dieu vous a rendue plus forte et vaillante à supporter vos adversités, la gloire en soit à sa bonté, laquelle est toujours prompte au secours des âmes qui espèrent en lui : espérez donc toujours en lui, Madame, et pour espérer en lui, soyez toujours toute sienne, immolez souvent votre cœur à son amour sur l'autel même de la croix, en laquelle il immola le sien pour l'amour de vous.

La croix est la porte royale pour entrer au temple de la sainteté. Qui en cherche ailleurs, n'en trouvera jamais un seul brin.

Madame, je ne vous dirai pas que vous ne regardiez point vos afflictions, car votre esprit qui est prompt à répliquer, me diroit qu'elles se font bien regarder par l'âpreté de la douleur qu'elles donnent : mais je vous dirai bien que vous ne les regardiez qu'au travers de la croix, et vous les trouverez ou petites, ou du moins si agréables, que vous en aimerez plus la souffrance que la jouissance de toute consolation qui en est séparée.

Et me ressouvenant de cette croix extérieure que vous portiez, quand j'eus le contentement de vous voir, sur votre cœur : aimez bien votre croix, ma chère dame, car elle est toute d'or, si vous la regardez de vos yeux d'amour ; et bien que d'un côté vous voyez l'amour de votre cœur mort et crucifié entre les clous et les épines, vous trouverez de l'autre un assemblage de pierres précieuses, pour en composer la couronne de gloire qui vous attend, si en attendant de l'avoir vous portez amoureusement celle d'épines avec votre roi, qui a tant voulu souffrir pour entrer en sa félicité. Vous connoîtrez bien que mon cœur se dilate en vous parlant, et que c'est une saillie de l'amour qu'il a pour le vôtre, que je conjure d'en faire aussi souvent devant Dieu, pour impétrer sa miséricorde sur moi qui suis, en vérité, votre, etc.



143. — A UNE DAME.

L'amour de Dieu rend douces les souffrances.

Si notre Seigneur vous donne quelque contentement, ma très-chère fille, en la véritable et non pareille dilection qu'il a mise dans mon cœur pour le vôtre, j'en bénis son saint nom et en remercie

sa Providence, vous assurant fort fidèlement que ce m'est une consolation toute particulière de savoir que réciproquement votre âme chérisse puissamment la mienne de cet amour sacré que la divine bonté peut donner : et si pour tout cela je ne veux pas vous prier de me le continuer, sachant bien qu'il est impérissable comme le motif duquel il prend sa source. Or sus, mais parmi tout cela, je ne suis pas sans variété d'amertumes intérieures, bien que je sache aussi qu'étant ce que vous êtes à notre Seigneur, votre amertume ne peut être qu'en paix, et que l'amour soulage votre douleur; car vraiment j'ai un certain cœur de père, mais qui tient un peu du cœur de mère.

J'aime votre avancement en la solide piété; et cet avancement requiert des difficultés, afin que vous soyez exercée en l'école de la croix, en laquelle seule nos âmes se peuvent perfectionner : mais je ne me puis empêcher des tendretés maternelles qui font désirer les douceurs pour les enfants. Soyez seulement courageuse, ma très-chère fille. Il n'est pas des rosiers spirituels comme des corporels : en ceux-ci les épines durent, et les roses passent; en ceux-là les épines passeront, et les roses demeureront.

Je remercie infiniment Mlle N. de la charité qu'elle me promet. O qu'elle sera géné-

reuse, si elle s'unit à celui qui, pour s'unir à nous, descendit du ciel en terre, et pour nous tirer à sa gloire embrassa notre abjection! Ma très-chère fille, le porteur qui m'a apporté votre lettre, ne me donne que des moments pour vous écrire, c'est pourquoi je finis, vous dédiant en notre Seigneur tout mon cœur et mes affections, votre, etc.



144. — A UN GENTILHOMME

Qui ressentoit de grandes frayeurs de la mort
et des jugements de Dieu.

Monsieur, me voici certes en une grande peine de savoir combien vous en avez eu parmi cette forte et fâcheuse maladie de laquelle, comme j'espère, vous relèverez, et dont j'eusse eu infiniment plus de déplaisir, si de toute part on ne m'eût assuré que, grâces à Dieu, vous n'avez été en nulle sorte de danger, et que vous commenciez à reprendre les forces et le chemin de la guérison.

Mais ce qui me donne plus d'appréhension maintenant, c'est ce qu'on crie, qu'outre le mal que vous avez par les accidents corporels, vous êtes surchargé d'une violente mélancolie :

car je m'imagine combien cela retardera le retour de votre santé, et engendrera des dispositions contraires.

Or c'est ici, Monsieur, où mon cœur est grandement pressé ; et selon la grandeur de la vive et extrême affection dont il vous chérit plus qu'il ne se peut dire, il a aussi une extraordinaire compassion au vôtre : et s'il vous plaît, Monsieur, dites-moi, je vous supplie, quel sujet avez-vous de nourrir cette triste humeur qui vous est si préjudiciable? Je me doute que votre esprit ne soit encore embarrassé de quelque crainte de la mort soudaine et des jugements de Dieu. Hélas ! que c'est un étrange tourment que celui-là ! Mon âme qui l'a enduré six semaines durant, est bien capable de compatir à ceux qui en sont affligés.

Mais, Monsieur, il faut que je vous parle un peu cœur à cœur, et que je vous dise que quiconque a un vrai désir de servir notre Seigneur et fuir le péché, ne doit nullement se tourmenter de la pensée de la mort ni des jugements divins : car encore que l'un et l'autre soit à craindre, si est-ce que la crainte ne doit pas être de ce naturel terrible et effroyable qui abat et déprime la vigueur et force de l'esprit ; ains doit être une crainte tellement mêlée avec la confiance en la bonté de Dieu que par ce moyen elle en devienne douce.

Et ne faut pas, Monsieur, que nous révoquions en doute si nous sommes en état de nous confier en Dieu, quand nous sentons des difficultés à nous garder du péché, ni quand nous avons défiance ou peur qu'ès occasions et tentations nous ne puissions pas résister. O non, Monsieur; car la défiance de nos forces n'est pas un manquement de résolutions, ains une vraie reconnaissance de notre misère. C'est un sentiment meilleur de se défier de pouvoir résister aux tentations, que non pas celui de s'en tenir pour assuré et assez fort, pourvu que ce qu'on n'attend pas de ses forces, on l'attende de la grâce de Dieu.

En sorte que plusieurs, qui, avec grande consolation, se sont promis de faire des merveilles pour Dieu, quand c'est venu au point, ont manqué : et plusieurs qui ont eu grande défiance de leurs forces, et une grande crainte qu'à l'occasion ils ne manquassent, sur-le-champ ont fait merveilles : parce que ce grand sentiment de leur foiblesse les a poussés à chercher l'aide et le secours de Dieu, à veiller, prier et s'humilier, pour ne point entrer en tentation.

Je dis qu'encore que nous ne sentions en nous ni forces, ni même courage quelconque pour résister à la tentation, si elle se présentoit maintenant à nous, pourvu que nous dé-

sirions néanmoins de résister, et espérions que si elle venoit, Dieu nous aideroit, et lui demanderions son secours, nous ne devons nullement nous contrister, d'autant qu'il n'est pas besoin de sentir toujours de la force et du courage, et suffit qu'on espère et désire d'en avoir en temps et lieu; et n'est pas besoin qu'on sente en soi aucun signe, ni aucune marque qu'on aura ce courage-là, ains il suffit qu'on espère que Dieu nous aidera.

Samson, qui étoit appelé le fort, ne sentoit jamais les forces surnaturelles dont Dieu l'assistoit, sinon ès occasions; et pour cela il est dit que quand il rencontroit les lions ou les ennemis, l'esprit de Dieu le saisissoit pour les tuer, et que Dieu qui ne fait rien en vain, ne nous donne pas, ni la force, ni le courage quand il n'est besoin de l'employer, mais qu'ès occasions jamais il ne manque; et partant il faut toujours espérer qu'en toutes occurrences il nous aidera, pourvu que nous le réclamions. Et nous devons toujours nous servir des paroles de David : « Pourquoi es-tu triste, mon âme? Eh pourquoi me troubles-tu? Espère au Seigneur[1]; » et de l'oraison dont il usoit : « Quand ma force défaillera, Seigneur, ne m'abandonnez point[2]. » Eh bien donc, puisque vous

1. Ps. XLI, 6 et 12. — Ps. XLII, 5.
2. Ps. LXX, 9.

désirez d'être tout à Dieu, pourquoi craindrez-vous votre foiblesse, en laquelle aussi bien vous ne devez pas mettre aucune sorte d'appui? N'espérez-vous pas en Dieu? Eh! qui espère en lui, sera-t-il jamais confondu[1]? Non, Monsieur, jamais il ne le sera. Je vous conjure, Monsieur, d'apaiser toutes les répliques qui se pourroient former en votre esprit, auxquelles il n'est besoin de répondre autre chose, sinon que vous désirez d'être fidèle en toutes occurrences, et que vous espérez que Dieu fera que vous le serez, sans qu'il soit besoin d'essayer votre esprit s'il le seroit ou non; car ces essais sont trompeurs : et plusieurs sont vaillants quand ils ne voient pas l'ennemi, qui ne le sont pas en sa présence; et au contraire plusieurs craignent avant l'escarmouche, auxquels le danger présent donne le courage : il ne faut pas craindre la crainte.

Voilà pour ce point, Monsieur. Au demeurant Dieu sait ce que je voudrois faire et souffrir pour vous voir entièrement délivré. Je suis votre, etc.

1. Eccl., II, 11.





145. — A UNE DAME.

Consolation sur l'emprisonnement de son mari.

Ma très-chère fille, c'est maintenant que vous êtes en affliction, que vous devez témoigner à notre Seigneur l'amour que vous lui avez si souvent promis et protesté entre mes mains. Ce me sera une extrême consolation d'apprendre que votre cœur se comporte bien pour ce regard.

Recommandez-vous aux prières de saint Louis, lequel, après avoir longuement assisté et servi les malades de contagion en son armée, s'estima bienheureux d'en mourir, prononçant cette oraison pour ses dernières paroles : « J'entrerai en ta maison, ô mon Dieu ; j'adorerai en ton temple, et confesserai ton nom[1]. »

Remettez-vous en la volonté divine, qui vous conduira selon votre mieux pour l'emprisonnement de votre mari. Je voudrois bien en cette occasion vous donner quelque sorte de bonne consolation, mais je n'ai pas de quoi. Je prie donc notre Seigneur qu'il soit votre consolation, et qu'il vous fasse bien enten-

1. Ps. CXXXVII, 2.

dre *que par plusieurs travaux et tribulations il vous faut entrer au royaume des cieux*[1]; et que les croix et afflictions sont plus aimables que les contentements et délectations ; *puisque notre Seigneur les a choisies pour soi, et pour tous ses vrais serviteurs*[2].

Ayez bon courage, ma chère fille, tenez ferme votre confiance en celui au service duquel vous vous êtes dédiée et abandonnée, car il ne vous abandonnera point : et cependant je m'emploierai de tout mon cœur, afin d'aider votre mari envers tous ceux que je crois avoir du crédit pour le faire délivrer, et que je saurai vouloir faire quelque chose à ma considération; et déjà j'ai commencé ce bon office dès avant-hier, vous chérissant toujours comme ma vraie fille, et tout ce qui vous appartient pour l'amour de notre Seigneur à qui vous appartenez, la volonté duquel soit faite ès siècles des siècles. *Amen.*

1. Act. XIV, 21.
2. Hébr., XII, 12.





146. — A UNE DAME.

L'unique remède à la calomnie est de la dissimuler.
Avis au sujet de la confession.

Ma très-chère sœur, je n'ai pas eu le bien de voir M. N..., mais je ne laisse pas de savoir que vous avez été affligée à raison de certains pasquins[1] qui ont couru par delà ; et moi je voudrois bien porter toujours vos peines et travaux, ou au moins vous aider à les supporter. Mais puisque la distance de nos séjours ne permet pas que je vous secoure d'autre sorte, je prie notre Seigneur qu'il soit le protecteur de votre cœur, et qu'il en bannisse toute tristesse désordonnée.

Certes, ma très-chère sœur, la plupart de nos maux sont imaginaires plus que réels. Pensez-vous que le monde croie ces pasquins? Il se peut faire que quelques-uns s'y amusent et que les autres entrent en quelque soupçon : mais sachez que votre âme étant bonne et bien résignée ès mains de notre Seigneur, toutes sortes de telles attaques s'évanouissent au vent comme la fumée ; et plus le vent est gros, plus

1. Satires, pamphlets.

tôt elles disparoissent. Le mal de la calomnie ne se guérit jamais si bien que par la dissimulation, en méprisant les mépris et témoignant par notre fermeté que nous sommes hors de prise, principalement en matière de pasquins : car la calomnie qui n'a ni père ni mère qui la veuille avouer, montre qu'elle est illégitime.

Or sus, ma très-chère sœur, je vous veux dire un mot que saint Grégoire disoit à un évêque affligé : « Hélas ! dit-il, si votre cœur étoit au ciel, les vents de la terre ne l'émouveroient aucunement ; à qui a renoncé au monde, rien de ce qui se passe de la part du monde ne peut nuire. » Jetez-vous aux pieds du crucifix, et voyez combien d'injures il reçoit : suppliez-le par la douceur avec laquelle il les a reçues, qu'il vous donne la force de supporter ces petits bruits, qui, comme à sa servante jurée, vous sont tombés en partage. Bienheureux sont les pauvres, car ils seront riches au ciel, le royaume leur en appartenant[1] : et bienheureux les injuriés et calomniés, car ils seront honorés de Dieu.

Au reste, la revue annuelle de nos âmes se fait ainsi que vous l'entendez, pour les défauts des confessions ordinaires qu'on supplée par celle-ci, pour se provoquer et exercer à une plus profonde humilité, mais surtout pour re-

1. Matt., V, 8.

nouveler *non les bons propos, mais les bonnes résolutions* que nous devons appliquer pour remèdes aux inclinations, habitudes et autres sources de nos offenses auxquelles nous nous trouverons plus sujets.

Or, il est vrai qu'il seroit plus à propos de faire cette revue devant celui qui auroit déjà reçu la confession générale, afin que par la considération et rapport de la vie précédente à la vie suivante, on pût mieux prendre les résolutions requises en toutes façons; cela seroit plus désirable : mais les âmes qui, comme vous, n'ont pas cette commodité peuvent prendre celle de quelque autre confesseur le plus discret et sage qu'elles trouveront.

Pour votre seconde difficulté, je vous dis, ma très-chère sœur, qu'il n'est nullement besoin en votre revue de marquer particulièrement le nombre, ni les menues circonstances de vos défauts, ains suffit de dire en gros quelles sont vos principales chutes, quels vos premiers détraquements d'esprit, et non pas combien de fois vous êtes tombée; mais si vous êtes fort sujette et adonnée au mal. Par exemple, vous ne devez pas vous enquérir combien de fois vous êtes tombée en colère, car peut-être y auroit-il trop à faire, mais simplement dire si vous êtes sujette à ce dérèglement; si lorsqu'il vous arrive, vous y demeurez engagée

longuement; si c'est avec beaucoup d'amertume et de violence, et enfin quelles sont les occasions qui vous y provoquent le plus souvent; si c'est le jeu, la hautaineté ou orgueil, si c'est la mélancolie ou opiniâtreté (or ceci soit dit par exemple :), et ainsi en peu de temps vous aurez achevé votre petite revue, sans beaucoup tourmenter ni votre mémoire ni votre loisir.

Quant à la troisième difficulté, quelques chutes ès péchés mortels, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au mal, n'empêchent pas que l'on ait fait progrès en la dévotion, laquelle bien que l'on perde en péchant mortellement, on recouvre néanmoins au premier véritable repentir que l'on a de son péché, même comme je dis, quand on n'a pas longuement trempé au malheur : de sorte que ces revues annuelles sont grandement salutaires aux esprits qui sont encore un peu foibles; car si bien les premières résolutions ne les ont point du tout affermis, les secondes et troisièmes les affermiront davantage; et enfin à force de se résoudre souvent, on demeure tout-à-fait résolu, et ne faut nullement perdre courage, ains avec une sainte humilité regarder son infirmité, l'accuser, demander pardon, et invoquer le secours du ciel. Je suis votre, etc.



147. — A UNE DAME.

La considération des souffrances du Sauveur est un moyen excellent pour nous consoler et nous fortifier dans nos peines.

C'est la vérité, ma très-chère fille, que rien ne nous peut donner une plus profonde tranquillité en ce monde que de regarder souvent notre Seigneur en toutes les afflictions qui lui arrivèrent depuis sa naissance jusqu'à sa mort : car nous y verrons tant de mépris, de calomnies, de pauvreté, d'indigence, d'abjections, de peines, de tourments, de nudités, d'injures et de toutes sortes d'amertumes, qu'en comparaison de cela nous connoîtrons que nous avons tort d'appeler afflictions, et peines, et contradictions, ces petits accidents qui nous arrivent, et que nous avons tort de désirer de la patience pour si peu de chose, puisqu'une seule petite goutte de modestie suffit pour bien supporter ce qui nous arrive.

Je connois fort bien l'état de votre âme, et m'est avis que je la vois toujours devant moi avec toutes ces petites émotions de tristesse, d'étonnement et d'inquiétude qui la vont trou-

blant, parce qu'elle n'a pas jeté encore assez avant les fondements de l'amour de la croix et de l'abjection dedans sa volonté. Ma très-chère fille, un cœur qui estime et aime grandement Jésus-Christ crucifié, aime sa mort, ses peines, ses tourments, ses crachats, ses vitupères, ses disettes, ses faims, ses soifs, ses ignominies : et quand il lui en arrive quelque petite participation, il en jubile d'aise et les embrasse amoureusement.

Vous devez donc tous les jours, non pas en l'oraison, mais à part en vous promenant, faire une revue de notre Seigneur entre les peines de notre rédemption, et considérer quel bonheur vous sera d'y participer : voir en quelle occasion ce bien-là vous peut arriver, c'est-à-dire les contradictions que vous pourrez avoir en tous vos désirs, mais surtout ès désirs qui vous sembleront plus justes et légitimes : et puis avec un grand amour de la croix et passion de notre Seigneur, vous vous devez écrier avec saint André : O bonne croix, tant aimée de mon Sauveur, quand me recevrez-vous entre vos bras !

Voyez-vous, ma très-chère fille, nous sommes trop délicats d'appeler pauvreté un état auquel nous n'avons ni faim, ni froid, ni ignominies, mais seulement quelques petites incommodités en nos desseins. Quand nous nous

reverrons, ressouvenez-moi que je vous parle un peu de cette tendresse et délicatesse de votre cher cœur; car vous avez surtout besoin, pour votre paix et repos, d'être guérie de cela avant toutes choses, et de bien former en vous l'appréhension de l'éternité, en laquelle quiconque pense souvent, il se soucie fort peu de ce qui arrive en ces trois ou quatre moments de vie mortelle.

Puisque vous êtes après à jeûner la moitié des Avents, vous pouvez continuer jusqu'à la fin : je veux bien que vous communiez, voire deux jours suivants quand il y aura des fêtes. Allez bien dévotement à la messe après dîner, c'est à la vieille façon des chrétiens. Notre Seigneur ne regarde pas à ces petites choses : la révérence consiste au cœur, il ne faut pas nourrir votre esprit en ces petites considérations. Adieu, ma très-chère fille, tenez-moi bien toujours pour tout vôtre : car en vrai vérité je le suis, etc. Dieu vous bénisse. *Amen.*





148. — A UNE DAME.

Comment il faut se comporter dans les grandes douleurs.

Ma chère fille, laissons pour un peu la méditation, ce n'est que pour mieux sauter que nous reculons; et pratiquons bien cette sainte résignation et cet amour pur de notre Seigneur, qui ne se pratique jamais si entièrement qu'emmi les tourments : car d'aimer Dieu dedans le sucre, les petits enfants en feroient bien autant; mais de l'aimer dedans l'absynthe, c'est là le coup de notre amoureuse fidélité. De dire : Vive Jésus sur la montagne de Thabor, saint Pierre tout grossier en a bien le courage ; mais de dire : Vive Jésus sur le mont de Calvaire, cela n'appartient qu'à la mère et à l'amoureux disciple qui lui fut laissé pour enfant.

Or sus, ma fille, voyez-vous, je vous recommande à Dieu pour obtenir pour vous cette sacrée patience; et n'est pas en mon pouvoir de lui proposer rien pour vous, sinon que tout à son gré il façonne votre cœur pour s'y loger et y régner éternellement. Qu'il le façonne, dis-je, ou avec le marteau, ou avec le ciseau,

ou avec le pinceau, c'est à lui d'en faire à son plaisir. Non pas[1], ma chère fille? Faut-il pas faire ainsi?

Je sais que vos douleurs se sont augmentées depuis peu, et à même mesure les déplaisirs que j'en ai; bien qu'avec vous je loue et bénis notre Seigneur de son bon plaisir qu'il exerce en vous, vous faisant participer à sa sainte croix, et vous couronnant de sa couronne d'épines.

Mais, ce me dites-vous, vous ne pouvez guère arrêter votre pensée sur les travaux que notre Seigneur a soufferts pour vous, tandis que les douleurs vous pressent. Hé bien! ma chère fille, il n'est pas aussi requis que vous le fassiez; ains que tout simplement vous éleviez le plus fréquemment que vous pourrez votre cœur à ce Sauveur, et que vous fassiez ces actions : 1° d'accepter le travail de sa main, comme si vous le voyiez lui-même, vous l'imposant et fourrant en votre tête; 2° vous offrant d'en souffrir encore davantage; 3° l'adjurant, par le mérite de ses tourments, d'accepter ces petites incommodités en l'union des peines qu'il souffrit sur la croix; 4° protestant que vous voulez non-seulement souffrir, mais aimer et caresser ces

1. N'est-ce pas.

maux comme envoyés d'une si bonne et si douce main ; 5° invoquant les martyrs et tant de serviteurs et servantes de Dieu, qui jouissent du ciel pour avoir été fort affligés en ce monde.

Il n'y a nul danger à désirer du remède, ains il le faut soigneusement procurer : car Dieu qui vous a donné le mal, est aussi l'auteur des remèdes. Il faut donc les appliquer, avec telle résignation néanmoins, que si sa divine majesté veut que le mal surmonte, vous y acquiescerez; s'il veut que le remède vainque, vous l'en bénirez.

Il n'y a point de danger, en faisant les exercices spirituels, d'être assise. Nullement, ma fille; mais je dis pour beaucoup moins d'incommodités que celle que vous souffrez.

Mon Dieu, ma fille, que vous êtes heureuse, si vous continuez à vous tenir sous la main de Dieu humblement, doucement et souplement! Ah! j'espère que ce mal de tête profitera beaucoup à votre cœur : votre cœur, dis-je, que le mien chérit d'un amour tout particulier. C'est maintenant, ma fille, que plus que jamais, et à très-bonnes enseignes, vous pouvez témoigner à notre doux Sauveur que c'est de toute votre affection que vous avez dit et direz : Vive Jésus! Vive Jésus! ma fille, et qu'il règne parmi vos douleurs, puisque nous

ne pouvons régner ni vivre que par celle de sa mort. Je suis en lui tout entièrement vôtre.



149. — A UNE DAME.

Consolations sur la mort de son père.

Or sus, ma très-chère fille, il faut donc que votre cœur souffre l'absence dès maintenant de monsieur votre bon père, puisqu'enfin la Providence divine l'a tiré à soi et mis hors de cette chétive vie mortelle, en laquelle nous vivons en mourant et mourons continuellement en vivant.

Pour moi, ma très-chère fille, je ne veux point vous présenter d'autre consolation que Jésus-Christ crucifié, à la vue duquel votre foi vous consolera : car après cette mort du Sauveur, toute mort est heureuse à ceux qui, comme le défunt duquel je parle, meurent au giron et avec le secours de la sainte Église; et quiconque se glorifie en la mort de notre Seigneur, jamais il ne se désolera en la mort de ceux qu'il a rachetés et reçus pour siens.

Ma fille, qui aspire à l'éternité, se soulage aisément des adversités de cette vie qui ne dure que de légers, chétifs et courts moments.

En cette éternité nous jouissons derechef de la société des nôtres, sans jamais en craindre la séparation.

J'ai accoutumé de dire à toutes les âmes qui s'adressent à mo, mais je vous le dis très-particulièrement à vous, qui êtes si particulièrement ma fille, qu'il faut élever le cœur en haut, ainsi que dit l'Église au saint sacrifice. Vivez avec des pensées généreuses et magnifiques, qui vous tiennent attachée à cette éternité et à cette sacrée Providence, qui n'a disposé ces moments mortels que pour cette vie éternelle.

Ce cœur ainsi généreusement relevé est toujours humble : car il est établi en la vérité, et non en la vanité, il est doux et paisible, car il ne tient compte de ce qui le peut troubler. Mais quand je dis qu'il est doux et paisible, je ne veux point dire qu'il n'ait point de douleur ni de sentiments d'affliction. Non, certes, ma chère fille, je ne dis pas cela : mais je dis que les souffrances, les peines, les tribulations sont accompagnées d'une si forte résolution de les souffrir pour Dieu, que toute cette amertume, pour amère qu'elle soit, est en paix et tranquillité.

Je vous écris bien pressé, et avant que d'avoir vu pas un de messieurs vos parents; et ce sera presque ordinairement que je vous écri-

raï de même façon, puisque je ne veux perdre l'occasion. Je suis d'une affection incomparable, votre, etc.



150. — A UNE DAME.

Le Saint la console sur la mort de son fils, tué à la guerre.

Madame, bien que je n'eusse pas eu le bonheur de vous connoître quand j'eus la première nouvelle de vos déplaisirs, si est-ce que je ne laissai pas d'être touché vivement de compassion pour votre cœur, m'imaginant combien forte avoit été cette inopinée secousse; et si mes souhaits eussent été autant pleins d'efficace, comme ils le furent d'affection et de tendreté, je crois que dès lors vous eussiez ressenti quelque sorte de véritable allégement; mais, Madame, les pensées des hommes sont vaines et inutiles en elles-mêmes. Dieu seul est le maître et le consolateur des cœurs, c'est lui seul qui apaise les âmes de bonne volonté. Or, celles-là sont de bonne volonté esquelles Dieu met son bon plaisir; et il met son bon plaisir ès âmes qui, selon sa bonne volonté, espèrent en lui.

Que ce fut un bon avis, Madame, que celui que vous reçûtes de son inspiration, vous proposant de vous retirer pour un peu de la presse de la consolation du monde, quoique bon consolateur, pour en repos remettre la plaie de votre cœur ès mains du médecin et opérateur céleste; puisque même les médecins terrestres confessent que nulle guérison ne se peut faire, sinon en la quiétude et tranquillité! Les paroles intérieures que Dieu dit au cœur affligé qui recourt à sa bonté, sont plus douces que le miel, plus salutaires que le baume précieux à guérir toutes sortes d'ulcères.

Le cœur qui s'unit au cœur de Dieu ne se peut empêcher d'aimer et d'accepter enfin suavement les traits que la main de Dieu décoche sur lui. Votre sainte Blandine[1] ne trouvoit point de plus grand soulagement parmi les blessures de son martyre, que la sacrée cogitation qu'elle exprimoit, soupirant ces trois douces paroles : *Je suis chrétienne*. Bienheureux est le cœur qui sait bien employer ce soupir.

Madame, je vous dirai volontiers pour re-

1. Sainte Blandine, martyre au second siècle de l'Église, étoit de condition servile, et d'une complexion fort foible; elle souffrit avec plusieurs autres chrétiens à Lyon.

mède à votre douleur, que qui veut exempter son cœur des maux de la terre, il le faut cacher dans le ciel; et comme dit David : *Il faut musser*[1] *notre esprit dans le secret du visage de Dieu, et dans le fond de son saint tabernacle*[2]. Regardez bien à l'éternité à laquelle vous tendez, vous trouverez que tout ce qui n'appartient pas à cette infinie durée ne doit point mouvoir notre courage. Ce cher fils est passé de ce monde à l'autre sous de bons auspices, à la suite de son devoir envers Dieu et le roi : ne voyez plus ce passage qu'en l'éternité.

Madame, on me presse de donner cette lettre qui est déjà trop longue pour être si peu considérée. Je bénis Dieu, de quoi les sœurs de Sainte-Marie vous ont été agréables en cette occasion de votre retraite. Je sais qu'elles se tiennent pour avoir été grandement honorées et édifiées de votre séjour parmi leur abjection, et glorieuses que monseigneur l'archevêque les ait favorisées de son commandement, qui, en toute rencontre, leur doit être très-cher, et particulièrement quand il regardera votre consolation. Je suis à jamais, de tout mon cœur, votre, etc.

1. Cacher.
2. Ps. XXX, 21.



151. — A UNE DAME VEUVE.

Consolations sur la mort de son mari. Il lui recommande le soin de l'éducation de ses enfants.

MADAME, vous ne sauriez croire combien m'est sensible l'affliction que vous avez. J'honorois avec une affection toute particulière ce cher seigneur trépassé pour plusieurs respects, mais celui de sa vertu et piété tenoit lieu de fondement. Quelle pitié, qu'en une saison en laquelle il est si grande disette de telles âmes parmi les gens de ce rang-là, nous voyons et souffrons ces pertes si dommageables au public!

Néanmoins, ma chère dame, toutes choses considérées, il faut accommoder nos cœurs à la condition de la vie en laquelle nous sommes : c'est une vie périssable et mortelle; et la mort qui domine sur cette vie, ne tient point de train ordinaire; elle prend tantôt ci, tantôt là, sans choix ni méthode quelconque, les bons parmi les mauvais : et les jeunes parmi les vieux.

O que bienheureux sont ceux, qui, vivant en continuelle défiance de mourir, se trouvent utojours prêts à mourir, en sorte qu'ils puis-

sent revivre ternellement en la vie où il n'y a plus de mort! Notre bien-aimé trépassé étoit de ce nombre-là : je le sais bien. Cela seul, Madame, est suffisant pour nous consoler : car enfin, en peu de jours, ou tôt ou tard, en peu d'années nous le suivrons en ce passage, et les amitiés et sociétés commencées en ce monde, se reprendront pour ne recevoir jamais de séparation. Cependant ayons patience, et attendons courageusement que l'heure de notre départ sonne pour aller où nos amis sont déjà arrivés; et puisque nous les avons aimés cordialement, persévérons à les aimer; faisons pour l'amour d'eux ce qu'ils ont désiré que nous fissions, et ce que maintenant ils souhaitent pour nous.

Sans doute, ma chère dame, le plus grand désir que monsieur votre trépassé eut à son départ fut que vous ne trempassiez pas longuement dans le regret que son absence vous causeroit, mais que vous tâchassiez de modérer pour l'amour de lui la passion que son amour vous donnoit; et maintenant en son bonheur dont il jouit, ou qu'il attend en assurance, il vous souhaite une sainte consolation : et que modérant votre tribulation vous conserviez vos yeux pour un meilleur sujet que les larmes, et votre esprit pour de plus désirables occupations que celles de la tristesse.

Il vous a laissé des gages précieux de votre mariage : conservez vos yeux pour regarder à leur nourriture, conservez votre esprit pour relever le leur. Faites cela, Madame, pour l'amour de ce cher mari; et vous imaginez qu'il vous en a priée à son départ, et qu'il vous demande encore cet office ; car en vérité il l'eût fait s'il eût pu, et il désire cela de vous à présent; tout le reste de vos passions peut être selon votre cœur, qui est encore en ce monde, mais non pas selon le sien qui est en l'autre.

Et puisque la vraie amitié se plaît à complaire aux justes agréments de l'ami, pour complaire à monsieur votre mari consolez-vous vous-même, soulagez votre esprit et relevez votre courage. Que si ce conseil que je vous donne avec une sincérité nonpareille vous est agréable, pratiquez-le vous prosternant devant notre Seigneur, acquiesçant à son ordonnance, et considérant l'âme de ce cher défunt, qui désire à la vôtre une vraie et chrétienne résolution, et vous abandonnant du tout à la céleste Providence du Sauveur de votre âme, votre protecteur qui vous aidera et vous secourra, et enfin vous réunira avec votre trépassé, non point en qualité de femme avec son mari, mais d'héritière du ciel avec son cohéritier, et de fidèle amante avec son fidèle amant.

J'écris ceci, Madame, sans loisir et presque

sans haleine, vous offrant mon très-affectionné service qui vous est dès longtemps acquis, et celui encore que les mérites et la bienveillance de monsieur votre mari envers moi pouvoient exiger de mon âme.

Dieu soit au milieu de votre cœur. Ainsi soit-il.



132. — A UN DE SES AMIS.

Il le console de la mort de son frère.

Mon cher frère (car je suis en la place de celui que notre bon Dieu a retiré près de lui), on me vient de dire que vous pleurez continuellement pour cette véritablement bien sensible séparation. Il ne faut nullement que cela soit ; car, ou vous pleurez sur lui, ou pour vous : si c'est sur lui, pourquoi pleurer que notre frère est en paradis où les pleurs n'ont plus de lieu ? Que si pour vous, n'y a-t-il point trop d'amour-propre ?

Je parle avec vous ainsi franchement, d'autant qu'on jugera que vous vous aimez plus que son bonheur qui est incomparable. Et voudriez-vous que pour vous il ne fût pas avec celui *qui nous donne la vie, le mouvement et l'être*[1],

1. Act., XVII, 28.

tous tant que nous sommes, qui acquiesçons à son saint plaisir et divine volonté?

Mais venez nous voir, et souvent, *et nous convertirons les pleurs en joie*[1], nous souvenant par ensemble de celle de laquelle notre bon frère jouit, et laquelle jamais plus ne lui sera ôtée; et en somme, pensez souvent en elle et en lui, et vous vivrez joyeux, comme je le souhaite de tout mon cœur, avec lequel je me recommande à vos prières, et vous assure que je suis votre, etc.



153. — A UNE DAME.

Sur ce que son mari avoit voulu se battre en duel.

MA très-chère fille, je vois par votre lettre l'état de l'âme du cher mari, par le duel désigné et non commis, auquel il s'étoit résolu. Je ne pense pas qu'il y ait excommunication, car il n'est venu à aucun effet porté par les canons.

Mais, ma très-chère fille, je confesse que je suis scandalisé de voir des âmes, bonnes catholiques, et qui d'ailleurs ont de l'affection à Dieu, être si peu soigneuses du salut éternel,

1. Joan., XVI, 20 et 22.

que de s'exposer au danger de ne voir jamais la face de Dieu, et de voir à jamais et sentir les horreurs de l'enfer. En vérité, je ne puis penser comme l'on peut avoir un courage si déréglé, même pour des bagatelles et choses de rien.

L'amour que je porte à mes amis, mais spécialement au cher mari, me fait hérisser les cheveux en tête, quand je sais qu'ils sont en tel péril; et ce qui me tourmente le plus, c'est le peu d'apparence qu'il y a qu'ils aient le vrai déplaisir qu'il faut avoir de l'offense de Dieu, puisqu'ils ne tiennent compte de s'en empêcher à l'avenir. Que ne ferois-je pour obtenir que telles choses ne se fissent plus!

Or je ne dis point ceci pour vous inquiéter. Il faut espérer que Dieu nous amendera tous ensemblement, pourvu que nous l'en supplions comme il faut. Procurez donc que le cher mari se confesse; car encore que je ne pense pas qu'il soit en excommunication, il est néanmoins en un terrible péché mortel, duquel il faut qu'il sorte soudain; car l'excommunication ne se contracte qu'avec les effets; mais le péché se contracte par la volonté.

Je pense que j'aurai bientôt le bracelet de la présence de Dieu, que je supplie vous bénir de toutes les désirables bénédictions que vous puissiez désirer, ma très-chère fille. Votre, etc.



154. — A MESSIEURS DE VILLIERS.

Compliment de condoléance sur la mort de leur père.

Messieurs, quand le bon père Arniset m'a dit l'autre jour à Lyon que notre bon père étoit trépassé, je vous assure que je fus touché vivement de la passion que les enfants ont accoutumé de sentir quand leur père les quitte : car je le respectois et honorois ainsi filialement ce bon père, qui m'y avoit obligé en autant de façons qu'il se pouvoit faire.

Mais puisque tel a été le bon plaisir de Dieu qu'il s'en allât en son repos, non-seulement j'acquiesce, ains je loue la divine Providence qui lui a donné un bon long séjour en cette vie mortelle ; et ce qui importe le plus, l'a conduit si amiablement par le chemin de sa crainte et de sa grâce, que nous avons tout sujet d'être assuré qu'il le fait jouir maintenant de sa gloire. C'est en quoi vous puisez sans doute la grande raison de votre consolation, et vivez, comme j'espère, satisfaits d'être enfants d'un tel père, et d'avoir si longtemps été en l'école de sa vertu et piété.

Il ne me reste donc plus, en cette occasion,

que de vous supplier de me vouloir toujours conserver en l'honneur et contentement qu'il m'avoit accordé pour toute ma vie, qui est que je serois de votre maison, et censé comme l'un de ses enfants votre frère. Je le serai de mon côté en affection, et n'oublierai jamais l'extrême devoir que j'ai à la mémoire de ce père, et au service de sa postérité.

Vous suppliant encore, Messieurs, de me permettre qu'avec cette lettre je dise la même vérité, et fasse la même prière à mesdemoiselles vos chères épouses, desquelles j'estime et aime infiniment les bonnes et dévotes âmes, et auxquelles comme à vous je ne cesserai jamais de souhaiter les plus favorables bénédictions du ciel demeurant à toujours de tout mon cœur, messieurs, votre, etc.





155. — A M. FAVRE[1], PREMIER PRÉSIDENT DU SÉNAT DE SAVOIE, SON INTIME AMI.

Le saint évêque se réjouit dans la pensée de l'éternité. Souhaits et bénédictions pour la nouvelle année.

Mon frère, je finis cette année avec le contentement de vous pouvoir présenter le souhait que je fais sur vous pour la suivante. Elles passent donc ces années temporelles, monsieur mon frère, leurs mois se réduisent en semaines, les semaines en jours, les jours en heures, et les heures en moments, qui sont ceux-là seuls que nous possédons; mais que nous ne possédons qu'à mesure qu'ils périssent, et rendent notre durée périssable, laquelle pourtant nous en

1. M. le président Favre étoit le plus ancien et le plus intime ami de saint François de Sales. Sa grande capacité fit réunir sur sa tête les premières charges de son pays; il fut à la fois premier président du sénat et gouverneur de la Savoie, et s'illustra en même temps par d'excellents ouvrages de droit, qui sont cités encore avec honneur par nos jurisconsultes. Le président Favre sanctifioit des occupations si multipliées par une grande piété, un amour ardent pour les pauvres et les affligés, et une humilité plus rare encore que son mérite. Il rendoit compte de l'état de son âme à son saint ami, et fréquentoit chaque semaine, avec toute sa famille, les sacrements de pénitence et d'eucharistie.

doit être plus aimable, puisque cette vie étant pleine de misère, nous ne saurions y avoir aucune plus solide consolation, que celle d'être assurés qu'elle se va dissipant pour faire place à cette sainte éternité qui nous est préparée en l'abondance de la miséricorde de Dieu, et à laquelle notre âme aspire incessamment par les continuelles pensées que sa propre nature lui suggère, bien qu'elle ne la puisse espérer que par des autres pensées plus relevées, que l'auteur de la nature répand sur elle.

Certes, monsieur mon frère, je ne suis jamais attentif à l'éternité qu'avec beaucoup de suavité; car, dis-je, comme est-ce que mon âme pourroit étendre sa cogitation à cette infinité, si elle n'avoit quelque sorte de proportion avec elle? Certes, toujours faut-il que la faculté qui atteint un objet, ait quelque sorte de convenance avec icelui. Mais quand je sens que mon désir court après ma cogitation sur cette même éternité, mon aise prend un accroissement nonpareil; car je sais que nous ne désirons jamais d'un vrai désir que les choses possibles. Mon désir donc m'assure que je puis avoir l'éternité : que me reste-t-il plus que d'espérer que je l'aurai? Et cela m'est donné par la connoissance de l'infinie bonté de celui qui n'auroit pas créé une âme capable de penser et de tendre à l'éternité, s'il n'eût

voulu lui donner les moyens d'y atteindre. Ainsi, monsieur mon frère, nous nous trouverons au pied du crucifix, qui est l'échelle par laquelle de ces années temporelles nous passons aux années éternelles.

Or, je souhaite donc sur votre chère âme, que cette année prochaine soit suivie de plusieurs autres, et que toutes soient utilement employées pour la conquête de l'éternité. Vivez longuement, saintement et heureusement entre les vôtres ici-bas parmi ces moments périssables, pour revivre éternellement en cette immuable félicité pour laquelle nous respirons. Voilà comme mon cœur s'épanche devant le vôtre, et fait des saillies qu'il ne feroit pas sans cette confiance que lui donne l'affection qui me rend votre, etc.





LETTRES INÉDITES[1].



1. — A M. LOUIS DE PINGON, BARON DE CUSY, GENTILHOMME DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE SAVOIE.

A Hey, le 12 février 1598.

Monsieur, on avoit défendu aux huguenots de Thonon de sonner la cloche qui est en l'Église des catholiques. Ils sont sur le point de demander à Son Altesse qu'il leur soit permis de s'en servir autant qu'à nous; et sont si outrecuydés qu'ils pensent de l'obtenir. Certes ils ont gasté desjà une autre plus grosse cloche en haine de nous autres catholiques qui la sonnions. Leur prêche ne se fait pas en cette

1. Ces lettres furent publiées pour la première fois dans le recueil que nous réimprimons. Elles étoient alors inédites.

Église-là ni en la ville, car il leur est défendu; pourquoy leur permettra-on de la sonner là où ils ne le disent ni peuvent dire? une cloche ne peut servir à Dieu et à Bélial. C'est ce que j'escris à Son Altesse et la supplie que si ceux de Thonon s'adressent à elle pour lui présenter requeste de cette affaire elle les renvoye sans décret ou avec nouvelle défense de sonner. La cloche n'est pas si légère qu'elle semble, car ils sçavent faire valoir la moindre chose qu'on leur accorde pour contrister les bons catholiques. Désirant donc infiniment pour l'honneur de Dieu, que Son Altesse daigne lire ou faire lire promptement ma lettre afin que je ne sois presvenu par les requestes de ces huguenots, je n'ay sceu a qui mieux m'adresser qu'à vous, pour vous supplier très-humblement de bailler ma lettre, et prier Son Altesse la voir, et s'il ne la veut voir luy discourir du sujet; la grande confiance que j'ay en votre bonté me fait ainsy vous importuner, ayant mesme ce bien et honneur d'estre et devoir estre à jamais, Monsieur, votre très-humble neveu et serviteur,

François de Sales.
Ind. évêq. de Saint-Pierre de Genève,





2. — A MADAME LA MARQUISE DE DONEX.

Le Saint la félicite d'avoir converti à la religion catholique une jeune fille protestante, et lui annonce que M. Gallay attend l'arrivée de son frère.

16 juin 1606.

Madame, l'humble épouse de notre divin Jésus accueillera toujours avec empressement les enfants du Seigneur qui se seront écartés de son sein, vu que la gloire de Dieu retentira aujourd'hui dans Sion. Vous avez fait une œuvre pie, en ramenant au bercail une brebis qui avoist esté trop malheureuse pour s'en éloigner. Soyez sûre, Madame, que la bénédiction de celui qui est notre maistre à tous sera reçue dans votre maison.

Monsieur le curé de Saint-Julien m'a mandé que son église estoit remplie ce jour-là de Génevois et de Génevoises que la vogue de Confignon avoist attirés et qu'ils avoient esté touchés au vif des pleurs de cette pauvre fille. Oh ! que la gloire de Dieu soit célèbre à jamais ! et que sa divine miséricorde se répande sur eux comme sur nous. Prions-le qu'il leur envoye la grâce de sa lumière pour qu'ils ren-

trent promptement le plustôt dans la vraie voie du salut. *Amen*.

Si vous allez voir cette année monsieur votre frère à l'abbaye de Pommier, nous vous prierons d'avoir la bonté de luy dire pour l'amour de Dieu, que monsieur Gallay attend son arrivée à Messy pour commencer l'impression de l'*Ancien Testament;* car il dit que le champ du Seigneur est très-stérile et qu'il est bien temps que des mains habiles le cultivent. Je souhaite connoître votre réponse à ce sujet, et prie Jésus-Christ notre Sauveur de vous combler de tout son amour et bénédiction pour prix de votre zèle à le servir. Je suis en luy d'un cœur très-fidèle et soumis.

Votre affectionné et très-humble serviteur.

Signé : François, évêque de Genève.





3. — A MADEMOISELLE PIPROU.

Le Saint lui souhaite mille bénédictions et réclame ses prières.

12 octobre 1621.

TENEZ, voylà donc, ma très-chère fille, trois mots tout fin seul, pour vous dire que mon cœur chérit le vostre et luy desire mille et mille bénédictions affin qu'il vive constant et consolé parmi les accidens si varians de cette vie mortelle. Mays, priez bien Dieu, ma très-chère fille, qu'il me fasse la miséricorde de me pardonner mes péchés, affin que je puisse un jour voir sa sainte face avec vous et notre chère madame de Villesavin ès siècles des siècles. *Amen.*

Votre serviteur très-humble.

Signé : FRANÇOIS, évêque de Genève.





4. — A UN ÉVÊQUE.

Il faut de la patience à celui qui enseigne la doctrine.

MONSEIGNEUR, je me réunis avec votre peuple qui a le bien de recevoir de votre bouche les eaux salutaires de l'Évangile, et m'en réjouirois bien davantage s'il les recevoit avec l'affection et reconnoissance qui est deue à la peine que vous prenez de la répandre si abondamment; mais, Monseigneur, il faut beaucoup souffrir des enfans tandis qu'ils sont en bas âge, et bien que quelquesfois ils mordent le tetin qui les nourrit, il ne faut pas pourtant le leur ôter. Les quatre mots du grand Apôtre nous doivent servir d'épithème : *Opportunè, importunè in omni patientiâ et doctrinâ :* il met la patience la première, comme plus nécessaire, et sans laquelle la doctrine ne sert pas de rien. Il veut bien que nous souffrions qu'on nous trouve importuns, puisqu'il nous enseigne d'importuner par son *importunè;* continuons seulement à bien cultiver, car il n'est point de terre si ingrate que l'amour du laboureur ne féconde. J'attendray cependant les livres qu'il vous plaît me promettre, qui tiendront en

mon estude[1] le rang convenable à l'estime que je fais de leur auteur, et à l'amour parfait avec lequel je luy porte et porteray toute ma vie honneur, respect et révérence.

Je suis, Monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le bon P. Poissard est venu de par de là le diocèse; il a vu le P. Desgranges à qui il a fait connoître le plan du pont de *Seulles* que Monseigneur a le projet de faire élever en bas du couvent des carmélites. Le pauvre peuple louera Dieu; car le service luy sera très-utile.

FRANÇOIS, évêque de Genève.

1. Cabinet de travail.





TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES INÉDITES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9